Le Mistral se mit à souffler la nuit

Laury Garcia Haouji

laury.h.garcia@gmail.com
0610363502

Nombre de caractères (espaces compris) : 582 788

« Le mode de production de la vie matérielle conditionne le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle dans son ensemble. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. »

Karl Marx, Contribution à la Critique de l'Économie Politique, 1859

I

Lorsqu'elle vit l'appartement pour la première fois, Sabrina pensa : « C'est du provisoire, bientôt nous ferons construire. » Le type 3 n'était ni un coup de cœur, ni une grande nouveauté. Sabrina avait grandi à Consolat. Avec sa mère, sa sœur et son frère, ils avaient habité chaque immeuble, ils s'étaient déplacés d'étage en étage jusqu'à tous les connaître. Les départs s'organisaient en fonction des vœux formulés à l'agence immobilière, et des attributions concédées ; une chambre supplémentaire, un balcon plus grand, un ascenseur, mais à chaque déménagement, l'expérience de la cité se renouvelait à l'identique. Une force inexplicable, mystérieuse, liait les habitants entre eux, s'exprimait dans l'intensité et la fluctuation des humeurs, par l'entretien de rapports inconstants, successivement conviviaux puis rancuniers. Depuis toujours, Sabrina appartenait à ces falaises en béton, elle y était retenue comme derrière une muraille.

Cet immeuble, Sabrina l'avait visité quelques fois pour rencontrer des amies mais elle n'y avait jamais vécu. Il était même celui où elle avait espéré ne jamais s'installer. La gestion d'une partie des constructions du quartier était assurée par un organisme de logement social mais les appartements du bâtiment D dépendaient du parc locatif privé. Malgré tout, les loyers étaient plus abordables qu'ailleurs, dans les arrondissements de Marseille qui leur demeuraient naturellement étrangers. D'une certaine façon, la situation s'avérait confortable. Ils allaient pouvoir épargner, la période qui débutait serait propice à la mise en place de leur projet.

Quatre ouvertures assuraient l'aération de l'appartement. Côté salon et chambre parentale, on apercevait une caserne de pompiers désaffectée séparée du bâtiment par un jardin en friche. Au loin, occultée par l'autoroute A55, la Méditerranée occupait une partie négligeable du champ visuel. Il était possible de rêvasser, accoudé aux garde-corps rouillés des balcons, mais il fallait faire abstraction du décor immédiat, des terrains de jeux qui s'étaient détériorés, du parking sur la face nord où s'entassaient des véhicules en panne, immobilisés dans l'attente d'être réparés. Les phares brisés leur conféraient un air affligé et, en tendant l'oreille, on pouvait entendre la plainte muette que soupiraient les pneus à plat. Aussi, les voisins étaient réputés plus difficiles, sans que Sabrina ne sût jamais réellement pourquoi. Partout les histoires, les disputes et les commérages étaient les mêmes, alors de ce côté-là, le bâtiment D ne ferait pas figure d'exception. En fait, la rumeur l'indifférait ; elle entendait mener avec Antoine une existence sans soucis, à l'écart, et partir dès que possible.

Dans l'intervalle, Sabrina résolut de ne pas s'abandonner à des peines inutiles. Elle s'efforça d'analyser les circonstances objectivement ; l'immeuble était vétuste mais elle se sentait en sécurité. Sa mère n'était pas loin, au cinquième étage du bâtiment A, et au moindre problème elles seraient présentes l'une pour l'autre. De plus, et contrairement au centre-ville, le quartier vivait encore au rythme d'un petit village. Les enfants jouaient librement en bas des immeubles, il y avait toujours un voisin pour rendre service, prêter des œufs ou de la farine, et les commerces encore en activité disposaient du nécessaire pour dépanner au quotidien.

En cet après-midi de mai 1997, Antoine sourit à Sabrina comme il avait envie de sourire à la vie. C'était la première fois qu'il allait partager un appartement avec une femme et il ressentit une excitation indissimulable. Au moment de retrouver l'agent immobilier, les deux hommes se serrèrent la main et Antoine eut honte de sa poignée molle et moite, de ses jambes qui flageolaient. Tout à coup, il considéra la maison de ses parents comme son dernier terrain de jeux ; sa vie d'adulte s'engageait, de nombreuses responsabilités allaient bientôt lui incomber, et il se fit la promesse d'accueillir cela avec tout le sérieux consacré.

Le bâtiment était encadré par une rangée de platanes. C'était le printemps et la couleur des feuilles s'était changée en un vert scintillant. « Les arbres ici sont en excellente santé, ce sont les plus beaux du quartier », fit remarquer l'agent.

L'appartement ne mesurait pas plus de quarante-cinq mètres carrés, l'entrée ouvrait sur un salon-salle à manger aux murs en crépis. De part et d'autre, se situaient deux chambres, une salle de bains avec cabine de douche, des toilettes séparées, puis la cuisine, étroite. Sabrina regretta l'état de la fenêtre dans sa future chambre qui se trouvait temporairement condamnée. L'agent tint à la rassurer ; elle pouvait prendre l'air depuis la cuisine qui possédait son propre balcon et dans lequel pouvait tenir une personne, deux en se serrant un peu ou en se postant de biais.

Pendant la visite, Antoine avait remarqué quelques détails qui poseraient problème ; le chauffe-eau trop petit, les taches d'humidité qui constellaient les murs et s'élevaient jusqu'au plafond, les fenêtres en bois qu'il aurait fallu remplacer par une porte en PVC pour mieux isoler les jours de mistral et de froid. Sabrina, à qui rien n'échappait, partagea sa contrariété. Antoine l'observa calmement, avec l'indulgence d'un parent qui aurait cherché à consoler un enfant difficile.

« Ne te fais pas du souci, je m'occuperai des réparations, promis. »

Enorgueilli par son métier qu'il exhibait avec fierté, le jeune maçon se promit d'en parler à l'agent, et lorsqu'ils se trouveraient entre hommes, il lui demanderait ce qu'il était en droit de changer ou non.

Ils confirmèrent leur décision de prendre l'appartement et descendirent les escaliers qui se trouvaient plongés dans le noir « le temps de changer les ampoules ». Sabrina songea aux familles qui s'étaient succédé dans ce quartier, attirées par le travail dans les huileries, dans les usines de transformation de sucre et de soufre. Elle se remémora celles émigrées d'Algérie, d'Espagne, de Tunisie, que l'État français avait installées ici à leur arrivée, en attendant de trouver mieux. Elle connaissait leur abnégation, elle partageait leur attente. Avant de partir, elle jeta un dernier regard méfiant à la façade du bâtiment comme pour se mesurer à un adversaire. Non, cet immeuble n'avait pas été construit pour être chaleureux.

*

Sabrina fondait beaucoup d'espoir en son compagnon, elle lui faisait confiance pour mener à bien leur projet car il avait déjà goûté au départ. Antoine avait quatorze ans lorsque son père fit l'acquisition d'un terrain dans un de ces lotissements qui se formaient en périphérie de Marseille. Les maisons de plain-pied, alignées à l'infini, conçues pour donner l'illusion aux classes populaires qu'elles avaient rattrapé à leur destin, faisaient toute la joie de ses parents.

Après des années de labeur, Claude parvint enfin à créer son entreprise dans le bâtiment, à la développer, puis il avait décroché de nombreux contrats. L'économie française sortait d'une période d'enlisement mais le contexte se montrait plus favorable, le chômage baissait, la croissance repartait à la hausse. Du travail, il y en avait, il suffisait de se lever tôt, et de se mettre au boulot. Claude reprochait à la nouvelle génération d'avoir pris le goût à la paresse et au repos. Sans répit, il pestait contre cette gauche infantilissante qui avait transformé les ouvriers en quémandeurs, en fainéants.

Antoine gardait un souvenir intact de ce jour en 1988 où son père lui fit part de leur déménagement. Ce matin-là, au lieu de se vêtir de sa tenue de chantier, Claude sortit de la salle de bains coquet et parfumé. Il portait un pantalon à pinces neuf ainsi qu'une chemise d'un blanc éclatant. Le tissu encore tiède, que Suzie venait de repasser, enveloppait l'appartement d'une odeur de vapeur agréable. Claude annonça à son fils qu'il se rendait à la banque ; on venait de lui accorder le prêt pour l'achat du terrain qu'il lorgnait à Vitrolles. Les yeux de Suzie s'étaient mis à briller, l'émotion l'empêcha de prononcer la moindre parole et elle écouta son mari exposer le dessein de leur nouvelle vie avec lubricité. Elle se réjouit d'avoir épousé Claude, un homme sur qui elle ne s'était pas trompée, qui prenait les choses en main et organisait l'avenir de leur famille. Un feu s'était allumé en elle, insoutenable. Elle l'avait désiré immédiatement, lui lançant des appels à peine discrets du regard. En fait, Suzie désira tant son mari à ce moment qu'elle en avait oublié la présence de leur fils, du rendez-vous qu'il ne fallait pas manquer.

Claude parla avec fierté ; ce terrain serait le leur. Il s'exprima avec la conviction d'un homme qui venait de planter son drapeau sur le sol du territoire conquis, d'un homme qui croyait en la propriété. Elle était pour lui une récompense et son attribution n'était jamais le fruit du sort mais du mérite.

L'entreprise de Claude construisit la villa en deux saisons. Le temps passa si rapidement qu'il avait semblé à Antoine que la maison apparut par surprise, qu'elle s'était érigée seule d'une nuit à son lendemain. Devant ses parents, il s'efforçait de se montrer reconnaissant. Suzie lui faisait particulièrement sentir qu'il leur était redevable ; grâce à eux il s'éloignerait définitivement de ce quartier populaire, et bientôt dangereux. Claude avait promis à son fils de l'embaucher s'il obtenait un diplôme et Antoine, qui n'avait jamais aimé l'école, entra dans un établissement spécialisé, une voie parallèle pour les élèves à l'apprentissage difficile qu'il fallait rapidement sortir des filières générales.

Antoine avait travaillé durement pendant ces années, il avait écouté en classe et demandé de l'aide. Hélas, il avait cumulé trop de retard et il échoua à son Certificat d'Aptitude Professionnelle. Chez lui, la voix de Claude s'élevait un peu plus chaque soir, il attribuait cet échec à sa relation avec Sabrina et, surtout, aux journées passées à Consolat. Antoine s'agaçait ; après tout, il avait grandi là-bas, comment pouvaient-ils renier tant d'années de leur histoire ? Il remerciait ses parents de lui offrir une chambre plus vaste, de l'espace pour chacun et un jardin. Il mesurait sa chance de pouvoir apprendre un métier auprès de son père, d'être repêché d'un système qui l'avait écarté. Il savait tout cela, mais il avait la tête ailleurs. Il ne parvenait à se résoudre à faire de Sabrina un simple souvenir.

Dès qu'il le pouvait, Antoine enfourchait sa mobylette et empruntait les itinéraires secondaires pour rendre visite à sa petite-amie. Il roulait, tressaillant d'impatience sur la départementale qui reliait Gignac au Rove. Lorsqu'il franchissait le tunnel du Resquiadou ouvrant sur les premières collines de l'Estaque, c'était la vie qui recommençait. À Consolat, ils se retrouvaient le soir sous les préaux où Antoine avait appris à jouer au ballon. Ils se racontaient des choses du quotidien, des choses souvent sans importance. Ils ne se lâchaient jamais la main, ils ignoraient les moqueries que leur vue provoquait. Les plus petits réunis en bande s'arrêtaient devant eux, se chuchotaient des secrets à l'oreille et ne se retenaient pas de rire. Les démonstrations de tendresse mettaient mal à l'aise jusqu'aux mères qui fulminaient quand elles les voyaient ensemble. Par-dessus tout, Antoine redoutait de rencontrer la vieille Coppola. Sa voisine d'autrefois, une Napolitaine esseulée qui promenait son Yorkshire terrier dès six heures du matin en robe de chambre, débitait ses vérités sans détour et sans ménagement. Madame Coppola avait perçu le déménagement de sa famille comme une trahison. Chaque fois qu'Antoine et Sabrina se tenaient tranquilles dans leur coin habituel, les bras enchevêtrés, la silhouette frêle apparaissait. Immanquablement, la vieille Coppola se postait devant eux, hurlait en direction d'Antoine :

« Toi ! Tu fais quoi encore là ? Tu n'es plus d'ici, va-t'en ! »

Antoine comprit à ce moment qu'il y avait un camp à choisir, que les départs suscitaient non l'admiration mais l'envie. Ses parents avaient désiré connaître autre chose, mais il aimait revenir à Consolat, profiter de cette vie qui lui était si familière, et il n'avait pas envisagé que cela pût être incompatible. Lui serait-il possible d'aspirer à une maison individuelle, de vivre sans aucun voisin sur la tête tout en conservant sa conduite humble et véritable ? Il l'espérait de tout son cœur.

À son retour à la villa ce n'était pas mieux. Ses parents le rouspétaient continuellement ; alors comment c'était chez les sauvages ? Ils disaient s'inquiéter pour leur fils, n'avaient-ils pas tout donné pour lui préparer un avenir ? Les arguments pour le démontrer étaient nombreux. Bientôt, ils creuseraient un trou pour installer une piscine, que lui fallait-il de plus ? Aurait-il préféré vivre empilé avec les autres, dans les barres d'immeubles, dans les tours ? Traîner dans les cages d'escaliers ? Secrètement, Claude attendait l'appel de son fils avec impatience. Il trouvait Antoine encore trop mollasson pour son âge. Il appréciait ses efforts, sa ponctualité et sa sympathie au travail, mais cela n'allait pas être suffisant. Parfois, il avait envie de le secouer un peu, qu'il se réveille enfin. Claude disait avoir un instinct pour les affaires, et il citait pour preuve les nombreux chantiers qu'il avait signés. Certes, il avait agi au bon moment, ses clients étaient venus le trouver à l'âge d'or de la maison individuelle et de l'accès au crédit. Désormais, il ne pouvait feindre d'ignorer combien le secteur était rude. La concurrence s'accroissait, profitait chaque année davantage des règles du libre marché, des travailleurs venus de l'étranger. Il aurait voulu que son fils s'endurcisse. Quand il le voyait, sans muscles et avachi, le teint blême dans cette région où pourtant le soleil

abondait, il s'inquiétait. Heureusement, pensait-il, impatient, on pouvait compter sur l'armée pour changer les garçons en hommes.

Antoine commençait à penser que son avenir n'était qu'un prétexte. À table, son père évoquait avec exaltation la trajectoire de travailleurs qui avaient entrepris *en partant de rien*. Des soirées entières, Claude était capable de vanter le parcours d'anciens collègues, parler avec admiration de ces acharnés qui s'étaient affranchis de leur classe d'origine en affrontant tous les déterminismes. Antoine ne comprenait plus. Devaient-ils avoir honte de leur passé, de ce qu'ils avaient été et, en fin de compte, qu'ils continuaient d'être ?

En peu de temps, regretta Antoine, ses parents avaient changé, ils jouaient les bourgeois.

En 1997, quand il annonça à ses parents sa décision de se mettre en ménage avec Sabrina, de retourner « au quartier », leurs visages se décomposèrent. Quel projet nourrissait-il pour son avenir ? Il tenta de les rassurer ; ce serait temporaire, quand il en saurait davantage du métier il serait un associé fiable pour son père. À terme, il reprendrait l'entreprise, contracterait un prêt bancaire et de ses mains, il la construirait, cette villa.

Certes il avait quitté l'école sans aucun diplôme, il avait arpenté les rues tard le soir, fumé des joints assis sur sa mobylette, mais il n'était ni idiot ni fainéant. Pendant plusieurs années, il avait aidé son père en tant que manœuvre, il avait vu comment fonctionnait un chantier, les clients exigeants qui demandaient de démonter toute la tuyauterie pour un carreau de mosaïque en trop ou qui appelaient la nuit pour une ampoule à changer. Il savait les cadences, l'exposition au froid qui engourdissait les mains, la chaleur qui abrutissait durant l'été. Malgré tout, il se sentait prêt à passer à la vitesse supérieure, à connaître tous les corps d'état.

Pourquoi n'avaient-ils pas cherché un appartement ailleurs en attendant de construire ? Le mouvement, l'occupation de l'espace ne se décident pas. Des arrondissements entiers leur étaient méconnus, inaccessibles, opaques. Le marché locatif s'occupait de trier, ordonner, ranger les habitants, de leur désigner un territoire par l'attribution d'un logement. Il aurait fallu connaître quelqu'un pour quitter le quinzième, un élu, un bailleur, un « piston » quelconque. D'ailleurs, leur dossier fut étudié rapidement dans ce quartier que Sabrina n'avait jamais quitté. Leur place se trouvait encore ici, ils allaient devoir répondre favorablement aux exigences de l'emploi stable, se tenir tranquilles avant de prétendre déménager.

Antoine avait peur de mourir sans avoir fait construire, de mourir entre ces façades grises aux peintures écorchées. L'idée de suivre le modèle de son père l'obsédait. Il pensait à son futur terrain comme certains hommes rêvaient d'une femme inatteignable. « L'avenir sera dans les périphéries ! » ne cessait de marteler Claude. Antoine croyait son père, lui vouait une confiance inaltérable et il observait avec envie le foyer qu'étaient parvenus à construire ses parents.

Aux Estroublans, la vie était tranquille et gaie. L'été, Antoine allait et venait dans le lotissement. C'était la saison des piscines, des invitations à passer l'après-midi entre copains. En marchant devant les villas aux façades ocre qui torréfiaient au soleil, les éclats de rire, les éclaboussures d'eau lançaient des invitations à se joindre. Suzie mesurait sa chance, elle se complaisait dans cette existence bien radieuse. Elle apportait des tartes à la tomate, des flans de courgettes qu'elle préparait dès la veille et qui faisaient son succès auprès des autres femmes. Elle accompagnait Antoine non pour veiller sur son fils, qui n'était plus un enfant, mais pour reluquer, lorgner sur les intérieurs des autres. Ce que ses voisins possédaient, elle le réclamait ensuite à Claude comme étant son bon droit.

Pour Antoine, rien ne l'exposait davantage au bonheur que ces interminables journées de jeux. On se défiait, qui savait faire le salto arrière, on se mesurait à des concours de rapidité. Il y en avait toujours un qui feignait la surprise et le scandale d'être jeté tout habillé. Les parents se tenaient à distance, il n'y avait pas de quoi intervenir. Les hommes savouraient des bières fraîches auteur du feu qu'un seul d'entre eux s'ingéniait à préparer ; n'était-ce pas là meilleure occasion de se rehausser ? Les turbulences s'interrompaient le temps de grignoter un pain-chipolata trop sec, les jeunes enhardis en oubliaient de saler, d'ajouter de la sauce. Ils croquaient dans des fruits juteux, les pastèques s'égouttaient sur le carrelage déjà trempé par les mouvements effrénés. Puis, le vacarme reprenait, les consignes parentales étaient ignorées ; aider à ranger le barbecue, ne pas courir à côté de la piscine, remettre de la crème solaire.

Le jour du déménagement, comme pour se donner du courage, Antoine se remémora ces souvenirs, le front appuyé sur la portière sale et sablonneuse du camion de son père. Claude avait concédé de prêter son plus grand utilitaire pour le transport des meubles, il ne souhaitait pas laisser son fils seul dans cette histoire. Il se crispait au volant, collait le derrière des véhicules, il pestait contre toutes ces lois qui contrôlaient sa vitesse et l'empêchaient d'accélérer. Il n'y avait ni musique dans l'habitacle ni conversation entre les deux hommes. Seul le bourdonnement de l'autoroute entrait par moments dans le camion lorsque

Claude descendait sa vitre et envoyait dans les airs une cigarette à peine consumée. L'apathie de son fils l'exaspérait. La survenance même de ce trajet lui donnait de la tachycardie. Jamais il n'aurait pensé retourner là-bas. Antoine disait de ce mouvement qu'il était une étape, mais pour Claude, il ne pouvait s'agir que d'une régression. Quelques semaines plus tôt, soutenu par sa femme, il avait proposé au jeune couple de s'installer chez eux. Ils leur auraient laissé la grande chambre s'il le fallait. Claude était même prêt à reporter le projet de rénovation du garage, à construire un studio dans le jardin pour les accueillir, chacun aurait eu son espace. Non, il en était autrement. Il avait élevé un évaporé, un insouciant, un prétentieux qui préférait jeter son argent par les fenêtres plutôt que d'économiser.

En entrant dans la ville, la nervosité de Claude ne faiblit pas, au contraire. Il trouva motif à sa colère par le chaos ambiant qu'il percevait. Les voitures garées en double file sur l'Avenue de Saint-Antoine, les piétons qui survenaient au hasard, traversaient comme pour se jeter sous ses roues, étaient autant d'incivilités qu'il n'était pas prêt de pardonner à son fils et qui justifiaient qu'il s'y adonne à son tour. Lors d'un passage à niveau dont il refusa de céder la priorité, il négocia un virage un peu trop brusque, envoyant le chargement arrière cogner contre les parois en métal du camion. L'inquiétant fracas sortit Antoine de sa torpeur.

« Doucement, oh ! C'est pas une raison de t'énerver ! »

Il comprenait son père, mais avait-il le choix ? Il préférait de loin bousculer ses parents que de risquer de perdre Sabrina. Dans les prémisses de leur vie commune, il pressentait déjà qu'il la décevait. Une semaine auparavant, Antoine avait récupéré le téléviseur de sa chambre à la villa, puis sa mère convint de leur offrir un four. Sabrina s'était indignée ; ne pouvaient-ils pas se débrouiller seuls ? Elle refusait la charité, elle tenait à s'élever par elle-même. Cela ne faisait aucun doute, les parents d'Antoine n'avaient la générosité qu'en apparence, eux-mêmes avaient dû s'étonner de cet altruisme si soudain.

Lorsqu'ils vivaient encore à Consolat, jamais ils ne s'étaient attardés sur une conversation avec un voisin, ils expédiaient les salutations. On les croisait rarement dans les couloirs, à croire qu'ils sortaient en horaires décalés, et si tant était que l'on eût souhaité se faufiler chez eux, s'inviter à l'apéritif, on aurait laissé le pied sous le claquement brutal qu'exerçait Claude pour refermer hâtivement la porte après son passage. Quelques temps avant leur départ, ils ne prenaient même plus la peine de s'approvisionner auprès des commerçants encore en activité, ils dénigraient la vitrine du boucher, rapportaient à qui voulait entendre : « Tout est mauvais, nous en avons jeté aux gabians ils n'ont rien avalé ! » Ils achetaient ailleurs, s'offraient de la qualité, buvaient de l'eau en bouteille. Leur présence finit par incommoder les autres locataires. Tous se sentaient évalués, confinés à leur sort, et rapidement, ils perçurent leur fixation à ce quartier tel un aveu d'impuissance, un état stationnaire volontaire. Sabrina avertit Antoine ; elle refuserait toute tentative de Suzie de s'introduire chez eux en dictant ses goûts en matière de décoration ; ils iraient eux-mêmes acheter un salon, un lit, un canapé, et tout le reste petit à petit, mais toujours selon leurs préférences. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans les rayons d'une grande enseigne, qu'ils n'eurent pas d'autre choix que d'opter pour des meubles premiers prix, achetés à crédit, Sabrina haussa le menton avec fierté. Personne n'irait se glisser entre elle et son indépendance.

Antoine arriva avec son père qui se gara au bas de l'immeuble sous le regard inquisiteur des voisins postés aux balcons. Pas d'attention minimale, de bonjour-bonsoir abrégé. Pour les habitants du quartier, chaque mouvement était une information, la cage d'escalier, les appartements, les balcons et la rue, tout cela n'était qu'un seul et unique espace élastique, un espace où chacun s'autorisait à monter la garde. Sabrina s'assombrit dès qu'elle aperçut distinctement le camion. Le véhicule était couvert de saleté, et à l'ouverture des portes arrière, elle vit tout de suite qu'il n'avait pas été déchargé des outils qui servaient aux chantiers. Elle proposa son aide et descendit pour mieux constater l'ampleur des dégâts affligés inutilement, par la nuisance de l'un, et la négligence de l'autre homme. Elle déplora le manque évident de considération réservé aux meubles dont elle voyait qu'ils n'avaient été ni attachés, ni protégés. Le buffet du salon avait perdu un pied, il manquait une chaise, ainsi qu'une latte au sommier du lit. Elle eut la sensation de ne pas être prise au sérieux par ses beaux-parents alors que sa mère, cette pauvre femme qui travaillait déjà trop, récurait l'appartement depuis deux jours. Le dernier occupant était un vieux garçon qui vivait mal et leur avait laissé un appartement encombré et crasseux. Maryse était venue chargée de matériel de nettoyage, de produits qui promettaient tous les miracles. Elle s'acharnait devant une tache résistante, montait à

l'escabeau pour dégraisser la hotte de la cuisine, savonnait les murs du plafond jusqu'aux plinthes. Après son quatrième passage au sol, la serpillière neuve avait continué à cracher un liquide noir, épais, mais Maryse ne se décourageait jamais. Antoine, qui se sentait gêné, somma plusieurs fois sa belle-mère de se reposer, ils avaient tout le temps pour s'occuper du rangement.

« Ne t'en fais pas pour moi, va, je suis née avec un balai et une serpillière à la main ! »

Maryse était émue, elle se serait esquivée le dos s'il le fallait pour que sa fille soit bien mise. Quand les meubles furent tous réunis, elle offrit de grands verres d'eau fraîche aux deux hommes. Elle disparut quelques minutes, s'enferma dans la petite chambre. Sabrina pensa que le moment était peut-être opportun pour exprimer sa rancœur à Claude et Antoine. Son beau-père (allait-elle se coltiner cet homme toute sa vie ?) s'était accroupi sous l'évier de la cuisine et feignait d'expliquer quelque chose à son fils à propos des cuivres. Elle n'eut pas le temps de prononcer les premiers mots que Maryse revenait déjà dans la pièce principale, haletante et les joues rosies, traînant derrière elle un cabas Tati visiblement très lourd.

« Voilà, il est là, voyez. »

Elle se plaça entre Antoine et sa fille, et, cérémoniale, elle présenta fièrement le contenu du trousseau qu'elle leur offrait. De la vaisselle, du linge de lit, une nuisette en soie, la sienne, et qu'elle transmettait à Sabrina. Sa fille se mettait en ménage, il était tout à fait normal et attendu pour Maryse de marquer l'événement, de symboliser la passation.

« C'est mon héritage, c'est pas grand-chose mais je fais avec mes moyens... »

Claude qui s'impatientait de rentrer chez lui au plus vite prétextait une course urgente. Il n'avait rien contre Maryse, mais il trouvait ses manières bien impudiques et désuètes. En la voyant parler d'héritage au-dessus d'un sac garni de culottes de nuit, il avait envie d'ordonner à son fils de regagner immédiatement les Estroublans, de l'accompagner à la maison et de tout planter là, que ces bonnes femmes s'organisent entre elles.

Antoine se plaisait dans son métier et cela n'échappait pas à Sabrina qui exaltait lorsqu'il rentrait le soir encore vêtu de sa tenue de travail. Elle redoutait les accidents au travail et sur la route et elle se faisait beaucoup d'histoires quand il tardait à revenir. La réapparition d'Antoine était un soulagement immense, une fête à chaque fois, et ce moment devenait prétexte à jeux.

Pour guetter son arrivée, Sabrina collait l'oreille à la porte d'entrée, s'arrêtait de respirer lorsqu'elle devinait sa présence sur le pallier. Elle chuchotait : « Il est là ! » Immanquablement, elle le devançait, ouvrait avant qu'il n'eût à insérer la clef. Elle prenait son élan puis elle sautait à pieds joints sur ses chaussures de sécurité. Elle raffolait tester la robustesse de la coquille en plastique qui recouvrait le bout des pieds. Elle riait aux éclats : « Tu as vu comme je rebondis ! » Puis, il pouvait enfin entrer et, tout en ôtant ses vêtements qu'il dispersait sur les chaises du salon, le meuble de la télévision, le canapé, en se préparant à entrer dans la cabine de douche, Sabrina le suivait, elle se plaçait derrière lui, appuyée contre le lavabo pour écouter le récit de sa journée.

Elle s'impatientait de tout savoir ; l'état du trafic routier le matin, l'heure de sa première cigarette, comment s'était passé le déjeuner, combien de sacs de ciment avait-il porté. Elle s'enquêrait de connaître les activités du jour, demandait à Antoine s'il avait tiré des câbles d'électricité ou travaillé la peinture. Son compagnon répondait assidûment, il ressentait une immense fierté pour ce qu'il faisait. Après sa douche, pendant que Sabrina terminait la préparation du repas, il continuait à lui parler coffrage, tuyauterie, carrelage. Il lui montrait des dessins, des mesures, il faisait de son mieux pour prouver combien il s'efforçait, lui, l'éternel dernier de la classe, à prendre sa revanche sur son destin. Sabrina ne comprenait pas toujours tout, elle s'émerveillait devant tant de savoirs techniques, mais une chose était sûre ; les choses avançaient. Tout cet apprentissage, c'était autant de savoir-faire indispensables pour leur propre maison.

Peu importe la poussière qu'il déposait sur son passage en entrant dans l'appartement et qu'il allait falloir ensuite balayer, la crasse qui maquillait son visage et couvrait sa barbe, elle le trouvait beau, robuste, irrésistible. Ses épaules s'élargissaient, sa mâchoire se dessinait, imitait étrangement la forme des parpaings qu'il empilait chaque jour. Les avant-bras se marbraient de veines, les muscles contenaient un sang épais, qui circulait généreusement. En somme, il devenait comme elle le voulait. Elle lui sautait au cou, lui murmurait à l'oreille des invitations canailles. Elle se fichait de ses membres endoloris, de la fatigue qui le figeait ; elle le désirait. Antoine n'avait jamais manqué de rien, ses parents avaient toujours satisfait ses besoins matériels mais en revanche, le jeune homme souffrait du poids écrasant qu'exerçait Claude sur lui. Avec toutes ces façons de le réhabiliter, Sabrina osait croire qu'elle parviendrait à faire de lui un homme affranchi du spectre de son père. Elle veillait sur lui, sur son repos ; au bout du compte, il y avait le futur, cet avenir promis, enivrant.

Antoine, lui, se réjouissait d'être accueilli le soir avec autant de ferveur. Il brûlait chaque fois d'impatience de retrouver un lieu où il était attendu, un nid où il était admiré et dorloté. Les journées étaient longues il fallait reconnaître.

Les chantiers se situaient tous à pas moins d'une heure trente de route. Après avoir longtemps opéré sur du neuf, Claude et son équipe s'occupaient de l'entretien et de la rénovation de villas. La route était une composante importante de sa journée et, avant même d'arriver sur son lieu d'exercice, Antoine se sentait à bout de forces. Parfois, il abominait son père de refuser de signer des chantiers de logements sociaux tels qu'il se construisait à Marseille ou en bordure. Il lui aurait suffi de rouler un peu, en vingt minutes il y était. Claude avait le caractère difficile, et les idées bien arrêtées. Il refusait qu'on assimile son métier à la construction de « boîtes à chaussures » laides, standardisées, et surtout, pour y loger des immigrés. Au lieu de quoi, il préférait la clientèle de niche qu'il s'était débusquée et qui, après avoir fait l'acquisition de somptueux mas provençaux, venait le trouver pour réaliser les travaux d'embellissement.

Lorsqu'ils conduisaient au milieu des champs de lavande à la rencontre de la prochaine demeure à rénover, Antoine observait son père changer de comportement. Claude était agité de tics, ses yeux parpelégeaient, et quand apparaissaient les premières tuiles rouges de la bâtisse, il s'écriait : « Bonheur, elle

est là, elle est là! » L'exaltation s'accompagnait d'une activité motrice anormale, comme s'il venait de tomber nez-à-nez avec un gibier très rare et que l'honneur contraignait à le chasser. D'autres fois, il s'enchantait face à un terrain où s'ordonnaient des oliviers à perte de vue :

« Regarde ! Ça, c'est de la richesse. »

Claude vibrait de côtoyer quelque chose de grand, d'ambitieux, l'histoire de ces paysans qui s'étaient établis dans de vastes fermes, qui avaient œuvré durement pour léguer leur patrimoine. Antoine le trouvait proche du ridicule, mais il avait trop de respect pour son père pour le moquer ouvertement.

Surtout, il fallait vite se mettre en besogne. Claude avait le relâchement en aversion. Ses ouvriers se cachaient pour fumer une cigarette ou prendre un appel. Au déjeuner, il était courant de les voir se préparer des steaks qu'ils faisaient cuire sur des réchauds. Un jour particulièrement rude de janvier, alors qu'ils avaient lutté toute la matinée contre le gel et la fatigue, que ses hommes mourraient d'impatience de se mettre un repas chaud dans l'estomac, Claude décréta qu'il fallait en finir avec ces pauses qui s'éternisaient. Il leur dicta de venir avec une gamelle toute prête, ou de se faire préparer des sandwiches par leur femme. Antoine maudit d'être associé à cet homme rustre et grossier. Il voulait être des leurs, mais du fait de sa filiation, les ouvriers se méfiaient de lui, prenaient du temps à l'intégrer aux conversations, aux camaraderies. Avec le temps, l'atmosphère se dégradait davantage ; les hommes fuyaient Claude, les équipes ne tenaient jamais longtemps, les ouvriers allaient et venaient, et quand Antoine se renseignait auprès de son père, celui-ci répondait : « Votre génération manque d'ambition, elle veut tout, tout de suite, elle ne sait que réclamer. Argent, argent, ils n'ont que ce mot à la bouche. »

Après l'annonce de son père, Antoine rechigna à reprendre le travail. Près de la cour où ils devaient réaliser des travaux de terrassement, il repéra une vieille remise dans laquelle d'épaisses touffes de foin brun se prêtaient parfaitement à une bonne sieste. Il avait froid et sommeil, il aurait pu dormir jusqu'au lendemain s'il se laissait aller. Il sentit qu'il était sur le point de se mettre à pleurnicher comme un enfant usé par la fatigue, et il s'allongea sur le sol en paille et se recueillit.

Parfois, Claude se disputait des journées entières avec un client s'il estimait que ses connaissances étaient dénigrées. Il montrait du doigt la bétonnière, exigeait de l'inculpé de s'avancer devant la préparation qui se mélangeait, d'en attester les propriétés. Il n'utilisait que des ingrédients nobles et de terroir, du gravier propre qui se récoltait directement du lit des rivières de la région. De la qualité uniquement. Sa bétonnière chantait le Rhône et la Durance, que voulaient-ils de plus ? Il comparait son travail à celui des pays voisins ; allait-on s'abaisser à leurs standards minables ? Parfois il en avait assez de ne pas être considéré à la hauteur de ses efforts. Il finissait par dire : « Messieurs, on y va ! » et les équipes savaient qu'elles allaient devoir tout remballer, ramasser leurs outils et quitter le chantier en quelques minutes.

Antoine ne parvenait plus à déterminer si son père avait le goût de la chose bien faite ou s'il devenait un patron dangereux. Il n'avait pas tous les torts, l'époque était floue, il y avait de quoi se perdre entre les avancées techniques et les menaces pour l'emploi des plus honnêtes. Claude se méfiait des nouvelles méthodes, des modèles de fabrication venus de l'étranger. Il avait l'intention ferme de tourner le dos à tous ces modernistes qui comptaient lui apprendre son métier. Avec des ouvriers moins fainéants disait-il, tous ces artifices se seraient avérés superflus. Il était un artisan, un persévérant, il aimait quand tout était à faire. Le travail ne devait-il pas avant tout répondre à des convictions personnelles ? Il faisait de son art de bâtir une quête, un service à la Nation.

Au mois d'août, quand Sabrina apprit sa grossesse, elle ne put se réjouir complètement. Bonne ou mauvaise nouvelle, seul un sérieux filet de sécurité permet d'accueillir sereinement les grands événements d'une vie. Un soir qu'elle préparait sa comptabilité, qu'elle retraçait les dépenses du mois écoulé et celles du mois suivant, elle fut saisie de panique. Dans son cahier à couverture en cuir noir qu'un client avait offert à Antoine, elle inscrivait d'ordinaire un trimestre d'historique sur une largeur de page. Dans trois feuillets, leur enfant serait né. Elle l'installerait sur ses genoux, elle ferait ses calculs en sa présence, elle le bercerait, au-dessus des montants et des ratures. Depuis son aménagement, Sabrina trouvait la vie excessivement chère et les économies bien difficiles ; comment les prix avaient-ils pu augmenter si rapidement ? Récemment, elle s'était inscrite dans une boîte d'intérim. Ponctuellement, elle avait été envoyée travailler sur les chaînes de production des usines de boissons alcoolisées et de confiserie du quatorzième arrondissement. Elle s'était tenue, des journées entières, à des postes d'emballage, tentant de suivre des paquets de bonbons, des bouteilles de pastis qui semblaient filer à toute allure dans le seul but de lui échapper. Huit heures par jour, moins vingt minutes d'une pause radine, quoique rendue obligatoire.

Dans trois pages, il y aurait un nourrisson qui ne demanderait qu'à pouvoir grandir et dont il allait bien falloir caser les postes de dépenses. Un enfant à naître dans ce petit appartement humide, dans cette cité qu'il serait la troisième génération à connaître.

Les mois qui suivirent s'écoulèrent plus rapidement que toutes les années passées avec Antoine et le compte à rebours avant la naissance les prenait à la gorge. Un matin d'octobre, Sabrina consulta la liste des premiers indispensables au bébé. Chacun dans la famille y allait de son attention personnelle pour accueillir la petite-fille. Maryse, que la nouvelle avait précipité dans une joie multicolore, prit l'habitude d'interroger Sabrina plusieurs fois par jour au téléphone. Le soir, elle rendait visite aux futurs parents. Elle sortait de son sac des plats qu'elle avait préparés sur ses heures de travail, des paquets de pâtes, du linge pour sa fille, dont le corps était devenu robuste et les hanches pareilles aux anses d'un vase. Les parents d'Antoine appliquèrent dans cette étape la même ligne de conduite qui leur avait fait connaître le succès en entreprise. Ils avaient réglé à Antoine un chèque d'une somme que Sabrina refusa de connaître. Avec cet argent, ils firent l'acquisition d'une poussette neuve, d'un lit à barreaux, d'une table à langer. « Tout ce qui se voit le plus ! » plaisanta Maryse.

En vérifiant ses armoires, Sabrina constata qu'ils manquaient de linge de maison et elle se rendit en ville. Les commerces du quartier tendaient à disparaître, il y avait encore la boulangerie qui vendait un pain trop blanc et des poignées de bonbons à quelques francs, le tabac qui n'ouvrait pas toujours, et la boucherie seulement le matin. La mercerie avait définitivement fermé et la marchande d'œufs, le marchand de glace à vélo, relevaient du souvenir lointain. Sans voiture, il n'était pas vraiment pratique de résider dans les quartiers nord. La fréquence des deux lignes de bus qui desservaient Consolat n'était pas une science exacte. Le 36 ne passait qu'une fois l'heure et il se trouvait toujours un chauffeur qui ratait un passage pour rattraper son retard, ou qui oubliait simplement de s'arrêter.

Sur le trajet retour, les bras alourdis de linge entassé dans des sacs en plastique sur le point de craquer, Sabrina éprouva un long tiraillement au bas-ventre. C'était une petite-fille qui se trouvait là-dedans, mais depuis plusieurs mois c'était un poids nouveau qu'elle portait, celui de la crainte. Dans ce bus bondé, elle s'inquiéta pour son enfant ; pourquoi prendre autant de risques avec cette vie supplémentaire ?

Aucun passager ne lui proposa de céder son siège, malgré son arrondi de ventre qui ne laissait place à aucun doute. Au milieu des corps suspendus à leur poignée, des adolescents turbulents jouaient à la bagarre et poussaient la masse compacte des passagers d'où quelques voix importunées commençaient à s'élever. L'un des agitateurs s'extirpa du groupe et bouscula Sabrina qui manqua à son tour de tomber. Elle saisit le jeune homme par la manche, encouragée par la rumeur autour d'elle : « Tu n'as pas honte ? Excuse-toi ! » Un vieillard gronda quelque chose en arabe qui eut l'effet d'un souffle froid sur le groupe. Les garçons se pressèrent vers la sortie à l'arrêt suivant.

L'indignation ne quitta pas Sabrina à son retour chez elle. Antoine était appelé sur de nombreux chantiers mais elle prévoyait de lui en vouloir. Elle appela Nadia en espérant que sa sœur accepte de lui prêter ce qui lui faisait encore défaut. Sabrina eut droit à une série de reproches. Nadia s'étonna de son manque d'anticipation, sa cadette lui semblait bien éparpillée pour une future mère ! Elle répéta à plusieurs reprises que la vie était difficile pour tout le monde. À quoi bon faire un enfant si c'était pour vivre de minimas sociaux ? Sèchement, elle conclut de vérifier dans les placards ce qu'elle avait gardé après la naissance d'Inès, et Sabrina comprît qu'elle n'en faisait rien.

Nadia était devenue mère très tôt, elle donna deux filles à un homme distant et froid, dont elle ne sut jamais s'il l'avait aimée, et qui prit la fuite le jour où sa maîtresse accoucha d'un garçon. Contrairement à Sabrina, elle n'avait pas eu le temps de savourer la jeunesse. Non, Nadia n'avait pas arpenté le quartier entre copines, ou partagé une serviette sur les plages de Corbières, attendant tout le jour les pieds enfouis dans le sable chaud.

À ses quatorze ans, Nadia s'affairait déjà dans la quincaillerie de Consolat que tenait un couple d'Espagnols intransigeants avec elle malgré son âge. Elle avait assumé beaucoup de choses à la maison, reversé une grande partie de son salaire à sa mère pour le loyer et la nourriture. Trois années les séparaient avec Sabrina et c'était autant de temps qu'elle aurait voulu arracher à sa cadette. Elle en voulait après sa sœur, elle aurait voulu lui confisquer sa fraîcheur et son innocence.

Nadia envia Sabrina toutes les fois qu'elle aperçut Antoine et sa mobylette, poussant l'engin le moteur arrêté pour ne pas être remarqué. Elle avait détesté savoir sa sœur « fréquenter ». Elle ne se priva jamais d'exagérer les rumeurs qui couraient dans le quartier, ni de la menacer d'aller voir leur mère, de tout répéter ; les fugues pour retrouver son petit-ami, les manteaux que Sabrina aéraient pour masquer l'odeur de cigarette, l'argent qu'elle la soupçonnait de voler à Maryse pour sortir.

Quelques années plus tard, Nadia était devenue de ces femmes que l'expérience de la maternité avait abîmées et qui masquaient quelques regrets de jeunesse sous une couverture de suffisance. Lorsqu'elle avait entendu la voix anxieuse et implorante de sa sœur, elle sut qu'elle commençait à prendre sa revanche. Depuis le temps qu'elle implorait intérieurement un juste retour des choses, et sans qu'elle n'eût à fomenter quoi que ce soit, la vie allait enfin se charger de punir sa cadette. Bientôt elle terminerait comme elle, à s'occuper du foyer, des enfants, à penser aux autres et à s'oublier.

Tout en caressant la petite qui s'impatientait de lui sortir du ventre, Sabrina s'inquiéta : s'étaient-ils mal organisés ? Cinq mois après leur emménagement dans cet appartement et ils n'avaient pas encore épargné. Plutôt, elle avait consigné plusieurs crédits ; pour la cuisine équipée, pour l'utilitaire d'Antoine, les meubles. Devait-elle trembler sous les prophéties de son aînée ? Pour elle, jeunesse et espoir formaient un couple merveilleux. Chaque génération devait connaître des jours meilleurs que la précédente, selon une mécanique dont elle ignorait le fonctionnement, mais elle avait toujours imaginé que cela se ferait naturellement. Pour la première fois elle se fit du souci ; l'insouciance n'était peut-être pas à sa portée.

Sur le papier jauni et marbré de taches de café, les chiffres se mélangeaient, les écritures tournoyaient en cercles resserrés. Sabrina se précipita à la salle de bains, porta de grosses rasades d'eau froide à son visage. Elle avait pensé entrer dans la maternité autrement, différemment de sa mère, de Nadia, et elle cessa brutalement de vivre dans cette illusion.

Un soir, alors qu'Antoine s'apprêtait à quitter le chantier, le moteur du C15 refusa de se mettre en marche. Il insista plusieurs fois sur le démarreur et lorsque l'utilitaire engourdi se réveilla enfin, Antoine rit en songeant qu'il n'avait guère plus d'énergie que son véhicule. Cet hiver était particulièrement difficile. De nombreuses tempêtes s'étaient abattues sur les côtes atlantiques et ils enduraient en Provence des températures extrêmes, régulièrement négatives. Sa mère, dont les prévisions météorologiques gagnaient chaque année en précision, l'avait rassuré la veille au téléphone ; février serait doux. Le volant se révéla glacé. Antoine trouva une cigarette sur le tableau de bord et l'alluma. Enfin. C'était lorsqu'il avait le moins de motivation qu'il avait le plus de discipline et il venait de travailler bien au-delà de la nuit tombée. Éclairé par son projecteur, il s'était évertué à découper à la carrelette tout une palette de pièces en céramique afin de prendre de l'avance sur les travaux prévus le lundi suivant.

Bien sûr, il avait acquis de l'expérience et un peu d'assurance. Mais il ne s'était pas enrichi. La nuit, il lui arrivait souvent de faire le calcul des traites à payer, de voir inscrites sur le plafond les dettes qui commençaient à s'accumuler. Sa situation le contraignait au crédit à la consommation, c'était devenu un recours d'usage. Avant de rentrer chez lui, Antoine estima qu'il méritait bien un apéritif. Il sortit son téléphone portable et fit part à Sabrina qu'il s'apprêtait à regarder le match à l'extérieur. Le 51-10, avec son aspect de talkie-walkie et sa grosse antenne, était un charmant objet, aux allures d'exploit, de petite épiphanie. Antoine se rassurait d'avoir avec lui ce qu'il y avait de plus neuf, de plus récent. Il pouvait joindre un client à tout moment, informer Sabrina s'il avait du retard ou demander ce qu'il manquait à la maison et qu'il devrait acheter sur la route.

Avenue de Saint-Louis, une dizaine de voitures s'amassaient devant le Bar du Dauphin et il prit rang en double file. Un nuage de poussière sortit du C15 lorsqu'il claqua porte, tel un champignon nucléaire, et avec cette image, Antoine retrouva un peu de joie. Oui, il espérait bien que sa présence s'assimile à une menace, qu'elle préfigure le danger d'une bombe à retardement prête à raser tout ce qui se trouve sur son passage. Antoine en voulait à son père et il espérait un jour trouver le courage de quitter son affaire.

Marseille jouait contre Lyon et les premiers spectateurs s'étaient accoudé au bar dès le milieu d'après-midi. Des supporters assidus, venus pour défendre les couleurs du club se tenaient devant l'écran fixé au fond d'une salle où s'éparpillaient quelques tables en bois non dressées, les mêmes tables accompagnées de leurs inévitables chaises en imitation osier que l'on retrouvait à peu d'exceptions près dans tous les bars de Marseille à cette époque. Dans la partie la moins éclairée de la pièce, traînait un vieux flipper qui s'illuminait sans prévenir en émettant toutes sortes de sons à intervalles irréguliers. Antoine serra toutes les mains, reconnut quelques visages d'habitues. Il n'avait pas coutume de boire, mais la première gorgée, de l'anis savamment dosé, fut d'un immense réconfort. Il se tint debout entre les groupes. Malgré ses vingt-quatre ans, il jouissait d'une vie sociale très restreinte. Réservé, Antoine se désintéressait systématiquement des groupes sociaux élargis et n'avait pour ainsi dire peu d'amis. On disait volontiers de lui qu'il portait un air absent, l'air d'un enfant trop souvent puni.

Antoine n'échangeait aucun mot mais cela ne le privait pas de s'associer au vacarme ambiant, ni de se montrer courtois dans cet endroit où il se sentait libéré du travail, de la pression de faire vite et bien. Il tendait une oreille sur toutes les conversations en cours ; le passage aux trente-cinq heures, les transferts de joueurs, le rachat du club par Robert Louis-Dreyfus. De temps à autre, il s'approchait du comptoir, enfonçait franchement sa main dans un bol à cacahuètes dont on disait qu'il s'y mélangeaient des dizaines d'urines. Après une action particulièrement remarquable sur la pelouse, Antoine levait les bras au ciel, applaudissait comme ses congénères. Certains regrettaient amèrement l'époque Tapie et sans être expert en la matière, Antoine pariait secrètement qu'ils seraient nombreux à le regretter encore des décennies. À Marseille, on aimait produire des explications merveilleuses du monde et les personnalités locales étaient érigées en légendes.

Derrière son bar, Alain s'épuisait à préparer les boissons, d'un seul geste, un geste de créateur. Les verres à ballon étaient préalablement alignés au comptoir. La bonne conduite exigeait qu'aucun pastis ne soit commandé individuellement et par principe, ils devaient être servis agglomérés en tournées. Alain saisissait les bouteilles par la partie inférieure, la tête en bas, et d'un mouvement confiant, il remplissait les ballons sans relever si l'alcool dépassait ou non le trait recommandé ; la dose était toujours la bonne. Il tournait sur lui-même, à gauche, à droite, dans son petit compartiment, il manquait parfois de renverser des tours de tasses à café qui avaient dû être servies dans la journée et semblaient, à cette heure, hors de tout propos. Le quinquagénaire portait une chemise qui laissait apercevoir une partie étendue de son torse, son ventre était rond, vivant. Il jetait un œil ravi sur ses clients. Oui, il les aimait tels quels et il souhaitait que rien ne vienne jamais changer ces ambiances auxquelles il avait dédié toute sa vie. Son visage était cramoisi et ridé, témoignait de l'usage du tabac et du soleil, d'une existence constellée d'aventures. Tous les bébés étaient roses et lisses pour Antoine, et il avait du mal à imaginer qu'Alain pût un jour avoir vécu sous cet aspect. Il observa encore le patron. Quand allait-il aussi se changer en homme dont le corps laisserait tout deviner du vécu ?

Marseille égalisa peu avant la mi-temps mais pour Antoine il était déjà l'heure de rentrer. Depuis qu'elle était enceinte, il n'aimait pas laisser Sabrina seule le soir. Un homme court et large vêtu du maillot floqué du sponsor de la saison cria en sa direction : « Pars pas minot, tu vas nous porter la guigne ! »

Le C15 toussa bruyamment, d'une voix rauque, profonde. Antoine insista à nouveau mais cette fois le véhicule refusa de démarrer. Happés par le bruit, les hommes se poussèrent à l'extérieur comme d'un seul corps. Antoine n'eut pas le temps de s'abattre sur son sort qu'on commença à l'interroger sur l'état du véhicule et qu'on ouvrit son capot. Plusieurs têtes se penchèrent dans les entrailles, des hommes disparurent sous l'utilitaire et on les devina à peine, à leurs paires de baskets qui dépassaient de la calandre. Chacun y alla de son diagnostic pour sauver ce qui commençait à ressembler à une bête agonisante. Pas de mayonnaise, pas de fumée blanche, ça ne pouvait être le joint de culasse. Et la batterie ? Il n'y avait pas tellement prêté attention, mais Antoine se souvint qu'en allumant le chauffage le voyant s'était allumé quelques secondes. Il lui sembla utile de mentionner qu'il avait tout de même parcouru les cinquante kilomètres retour sans problème.

Ils essayèrent alors les clignotants ; hors service. Les feux de détresse se portaient à merveille. C'était à rien n'y comprendre. Un fusible grillé ?

« C'est l'alternateur. Cherchez pas, c'est ça. »

L'homme qui venait de parler avec assurance s'était tenu à l'écart toute la soirée. Antoine se remémora sa poignée de main, à bonne distance, mesurée, ni ramollie par l'alcool, ni ferme comme se plaisaient à le faire certains pour impressionner. Antoine entendait sans comprendre. L'armée aurait dû le former à la mécanique mais puisqu'il disposait déjà d'un métier, il avait servi comme aide-maçon dans divers travaux de réparation de la caserne. Sébastien, qu'il se présenta, était guère plus âgé que lui, bien portant, son visage était équilibré, animé de bonnes intentions.

« Je travaille dans un garage sur l'avenue. Je vais voir lundi avec mon patron ce qu'on peut faire pour toi. »

On se proposa de conduire Antoine chez lui et quand il indiqua son adresse, le visage de Sébastien s'éclaira : ils étaient voisins. Ils étaient d'ailleurs plus que voisins, ils vivaient l'un au-dessus de l'autre ! Antoine avait bien remarqué qu'un couple avait aménagé quelques jours plus tôt, mais avec ses horaires de travail, il ne croisait pas beaucoup de monde dans les couloirs. « Elle est bonne celle-là, dis ! » Sébastien ne s'en remettait pas. Dans cet arrondissement populaire, enclavé, la proximité était spatiale mais aussi relationnelle, et ils ne tardèrent pas à se rendre compte qu'ils avaient fréquenté la même école primaire.

« Antoine Bianchi ? Ton nom me parle, je crois que mon père a connu le tien. Tu vois, on revient toujours là d'où l'on vient au final. »

Oui, s'accordèrent-ils, que le monde était petit.

Sabrina, à qui les inconforts de la grossesse privaient de repos, se précipita au balcon quand elle entendit quelqu'un se garer. Antoine ne la vit même pas, lui qui pourtant avait l'habitude de jeter un œil en direction du troisième avant de s'engouffrer dans la cage d'escalier. Il monta les étages lentement, accompagné de Sébastien qui citait des noms qu'ils avaient connus dans leur tendre enfance et dont il était

si bon de se remémorer. Ils se saluèrent comme deux vieux amis. Sabrina qui attendait en pyjama devant la porte eut honte d'être aperçue ainsi par son nouveau voisin, et elle gratifia Antoine d'un regard noir. Chez eux, tandis-qu'Antoine expliquait la panne, succinctement et sans l'embrouiller de précisions inutiles, Sabrina posa une main sur sa bouche.

« Mais Antoine, on ne les a pas ces mille cinq cents francs. »

Sabrina s'assit sur le canapé, ses jambes étaient saccadées de petits mouvements arythmiques, incontrôlables. Tout dans cet appartement lui évoqua un argent qu'ils ne possédaient pas, un argent prêté par des organismes qui viendraient le leur soutirer, en les tenant par les pieds s'il le fallait. Ces derniers temps, elle avait bien fait le tour des boulangeries, déposé des annonces pour la garde d'enfants, pour faire du ménage, mais l'arrivée de leur fille rendait incompatible l'exercice de nombreux métiers. Dans l'attente, chaque sortie constituait une menace, chaque dépense pouvait compromettre la suivante, et ainsi de suite. Pour se mettre à jour de leurs paiements, Antoine avait quant à lui vendu sa mobylette qui dormait dans le garage de ses parents. Ce fut un crève-cœur. Sabrina avait insisté pour l'accompagner lors de la vente. Au moment de la remise des clefs, elle manqua de gifler l'acheteur, un type à moustache qui entendait revendre l'engin par pièces détachées. Pour se maîtriser, Sabrina s'était remémorée les journées à la plage. Un instant, elle avait cru entendre le son perçant du moteur débridé. À nouveau, elle avait respiré l'iode se déposant sur ses cheveux lorsqu'ils sillonnaient la Corniche, elle avait senti le soleil qui martelait sur ses épaules et craint les gabians qui s'approchaient effroyablement d'eux. Tel un bourdonnement lointain, elle entendit le rire d'Antoine toutes les fois où il avait tenté de lui apprendre à conduire, le bruit des dérapages incontrôlés sur l'asphalte brûlant près de la mer.

Manquer d'argent, déplora-t-elle, c'est n'avoir pour soi que des lieux de passage, c'est s'accrocher à la mémoire de traverses qui ne débouchent jamais sur du permanent.

II

Au mois de mars 2002, Sabrina fut embauchée à la collecte des déchets et ce fut une chance. On n'entrait pas à la Ville « comme ça » ! Un mystère entourait le recrutement des agents de la fonction publique territoriale. Quand elle confiait encore Sofia à la crèche, Sabrina posait de longs regards conspirateurs sur les auxiliaires de puériculture. À la maternelle où sa fille était désormais inscrite, Sabrina connaissait des tatas d'école qui se targuaient de leur emploi du temps et de leurs avantages. Elles évoquaient sans honte les logements que leur obtenait la Ville en un rien de temps, elles louaient la qualité des colonies tous frais payés auxquelles participaient leurs enfants pendant les vacances d'été. Sans ressources de ce côté, sans piston, Sabrina avait toujours imaginé que l'accès à cette voie, faite de paresse et de privilèges, lui était fermement condamnée.

Après la naissance de Sofia, Sabrina avait remplacé Maryse qu'une hernie discale faisait atrocement souffrir. Elle avait réalisé à la place de sa mère les tâches de courses et de ménage chez les propriétaires du centre-ville. Puis, elle était retournée à l'usine. Depuis quelques temps, Antoine l'encourageait à tenir un emploi stable au détriment des missions de courte durée, un emploi régulier qui faciliterait l'accès au crédit. Exténuée par les horaires décalés, changeants, Sabrina redoutait de ne pas voir sa fille grandir. Elle se sentait injustement poussée sur un marché du travail qui l'arrachait à son enfant contre quelques heures de manutention. Sabrina avait quitté l'école sans diplôme, et si cela ne lui avait pas posé de problème jusque-là, elle réalisait qu'elle payait très cher les imprévoyances d'hier. Plus jeune, elle avait commencé par travailler au noir dans les cafés du Vieux-Port, puis dans le prêt-à-porter Cour Belsunce. Elle n'avait pas de métier précis mais elle comptait sur sa détermination pour convaincre ses futurs patrons.

Quand elle était encore au collège, ses professeurs lui avaient conseillé la coiffure. C'était un secteur d'avenir, lui assuraient-ils, il y aurait toujours du travail dans les métiers de la beauté. Tant qu'existeraient les hommes, les femmes se plairaient à se faire belles. Sabrina écarta d'emblée cette branche professionnelle de son projet. Ce qu'elle voulait, c'était un travail qui lui plaise, et dans les cheveux, elle ne trouvait rien d'excitant. Elle boudait d'avance les séances de brossage et de démêlage sous la douche, elle maudissait le temps qu'elle perdait à défaire les nœuds compacts et inextricables qui lui tenaient l'arrière du crâne. Ses cheveux secs, frisés, portaient tout son héritage méditerranéen, mais en retour, la masse abondante était son sacerdoce. Alors de là à ce que ce soit son métier ! Non, vraiment, elle n'avait pas envisagé une seule seconde devoir respirer l'ammoniaque pour le restant de ses jours, tenir des heures entières le sèche-cheveux, qu'il en devienne une extension naturelle de sa main, de l'avoir greffé pour toujours et même en été quand il ferait trop chaud. Elle ne s'imaginait ni froter des têtes qui n'auraient pas été nettoyées de la semaine, ni participer aux plates conversations de ces clientes qui se répétaient sur la météo et les horoscopes. Couper les cheveux d'un homme l'aurait mis mal à l'aise, elle trouvait ce geste bien érotique pour n'avoir rien à se reprocher. Rien de tout cela ne lui avait paru concevable.

Ce fut Maryse qui lui parla du métier d'éboueur. L'un des propriétaires chez qui elle s'occupait du nettoyage était un haut placé, pas loin du maire. Monsieur Jourdan était un homme très occupé, rarement présent à son domicile, « un courant d'air » ironisait-elle. Impossible d'expliquer ce dont il avait exactement la charge. Ces gens ont du mérite mais on n'y comprend rien. Quand elle parlait de lui à ses filles, Maryse baissait la voix ; c'était un patron honnête, et elle lui serait toujours loyale. Elle le formulait d'un ton à mi-chemin entre l'aveu et la prophétie. Il fallait se tenir bien avec les puissants, on ne savait jamais. Quand il était là, le mardi, il aimait partager la conversation avec son employée de maison. Cela devait lui changer de ses habitudes, le distraire, il en avait trop dans la tête. Depuis vingt ans qu'il s'occupait des projets de rénovation de cette ville indomptable, il en avait accusé des retards et des interruptions, il en avait envoyé des équipes creuser d'énormes trous dans le centre, éventrer des rues entières qui bloquaient la circulation

pendant des mois, jusqu'à tout défaire au prochain caprice de Vigouroux puis de Gaudin. Avec Maryse, c'était sans ornements, elle lui parlait de choses ordinaires et dont il avait oublié qu'il était possible de s'émerveiller. Elle gardait imprimées des photographies de ses petites-filles, s'extasiait devant la dernière. Monsieur Jourdan lisait la presse étrangère, les revues de diplomatie que Maryse était chargée de lui acheter chaque semaine. Il trouvait le journal régional simplet avec ses chroniques sportives et ses annonces de particuliers. Ne lui en déplaise, Maryse revenait toujours des commissions avec un exemplaire de La Provence sous le bras. Pour elle, c'était dans ce papier et uniquement celui-ci que l'on pouvait comprendre Marseille. Le reste, c'était du mensonge. N'ayant pas été à l'école au-delà de ses dix ans, elle avait poursuivi l'apprentissage de la lecture dans les colonnes du journal. Ses filles lui apprirent à bien séparer les syllabes, à faire des pauses entre les mots. La seule vue de La Provence sur la table suffisait à son bonheur, à la rassurer quant à ce qu'elle avait accompli. Maryse avait élevé trois enfants seule, tenu plusieurs maisons impeccables tout au long de sa vie, mais c'était la maîtrise de la lecture qui constituait sa première fierté. Au passage en caisse, dans la rue, devant son patron, elle maintenait La Provence serrée contre elle. Ce journal était sa plus grande richesse.

Après le repas, ils prenaient le temps de la lecture ensemble, à haute voix, et Monsieur Jourdan accordait d'entendre quelques pages du quotidien pour lui faire plaisir. Ce que Maryse préférait, c'était la rubrique nécrologique. Elle s'exclamait : « Tenez Monsieur Jourdan, voyez qui est mort ! » et elle pointait du doigt un nom dont il ne savait rien, mais qui faisait bondir son employée. Parfois, elle se montrait plus dure : « Ah ben celle-là on ne l'attend pas au Paradis ! » et ils riaient ensemble. Avec Maryse, il pouvait être l'homme ordinaire qu'il n'avait jamais pu être au travail. La politique ne s'embarrasse pas de sentiments. Monsieur Jourdan tenait un emploi constitué de grandes orientations déclinées en consignes, en ordres, et une conduite à respecter. Impossible de sortir du cadre.

Un mardi pourtant, il trouva Maryse les yeux bouffis, ensevelis par des poches de fatigue rondes comme des bulbes. Lui en demandait-il trop ? Maryse percevait le salaire minimum, et il aurait fallu que les mois raccourcissent pour que ce soit assez, mais elle s'en sortait toujours. Non, répondit-elle, rien à voir avec ça. Elle était inquiète pour sa fille. Avec le bébé, elle avait du mal à joindre tous les bouts. Monsieur Jourdan lui proposa un thé d'Angleterre, « celui que buvaient les rois » raillait souvent Maryse, mais ce jour-là, elle ne goûta pas la plaisanterie. Pour une fois, ce fut lui qui s'affaira en cuisine et il mit l'eau à chauffer. Monsieur Jourdan chercha le placard à thé un long moment, cela faisait des années qu'il ne s'était pas interrogé sur l'emplacement des choses dans son appartement. Il chercha à grands bruits de vaisselle et d'ustensiles, ouvrit plusieurs boîtes recouvertes de poussière, et finit par se sentir inutile. Il revint à son employée et retrouva Maryse qui s'épuisait la vue pour raccommoder un accroc sur un pantalon de costume. Monsieur Jourdan avoua sa défaite, après tout, il se savait bien démuné pour les affaires de la maison. Que ferait-il sans elle ? Il cessa soudainement de penser à la boîte à thé et lui revint en mémoire une conversation qu'il avait eue au travail récemment. Oui, il avait entendu parler de postes vacants, à la collecte des ordures ménagères, mais il rougit de gêne de proposer Sabrina à cet office.

« Métier d'homme, métier d'homme ! Vous y croyez vous ? Il n'y a pas de sots métiers, ni de métiers avec un sexe qui pend entre les jambes ! »

Le visage de Maryse s'illumina, elle retrouva le sourire, et sa vivacité habituelle. Il ne l'avait pas envisagé ainsi, rares étaient les femmes préposées au ramassage, mais puisque Maryse n'y voyait pas d'inconvénient, Monsieur Jourdan accepta d'en parler aux personnes compétentes.

La première réaction de Sabrina fut de rire. Sa mère n'était pas sérieuse ! Maryse lui présenta les avantages de l'offre, les gens à la Ville étaient impossibles à licencier. Jamais ! Elle pouvait y faire son chemin tranquillement, on ne viendrait pas la chercher pour l'inscrire à l'ANPE (honte de toutes les hontes!), avec un tel emploi, ils tiendraient enfin la garantie de pouvoir solliciter un crédit. Qu'attendait-elle pour accepter ? Alors Sabrina y réfléchit un peu. Elle consulta Antoine, et elle résolut que les déchets aussi, avaient de l'avenir. Tant qu'il y aurait de la vie il y aurait des poubelles. Avec tout ce qu'ils consommaient à leur époque, elle allait pouvoir en payer, des factures. Oui, il y avait les métiers qui rapportaient beaucoup, et puis il y avait les autres. Cela pouvait être n'importe quoi, mais c'était tout pareil pour les gens comme elle. Sans diplôme, les économies n'apparaissent pas par magie, l'épargne se constituait lentement, au compte-gouttes. Elle n'avait rien à perdre à essayer. Alors, les cheveux, les

Le Mistral se mit à souffler la nuit — Laury Garcia Haouji
ordures, c'était la même chose. L'argent manquait et Sabrina gaussait de l'idée qu'elle le trouverait dans les poubelles.

La veille de sa première tournée, Sabrina ne parvint à trouver le sommeil. D'ailleurs, s'agissait-il véritablement d'une veille ou d'une fin de soirée ? Son alarme devait sonner à deux heures trente du matin. Elle tourna plusieurs fois sur elle-même dans le lit, heurta ses jambes contres les tibias anguleux et décharnés d'Antoine. Elle gambergeait. Leur situation la contraignait à l'envoyer sur le marché du travail mais en toute honnêteté, si elle en avait eu le choix, elle exercerait encore son métier de mère, à plein temps, et rien d'autre. Être à la maison était devenu un privilège. Sur son matelas trempé de sueur, Sabrina se décomposa : était-elle sur le point de laisser tomber sa fille ? Pendant quatre ans, Sabrina avait enchaîné les contrats à durée déterminée, elle avait alterné les périodes où elle avait pu s'occuper de Sofia. Par chance jusque-là, pas de cris excessifs ni de nuits blanches à répétition, cet enfant les ménageait. Sofia semblait avoir compris l'environnement dans lequel elle était arrivée dès les premiers instants qui avaient suivi sa naissance.

Sabrina se prépara sans le moindre bruit et se vêtit des vêtements qu'elle avait déposés quelques heures plus tôt sur le lavabo de la salle de bains. Avant de partir, elle entra dans la chambre de Sofia et vérifia que la petite respirait encore. Sabrina avait déjà travaillé de nuit mais de façon ponctuelle, le temps d'un contrat d'intérim dont elle connaissait l'échéance. Il allait falloir prendre de nouvelles habitudes, se préparer le plus discrètement possible, s'exercer à se déplacer minutieusement dans l'appartement, en cachette. Une fois dehors, elle regarda en l'air. Il était si tôt, tout semblait évanoui à cette heure. Une heure pas pour les vivants. Ce ciel marécageux, résistant à la lumière, elle l'apercevrait chaque matin, il serait le sien. Dorénavant, elle appartenait au monde de l'aube, du commencement.

Lorsqu'elle arriva au centre de transfert, elle devina plusieurs corps déjà en tenue de travail dont les bandelettes phosphorescentes réfléchirent la lumière des phares de sa Citroën Saxo et l'éblouirent. Uniquement des hommes. Certains s'étaient réunis en groupes, une cigarette entre les doigts, d'autres étaient postés un pied contre le mur du bâtiment principal. Sabrina était déjà venue au centre quelques jours auparavant afin de participer à une formation sécurité adressée aux ripeurs. Elle ne reconnut personne du premier coup d'œil. Ce matin-là, elle fut accueillie par un homme plus âgé qu'elle, la cinquantaine. Yannick lui serra la main et se présenta comme son chef d'équipe. Alors qu'elle se garait quelques minutes plus tôt, Yannick était passé derrière le véhicule sans prévenir et Sabrina avait manqué de le renverser. Son entrée fut remarquée de tous, des visages hilares étaient apparus dans ses rétroviseurs. Ses mains tremblaient encore, elle eut envie de courir à travers le centre et rentrer chez elle. Dans ce monde de l'aube où il ne se passait rien, le moindre incident faisait toute l'allégresse des équipes.

Yannick l'invita à prendre un café, lui remit sa tenue et lui indiqua les toilettes. Elle était la seule femme de la profession dans ce secteur et, de ce fait, elle ne disposerait pas de vestiaires séparés. Son chef n'était pas plus grand qu'elle, de composition bien fluette pour un métier qu'on disait physique. Pendant qu'elle lapait son café brûlant, elle suivit Yannick qui détalait avec énergie autour de la benne en prenant soin de lui enseigner les composantes du mastodonte ; ici le conteneur arrière dans lequel il fallait vider les détritiques, là le bouton d'activation du système de broyage. Puis il lui montra la plateforme sur laquelle elle allait devoir se maintenir lorsque le camion serait en circulation. « Rien de compliqué, on y va ? »

Sabrina fut surprise de voir Yannick monter à l'avant du camion. Les postes de conducteur, lui dit-il, sont le privilège des anciens. Un coéquipier s'approcha, salua Sabrina d'un signe de la tête presque imperceptible, et sans piper mot, il prit place sur son marchepied.

Aucune précipitation. Benne après benne, ils s'avancèrent vers la sortie, en file indienne, jusqu'au départ du dernier camion. Leur véhicule s'engagea dans la rue. À mesure que progressait l'arrivée du jour, Sabrina répéta les mêmes gestes, les mêmes allers-retours des ordures à la benne. Elle s'appliqua à disposer chaque bac bien en avant, elle s'efforça de ne pas omettre d'appuyer sur le petit bouton du monte-charge. Elle employait toutes ses forces pour tirer, pousser, relever des volumes dont elle n'aurait jamais suspecté qu'ils puissent contenir autant d'ordures. Plus d'une fois, un reflux gastro-œsophagien l'interrompit dans une manœuvre. Un goût d'acier s'installa dans sa bouche et elle se demanda s'il allait la poursuivre toute

sa vie. Aussi, elle s'ingénia à nettoyer autour des bacs, à ramasser les déchets qui n'avaient pas été jetés à l'intérieur mais déposés sur la voirie. Quand un sac se déchira entre ses mains, elle appela son coéquipier à l'aide et celui-ci lui fit signe de l'abandonner. Le contenu s'était vidé sur son pantalon, coula sur ses chaussures de sécurité. Un jus huileux venait de s'introduire entre les tissus de ses gants et elle fit tout son possible pour contenir son émotion, colère puis découragement.

Sur le coup de sept heures du matin, alors que la benne était arrêtée au feu rouge, Yannick sortit pour la première fois de son habitacle et se dirigea vers l'arrière. « Il n'y aura pas de pause ce matin. » Sabrina scruta son coéquipier pour y trouver une réponse mais celui-ci tourna définitivement la tête côté rue, et ne lui adressa plus jamais la parole.

Lorsqu'elle rentra chez elle, désorientée et rouée de fatigue, Sabrina ne put rien avaler. Elle aurait aimé qu'on lui dise qu'il s'agissait d'une réaction habituelle lors des premiers jours à la benne, lui garantir que son odorat finirait par s'adapter. Elle s'était douchée, elle avait frotté sa peau jusqu'en éprouver de la souffrance, jusqu'à grimacer de douleur, et pourtant elle se voyait encore maculée de crasse. Sabrina ouvrit son réfrigérateur, passa en revue chaque étage mais rien ne lui donna envie. Elle n'était pas attendue avant seize heures à l'école et c'était une justice car elle ne se savait bonne que pour la sieste. Dans quel boubier s'était-elle mise ? Monsieur Jourdan s'était avancé pour elle. Il lui avait octroyé une place précieuse à la Ville, une place qui avait le pouvoir d'absoudre ses problèmes financiers, et elle commettrait une grave erreur en renonçant à ce travail, en faisant perdre la face à cet homme qui était aussi le patron de Maryse.

Alors qu'elle venait de se mettre au lit, Sabrina revit défiler seconde par seconde les événements de sa matinée. Le téléphone sonna. À l'autre bout du fil, Nadia voulait s'enquérir de son nouveau travail. Son appel surprit Sabrina qui esquissa un sourire. Elle lui fit part de ses premières impressions et l'interrompit à deux reprises.

« Moi je me pince le nez quand je les vois passer, je ne sais pas comment tu vas faire !

— On s'habitue à tout j'espère. J'ai pris la douche et je sens que...

— Ah ! C'est comme si tu vivais dans les poubelles maintenant ! »

Derrière le combiné, sa sœur ne se cacha pas pour rire. Sabrina leva les yeux au ciel lorsqu'elle entendit Nadia glousser. Alors elle comprit, elle comprit que ce coup de fil n'avait d'autre dessein que de moquer sa situation. Naïve ou égocentrique, Sabrina avait échangé quelques mots sur son travail à sa grande sœur et elle se jura qu'on ne l'y reprendrait plus. Elle n'eut aucunement envie de poursuivre la conversation avec cette garce et l'abandonna à sa noirceur. Nadia avait de la chance ; avec un cœur plus sombre et moins compassionnel, Sabrina aurait invoqué de mauvaises prières à son intention. Parfois, Sabrina croyait qu'elle n'avait été liée à sa sœur que par la nécessité de partager un toit et quelques repas chauds. Dans l'appartement de leur enfance, aucune histoire commune ne leur avait été transmise. Elles avaient dormi dans le même lit toutes ces années, tête-bêche mais jamais côte à côte.

Maryse avait traité chaque enfant selon son caractère et ses exigences. Avec le temps, Sabrina oublia ce sang si important qui coulait dans leurs veines respectives et l'amour qu'elle vouait à sa sœur n'avait rien d'inconditionnel. D'ailleurs, très souvent dans sa jeunesse, elle s'était jurée qu'une fois sortie de ce foyer, elle ne téléphonerait pas à Nadia et ne la verrait plus jamais. Elle romprait les liens, tout simplement.

Pendant longtemps après la mort d'Ibrahim, il avait régné un climat aphasique chez les Mansouri. Puis, la vie accorda un peu de répit à Sabrina, une percée furtive et salutaire entre les temps sombres qui avaient marqué ses premières années d'existence. Elle se dirigea vers cet espace plus clair, un chemin tranquille au bout duquel l'attendait Antoine, un garçon poli et bien éduqué. Ce fut comme ouvrir les volets après une mauvaise nuit. Plusieurs soirs par semaine, Maryse préparait le goûter tout en exaltant de voir Sabrina et Antoine jouer avec son jeune fils Alexis. Ses visites redonnaient de l'éclat à leur foyer. Nadia, elle, s'enfermait dans une pièce, marmonnant qu'elle n'aimait pas recevoir. Parfois, elle en ressortait pour prendre sa mère au chantage, fustigeait des insultes à l'encontre de sa sœur, et en dernier recours, elle invoquait la mémoire de leur père. Maryse la trouvait aigrie, Nadia s'accrochait à sa peine comme bernique à son rocher, elle manquait de hardiesse, de courage pour avancer.

Les nombreux après-midis passés à jouer finirent par rendre Alexis boudeur et capricieux. Lorsqu'il n'apercevait pas le visage d'Antoine à la sortie de classe, il se roulait en boule dans la cour de récréation,

refusait de passer le portail. Maryse qui cumulait les heures de ménage auprès de plusieurs familles n'était jamais en mesure d'apparaître à ces heures de la journée. La garde, pour ainsi dire, se répartissait entre ses deux filles. Quand il revenait à Nadia de chercher son frère, c'était inévitablement la même comédie ; Alexis d'emblée mécontent fâchait sa sœur, se révoltait contre sa présence. Nadia perdait rapidement patience, menaçait de le laisser seul à l'école, inventait des histoires pour terroriser le petit ; l'école était hantée, occupée par des fantômes, infestée de rats qui dévoraient les pieds des bureaux et des enfants. La scène mettait plusieurs dizaines de minutes à se résoudre. Lorsque la maîtresse en avait terminé avec la sortie des autres enfants, elle s'approchait d'Alexis, lui murmurait des mots tendres pour le convaincre de bien vouloir rentrer chez lui.

Une fois pourtant, les menaces furent mises à exécution. Nadia ne supportait plus les humeurs de son frère, elle en voulait à sa mère de travailler autant et à sa sœur de profiter de sa jeunesse pendant qu'elle endurait le rôle du terrible parent. Elle s'était postée au portail jusqu'à apercevoir la moue exigeante du petit. Non, elle dédaignait de parlementer une seule seconde de plus avec ce diable d'enfant qui lui menait la vie dure et elle l'avait abandonné ainsi, le visage rouge, strié de marques de feutres et de bave séchée. L'école dut appeler au domicile des Mansouri. La directrice était tombée par chance sur Maryse qui revenait d'un de ses emplois et lui expliqua la situation.

La dispute qui suivit l'apparition de Nadia sans Alexis fut audible par tout le voisinage. Chacune essaya d'expliquer comment un enfant devait se conduire. Maryse, que le deuil avait transformée, était entrée dans une colère noire qui surprit Nadia. Pour la première fois, elle en vint aux mains. Elle attrapa sa fille par les cheveux avec une rage surprenante, la gifla à deux reprises, asséna de nombreux coups à Nadia qui se protégeait la tête avec ses bras. Quand Maryse finit par s'éloigner, elle lui demanda : la disparition de son père n'avait-elle pas suffi à lui apprendre combien il était précieux d'avoir une famille ? Les bruits, les cris provoquèrent l'indignation dans le bâtiment et alimentèrent quelques jours les conversations. On en parla chez le boucher, on commenta l'histoire en allant jeter les poubelles ou en récupérant son courrier. Puis, lorsque le sujet s'épuisa, les voisins finirent par conclure : « C'est comme ça que les Arabes règlent leurs problèmes. »

Quand elle se réveilla au matin suivant, Sabrina glissa hors du lit avec automatisme. Passé le premier jour et la joie d'être sortie d'affaire pour un temps, le corps devenait lourd, d'emblée. Après chaque contrat d'intérim, après chaque usine, il en avait été ainsi. Un sentiment d'absurdité la submergeait, l'intuition que quelque-chose n'allait pas. Il ne fallait néanmoins pas trop s'attarder sur cette manifestation et avancer devant soi. Elle n'avait pas le choix.

Sabrina s'empressa de se préparer. Elle renonça à se coiffer et noua ses cheveux grossièrement en queue-de-cheval au sommet de sa tête, puis elle s'aspergea d'eau de Cologne. Surtout, elle fit abstraction du miroir de la salle de bains, de la féroce réalité de son reflet et des cernes qui marquaient déjà son visage. Elle sortit de l'appartement sans tarder. Elle souhaitait rejoindre son équipe au plus vite, ne pas se faire remarquer. Sur le trajet, Sabrina répéta dans sa tête les questions qu'elle entendait poser à Yannick. De toute évidence, sa présence posait problème à son binôme et il n'était pas envisageable de faire équipe avec un absent, de travailler avec cet homme mal éduqué sans comprendre la raison de son silence. Alors qu'elle prenait son poste pour la première fois, son coéquipier n'avait pas échangé le moindre mot avec elle et Sabrina formulait l'espoir de dissiper tout malentendu.

Il n'en fut rien. À son arrivée au centre, un chef d'équipe différent s'annonça, un quinquagénaire gras et courtois qui portait le prénom de Raymond. Dans la foulée, elle découvrit son nouveau coéquipier, Didier. Elle alla se changer sans poser de questions, répugna à parler avec ces inconnus. La situation la paralysait. Il fallait tout apprendre ; le métier de ripeur, travailler au beau milieu de la nuit, travailler uniquement avec des hommes. À voix basse dans les toilettes, Sabrina adressa quelques mots à son père.

« Aide-moi Papa, ce travail est trop pénible. »

Quelques minutes plus tard, Sabrina était à son poste. Elle adressa un léger sourire à Didier. Le camion démarra et s'enfonça dans les grandes artères encore vides de la Madrague-Ville. La Madrague était un coin flou et mystérieux laissé sans définition par la Ville. Un trait d'union en pointillés entre les quartiers nord et le centre, fait d'entrepôts, de hangars désaffectés, de carrosseries aux activités troubles et de snacks aux émanations d'huile coriaces. Au premier arrêt, une rue étroite et encombrée de déchets, Didier sauta de son marchepied avec détermination. Il décrocha de la benne un gros balai brosse rigide dont Sabrina n'avait pas été avertie qu'il faisait partie des tâches à compléter.

« Tu t'occupes de ça, moi je porte les bacs. »

Dans les semaines qui suivirent son intégration, Sabrina changea d'équipe très régulièrement. Lorsqu'ils apprenaient qu'ils allaient devoir partager leur tournée avec elle, ses coéquipiers haussaient le ton, non, ils ne travailleraient pas avec une femme. Certains invoquaient des motifs fallacieux, ils se plainquirent des répercussions d'un travail en binôme mixte sur leur mariage. À peine crédibles, ils reprenaient les mots supposés de leur épouse, les chantages dont ils auraient été victimes, ils se lamentaient en boucle. Ils allaient jusqu'à menacer leur chef d'un blocage, d'une action groupée. Ils n'avaient pas peur de l'affirmer ; ils avaient choisi ce métier pour être entre hommes. La profession offrait l'avantage à ses employés de pouvoir quitter leur poste dès qu'ils estimaient avoir répondu à l'ensemble de leurs tâches et Sabrina les ralentissait. C'était donc de cette manière, que l'on remettait en cause le « fini-parti » ?

Entre eux, ils ne se gênaient pas pour parler. Quand elle se changeait aux toilettes, l'écho de leur voix rapportait des critiques toutes plus injustes et sévères les unes que les autres :

« Avec tout le travail qu'il y a à l'usine, elle fait quoi chez nous ? »

« Quand je suis avec elle, aucun cadeau, tant pis si je finis tard. Elle l'a voulu, elle l'assume maintenant. »

Sabrina trouvait les hommes bien susceptibles, et parfois médiocres. Chaque regard jetait sur elle un désaveu, une accusation. Sa présence signifiait une transgression, une place qu'elle n'aurait pas dû occuper. Elle croyait sincèrement exercer son travail à la même cadence que ses coéquipiers, bien qu'elle esquintait sa santé davantage. Il lui arrivait de pleurer durant son service, ou de ramener chez elle un trop-

Le Mistral se mit à souffler la nuit — Laury Garcia Haouji

plein d'émotions dont elle avait honte malgré tout. Toute cette peine inutile, elle aurait aimé ne pas la ressentir, qu'elle l'effleure sans jamais l'attaquer. Pour se consoler, Sabrina s'imagina souvent qu'à l'intérieur des bacs se trouvait la bêtise de ses collègues. Avec soulagement, elle vidait leur contenu dans le camion, regardait les sacs en plastique noués se déverser, puis disparaître dans le gros ventre de la benne.

Elle avait choisi ce métier pour sa stabilité, et la possibilité de voir sa fille grandir. Alors, chaque matin, Sabrina affronta les railleries et l'absence de compassion, avec abnégation, et même, avec religion.

Bien évidemment que Maryse avait été mise au courant du comportement de Nadia. « Elles vont finir par me rendre chèvre », maugréa-t-elle en attrapant le boîtier du téléviseur. Bien souvent, la mise en marche de l'écran, l'apparition immédiate de visages d'acteurs, de présentateurs, de personnalités devenues familières la soulageait. Leur présence fiable et assidue apaisait toutes ses colères. Ils faisaient du bon travail, à la télé. Ils réussissaient à la divertir, à l'émouvoir, à l'informer, et même, remarquait-elle quand elle répondait correctement aux questions des jeux du midi, à l'instruire. France 3 était de loin sa chaîne préférée. Devant Thalassa, Maryse s'oubliait. Georges Pernoud faisait ce soir escale sur l'Île d'Oléron. Le présentateur iconique portait un ciré marin sur lequel se répandaient en cascade de fines gouttes d'une pluie régulière. Maryse se délectait de sa voix rassurante, de son charisme d'aventurier. Georges Pernoud lui parlait des beautés d'un monde maritime qui lui était inconnu. Lorsqu'elle scrutait le port autonome perceptible depuis sa fenêtre, il lui arrivait de rêver de le voir amarrer tout près, à quelques centaines de mètres de chez elle. Là, il aurait balancé ses bras avec vigueur pour l'appeler, l'inviter à le rejoindre. Puis, il lui aurait tendu la main pour l'aider, pour ne pas qu'elle trébuche en montant sur son navire, un long voilier tout en bois, qu'elle ne rate ni la marche ni l'opportunité de s'en aller. Georges l'aurait amenée voir autre chose, autre chose que cet immeuble qui lui sortait des yeux. Oui, elle l'aurait dit, elle aussi : « Bon vent ! »

Maryse sentit un frisson lui parcourir le long de la nuque, le début d'une pensée érotique. Elle se ravisa et changea de chaîne, par respect pour Ibrahim. « Oh ça va toi là-haut ! » Elle s'adressait souvent à son mari. Pour se confier, pour lui demander conseil, et parfois même pour lui reprocher son absence. Elle mourait d'être seule, d'être oubliée. Chaque jour passé la ramenait à ce vide et seul le vacarme intermittent des querelles entre ses filles la sortait un peu de sa solitude. C'était l'ennui, le dépouillement.

Non, la vie ne lui avait pas fait de cadeau. Alexis venait tout juste de naître lorsque Maryse perdit brusquement Ibrahim. Pendant que leur père était malade, Maryse put compter sur l'aide de ses filles. Nadia et Sabrina avaient préparé les repas de leur frère, elles lui avaient donné le bain, plongé son corps dans des bassines d'eau chaude et lavé ses vêtements. Pendant des mois, elles s'étaient occupées du linge et du repassage mais aussi des commissions où elles s'étaient rendues à la place de Maryse afin qu'elle ne quitte jamais leur père. On commençait à peine à cette époque à débattre du rôle de l'amiante dans la survenance de maladies mortelles. Maryse soupçonnait la substance de s'être infiltrée dans l'organisme de son mari, de lui avoir tapissé les bronches, puis les poumons. Qu'aurait-elle pu y faire ? Avant de la connaître, Ibrahim avait travaillé dans la construction en Tunisie, puis en France à son arrivée. Ses patrons successifs ne l'avaient jamais déclaré. Il s'était occupé de la maçonnerie des sous-sols, des fondations des tours d'affaires. Au fur et à mesure que les chantiers progressaient, il était monté dans les étages, jusqu'à se retrouver au sommet. Souvent, quand elle l'avait regardé sur son lit de mort, Maryse s'était interrogée : à quoi avait-il rêvé perché sur ces immenses échafaudages ?

Ibrahim avait contribué aux grands projets qui allaient embellir la France mais celle-ci avait tardé à lui accorder la nationalité. C'était avec leur mariage que les choses s'étaient normalisées. Ibrahim était un homme sérieux, autodidacte, doué pour les relations humaines, néanmoins discret sur sa vie antérieure, sur son arrivée sur le sol français. Il avait connu Paris, Lyon, et c'était à Marseille qu'il s'était senti le mieux. C'était à peu près tout ce qu'elle savait, Maryse posait peu de questions. Son mari cultivait la parcimonie, la sobriété, et ne demandait jamais rien. Il aura fallu une innocente consultation chez le médecin pour que le malheur s'abatte sur leur histoire.

Devant ses filles, Maryse avait fait de son mieux pour se contenir. Elle n'évoqua jamais sa détresse, le désarroi qui l'avait submergé au quotidien, elle ne dit rien des nuits passées à écouter le souffle de son époux, à vérifier qu'il respirait toujours. À le voir ainsi, Maryse avait éprouvé une douleur indicible. En quelques mois seulement, elle avait assisté à la transformation de ce colosse d'homme en corps rachitique. Elle avait constaté, chaque matin, impuissante, les nouvelles parties de son squelette qui venaient

d'apparaître et transperçaient la peau écharnée. Les jours précédents la disparition d'Ibrahim, à bout de forces, elle n'avait toujours pas songé à ce qui allait advenir du reste de son existence, aux trois enfants qu'elle allait devoir élever seule. Il avait régné un silence souverain dans l'appartement. Seuls les cris déchirants du petit Alexis exprimaient la colère de tous et préparaient au deuil. Ibrahim s'en allait, mais c'était comme s'il était déjà parti.

D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Maryse ne se confiait jamais à personne, l'idée d'envahir quiconque avec ses états d'âme la paralysait d'avance, et elle gardait pour elle ces vastes questions qui tantôt l'amusaient ou la submergeaient. Pour qui se prenait-elle au juste, une philosophe ? Ces grandes interrogations sur l'existence allaient et venaient, se promenaient dans sa tête sans lui demander la permission, et elle les ruminait davantage qu'elle leur apportait de réponse. Sa vie avait autrefois l'allure d'une suite ordonnée et logique d'événements, de moments qui faisaient que cela ressemblait à une vie. Depuis quelques années pourtant, il lui semblait que cette logique était rompue. La vie avait perdu sa continuité. Oui, la survenance d'un drame au cours de son existence, la disparition d'Ibrahim, était un contresens, défilait la bonne marche de l'histoire qui établit que les moments heureux se présentent avant ceux, plus malheureux, de la perte et du deuil. Maryse était de ces femmes pour qui aucun sacrifice n'était trop grand pour maintenir la stabilité des relations domestiques. Aucun bonheur n'était à la mesure de celui d'une famille unie, la famille était le lieu de sa réalisation. Elle remerciait le ciel de lui avoir donné des petits-enfants, et malgré tout, les naissances successives avaient scellé chez elle un sentiment de gigantesque désordre. La joie infinie que lui aurait offert l'existence d'une famille soudée n'avait pas lieu, et Maryse interrogeait le contresens de sa situation davantage que ce dont elle pouvait se féliciter.

Sur France 3 Régions — avec la création de cette chaîne, le service public s'était révélé d'une compétence surprenante — une émission se consacrait à l'artisanat santonnier. La Porteuse d'ail, le Rémouleur, la Fileuse, Maryse exaltait devant tous ces métiers d'avant qui la ramenaient à une époque dont se moquaient ses enfants. Le téléphone fixe sonna et elle ne prit pas l'appel. Ce soir, elle ne voulait plus entendre parler des histoires entre Nadia et Sabrina.

Parfois, brisée par les va-et-vient au combiné entre elle et ses filles, pour écouter l'une se plaindre de l'autre, pour tenter de les réconcilier, elle rêvait d'ailleurs. Avec de l'argent, elle aurait acheté une maison de village, à Forcalquier, par là-bas. Sans ces disputes pour se défaire de la beauté du monde, entourée de bois noirs et profonds, elle aurait appris à tresser des corbeilles et des paniers, elle aurait retenu le nom des bourgs alentours et des recettes qui avaient nourri des siècles de familles. Aussi, elle y aurait eu des amies avec qui marcher en cercle autour des places. Elles se seraient arrêtées devant les terrains de boules pour admirer des parties silencieuses et elles auraient sursauté quand aurait sonné le tocsin de l'église. Elles se seraient attendues pour étendre le linge à l'extérieur, à la provençale, et elles auraient vieilli ensemble. Bien sûr que de chez elle on pouvait voir la mer, mais son appartement, trop spacieux pour la composition actuelle de son foyer, standardisé, typique des logements sociaux construits à la hâte, manquait de charme, et de tomettes. Des tomettes pour la rassurer, comme elle avait connu dans le logement de son enfance Rue du Refuge au Panier. Elle aimait leur contact frais qui la surprenait au matin, leur couleur ocre, essentielle, leur constance malgré le temps.

Souvent, Maryse se demandait ce qu'elle avait pu faire de mal pour que ses filles soient si peu complices. Dans l'idéal qu'elle s'était toujours imaginé, elle aurait voulu dresser de grandes tables tous les dimanches, avoir ses filles, Alexis, les cousines, tous ensemble dans un seul et même sourire. Maryse croyait son sens de la famille contagieux. Au lieu de quoi, chacune semblait tourner autour de ses problèmes sans percevoir que la solution se trouvait là, dans l'entretien de rapports familiaux véritables. Elles préféraient s'isoler, rompre les liens petit à petit, s'en remettre à leur destin individuel, croire au travail et au matériel pour s'émanciper. Ne s'apercevaient-elles pas qu'elles finiraient par devenir des inconnues, que tout ce système les isolait chaque fois davantage ?

Avec Alexis, ce n'était pas mieux. Lui qui avait été un fils si tendre et présent passait désormais le plus clair de son temps dehors, à tenir les murs avec ses copains. Pire, il lui arrivait de l'ignorer durant des jours, de se comporter avec elle comme avec un colocataire. Quand il franchissait la porte, pas un regard, pas un mot, il se faufilait dans sa chambre avec l'agilité d'un lapin décampant à son terrier. Il n'en sortait que pour s'enquérir du repas, tenait la porte du réfrigérateur ouverte de longues minutes durant lesquelles

il passait au crible ce qui se trouvait à l'intérieur, s'attendant à ce que les aliments s'assemblent par magie entre eux et forment son repas.

Depuis peu, Alexis s'était mis à réclamer. De l'argent, des survêtements. Dans le quartier, un bruit courrait que son fils, son petit dernier, s'était mis à conduire un scooter. Admis de justesse au Lycée de La Viste, Alexis tentait d'obtenir un Brevet d'Études Professionnelles filière vente. Maryse le voyait partir au matin, englouti sous ses capuches et sa mauvaise humeur, et le revoyait rarement avant neuf heures du soir. Malgré ses relances, jamais il ne lui présentait ni ses carnets de liaison ni ses bulletins scolaires.

Au-delà du souci permanent qu'elle se faisait au sujet de son fils, une autre question s'ajoutait aux interrogations existentielles : quel âge avait-elle réellement ? Ses deux grandes avaient quitté l'appartement et à leur tour avaient donné naissance. Elles tenaient à présent un foyer, occupaient un emploi. Selon les jours, elle se présentait en grand-mère adorable, et elle avait l'impression d'avoir le corps de ce rôle, un corps endolori et esquiné, abîmé par les années. D'autres fois, elle était mère à nouveau, mère d'un adolescent difficile. En fait, elle élevait un enfant qui ne voulait pas grandir, elle recevait comme une grand-mère et vivait comme une vieille.

La perspective du déclin la bouleversait et Maryse aurait voulu travailler le plus longtemps possible. Un jour, redoutait-elle, ses filles, lasses de se disputer entre elles, finiront par la prendre à partie et ne plus lui adresser la parole. Alexis, lui, disparaîtrait, sous ses ensembles de sport, il l'oublierait dans cet immeuble dont elle ignorait dorénavant l'identité de la plupart des voisins. En quelques années seulement, on ne voisinait plus de la même façon. La rotation s'était accélérée, les départs augmentaient, mais, fait inédit depuis qu'elle avait emménagé en 1973, les nouveaux ne restaient jamais longtemps.

Dernièrement, le déménagement des Lombardi acheva de lui faire perdre le moral. Ses voisins du dessus étaient partis pour Nice, se rapprochant ainsi de l'Italie d'où ils étaient arrivés. Ensemble, ils avaient joué des soirées entières au rami, ils s'invitaient à Noël, faisaient cagnotte commune pour l'achat des cadeaux aux enfants. Avec Regina, Maryse apprit à cuisiner le veau à la génoise et ne ratait plus une polenta. Ils étaient amis, vivaient sous le même toit, ce grand toit plat qui retenait l'eau et n'évacuait pas la pluie. Comme tant d'autres, ils avaient promis de l'inviter quand ils seraient bien installés, mais jamais ils n'avaient juré de revenir lui rendre visite. À leur place, dans leur ancien appartement, s'était installée provisoirement une famille trop nombreuse pour ce type 3 et qui attendait d'être relogée dans du plus grand. Maryse souffrait de ne pas reconnaître les bruits habituels, les agitations en cuisine, le sifflotement typique de Cesare pour accompagner Umberto Tozzi qui s'égosillait dans sa chaîne hi-fi. Elle perdait tous ses repères et son environnement aussi, lui provoquait le sentiment d'un grand désordre.

Le travail, admettait-elle, lui permettait de retarder l'inévitable solitude. Dans les grands appartements bourgeois du centre-ville, le quotidien était sans craintes, sans ratures, les immeubles nettoyés et entretenus. Maryse acceptait chaque fois plus de ménages, rentrait tard. Elle s'éternisait à frotter les parquets flottants, à repasser les robes de créateurs des épouses de chirurgiens ou celles de certains de ses patrons qui exerçaient comme avocats et qui, toujours très pressés, la remerciaient de les sortir de l'embarras avant de courir au tribunal le tissu encore chaud sur eux pour leur plaidoirie. Le soir, à mesure que progressait le métro qui la transportait jusqu'à Bougainville, une angoisse la transperçait. De station en station, elle voyait la population changer, elle se savait partie de ceux que les rames déversaient chaque jour, et ne récupéraient qu'à la nuit tombée, le bataillon des corps passés à l'essoreuse. De retour chez elle, le bâtiment A, avec son ascenseur en panne et ses lumières qui attendaient d'être réparées, son hall d'entrée qui empestait l'urine et ses jeunes turbulents qui s'amusaient à mettre le feu au local à poubelles, avait fini par lui donner l'impression d'un abandon aussi brutal que soudain.

Depuis peu, Maryse se sentait sensibilisée, réceptive, et son isolement se traduisait en une angoisse nouvelle et qui complétait les précédentes. Quand elle rentrait le soir, les quelques centaines de mètres à parcourir depuis l'arrêt de bus pour la ramener à son immeuble avaient perdu de leur banalité. Dans la bouche des journalistes et des politiques, jusqu'aux paroles de Jacques Chirac en personne, la « montée de l'insécurité » devenait réelle. Bien sûr qu'elle se trouvait imbécile d'y croire, mais en regardant les choses bien en face, les départs successifs de ses voisins et amis n'avaient-ils pas introduit le doute ? Devait-elle continuer à se sentir en confiance ?

Il n'y avait pas que les grands discours de campagne électorale, Nadia aussi l'inquiétait quotidiennement avec ses avertissements, sa méfiance, et les interdictions à l'encontre de ses filles qu'elle

tenait recluses et empêchait de sortir. Régulièrement, elle appelait sa mère, d'une voix tremblante elle vérifiait qu'elle était bien arrivée chez elle. Lorsqu'elle envoyait Lilia chercher chez sa grand-mère un pantalon reprisé ou les restes d'un gratin, elle suivait le trajet de sa fille depuis le balcon de sa chambre. La veille encore, elle avait appelé Maryse pour la prévenir :

« Attention il y a un mec bizarre qui traîne près de l'arrêt de bus en ce moment. »

Maryse ignorait si ces mises en garde étaient fondées ou bien si Nadia avait développé une peur irrationnelle des hommes, quoiqu'il en soit elle était parvenue à lui flanquer la trouille. Son dernier espoir, évaluait-elle, était que l'humeur de son fils, qui avançait vers la vie le visage masqué, n'était en rien lié à la honte de s'être associé à tous ces tapages.

Un métier n'est jamais qu'une idée. Du temps qui passe, des années qui vont s'écouler. Plus on l'aime, plus ça ira vite, songea Sabrina qui se tortillait dans tous les sens pour se changer dans les toilettes. Depuis plus d'un mois, elle avait enfilé sa tenue et elle y était allée. Un peu comme à la bataille. Très tôt chaque matin, elle rejoignait une étrange division engagée pour la reconquête de la propreté. Dans l'obscurité du jour naissant, le chant du camion tirait les riverains de leur bref répit et annonçait la reprise des activités. Au moment de quitter le centre de transfert, le « garage de la Cabucelle », Sabrina se sentait chaque fois envahie par le courage et la détermination. La progression rue après rue libérait des quartiers entiers de leur négligence, offrait aux habitants de pouvoir reprendre le cours de leurs obligations comme s'il ne s'était rien passé la veille. C'était l'heure des corps fantômes, des aperçus aux fenêtres, des apparus. Derrière le claquement d'un volet, sous l'éclairage d'une salle de bains, c'était des gestes qui préparaient, qui s'associaient, et lentement finissaient par s'incarner. Les silhouettes devenaient des visages, des âges ; un enfant que l'on débarbouillait, un homme pressé qui avalait son café.

Sabrina se levait très tôt pour que les gens qui se levaient après elle puissent hériter de rues propres, puissent se préparer à exister dans un environnement agréable, que le passage de la position horizontale à la verticale, de l'état stationnaire à celui de marche soit le plus fluide, le plus imperceptible possible. Et surtout : que les responsabilités contraignant tout un chacun ne se dévoilent pas d'emblée dans leur matérialité agressive. Les corps allaient se lever, se préparer, sortir de chez eux et il fallait que ce soit doux. Était-ce un travail qui se faisait dans le but d'aider les gens ? Sabrina le croyait, elle ressentait chaque fois l'immense satisfaction du devoir accompli.

Être éboueur c'était s'employer à rendre son état initial à la rue, son état praticable, pur, neuf, un état dans lequel il était à nouveau possible d'aller, de venir et d'accomplir. Les éboueurs faisaient parti du décor de la ville, de son bon fonctionnement, de sa routine indispensable. Sabrina s'associait à tout ce dispositif avec satisfaction, elle portait son travail avec fierté. Elle le portait avec fierté d'autant qu'elle agissait au plus près, chez elle, dans son quinzième arrondissement d'origine. Quelques jours avant l'annonce de son affectation, le souci l'avait beaucoup agitée ; et s'ils la postaient en ville ? Elle s'était imaginée, traînant les déchets d'inconnus, sans sentiments, nettoyer des rues qui n'étaient pas les siennes. Par chance, ils avaient accédé à sa demande de rapprochement vis-à-vis de Sofia et, dès les premiers instants, sa fonction avait pris des accents familiers.

Lorsqu'elle les voyait prendre leur café avant le travail, sur le comptoir frais du Dauphin qui venait à peine d'ouvrir, Sabrina saluait des connaissances, des voisins qu'elle repérait au premier coup d'œil. Alain servait des croissants chauds sur le comptoir, il remplissait les tasses d'un café prêt à être avalé. Sabrina et ses collègues s'arrêtaient parfois, ils se joignaient aux têtes penchées au-dessus des journaux. Dans ce monde du matin, se donner du courage. Quand elle était d'après-midi, c'était une autre population, et les familiarités se substituaient aux pédagogies ; il y en avait pour les écoliers qui jetaient l'emballage de leur goûter sur le bitume, ceux-là il fallait tout de suite les reprendre, il y en avait pour les bacs surchargés, contre les encombrants déposés, abandonnés, et dont il fallait rappeler l'obligation d'appeler la mairie. Des accusations s'échangeaient, les mots montaient haut et se dissolvaient en fragments d'excuses, et parfois en altercations. La proximité ne leur facilitait pas toujours la tâche.

Bien sûr, il y avait les incivilités, la pénibilité, les odeurs, les douleurs au dos qui la réveillaient en pleine nuit, mais elle n'allait pas faire cela toute sa vie. Après l'achat de leur maison, Sabrina espérait bien pouvoir rester avec Sofia, et les autres enfants qu'ils auront fait naître. Sabrina nettoyait les rues, Maryse nettoyait chez les riches, c'était une vie de reconduction, mais pas tout à fait ; quand elle en aurait terminé avec ce métier, elle occuperait celui de mère, entièrement, et rien d'autre. Si Antoine en formulait également le souhait, ils pourraient alterner leur place à la maison. Il travaillerait sur quelques chantiers, puis il s'occuperait de Sofia, et ainsi de suite. Voir grandir un enfant, jurait-elle, n'avait rien à voir avec le fait de constater les vêtements trop petits et la nécessité de les habiller différemment.

Sabrina parlait du travail mais jamais de la volonté. Il fallait se lever le matin, était-ce un choix ? Pourtant, la volonté il y en avait, il y en avait pour deux, pour dix, une volonté généreuse et sur le point de déborder. Elle parlait du travail mais la volonté opérait en silence. Se présenter à l'heure au local, ne jamais se faire remarquer, s'entendre bien avec tout le monde, et même les chefs. Ignorer les avances de certains collègues, feindre de ne pas entendre les blagues machistes, esquisser quelques sourires ; bien sûr que non, elle n'était pas de ces femmes qui se froissaient ridiculement face à l'humour ! Passées les premières semaines de réticence face à l'inhabituel, ses collègues étaient unanimes à son sujet ; c'était une femme bien. Sabrina leur avait démontré, elle en avait apporté la preuve, jour après jour, elle avait gagné leur respect par à-coups, et ils avaient désormais la garantie de ne pas s'être trompés.

En avril 2002, Sabrina vint compléter une équipe dont elle pressentit immédiatement qu'elle serait son affectation définitive. Ce matin-là, en sortant des vestiaires elle se rendit dans la cour du centre de transfert. Un homme entre deux âges, de petite taille, le ventre rond et haut s'avança vers elle. Il se présenta comme José, conducteur de benne et chef d'équipe. Son visage portait les stigmates de la cigarette, sans doute son premier poste de dépense, comme la plupart des hommes qu'elle avait connus ici. Son front interminable soutenait un crâne en partie dégarni, agrémenté de cheveux plantés sans précision, par endroits blancs, d'autres gris. Derrière ses lunettes de vue teintées, José donnait l'impression immédiate d'une personnalité modérée, prudente, contrastant avec les gueulards et les sanguins ordinairement indiqués à ce poste.

L'échange fut brusquement interrompu par un scooter entré à toute vitesse dans le dépôt, tel un étalon bosselant la terre trop connue de son écurie.

« Oh ! Tu ne me fais pas le café aujourd'hui ? » s'écria le conducteur en relevant la visière de son casque. José sourit de bon cœur et s'adressa à Sabrina : « Prépare-toi tu vas rencontrer Amar. » Il l'invita à rejoindre les équipes déjà rassemblées à l'intérieur.

Dans la salle de repos, plusieurs hommes bavardaient entre eux, ils serrèrent la main de José, échangèrent une bise avec Sabrina ou une simple salutation de la tête. Ils n'étaient plus des inconnus mais des collègues, d'anciens camarades de tournées dont certains s'étaient montrés désagréables ou défavorables à son intégration dans leur équipe. Elle se fichait de croiser leur regard. Amar entra avec fracas, réitéra la réplique donnée à José plus tôt à l'extérieur.

« Calme toi que tu nous fais peur là !

— De quoi tu as peur ma beauté ? On va la fracasser la tournée t'inquiète pas !

— Allez, allez, tais-toi et regarde, je te présente Sabrina. »

Vif, il s'approcha de sa coéquipière et lui donna la bise.

« Moi c'est Amar, trente-six ans, dix-huit ans de métier, sept avec ce troufion de José. Mais tu peux m'appeler « le Pitre de la benne ». Tu vas voir, tu ne pas t'ennuyer avec nous.

— C'est ça, oui, le couillon de la benne plutôt !

— Ici c'est comme à la maison Sabrina. Nous on n'est pas comme les mange-pieds que tu as connus, on est une vraie équipe. »

L'écho des rires réverbéra dans cette grande salle dépouillée, dépourvue de meubles, tout juste une grande table rectangulaire et quelques chaises en métal froid pour amortir les plaisanteries, les voix graves qui se taquinaient entre elles. Sabrina se sentit tout de suite à l'aise avec ce duo complice. Amar ne tenait pas sur place, régala la salle de clins d'œil, de drôleries qu'il adressait précisément à certains collègues. Sympathique et moqueur, il adressait facilement des surnoms. D'ailleurs, il sautilla derrière Ange, un corse aussi rondet que bougon, dont le visage s'illumina à l'arrivée de l'amuseur.

« Oh Doumé, c'est quand qu'on fait sauter des poubelles ensemble ? »

Sabrina ne connut pas le trac au moment de rejoindre la benne et même, elle se sentit impatiente de démarrer cette tournée. À l'arrière, sur son marchepied, elle fit avec Amar ce pour quoi ils étaient engagés. Les températures étaient particulièrement douces dernièrement et le mistral n'avait pas soufflé depuis des semaines. D'ailleurs, Sabrina n'avait pas encore effectué de tournée par temps venteux mais elle savait ces journées redoutables. L'aube qui se présentait ce matin œuvrait sur les gabians tel un ensorcellement. Au premières lumières du jour, sous un ciel dont l'horizon commençait à blanchir, les volatiles réunis en bandes

organisées s'excitaient au-dessus des bacs à ordures. Leur ricanement perçant menaçait les passants telles des charognes prêtes à attaquer. Irrémédiablement, les gabians finissaient par s'écraser dans les amas de poubelles pour y soutirer de quoi se nourrir. Leurs mouvements perdaient en précision, frôlant dangereusement le ripeur actif à la tâche. Parfois, les bêtes incontrôlables s'engageaient dans d'impressionnantes bagarres avec des hordes de rats qui logeaient dans des sacs en plastique.

Rivé à son rétroviseur, José ne lâchait pas Sabrina du regard. Lorsqu'il la voyait lutter contre un bac trop lourd, il sortait aussitôt de son habitacle pour lui prêter renfort. Il ne tint pas à passer pour un orgueilleux et la rassura : elle avait toute sa confiance. D'ailleurs, pour la détendre, il lui raconta son histoire entre deux compactages. Originaire du Portugal, ancien chauffeur routier, il avait passé près de quinze ans à parcourir les routes de la péninsule ibérique avant d'être engagé en France. Il avait aimé ce travail, et il avait toujours pensé qu'il finirait derrière son volant, dans le silence et à son rythme. Mais le métier avait changé, et les années qui suivirent l'intégration du Portugal dans l'Union Européenne signalèrent également l'accélération de la course à la rentabilité. Il lui devint de plus en plus difficile de trouver un patron qui ne fût pas tenté de délocaliser ses activités en Autriche où la main-d'œuvre venue de l'Est offrait ses services à des prix défiant toute vraisemblance. En quittant la profession, il avait gardé la tête haute, jurait-il, et il était convaincu que ces histoires n'iraient que de mal en pis. L'élargissement prochain dont ils parlaient si souvent aux actualités ne lui donnait-il pas raison ? La menace viendrait de toutes parts. Depuis, et bien que la place de chauffeur était plus appropriée compte tenu de son âge, le volant lui donnait parfois le tournis, lui rappelait une impossibilité, sa place de spectateur dans ce grand défilé d'envoûteurs.

Quant à Amar, il employait autant d'énergie à la vie qu'au travail. À mieux y voir, Sabrina lui trouvait un faux-air de Roschdy Zem, cet acteur qui jouait dans « Raid » et qu'elle avait aperçu quelques jours plus tôt à la télévision. Brun, le visage fin et la silhouette élancée, ses gestes ne manquaient ni d'agilité ni de force et Sabrina admira secrètement, quoique honteuse, le gonflement de ses avant-bras quand il soulevait les tas de déchets, l'apparition de ses triceps dessinés quand il ramenait un bac vers le camion. Amar souriait, lui faisait la conversation quand le véhicule filait à toute allure, riait aux éclats et manqua plusieurs fois de lâcher la poignée à laquelle ils étaient suspendus.

Aux Aygalades, ils croisèrent la benne d'une autre équipe sur sa tournée. Amar héla un ripeur qui le reconnut immédiatement. L'homme, aussi chauve que massif, était caché derrière une paire de lunettes teintées qui lui donnait des allures d'agent sous couverture.

« Houdini ! Des années qu'on te voyait plus ! »

Puis il expliqua à Sabrina : « Lui c'est un magicien, tu ne le verras jamais. Un chanceux qui bosse directement pour la mairie. Ils font ce qu'ils veulent, pas comme nous dans le privé. Alors, Houdini tous les jours il se dépêche de terminer sa tournée, puis il part ouvrir sa pizzeria aux Pennes Mirabeau. Un bon gars. »

Pour la première fois depuis sa prise de poste, ni les passants ni les commerçants s'attardèrent sur elle, plus tellement étonnés de voir une femme à cet emploi. Entre les intermèdes comiques au cours desquels Amar exerçait son humour, l'équipe s'appliquait minutieusement à la tâche. Rapidement, Sabrina remarqua la dynamique à l'œuvre entre ses deux coéquipiers. Face aux incivilités, Amar perdait toute sa contenance comique. Jamais il n'hésitait à reprendre un boulanger envoyant à la rue des restes de pizzas, des parts de quiche entamées. Les broches à kebab que les rôtisseurs nettoyaient à même le sol étaient son cauchemar. « Les cafards je les amène chez toi ensuite ? » Comme une démonstration complémentaire, José, systématiquement, et avec la mesure qui le caractérisait, sortait la tête de sa cabine et lançait à qui venait de manquer de respect à l'espace public :

« Eh, vous ! Un environnement propre maintient de bonnes relations entre les gens. »

José n'avait pas le pouvoir de réduire les poubelles, mais il ne comptait pas se priver de mettre les habitants face à leurs méfaits, à dénoncer les mauvais comportements quand ils advenaient.

Derrière ses yeux rieurs, Amar se révéla être une source intarissable de savoirs quant à leur secteur d'affection, d'informations à retenir pour leur sécurité. « Là, on arrive Rue de Lyon, beaucoup de garages. Quand il y a des pneus, de la ferraille, tu ne ramasses rien, ils se débrouilleront. » À chaque tronçon de rue, Amar avertissait Sabrina de ce qui les attendait. « Celle-là c'est la merde, toujours pareil », gémit-il à propos d'un segment qui était sa hantise. Il savait les coins tranquilles et ceux où s'entassaient les ordures ménagères, les réfrigérateurs, les canapés. Plus rien ne faisait sa surprise. Avec une précision redoutable, et

afin d'économiser d'interminables allers-retours inutiles, Amar pouvait indiquer à José le positionnement exact du camion devant chaque container, au centimètre près, et l'astuce leur faisait gagner de précieuses minutes.

Sur les coups de onze heures, ils prirent une pause au Bar du Dauphin. José s'installa dans la salle arrière, face au petit écran de télévision qui diffusait le tiercé de la veille. De sa besace, il sortit une miche de pain, une boîte en métal, un couteau suisse.

« Il fait ça tous les matins. Il s'ouvre une boîte de sardines, regarde les chevaux courir, pleurniche en pensant à sa jeunesse et au pays. Ils sont comme ça, les Portugais, ils ont la nostalgie régulière. »

Amar salua chaleureusement Alain, prit quelques nouvelles auprès d'un client dont la moustache trempait dans le café chaque fois qu'il passait ses lèvres sur la tasse. Puis il s'assit sur un tabouret vide près de Sabrina et lui demanda ce qu'elle pensait de son équipe. Sans attendre sa réponse, et tout en divisant un pain au chocolat qu'il trempa dans un verre de lait, il l'interrogea :

— Bon alors, tu vas nous dire qui t'a fait rentrer ? Tu connais quelqu'un au syndicat ?

— Comment, « qui m'a fait rentrer » ?

— Dix-huit ans de métier, c'est la première fois que je travaille avec une femme. Je me dis que tu dois connaître quelqu'un, tu n'as pas postulé en répondant à une annonce.

— Va falloir s'y habituer maintenant, les femmes travaillent, c'est tout.

— Et ton mari il en pense quoi ?

— Il est content pour nous. C'est une bonne garantie de nos jours que d'avoir un emploi à vie. On aimerait faire construire.

— Je ne veux pas gâcher tes rêves, mais fais vite, car crois-moi, un jour, ils privatiseront complètement. Ils auront tous les droits et nous plus rien. D'ailleurs, tu as bien vu, sur ta fiche de paie, à côté de l'écusson de la Ville de Marseille, tu as le logo de l'entreprise qui nous emploie. Ça date pas d'hier et c'est en marche.

— Je te trouve un peu sinistre ce matin, souligna Alain qui saisit un torchon posé sur son épaule et entreprit d'essuyer sa vaisselle tout près d'Amar et Sabrina.

— Ne parle pas de ce que tu connais à peine ! Tous les six ans ils nous font le même spectacle. Ils passent leurs appels d'offres pour le renouvellement des marchés, mais en cachette ils se répartissent le ramassage et chaque fois le privé grignote un peu plus. Ce sont des hypocrites, ils disent « service public », non, ce n'est que du gavage, où est l'intérêt général là-dedans ?

— Mais Amar tu vois bien comme elle est sale notre ville, si c'était moi j'enverrais l'armée nettoyer les rues.

— Et nous on est des cons ? Excuse-moi du mot.

— Tu me fais dire ce que je n'ai pas dit !

— Quand le public se met en grève on nous envoie pour les remplacer, et nos grilles de salaires, elles ne valent rien, tous les coûts sont tirés vers le bas. Jusqu'ici ils ont toujours repris les salariés en poste, mais ça ne va pas durer, tu ne me l'enlèveras pas de la tête.

José se leva et s'avança près du comptoir. « Tant qu'on a Sabrina avec nous on est assurés de notre permanence. Elle en fait plus que certains et elle ne se plaint jamais ! »

« Mais tire, tire plus fort ! »

Devant le portail du lycée, Alexis remplit ses poumons de la fumée d'un nouveau haschich que lui avait vendu Ylies, son unique camarade de classe. Ce garçon chétif, au teint jaune et aux joues constellées de cicatrices d'acné, inspirait pitié à leurs professeurs. Ils interrompaient volontiers le cours d'une leçon pour vérifier si Ylies était alerte, accordaient des notes jusqu'à trois points au-dessus de ce que la copie valait car ce garçon leur donnait franchement peine. À mille lieues de ce que les autres imaginaient de lui, Ylies était un esprit vif, un vendeur discret et avant-gardiste qui détournait tout ce qui pouvait l'être des marchés réguliers.

« Maintenant, bloque. »

Une fois le joint aspiré, Alexis retint sa respiration de longues secondes, puis il libéra un nuage épais qui se désagrégea lentement au-dessus d'eux. Dans un brouillard cotonneux, il marcha jusqu'à l'Avenue de La Viste, omettant de s'arrêter aux feux de circulation et traversant loin des passages cloutés qui striaient le goudron des routes. Il avait faim, très faim. Au comptoir extérieur du snack des Deux Sœurs, il s'immobilisa lourdement. « Comme d'habitude ? » Habib sortit brusquement Alexis de son hébétude. C'était le feu en cuisine et il n'avait pas le temps d'attendre après ces adolescents à la bouche pâteuse et aux yeux incandescents qui se présentaient chaque midi à son comptoir.

En moins de dix minutes Alexis obtint sa commande, une baguette de pain généreusement garnie de salade, de tomates, d'oignons et d'un cordon bleu dont la chapelure embrasée semblait terminer de frire entre ses mains. Sur son plateau, il versa deux sachets de mayonnaise et se servit copieusement de harissa. Il saisit ensuite une frite de la barquette commandée à part du sandwich et mélangea les deux pâtes avec la dextérité d'un artiste peintre sur le point de préparer un grand tableau. Il dévora le tout.

Autour de lui, beaucoup d'ouvriers aux tenues maculées de ciment, des étudiants turbulents pressés en rang désordonné. La cuisine ouverte donnait directement sur différents bains d'huile servant à frire des pièces de viande préalablement pannées puis empilées en pyramides. Habib s'essuyait ponctuellement le front à l'aide de papiers essuie-tout, chaque fois de justesse avant que les perles de sueur qui glissaient à toute vitesse ne tombent dans les préparations. Il donnait de grands coups de raclette sur la plaque chauffante où grillaient les steaks hachés, notait les commande, préparait des assiettes garnies de salade, rendait la monnaie.

Au-delà du cordon bleu dont il se délectait chaque fois, si Alexis venait Aux Deux Sœurs, c'était pour la musique que diffusait la stéréo du patron. Le jingle de Skyrock se mit à grésiller, et Habib régla l'antenne entre deux actions. À l'animation, Fred, le célèbre animateur, annonça le titre suivant. Alexis exalta d'entendre « Jusqu'ici tout va bien ». Le premier album solo de Booba cartonnait depuis sa sortie en janvier et ce morceau était l'un de ses favoris. Le carillon du début, des notes cosmiques et fantomatiques, le plongèrent dans un état d'hypnose. Alexis susurra les paroles les yeux fermés, entra dans une strate de conscience différente. Il voulait qu'on l'oublie, que plus personne ne s'intéresse à lui, à ses résultats ou à son avenir. Les désirs de l'enfance, impavides et innocents, n'avaient pas survécu au décès de son père et depuis lors, la compréhension sagace et consciente du monde s'était imposée à lui. La clairvoyance s'était infiltrée telle un venin et contaminait sans discontinuer, jour après jour, son esprit d'explications sur sa condition et celle des personnes qui l'entouraient. Sa mère, ses sœurs, s'enfonçaient dans la précarité. L'émancipation ne se décrétait pas de manière autonome. Il fredonna, plus fort, et tout en entonnant le refrain, il imagina que sa vie ne pouvait être qu'un songe, une simulation trompeuse. Bientôt, il se réveillerait dans un monde neuf, délivré du conflit, du mensonge et de l'hypocrisie.

Cet état ne le quitta pas lorsqu'il retourna s'asseoir en classe. Son attention se fixa sur les élèves présents, il les dévisagea un à un. Alexis analysait leur cas, et pour chacun d'eux se demanda : qu'est-ce que la vie leur réserve ? Ces salles étaient surchargées d'élèves et il aurait fallu pousser les murs pour accueillir tout le monde. Comment prendre les études au sérieux ? L'hiver, un air polaire et rude s'engouffrait dans les manches des manteaux, séchait les mains des élèves et les empêchait d'écrire. Les

pluies étaient rares mais elles causaient systématiquement des dégâts. Chaque fois, un agent de maintenance entraînait, plaçait des seaux à l'endroit des plafonniers d'où partaient les fuites. L'eau ruisselait, goutte après goutte, le clapotement réveillait les étudiants endormis sur leur table, et le bruit continu, qui en devenait sournois, produisait le son d'un supplice ancien.

Son absence finit par se faire remarquer auprès de Madame Spinozzi, en charge à elle seule de l'ensemble des enseignements généraux. La professeure, dont il était difficile de déterminer l'âge sauf à s'accorder qu'elle était très vieille, était passée chez les sœurs, et de cette éducation rigide elle mettait un point d'honneur à trancher avec le plus de sévérité possible toute attaque à son autorité. Depuis l'estrade où elle se situait, et malgré sa petite taille, elle ne passait pas inaperçue. Ses mains étaient efflanquées et veineuses, ses cheveux zébrés de mèches noires et blanches. Elle portait un ensemble composé d'une jupe et d'une veste à carreaux moutarde ainsi qu'un pull en laine mohair à col roulé très serré soulignant un visage ingrat, un nez crochu. Alexis lui trouvait une ressemblance frappante avec un aigle impérial.

« Puisque vous semblez vous ennuyer Monsieur Alexis, s'insurgea l'enseignante, vous allez rappeler à la classe comment s'est terminée la guerre froide. »

— Pas une escroquerie Madame, c'est tout. »

Alexis poursuivit sa démonstration, agile, et Madame Spinozzi acquiesça amèrement, la gorge sèche, avant de reprendre le cours de sa leçon avec davantage de fermeté. L'impertinence de cet élève venait de l'humilier. C'était une évidence, Alexis Mansouri avait quelque chose de plus, quelque chose dont ses benêts de camarades des quartiers nord étaient dépourvus. Secrètement, Madame Spinozzi admirait la capacité de cet élève à comprendre l'insaisissable. Aussi intuitif que grinçant, Alexis était pourvu d'une grande sensibilité. Il comprenait les enjeux du monde actuel mais il y apportait ses propres réponses. L'enseignante, en tant que représentante de l'Institution, avait dans son devoir d'éteindre le moindre départ de feu parmi ces élèves de zones aussi difficiles. Qui était capable de prédire ce qu'Alexis ferait de toute son intuition ?

*

Devant le bâtiment A, Alexis trouva Maryse ainsi qu'une dizaine d'autres locataires réunis en assemblée. Il ne comprenait pas pourquoi sa mère s'obstinait à participer à ces réunions qui ne débouchaient jamais sur rien. Le temps de faire le tour des bises que réclamait chaque voisin, il entendit parler d'installation de double vitrage, de portes blindées, de fenêtres cassées. Le parc immobilier se dégradait, les constructions avaient besoin d'un réel coup de fraîcheur et les problèmes de voisinage, d'incivilité se multipliaient. Il demeura quelques minutes aux côtés du groupe, et, comme en classe, il examina chaque visage en se demandant cette fois quelle émotion pouvait bien orienter les doléances de chacun. Optimisme ? Colère ? Découragement ?

Il constata non sans résignation que l'ascenseur était toujours en panne puis il monta à pieds jusqu'au cinquième étage. Sa chambre avait gardé l'odeur de la nuit précédente et l'invitait au relâchement le plus total. Il entreprit d'extraire de sa sacoche tout son matériel de fumeur, ainsi qu'un disque piraté qu'il avait acheté auprès d'Ylies. Les « CD gravés » composaient un air nouveau, celui d'une musique fluide, qui s'échangeait de main à la main. Il suffisait d'avoir un contact qui possédait un ordinateur équipé d'Internet. Les titres commandés par le client étaient ensuite téléchargés et assemblés sur un disque vierge. La particularité d'Ylies était d'intégrer aux côtés des grands noms à succès deux à trois musiques exclusives, du rap amateur produit dans les treize, quatorze et quinzième arrondissements, ainsi que quelques quartiers populaires du centre-ville. Alexis mourait chaque fois d'impatience de découvrir les nouveaux titres. Il inséra le disque dans le lecteur de sa chaîne hi-fi, alluma le joint qu'il avait roulé plus tôt avec la dextérité d'un maître en montant les escaliers. Allongé sur le lit, il écouta, titre après titre, le défilé de ces voix qui portaient en elles toute la rage, toute la volonté du monde. L'ardeur de la Fonky Family, l'humilité de la Psy 4 de la Rime, la sincérité d'Akhenaton, la camaraderie de Puissance Nord, toutes ces légendes s'installaient près de lui, tels des oncles, des cousins, et partageaient leurs messages. Dehors, le ciel tournait au mauve et les derniers rayons du jour s'échouaient sur les étages inférieurs des bâtiments.

Souvent, les événements lui apparaissaient tel un grand spectacle. L'école et la politique se faisaient le réceptacle d'idées au mieux fausses ou généralement très creuses. Chacun devait jouer le rôle que la société lui avait d'emblée confié à la naissance. Comment ne pas s'en apercevoir ? Il abominait ces vies qui l'entouraient, ces vies d'humiliés, tapies dans la pénombre, à attendre la retraite et la reconnaissance qui n'arriveraient jamais. Des vies de répétition, sans hasard ni événements. Dans cette grande pièce, sur cette scène où les comédiens avaient été appelés pour jouer les classes populaires, pour incarner des ouvriers, des corps usés, la satisfaction des besoins immédiats devait constituer leur unique préoccupation. Alexis en était certain ; sa naissance ne devait rien au sort, il avait été inséré ici, dans cette classe sociale, dans cette famille précise, pour dénoncer, pour venger leur destin. D'année en année, il s'était appliqué à jouer son rôle avec l'obstination d'un acteur qui avait quelque chose à gagner, qui arracherait sa récompense des mains du jury s'il le fallait, et il irait jusqu'au bout de l'œuvre qui lui était destinée.

Il croyait en sa providence, il serait quelqu'un. Son enfance n'était pas celle des autres et le deuil, la tristesse, avaient fait de lui un petit garçon réceptif à l'émotion et à l'injustice. À l'époque du service militaire d'Antoine, il faisait tout pour occuper Sabrina dont il entendait fréquemment les reniflements quand elle se cachait dans ses draps pour pleurer. Il entrait dans sa chambre, passait des heures auprès de sa sœur à jouer, à vérifier qu'elle pensait à autre chose. Il avait consolé Maryse au soir du départ de Sabrina, il avait absorbé tout son chagrin de voir sa deuxième fille partir, d'apercevoir le mur de sa solitude prochaine se rapprocher. Il contenait sa douleur chaque fois que son hernie la faisait souffrir, déposait sur son dos des blocs de glace enroulés dans des torchons. Il se tenait auprès d'elle et attendait qu'elle lui dise combien elle se sentait soulagée. Cette prédisposition à l'empathie pouvait le rendre d'une extrême tendresse ou, à l'inverse, redoutable de colère. Encore aujourd'hui, sa mère et ses sœurs aimaient répéter qu'il était « boudeur et capricieux », et quand ces qualificatifs sortaient de leur bouche, l'envie de broyer tout ce qui se trouvait autour de lui devenait incontrôlable. Injustice des injustices ! Ne s'était-il pas rendu absolument disponible pour panser plaies et tristesses de tout cet appartement ?

Alexis avait été un enfant fasciné par les choses qui n'étaient pas de son âge et, à son entrée au collège du quartier, il s'était rapidement désintéressé de ses camarades de classe pour se lier d'amitié avec plusieurs « grands ». Il les rencontrait dans la cour, sur le chemin pour rentrer chez lui, sous les préaux le soir. Il adopta rapidement leur comportement, leur manière de parler. Il aimait leurs idées qui n'étaient pas conformes, la manière qu'ils avaient de traiter l'arbitraire. L'un d'eux un jour lui dit : « Ils ne veulent pas de nous, pas de tendresse pour eux. » Au départ, Maryse n'acceptait pas que son petit dernier traîne dans le quartier. Elle essayait de convaincre Alexis ; les garçons unis en bandes étaient de futurs voyous, ils n'avaient aucun avenir. Plusieurs fois, il lui était arrivé de courir après son fils, de l'attraper dans une cage d'escaliers où il terminait sa cavale. Elle hurlait qu'il rentre à la maison avec elle, mais en vain.

Ensemble, ils ne faisaient rien de mal, ils ne faisaient rien d'autre que de se réunir et de chercher des réponses. Au sein du groupe, le rap était perçu comme une solution dont il fallait se saisir. Alexis apprit à écouter les textes que ses amis scandaient, les paroles qu'ils saccadaient, ponctuaient de rythmes, il admirait les compositions inédites de syllabes assemblées en rimes. À son tour, il se mit à écrire. Timidement, avec pudeur et humilité. Il écrivait pour essayer, pour être des leurs jusqu'au moment où, deux années plus tard, en quatrième, il finit par écrire avec tant de ténacité qu'il avait échappé à la vie réelle. Dans sa tête, se joignaient des phrases, des sujets de textes apparaissaient à tout moment, pendant les cours, pendant les classes qui ne lui serviraient à rien, qui n'apportaient aucun éclairage sur ce qu'il se passait dans la vie réelle. Quand il marchait, mangeait, ou dormait, il y avait toujours une ligne en attente d'être couchée sur papier. Il était devenu esclave de ces lignes, il obéissait scrupuleusement à leur commandement. Cette année-là, il redoubla, et Maryse le menaça de le changer de collègue si rien ne changeait. « Je fais des ménages tous les jours moi, tu crois que tes textes vont nous payer à manger ? »

Alexis accorda de réserver l'écriture sur son temps libre, et de redoubler d'efforts sur les matières qui suscitaient son intérêt, qui faciliteraient plus tard son passage dans un lycée général, puis en filière littéraire, seule voie qui tenait une certaine légitimité. Tout savoir n'était pas bon à prendre. Il aimait le français, l'anglais, l'histoire et la géographie. La journée, il étudiait, écoutait en classe, il posait des questions, particulièrement en histoire où les programmes officiels lui semblaient tronqués. La parole des vaincus et des opprimés était étrangement souvent absente. Il se méfiait des versions livrées, n'accédait jamais aux émotions suggérées par les textes pour chaque période donnée. Il fallait s'indigner, s'émouvoir,

inculper selon une pensée effroyable, canonique. Pendant les invasions, pendant la peste, au temps de toute guerre, des femmes et des hommes avaient unis leur corps, les naissances avaient ralenti mais jamais elles ne s'étaient totalement enrayées. Alexis invoquait le droit de penser que toute époque, aussi sombre soit-elle, puisse faire jaillir des cris d'espoir, des élans aussi nobles que l'amour et la fraternité, et qu'ils en soient érigés par-dessus les carcans orchestrés par les hommes au pouvoir.

Quand venait le soir, Alexis s'empressait de rentrer chez lui et de fumer un joint. Il était devenu son combustible pour s'inspirer. Là, avant que les effets ne se dissipent, il écrivait, raturait, déchirait les pages des petits cahiers de brouillon. Parfois, un miracle se produisait, les lignes occasionnaient du sens, exprimaient sa fièvre et sa lutte. Un jour, le proviseur convoqua Maryse au sujet de l'orientation de son fils. Il ne passa pas par quatre chemin. Une filière littéraire ne lui servirait à rien. Avec son impertinence et son appétence pour les mots, elle avait tout intérêt à l'envoyer s'exercer dans la vente. Oui, l'en assura-t-il, un lycée professionnel propulserait ce jeune talent vers le marketing. Il saurait parfaitement répondre aux nouvelles exigences du marché, oui, il en était certain, très vite, il disposerait d'une compréhension fine du consommateur, et les entreprises se battraient pour l'embaucher.

Dans l'obscurité, Alexis tenait son petit cahier bleu posé sur ses cuisses, et de sa main tendue, il fouilla nerveusement l'intérieur de sa table de nuit pour y trouver de quoi écrire. Son désir d'élévation s'incarnait dans ces moments. Avec la frénésie d'un passionné, le délire d'un maniaque, il noircit une dizaine de pages sans même s'en rendre compte. Il libéra des centaines de mots qui avaient imploré d'être réunis et qui s'agitaient maintenant sous ses yeux. Les lettres se tenaient les unes aux autres, se joignaient en rondes joyeuses ou graves. Ce haschich lui faisait beaucoup d'effet, et alors ? Alexis se délectait de ces moments d'oubli, où il se mélangeait avec lui-même. Les paupières lourdes, il lutta pour aller jusqu'au bout des paroles dictées par le stylo à bille. Il reprit des rimes, récupéra des morceaux de phrases, puis en lieu du titre il inscrivit :

« Entre cendres et boue, entre chiens et loups ».

Toutes les places étaient disponibles et Claude, que les déconvenues au volant, les embouteillages et les parkings complets excédaient, exécuta sa manœuvre de créneau en sifflotant, flatté d'être le premier arrivé à l'école primaire Victor Martin. Suzie s'étonna du peu de passage dans la rue pour un jour si particulier. Plusieurs pancartes leur indiquèrent le trajet depuis la cour jusqu'au bâtiment principal. Ils s'engagèrent dans un couloir interminable longeant les salles de classe. Accrochés au mur de gauche, des porte-manteaux en bois avaient été attribués à chaque enfant et les prénoms écrits en lettres colorées.

Finalement, Claude et Suzie pénétrèrent la salle 2A et l'écho de leurs pas dans le bureau de vote dépeuplé résonna comme dans une église oubliée. Une petite femme rondouillarde et gaie fit signe de la main à Claude pour signaler sa disponibilité. Il présenta sa carte nationale d'identité, préleva l'enveloppe et les bulletins avec toute la gravité consacrée à ce type d'événement. Dans l'isoloir, il jeta un œil furtif à la corbeille à papier et il écarta légèrement le rideau afin de vérifier qu'il n'était pas observé. Les membres du bureau plaisantaient bruyamment entre eux. Un éclat de rire strident ajouté au bourdonnement général l'agaça définitivement. « Des socialistes, marmonna-t-il, ils pensent que tout est gagné. »

De retour chez eux, Suzie se mit en cuisine sans plus tarder. Antoine, Sabrina et Sofia venaient passer le dimanche et l'heure tournait. À l'extérieur, Claude entreprit de tailler un olivier qu'il avait négligé d'entretenir pendant l'hiver, et l'arbuste présentait maintenant une forme étrange. Plusieurs branches désarticulées se détachaient en vrac, en mèches rebelles qui n'avaient rien à faire là. Le temps était radieux et, accroupi sous le cagnard, Claude eut rapidement chaud. Il songeait à prendre une douche ou à plonger dans la piscine lorsque la sonnette retentit. Lui qui se tenait habituellement à l'écart au moment des salutations, se précipita pour accueillir son fils et sa petite famille.

« Alors vous avez voté ? »

Sabrina leva vers lui ses yeux noirs mêlés d'exaspération.

« Il faut voter, les jeunes ! La France est un grand pays, et la moindre des choses c'est de répondre à certains devoirs. »

Claude attrapa Sofia et la fit tourner sur ses épaules. Il s'exclama de la trouver si changée, sa petite-fille n'était plus le bébé qu'il avait connu autrefois. Suzie, dans ses pas, se tenait devant eux et attendait qu'une remarque lui soit adressée. Sabrina suggéra qu'elle était passée chez le coiffeur et elle visa juste. Suzie venait d'ajouter quelques mèches platine à sa couleur pour illuminer son teint. La mère d'Antoine était une très belle femme, élancée, sûre d'elle. Elle s'était habillée d'un ensemble en lin particulièrement bien ajusté, son cou fin ouvrait sur un décolleté qui appelait au regard. Aux pieds, elle portait des chaussures compensées à semelle en paille. « Ta mère se croit à Cannes », rit Claude. Suzie ne goûta pas à la plaisanterie et s'exclama :

« Venez voir plutôt, on a changé le salon ! »

Le canapé avait effectivement été déplacé et, au lieu de barrer l'entrée de la cuisine, il prolongeait désormais la table à manger et apportait de la profondeur à la pièce. Inspirée par les salles d'exposition des grands magasins, Suzie avait commandé à Claude de repeindre un pan de mur d'un bleu très clair et trois miroirs galet placés au-dessus du fauteuil gratifiaient la décoration d'une touche véritable d'originalité. Sabrina trouva le changement réussi et pendant que Suzie développait une longue explication sur le choix de la disposition, elle remarqua la disparition des photographies de famille, celles où l'on voyait Antoine enfant, et qui jonchaient auparavant les murs. Sa belle-mère s'était faite spécialiste du changement. À chaque nouvelle saison tout devait être réorganisé, l'énergie de la maison se consacrait à la métamorphose qu'elle seule décrétait. Avec cette manie, Sabrina soupçonnait sa belle-mère d'éprouver un besoin absolu de rectifier quelque chose dans sa vie.

La télévision à tube cathodique avait été remplacée par un écran plat de marque coréenne. Claude profita de l'arrivée de son fils pour solliciter son aide. Il se plaignit de l'incompétence du technicien venu installer le câble. Les deux hommes réinitialisèrent de nombreuses fois les chaînes, sans succès, avant d'émettre l'idée d'aller examiner la parabole sur le toit après le repas. Eux, dont le métier était d'intervenir

sur tous les caprices d'une maison, de trouver la raison d'une fuite ou de comprendre la panne d'une chaudière en quelques secondes, devaient-ils rire ou s'effrayer de leur incapacité à dialoguer avec ces nouvelles technologies qu'ils avaient autorisées à entrer chez eux ?

Ils prirent place en terrasse pour l'apéritif. Claude déploya un grand parasol au-dessus de la table. Il avait retiré son t-shirt et Sabrina examina la taille de son ventre, la pilosité serrée et abondante qui tapissait l'ensemble du torse. Tout en parlant avec son fils, il réajusta le pendentif en or qu'il portait au cou et fit apparaître le visage du Christ. Il étala ses succès devant Antoine qui l'écoutait les yeux emplis d'espoir.

« Dans un mois on signe un gros, très gros chantier, Antoine. Une villa en bord de mer, à Cassis. Quatre-cents mètres carrés, tout à refaire. »

Sofia observait son grand-père attentivement et Sabrina passa la main dans ses cheveux emmêlés par la chaleur.

« Tu as soif, va demander un Coca à Mamie. »

Quelques instants plus tard, Sofia revint avec un verre d'eau pétillante agrémenté de rondelles de citron. Suzie observait tout de sa belle-fille, si les ongles étaient faits, les cheveux lavés du matin, la manière dont elle éduquait ou habillait Sofia. Dans son décor d'apparat, sa belle-mère se donnait des attitudes. Par exemple, elle exigeait désormais de ne plus être appelée « Suzanne ». Ce prénom la grossissait, c'était le prénom d'une ronde, d'une femme qui ignorait les raffinements et négligeait de prendre soin d'elle. D'ailleurs, elle se plaisait à rabâcher à Sabrina qu'elle devait surveiller son poids, mais aussi celui de Sofia, la petite avait tendance à grossir. Lorsqu'ils leur rendaient visite, elle offrait des piles de vieux magazines féminins à sa belle-fille. Suzie chuchotait discrètement à son oreille : « Prête attention à celui-ci, il y a des recettes minceur détachables à la fin. » Sabrina, qui était à l'origine insensible à ces remarques, commençait à prendre les critiques sévèrement. Sur le chemin retour dans la voiture, Antoine faisait tout pour la rassurer. « Ignore-la, elle s'entretient, c'est son obsession. » Cette formulation qui sous-entendait la dégradation imminente et tragique des corps, avait pour effet de terrifier Sofia. Elle boudait cette grand-mère qui n'en n'était pas une, qui ne la laissait jamais lécher la cuillère en bois lorsqu'elles préparaient un gâteau, qui l'avertissait en permanence à propos de l'usure inévitable et la nécessité de tout changer.

Ils s'installèrent à table. Suzie fit la conversation et le service. Des classiques de la cuisine italienne les attendaient dans de grands plats de présentation en faïence ; des mozzarellas en entrée, du pesto préparé maison, des aubergines confites dans un jus nacré et affriolant. Il y avait bien quelques ancêtres italiens dans cette famille, des oncles arrivés de Naples, des cousins de Sicile, mais ni Claude ni Suzie n'étaient ressortissants directs du pays. Pourtant, depuis leur arrivée dans le lotissement des Estroublans, ils se prêtaient au jeu des immigrés italiens qui avaient changé leur infortune en art de vivre, en finesse de tout instant. Sabrina s'arrêta sur la posture de Suzie, elle remarqua ses épaules tenues outrancièrement droites, l'exagération devait lui faire souffrir les omoplates mais elle se maintenait. Tout de l'intonation de sa voix, aux vêtements qu'elle portait, évoquait un déguisement, un complet de princesse que l'on faisait porter aux petites filles pendant le carnaval. Il sembla même à Sabrina que sa belle-mère avait corrigé son accent, que le chant provincial qui sortait habituellement de sa bouche s'était changé en voyelles resserrées. Tout était soudainement maîtrisé, chichiteux.

« Alors, Sabrina, ce nouveau travail ? Ils sont gentils avec toi ? Belle comme tu es, tu n'as pas peur ?

— Peur de quoi ?

— De travailler dehors. Tu sais comment sont les hommes dans ce quartier...

— Je connais ces rues par cœur, ne vous inquiétez pas Suzie, je saurais où me cacher si j'étais poursuivie.

— Commence pas Maman, avertit Antoine. C'est comme ça, et il n'y a que toi que ça dérange au final.

— Non, ton père aussi s'inquiète, pas vrai Claude ? »

Le père d'Antoine tendit son assiette à Suzie et grommela quelque chose d'inaudible en désignant un saladier de tomates.

Sabrina parlait volontiers de son métier, elle le portait avec fierté jusqu'aux repas chez ses beaux-parents. Elle savait qu'ils n'aimaient pas son travail. Sans aucun doute, à choisir, ils auraient préféré une belle-fille bien mise, en poste dans le bureau d'une grande entreprise. Lorsqu'elle y pensait, Sabrina échappait quelques rires convulsifs ; où et comment Antoine l'aurait-il trouvé, sa femme de bureau ?

Certaines personnes ne se mélangeaient pas, ne se croisaient jamais. Ses beaux-parents avaient beau avoir quitté les cités du nord de la ville, pour elle, ils ne valaient pas mieux qu'eux autres qui attendaient leur tour de partir. Ils vivaient dans un joli décor, mais à cinquante-quatre ans, Claude était encore un ouvrier. Il avait certes monté son entreprise mais ses intérêts n'étaient jamais repris par ceux qui les dirigeaient, non. Claude vivait comme eux, travaillait d'arrache-pied et cette vie sacrificielle avait comme seul horizon la retraite. Suzie, elle, aimait répéter que son mari était chef d'entreprise, elle reprenait quiconque osait parler de lui autrement. Il possédait son affaire, créait de l'emploi, donnait des ordres à ses équipes. Suzie avait la pauvreté en horreur. Il fallait se dissocier de ces gens de quartier, informes et mal habillés. Dans les conversations avec ses nouvelles amies, celles du voisinage qui venaient boire le café, elle en oubliait de mentionner qu'ils y avaient habité, *là-bas*.

« Dis, tu plaisantes, finit par renchérir Claude, mais bientôt c'est ce qu'il va falloir faire, se cacher. Vous n'avez pas vu l'autre soir ? Ils ont montré à la télé, les arnaques au distributeur. On vit dans un monde de fous. »

Le père d'Antoine éleva la voix, s'indigna contre les étrangers qui arrivaient en masse et arrachaient les chaînes du cou de leur femme, qui entraient par infraction et cambriolaient le domicile de ceux qui avaient consenti à l'effort. Non, ils ne savaient pas ce qu'était l'argent durement gagné. « Ils » progressaient, « ils » se multipliaient et envahissaient le pays. Il parla de l'immigration comme d'une bête rampante, puissante et structurée. Sofia se mit à pleurer. Elle hurla de manière inhabituelle, capricieuse, qu'elle ne voulait pas terminer son assiette. Sabrina l'assit sur ses genoux pour la calmer. Dans le regard de son grand-père, Sofia aperçut une rage qui l'inquiétait.

« Trop c'est trop ! On ne va pas accueillir toute la misère du monde quand même ! »

Le repas se prolongea jusqu'au milieu de l'après-midi. Antoine accompagna Sofia jouer dans la piscine. L'eau était déjà bonne pour la saison, et il se ravit de voir sa fille enfiler ses brassards sans son aide, téméraire, avant de plonger. Le clapotis de l'eau fit somnoler Sabrina qui prenait le soleil sur sa chaise. On entendit de grands bruits de vaisselle, puis le son puissant de la télévision qui se décida enfin de fonctionner. Suzie nettoyait sa cuisine et fredonnait les airs de grands tubes de sa jeunesse. Claude revint sur la terrasse avec quatre verres de limoncello servis très frais, comportant chacun deux glaçons. Grisé, il soutint encore quelques paroles sur la nécessité d'aller aux urnes. Il but son verre d'un trait avant de s'endormir sur sa chaise. Dans ce petit îlot conçu comme un enclos, le vote était un procédé ascensionnel.

*

Antoine avait trop bu et sitôt entré dans l'appartement, il retira ses vêtements tachetés de nombreuses gouttes de friture et les jeta au sol. En cette soirée électorale, il se balada de chaînes d'information en programmes spéciaux. Sans égard particulier, il écouta d'abord d'une oreille, puis les voix de journalistes se firent de plus en plus lointaines, jusqu'à se transformer en un chuchotement étourdissant, une berceuse pour l'endormir. Comme chaque veille d'école, Sabrina prépara les affaires de Sofia. Elle glissa des sachets individuels de brioche fourrée dans la pochette avant de son cartable, sortit du placard un ensemble en jean qu'elle plaça sur la commode pour faire gagner du temps à Antoine dans le parcours, l'enchaînement des tâches du lendemain matin. Elle convoqua sa fille et lui fit essayer la veste. La manche ne lui arrivait pas au-delà du poignet. Sofia avait grandi, et peut-être, reconnut-elle, un peu grossi. Il aurait fallu refaire entièrement sa garde-robe, et bien qu'elle en eût un pincement au cœur, l'achat allait devoir attendre le mois prochain. Elle coucha sa fille qui ne fit aucune scène pour se mettre au lit. Les journées aux Estroublans épuisaient tout le monde.

Dans la douche, les yeux fermés, Sabrina rentra le menton dans sa poitrine. Elle décida de passer son corps en revue, en commençant par les pieds. Elle constata ses orteils, cornés par les centaines de kilomètres parcourus chaussée des bottes rigides de sécurité. Les mollets, bouffis par une rétention d'eau dont elle ne venait jamais à bout, portaient de nombreuses ecchymoses. Elle arrêta son regard sur plusieurs marques caractéristiques des brûlures avec le pot d'échappement des mobylettes ; ces cicatrices exposaient ses plus beaux souvenirs et constituaient ses meilleurs trophées. Elle négligea d'examiner ses cuisses dont

elle avait si honte, elle n'imaginait même plus pouvoir retrouver le tonus d'autrefois, avant que la puberté ne vienne s'en occuper et creuser des capitons de cellulite impossibles à combler. Elle poussa un cri presque inaudible. Son sexe n'était pas revenu ! Elle vivait encore sans sexe ! Depuis la naissance de Sofia, la peau de son ventre s'était distendue, et tout ce qu'elle avalait finissait dans ces graisses qui semblaient s'alimenter par elles-mêmes. De fait, ce ventre fâcheux et dénaturé s'opposait à l'observation de ce qu'il y avait de plus intime en elle et la privait de voir par-là. La maternité faisait obstacle à l'existence d'un sexe qu'elle aurait pu voir et venir trouver, jouir à l'envi, comme avant.

Elle mit fin à l'exercice, nettoya énergiquement ses aisselle, ses seins, elle frotta vivement le bas de son corps, y compris ce qui avait disparu mais qui devait bien s'y trouver et qui lui manquait. Elle en parlait avec gêne à Sofia quand elle l'accompagnait faire sa toilette et que l'enfant la gâtait de questions. Oui, elle avait mis au monde une fille, une petite fille curieuse dont il faudrait bien expliquer tout cela et la tâche lui incombait instinctivement.

L'eau bouillante avait rougi le bas de son ventre ainsi que la chair des cuisses pâles qui ne voyaient jamais le soleil même en été. Aux premiers temps de son intégration à la collecte des déchets, elle avait pris d'interminables douches pour se débarrasser de toutes les odeurs qu'elle pensait incrustées dans les pores de sa peau. Elle faisait couler l'eau très chaude de longues minutes, et laissait la buée l'envelopper toute entière, jusqu'à envahir la pièce et faire disparaître son corps. Dans ces moments, elle avait trouvé une joie immense à l'idée de se débarrasser de ses attributs. Sans eux, elle pouvait enfin se rapprocher de ses collègues, être des leurs. Ces hommes pensaient inévitablement à son sexe, un sexe qui l'éloignait des conversations, des complicités, de l'effort commun. Ce sexe invisible, caché, rentré, effacé, avait été son issue. À son intégration dans ce métier, et plus que jamais, elle avait haï son corps, les incapacités qu'on lui prêtait, et elle se félicitait à présent de percevoir les choses différemment. Ni la validation ni la pitié ne l'intéressait, elle avait gagné la confiance de chacun par la seule qualité de son travail.

Elle s'enroula dans une grande serviette d'un blanc délavé, sortit de la salle de bains à pas feutrés et s'immobilisa devant Antoine. Était-il possible de vivre avec un homme pour qui l'on manquait régulièrement de désir ? Échoué au milieu du salon, ballonné et ronflant bruyamment, il lui était difficile de reconnaître le garçon athlétique, vif, et audacieux dont elle était s'était amourachée quelques années plus tôt. Curieuse expérience que celui du partage du quotidien ! Depuis peu, leur vie avait pris la forme d'une succession de tâches ordonnées, programmées, d'une chorégraphie qui se répétait chaque matin, chaque soir à l'identique. Cette routine s'était érigée en système de pensée, une pensée mécanique, sans aucune déviation autorisée, non, car le moindre écart était facturé. Tous ces gestes répondaient à une exigence comptable ; payer les factures et rembourser les crédits, remplir les réservoirs d'essence, acquérir des vêtements plus grands, garnir les estomacs. La spontanéité, l'impulsivité et l'aléatoire ne figuraient plus parmi les comportements prioritaires ou autorisés.

Assise sur le rebord du canapé, Sabrina accorda quelques minutes à la lecture des magazines offerts par sa belle-mère, elle échappa un rire ; certaines recommandations frôlaient le ridicule. Les produits suggérés, crèmes de massage, boissons drainantes, repas minceur, étaient vendus à des prix exorbitants. Serait-elle encore désirable dans une poignée d'années ? En tout cas, si la fonte de la graisse qui obstruait la vue de son sexe la tracassait, la conscience que Sabrina avait d'elle-même et de sa compétence allait au-delà de l'impertinence de ces publicités.

À Paris, Dans les différents quartiers généraux des partis politiques, les militants distribuaient des sandwiches jambon-camembert qu'ils avaient préparés, répondaient à des journalistes, entonnaient des slogans de campagne dans une ambiance simple et décontractée. Sabrina décrocha le linge qui avait terminé de sécher sur l'étendoir, le plia. Antoine se réveilla en sursaut à quelques secondes de l'annonce des résultats. Face à lui, à l'écran, David Pujadas prit un air inhabituel, paniqué.

« Énorme surprise, avec 16,86 % des voix, Jean-Marie Le Pen semble devoir se qualifier au second tour de cette élection présidentielle. C'est un séisme politique. »

Entre le premier et le second tour, partout la colère éclata. Après l'expression secrète, individuelle et anonyme dans les urnes, une explosion collective de révolte retentit dans les titres de presse, dans les reportages télévisés. Jusqu'à cinq cents mille personnes se retrouvèrent dans les rues partout en France. La foule se réunit en manifestations spontanées, en rassemblements pour la démocratie, et durant plusieurs jours consécutifs, les concerts de sifflets devant les lycées et les universités recouvrirent le bruit ordinaire des grandes villes. Quiconque foulait les pieds dans un commerce était garanti de pouvoir y aller de son commentaire. Au Bar du Dauphin, les esprits s'échauffaient. D'ailleurs, José, les autres chefs et conducteurs de benne allongèrent leur temps de pause, doublèrent leur consommation au comptoir pour se retrouver, pour en parler.

Sabrina demeurait incrédule. Avec son cache-œil et son côté poil à gratter, elle trouvait à Jean-Marie Le Pen un air comique de pirate en déroute, de pirate à quai, de pirate gâteux sans vaisseau, sans équipage. Elle ne le prenait pas au sérieux, comme elle ne prenait rien de sérieux à toutes ces affaires de politique. « Ils ne servent à rien » répétait-elle chaque matin pour apaiser les tensions naissantes. L'atmosphère amicale et fraternelle entre les hommes s'était ternie et chacun était implicitement tenu de prendre parti. Pour certains, il fallait voter, quoi qu'on en pensait, il fallait voter contre ce personnage dangereux, infréquentable, aux dérapages haineux qui donnaient la nausée. Pour d'autres, il fallait se réjouir de ce contre-pouvoir ; Jean-Marie était une oreille attentive, il compatissait à leurs problèmes, eux qui ne se sentaient pas écoutés, eux les abandonnés. Ces derniers, on essayait de les faire changer d'avis. « À qui en voulez-vous ? tentait de raisonner José qui prit désormais l'habitude de déguster sa collation près du comptoir, aux immigrés ? » Ils étaient devant le mauvais tableau, un tableau factice destiné à trahir leurs perceptions.

Un matin, Ange et ses équipes se présentèrent au bar. Deux vendeurs sénégalais entrèrent après eux. L'un des deux hommes, étonnamment grand, portait sur la tête plusieurs bonnets en laine qu'il proposait à la vente. Il se découvrit, tendit un bonnet à pompon Cabral et motifs zigzag aux hommes accoudés au comptoir, tandis-que le plus petit, en boubou traditionnel beige, dévoila sa marchandise ; des boucles d'oreilles alignées sur un présentoir en tissu noir, des serre-têtes à imprimés africains, des bracelets en perles. Puis il sortit toutes sortes de briquets de sa poche, des pointeurs laser et leurs embouts interchangeables en forme d'éléphant, d'étoiles, de visages souriants. Un ripeur trapu au teint gris et aux yeux cernés acheta trois briquets sans marchander, il attira ensuite le plus grand des hommes vers lui et le pressa de revenir le lendemain avec des cartouches de cigarettes.

Les échanges reprirent de plus bel. Inévitablement, l'identité se trouva confrontée à l'épreuve de la comparaison.

« Toi c'est pas pareil Amar, t'es intégré, t'es un bosseur. Tu ne fais même pas le ramadan en entier.

— C'est vrai ça. Ah, s'ils étaient tous comme toi ... ! »

Ah, oui, s'ils étaient tous comme lui. Amar sourit, figé. Cette remarque, il la connaissait, toujours la même prononcée à l'identique. Des mots qui n'avaient l'air de rien, des mots naïfs, à qui on ne pouvait rien reprocher en leur qualité de mots autonomes. Dans ce contexte auquel il était si familier, ces mots prenaient le goût âpre d'un fruit infecté, la phrase résonnait dans la bouche de ses interlocuteurs telle une sommation. Et c'était bel et bien cela le problème. Que se passerait-il, s'ils étaient *tous comme lui* ?

Son père avait travaillé dans les administrations coloniales à Rabat, il avait assuré le nettoyage et entretenu les jardins des grandes propriétés appartenant aux Français. Il avait aussi été le gardien de différents immeubles d'administrations publiques. Amar scruta sa tasse de café, et dans la mousse de lait qu'il avait réclamé à Alain de lui ajouter pour atténuer l'amertume, il crut voir se dessiner la branche d'un arganier. Il se tut un moment, serra l'anse de ses doigts puissants. Il n'entendait plus rien de ce qu'il se disait autour de lui. À présent, il jouait dans la guérite où son père était posté, silencieusement, pour ne pas être vu des hauts fonctionnaires qui allaient et venaient. Le temps de quelques minutes, il crut revivre la joie des étés chez ses cousins, lorsqu'ils jouaient à se mêler entre les pattes des ânes attachés au puits du

village. Il entendit les rires, les affolements soudains quand l'animal agacé assénait un coup pour marquer sa rébellion. Sur sa langue, il put sentir à nouveau le goût sucré des gâteaux au miel que préparait sa mère. Un jour ils étaient arrivés à Marseille, lui, ses frères et leurs parents, et cela n'avait jamais été plus pareil. Il avait découvert un monde nouveau, la rupture avec sa vie d'avant fut si brutale qu'il la compara à du papier fragile sauvagement déchiré en mille petits morceaux. Ils s'étaient entassés dans de grandes barres d'immeubles et cet environnement était tout un pays. La France leur avait donné des visas et du travail et la moindre des reconnaissances, répétait son père, c'était de s'adapter.

Derrière ses plaisanteries, derrière son rapport jovial au quotidien, les paroles aimables qu'il échangeait dans la rue, et les coups de main qu'il donnait volontiers, Amar connaissait la face brutale de l'Histoire. Pour l'heure, ils parlaient encore d'un parti extrême, d'idées dont il fallait se méfier. Au fond, il savait que l'expression du peuple n'était jamais une voix momentanée mais un virage déjà amorcé. Pour ceux dont cela allait rendre la vie insupportable, il allait falloir s'habituer à ces résultats. C'était la première et la dernière fois qu'ils en seraient surpris, la première et la dernière fois que ce vote serait perçu comme extrême. Amar pressentait qu'un jour, ces choses-là, les opposeraient définitivement. Le mépris, le rejet, dépasseraient la volonté de se rassembler. Le visage de la monstruosité ne se présentait jamais à deux reprises, et les politiques de tous bords, mus par leur appétit électoral sans mesure, ne tarderaient pas à se regrouper autour de ces idées comme autour d'un banquet. Malgré tout, Amar refusait d'accorder la moindre place au désespoir. Il se levait chaque matin saisi par le découragement, puis il se transformait au travail. C'était un acte de résistance. La politique devait bien commencer quelque part et chez lui, elle se traduisait par un comportement. Il fallait bien que quelqu'un fasse le sale boulot.

C'était autrefois un vaste domaine, une colline surplombant la mer, une propriété vierge où venaient promener un comte et son épouse. De là, pour accéder pleinement au bonheur, il leur suffisait d'adopter une consistance romantique, une position caractéristique des moments à deux, regards tournés vers l'horizon et mains tenues paume à paume. C'est ce qu'ils firent de nombreuses années, avant de vendre. L'activité ne répondit pas totalement aux exigences du propriétaire suivant ; il manquait de quelque chose, d'ornements, une construction où trouver le repos par exemple, à l'abri des indiscrets. Maximin Dominique Consolat profita donc de son statut de maire de Marseille pour y faire construire un château sur cette colline en friche, hideuse en été, rêche comme une tête abîmée. Durant la Seconde Guerre Mondiale, le domaine fut occupé par les troupes allemandes, puis par les Américains. La Ville récupéra ensuite le terrain, il y avait du monde à accueillir, les travailleurs des usines, les cheminots, les dockers, les immigrations successives, et de grands ensembles sortirent de terre. On démolit le château et, face à la colline, la Méditerranée demeura.

En l'espace de cent ans, la Colline de Mourepiane connut la ferveur amoureuse, l'ambition des grands bâtisseurs, l'acharnement pour s'anéantir, la reconstruction. Était-ce toujours dans cet ordre que devait s'écrire l'Histoire des Hommes ?

Dans ces endroits de la ville où il paraissait impossible de rencontrer un peu de nature, cette colline têtue avait tenu bon. Au beau milieu des tours, des grandes barres d'immeubles aux façades rongées par le sel de mer et la négligence des élus, elle se tenait en place, fière et ronde comme un pain de sucre. Dôme de verdure d'octobre à mai, pelage de broussaille en été, exposée à la sécheresse et aux inévitables feux, elle s'offrait impudiquement aux appartements dont les fenêtres donnaient sur sa silhouette immortelle. Les habitants les plus chanceux de Consolat pouvaient ainsi y voir progresser les saisons. Quant aux autres, il suffisait d'y aller.

Monter à la Colline s'apparentait à l'élimination des toxines. C'était un espace comme une virgule au milieu de la phrase, le souffle lent et profond nécessaire à la cohabitation des urbains. On montait à la Colline et on y laissait derrière soi toutes sortes d'impuretés, les tracas petits comme les immenses soucis. On montait lourd et on y parvenait plus léger, soulagé. On en oubliait de regarder derrière soi.

Chaque mercredi, Maryse recevait ses petites-filles. Elles passaient la matinée ensemble, jouaient et le temps était pareil aux petits grains qui défilaient lentement dans les sabliers. Maryse était ravie de voir les trois cousines s'agiter un peu partout chez elle. Elle trouvait toute sa félicité devant le métabolisme des jeunes êtres vivants, leur souplesse, l'instinct de tout savourer à égale mesure. Elle leur était reconnaissante d'animer sa semaine. Inès et Lilia s'inventaient des costumes à partir de vêtements oubliés dans les placards. Elles glissaient dans des talons vertigineux et dont les chaussants poussiéreux ne permettaient pas de loger confortablement leurs petits pieds maladroits. Elles n'en revenaient pas de perdre si bêtement l'équilibre. Habillées, chaussées, elles complétaient leur mise en scène par du maquillage volé dans la salle de bains, elles s'enfermaient dans l'ancienne chambre de Nadia et Sabrina, étouffaient des rires.

Maryse entendait les manigances, toujours les mêmes et qui enivraient les filles d'un plaisir à peine dissimulé. Dans la cuisine, elle se concentrait sur l'épluchure de pommes de terre, préparait le repas du midi, et n'osait aucune incursion à moins d'y être invitée. Invariablement, Sofia se tenait à l'écart de ses cousines. Auprès de Maryse, elle s'égayait devant le tumulte des préparations, des placards que sa grand-mère ouvrait d'un geste brusque, à la recherche d'un trésor, ou d'un peu de sel. Le tintamarre des louches la fascinait et elle ne s'épargnait jamais la vue d'une gousse d'ail sur le point d'être sortie de sa robe. De loin, de très loin, elle préférait jouer les petits commis, goûter une sauce tomate qui avait reposé tout une nuit ou parsemer de gruyère râpé un plat de coquillettes. Avec son teint carotte, son visage gorgé de vie et ses grands yeux qui examinaient tout, Maryse trouvait que sa petite-fille possédait déjà beaucoup de sa propre sensibilité.

Chacune trouvait sa part d'amusement au cours de ces journées. Seule l'arrivée de Nadia mettait fin aux divertissements. Lorsque la mère d'Inès et Lilia franchissait la porte d'entrée, une pesanteur nouvelle, grave, faisait irruption dans l'appartement. Nadia, à bout de patience du réveil au coucher, s'emportait vite et ses filles devaient mobiliser toute leur énergie pour satisfaire à ses instructions. Maryse réagissait pour elles ; oui, tout s'était bien passé, elles avaient été gentilles avec leur grand-mère. Maryse répondait tout naturellement par l'affirmative. C'était vrai, ses petites-filles ne faisaient rien d'autre que de convoquer leur imaginaire, un univers tel un palier d'oubli, qui leur serait confisqué aussitôt qu'elles atteindraient l'âge adulte, ère interminable où tout se passerait exactement comme prévu.

Un jour cependant, Nadia revint plus tôt du travail et surprit tout le monde en se présentant sans avoir sonné au préalable. Elle rouspéta sa mère ; dans cet immeuble sans porte de hall sécurisée, où l'on entrait comme dans un moulin et dans lequel elle ne connaissait plus que quelques voisins, comment pouvait-elle négliger de verrouiller ? Puis elle tomba nez à nez avec Lilia qui se pavanait dans le couloir. Sa cadette portait une nappe provençale à imprimés abeille autour de la taille, imitant une robe. « Regarde Maman, je suis déguisée en paysanne. Il faut que tu voies ma sœur ! » Elle attrapa la main de Nadia et, tout en ricanant, ouvrit la porte de la chambre où se trouvait Inès. Nadia recula brusquement en apercevant son aînée. Le regard intensifié par un trait épais de khôl noir dessiné au ras des cil, les joues poudrées, la bouche colorée d'un rouge vif impeccablement appliqué, ce n'était plus le visage de sa fille qui se présentait à elle, mais celui d'une inconnue, une jeune femme croisée au détour d'une rue. Inès, qui fêtait prochainement ses douze ans, commanda à sa mère de lui trouver des santiags comme celles à la mode. Nadia s'emporta sans retenue contre sa fille ; c'était donc ainsi qu'elle l'avait élevée ? Ça qu'elle voulait, devenir une fille obsédée par son apparence, qui ne ferait rien à l'école et se perdrait dans la cité ?

« Il vaut mieux qu'elles se déguisent entre les murs de cet appartement que d'errer seules dehors », soutint Maryse à sa fille dont le regard, pourtant dépourvu khôl, semblait si noir.

Dans la salle à manger, Sofia s'employait à tracer des lettres de l'alphabet de différentes tailles, avec une précision qui étonnait chaque fois Maryse. Nadia disait volontiers de ses filles qu'elles étaient vives, au contraire de Sofia qui depuis son plus jeune âge manifestait un intérêt particulier pour les choses statiques. Maryse, au contraire, ne le voyait pas de cet angle. Elle tenait devant elle un esprit singulier dans cette famille, lyrique et contemplatif, un esprit qui ne tenait ni du caractère despotique de Nadia, ni de la construction lacunaire de son père ou de l'impertinence de son oncle Alexis. Nadia jeta un regard méfiant en direction de Sofia, elle prétexta à Maryse une course urgente et déclina de prendre le goûter avec elles. Elle refusa de supporter une minute de plus de demeurer dans cet maison où l'on s'amusait à saper son autorité.

Après le déjeuner, Maryse se rendit à la Colline en compagnie de Sofia. Le ciel était d'un bleu très saturé, attendu pour la saison quoique incontestablement agréable. Devant l'immeuble, elles s'approchèrent d'un peu trop près du bac à ordures et leur présence dérangerait une famille de chats sauvages qui s'enfuirent à toute vitesse, pris de panique, et se répartirent sous les moteurs encore chauds des véhicules garés sur l'aire de stationnement. Maryse empruntait assidûment le même chemin, celui qui partait du stade de football et grimpeait sec. Elles aperçurent un groupe de joueurs, haletants, se déplaçant d'un bout à l'autre du terrain sur le sol en goudron effrité par le soleil. Les garçons avaient remplacé les heures de classe par d'interminables parties de ballon. Ils courraient en poussant la balle à petits coups de pieds expérimentés, hurlaient le prénom d'un coéquipier bien placé, piquaient une colère sonore quand une passe les ignorait. C'était des tirs précis, propulsés au fond des cages, et puisque celles-ci étaient dépourvues de filet, la balle s'écrasait dans un fracas métallique contre le grillage en fer qui séparait le stade de la route. Maryse en reconnut plusieurs d'entre eux, dont Amine qui, avec son teint pâle, ses yeux d'un vert-gris surprenant et ses analyses du jeu extraordinaires pour son âge, n'était pas sans rappeler le joueur le plus emblématique de son époque. Certains étaient voués à devenir des « phénomènes » selon les entraîneurs de l'équipe du GS Consolat. L'un des joueurs arrêta de justesse une frappe qui se dirigeait en direction de Maryse et Sofia. Maryse eut une pensée émue pour ces soirées d'entraînement, ces matchs auxquels elle assistait le dimanche pour encourager Alexis. Seule dans son salon, il lui arrivait encore de sursauter par réflexe, d'entendre les coups de sonnette fantômes des camarades qui venaient chercher son fils, le ballon calé sur leur hanche. « Il est pas là Alexis ? On l'attend pour jouer. » Après une dizaine d'années à jouer en club, la décision de son fils d'arrêter le ballon désorientait toute son équipe. Maryse suspectait une bagarre dans les vestiaires

après un match contre Martigues d'avoir eu raison du sérieux de son fils sur le terrain. Alexis tolérait mal les sanctions.

Ces enfants au sang brûlant et aux têtes déjà dures étaient d'authentiques fabrications de leur ville. Sans le savoir, sur ces terrains de terre ou de goudron, rarement de pelouse, ils se préparaient à se défendre contre toutes sortes d'embuscades que leur tendrait la vie, inexorablement.

Maryse n'attrapa la main de Sofia qu'à de rares reprises, pour gravir une roche glissante, pour enjamber un tas d'herbes hautes. Elle tenait à ce qu'elles promènent chacune à leur manière, avec toute la liberté de s'attarder ou de se ravir. La Colline était striée de chemins tracés, de lignes de désir graduellement marquées par l'érosion et les pas de marcheurs précédents, par la sagesse et l'empressement de la foule, ou bien d'itinéraires à inventer. Sous leurs pas, un tapis d'herbes sèches se mit à craquer dans un bruit de vieux parquet, comme résonnerait une maison d'enfance dans laquelle on venait d'entrer. Elle se tourna quelques fois vers sa petite-fille qui, encouragée par ces expéditions, tour à tour cueillait des mûres ou s'arrêtait sur un emballage en carton oublié au sol, puis s'exclamait : « Maman n'a pas complété son travail ! » Maryse s'enorgueillit de la richesse précoce de son vocabulaire.

Arrivées sur le face sud, Sofia vit : les grands blocs d'immeubles de la cité qui se présentaient en contrebas, le pont ferroviaire qui découpait le quartier en deux tranches égales. Dans le plan intermédiaire, des camions et des voitures se déplaçaient à toute vitesse sur l'autoroute. Derrière, se trouvait le port autonome, et encore plus loin, la mer, immobile, caressée par le soleil. Elle pouvait établir des liens entre aucune entité, chaque plan possédait son esthétique et ses propres règles.

« C'est si beau ! »

Oui, accordait Maryse, elle était si belle, cette Colline. Jamais elle ne se lassait de sa beauté, de son calme et même de ses mystères. Dans son face à face avec les immeubles qui se tenaient à ses pieds, Maryse songea :

« Je connais si bien mon quartier que je pourrais la reconstruire ailleurs. Si je pouvais, je le prendrais en entier, en gros bloc de cailloux et de béton qu'il est, je le placerais quelque part où l'on arrêterait de nous oublier. Voilà, je l'échangerais avec le Roucas-Blanc. »

Elle rit intérieurement. Maryse ne comprenait pas la richesse, elle était un horizon lointain que beaucoup désirait avec orgueil mais après lequel elle avait toujours renoncé à courir. L'accès à la propriété était devenu une grande farce dont elle se savait exclue. Une farce pour tenir les jeunes en emploi, verrouiller leur adhésion, les contraindre fermement à exercer, obéir, consentir. En fait, elle finirait sa vie ici. L'énergie qu'elle pourrait employer à essayer de partir était trop grande pour disperser ses forces à essayer. Qui voudrait d'elle, de ses heures non déclarées, de son âge qui avançait ? Il fallait cesser de penser à partir, au risque, cynique, de ne plus avancer.

La promenade se prolongea sur un sentier plus escarpé. Sofia devançait Maryse qui s'attendrit de sa démarche de petit soldat déterminé. Elles atteignirent l'entrée d'une cavité rocheuse que Sofia n'avait encore jamais eu l'occasion d'observer.

« C'est la grotte de la Colline. Pendant la guerre, des soldats sont venus se cacher ici. Des munitions, des explosifs ont été retrouvés bien des années après. »

Attirante, intimidante, la grotte fit naître un sentiment étrange chez Sofia. Elle écouta attentivement sa grand-mère qui lui fit promettre de ne jamais venir seule jusqu'ici. Une forte odeur d'urine se dégagait du lieu, une urine qui avait été réchauffée toute la saison par le soleil. Maryse lui désigna un coin de la caverne où se trouvait un matelas sale et des draps déchirés.

« Un marginal habite ici. »

Elle avait averti sa petite-fille comme il était d'usage d'informer les enfants du quartier. La cohabitation avec cet insubordonné nourrissait les craintes des mères. Pourtant, la grotte invoquait à Maryse quelque chose de familier. L'attente du jour et le désir de nuit, la progression alternée de l'ombre, puis de la lumière, l'extrême solitude, l'affranchissement du temps. Combien étaient-ils à vivre ainsi ?

Antoine aimait Sabrina sans concertation. La longévité de leur relation traduisait la solidité indiscutable de leur affection, de leurs intentions réciproques. Impossible de revenir là-dessus. Durant leur adolescence, ils s'étaient chaque jour rendus à l'école pour chercher le petit Alexis. La garde du petit frère de Sabrina leur permettait de se retrouver au parc à l'entrée du quartier, et parfois au stade où il apprenait à jouer au football. Tout en encourageant son frère, en applaudissant chaque fois qu'il tirait au fond des cages, Sabrina échangeait avec Antoine d'interminables regards, ponctuait de rires chacune de ses phrases. Elle lui demandait de lui raconter comment c'était « à la campagne » et Antoine la reprenait : « en agglomération ! » Il n'y avait pas de vaches ni de tracteurs, mais des routes neuves, avec du goudron propre qui accrochait bien les pneus de son vélo quand il s'entraînait à réaliser des dérapages. Il lui parlait de sa chambre, de son lit double, du jardin attenant à la cuisine. Il se moquait des façons que prenaient ses parents quand ils invitaient à dîner chez eux, du vin rosé que son père servait dans de grands verres à ballon. Sabrina se gondolait, les histoires d'Antoine lui faisaient l'effet d'une caresse. Ils avaient accédé dans ces moments-là aux avant-goûts de leur sexualité.

D'autres fois, lorsqu'ils évoquaient les visions qu'ils avaient du monde et de l'avenir, leur attitude était plus grave. À quoi ressemblerait la fin de leur siècle ? Les robots allaient-ils les remplacer au travail ? Assisteraient-ils à l'arrivée des voitures dans le ciel et des pilules à la place de leur nourriture ? En particulier, le passage à l'an deux mille les faisait frissonner. Toute hypothèse était permise. La Terre tremblerait, les téléphones se mettraient à sonner en un seul carcan, d'impitoyables incendies dévasteraient leur continent, ils connaîtraient la peur et la faim. Quand ils en avaient assez de se faire peur, ils changeaient de sujet, Sabrina appelait son frère, puis ils rentraient au bâtiment. Ils se gointraient de pain tartiné de beurre et de sucre qu'ils trempaient dans le lait encore trop chaud, retiraient la croûte caillée formée à la surface. Leurs discussions étaient semblables à cette petite pellicule ; fragiles, provisoires.

La sexualité les avait rendus frileux, elle avait longtemps été un horizon encore plus éloigné que celui de l'entrée au vingt-et-unième siècle. Sabrina avait hérité de sa mère une réserve impénétrable sur ces questions. Depuis que Maryse était veuve, aucun homme n'était entré à la maison. Sabrina la soupçonnait de le faire en cachette, à l'extérieur du quartier. Cette pensée l'envahissait de honte. Elle s'était beaucoup interrogée ; et eux, avec Antoine, tiendraient-ils jusqu'au mariage ? Elle avait imaginé une grande cérémonie, beaucoup d'invités, une robe qu'elle achèterait, pas louée, de la nourriture tendance, des mises en bouche de crevettes à l'avocat, comme dans les magazines. Elle savait déjà à cette époque qu'une telle organisation coûterait de l'argent et ils n'en n'avaient pas. Alors, confia-t-elle à Antoine peu avant ses dix-sept ans, si de cela le début de la sexualité dépendait, il allait falloir attendre encore quelques années. Chaque semaine pourtant, ils étaient allés plus loin, Antoine gagnait du terrain, descendait plus bas. Ils s'étaient embrassés longuement, ils s'étaient frottés l'un contre l'autre à la nuit tombée sur le canapé pendant que le reste de l'appartement dormait. Au moindre bruit ils se ravisaient. Mais Sabrina avait refusé que cela se passe comme ça, à se laisser bêtement emporter par le plaisir. C'était une fille bien, elle veillait à ne pas salir sa réputation, tout se savait dans ce quartier.

Sur le plan intime, la vie à deux avait été très satisfaisante jusqu'à la naissance de Sofia. Mais à mesure que le temps passait, la chaleur d'antan, l'ardeur de leurs cœurs refroidissait. Antoine n'était pas un démonstratif, et s'il avait par le passé accepté les déambulations entrelacés, les caresses, les étreintes, les baisers échangés au milieu de tous, quelque chose de ces manifestations le gênait désormais. Il craignait les impudeurs, ne trouvait plus d'intérêt à s'afficher publiquement. Rien de ces témoignages ne lui paraissait naturel. Ils étaient le comportement d'un adolescent maladroit, niais. Antoine attribuait une grande valeur à l'action, aux projets qui se faisaient à deux et s'accomplissaient. Sabrina, quant à elle, comptait sur cette tendresse du quotidien pour croire au reste, et les démonstrations d'affection qu'elle se disait en droit d'attendre après tout ce temps ensemble n'étaient jamais de l'initiative de son compagnon. Le calendrier commercial ne manquait pourtant pas d'occasions. C'était elle qui marquait le coup, elle qui préparait un

repas spécial pour l'anniversaire de leur rencontre. À la Saint-Valentin, Sabrina n'oubliait jamais de commander une bouteille de mousseux aux gitans du quartier qui se débrouillaient pour « faire sortir » des cartons des grands magasins et les revendaient à très bon prix. C'était elle qui offrait des compliments, et quand une coupe de cheveux sublimait particulièrement Antoine, Sabrina n'hésitait jamais à commenter combien elle aimait voir ressortir les taches de rousseur sur ses joues. Elle ne demandait pas grand-chose, et surtout pas de déboursier excessivement de l'argent qu'ils n'avaient pas, simplement, un peu d'ouverture, un amour sans retenue. Si rien ne changeait, redoutait-elle, Antoine finirait par devenir comme son père, un homme rude au regard dur, éloigné des sentiments et qui ne s'exprimait que pour donner des ordres ou brailler des reproches.

Parfois, Antoine avait le sentiment d'accepter mécaniquement les baisers, de céder aux conventions en bredouillant un « je t'aime » au moment du coucher, et ces actions, au lieu de se renforcer, lui donnaient l'impression de rassembler les preuves suffisantes pour déjouer les inévitables discussions. Il aurait désiré ne pas être acculé par la pression mais en réalité, certaines conditions extérieures à sa volonté jouaient en sa défaveur. Plus jeunes, la sexualité les avait rendus frileux et elle était désormais un horizon qu'ils perdaient de vue. Certes, il lui arrivait de ressentir un désir incontrôlable et brûlant pour Sabrina, au point de vouloir la prendre sans prévenir, pour le seul plaisir de se retrouver dans les interstices charnelles de la nuit. Mais avec Sofia à côté, c'était devenu difficile. Il rêvait d'une villa, absolument, ou à défaut d'un appartement plus grand. Le bailleur social n'avait eu d'autre solution à leur proposer que de les inscrire sur une liste d'attente longue de plusieurs années. Ça le mettait en rogne. Pourquoi s'obstinait-on à lui refuser, ce bout d'intimité ?

La proximité de Sofia brouillait les frontières du plaisir et de la maternité. Quand il lui arrivait de se réveiller à trois heures du matin, le sexe durci et sans équivoque sur son désir, Antoine hasardait une caresse, approchait son corps excité de celui de Sabrina. Inévitablement, les premières pensées de sa compagne se dirigeaient vers leur fille. Sitôt réveillée, elle avait besoin d'entendre que Sofia respirait, qu'elle n'étouffait pas en silence entre les quatre murs tapissés d'humidité de sa chambre. Les femmes, reconnaissait-il volontiers, étaient saturées d'instincts qui lui faisaient défaut et qu'il révérait en secret. Sabrina se levait automatiquement, procédait aux vérifications, et le temps qu'elle revienne se glisser dans le lit, l'élan voluptueux avait définitivement quitté Antoine. Impossible de faire abstraction. Parfois, Sofia se réveillait, marmonnait des mots à peine complets avant de se rendormir. Antoine convainquait Sabrina de ne pas y prêter attention, et à peine ils se rapprochaient à nouveau, qu'ils étaient arrêtés par une quinte de toux venue de la chambre à côté. Antoine s'immobilisait dans le noir, et dans cette pénombre il voyait apparaître ce qui composait son réel ; les photographies de Sofia nourrissent qui décoraient chaque mur, les piles de linge à repasser qui attendaient sur la commode, les jouets éparpillés qui n'avaient pas été rangés. C'était comme l'imaginer se trouver entre lui et Sabrina. Il n'osait pas le formuler ouvertement, il savait la chose inavouable, mais les habitudes prises par Sabrina portaient des coups douloureux à sa virilité. Il se sentait mis en compétition avec cet enfant.

« Seulement trois fois ce mois-ci. »

Cette manière qu'ont les femmes de tenir la comptabilité ! Antoine redoutait que leur amour ne s'émiette, qu'inquiétudes et habitudes finissent par composer l'articulation principale de leur relation. Il caressait l'idéal de ses parents, la force de leur union, leurs années de mariage. D'ailleurs, dès qu'il le pourrait, il demanderait la main de Sabrina. Il aurait souhaité faire ça en grande pompe, y mettre l'argent nécessaire, que tout soit parfait. À cette époque, le divorce se propageait. Des couples dont on aurait mis la main à couper qu'ils seraient enterrés ensemble provoquaient la consternation générale en annonçant leur séparation. Antoine était un homme qui aimait croire en quelque chose et cette manie qu'avaient les gens de son époque de vouloir se désagréger en atomes indépendants lui donnait des frissons d'effroi. Lorsqu'il entendait parler de divorce, il se sentait au-dessus des autres, fier de l'éducation transmise par son père. Mais, à d'autres moments, il aurait aimé être un homme un peu plus moderne. Il était encore jeune et séduisant, il pourrait se faufiler ailleurs, avoir une maîtresse. Il avait honte d'y songer, mais n'était-ce pas être de son temps que de penser un peu à soi ? Nombreuses étaient les contradictions.

Antoine ne supportait plus cet environnement qui contenait sa sexualité. La proximité avec sa fille, la promiscuité répulsive, les bruits, les pleurs des enfants voisins ; dans une grande maison, avec un grand jardin, au bord d'une grande piscine, il vivrait aligné avec son cœur ! Ce petit rêve, il l'avait ressassé la

majeure partie de son existence. Récemment, Antoine avait décidé de ne plus regarder la vie telle qu'elle devait être mais telle qu'elle l'était, et ces nuisances avaient fini par lui provoquer de terribles accès de colère. Parfois, il perdait le contrôle et changeait de caractère. Sofia n'aimait pas le voir comme ça. On entendait tout dans ces immeubles ; fracas de vaisselle, chasses d'eau, téléphones qui sonnaient à toute heure. Si nous n'avons chacun qu'une vie, ce que nos vies se ressemblent ! Aussi, il en avait après la femme de Sébastien. À quoi diable pouvait servir de porter des talons aiguilles pour travailler dans un bureau de poste ? Il y avait eu les cris du deuxième, les bagarres à côté, et à présent les talons. Il avait donné de grands coups de manche à balai contre le plafond, augmenté le volume de la télévision pour être entendu en retour, et peut-être compris. Il en voulait jusqu'aux architectes qui avaient rendu possibles ces vies emboîtées. N'y avait-il pas dans les nombreux matériaux à disposition, une manière de permettre une meilleure isolation ? Ils ne vivaient pas chez eux, ils vivaient avec les autres.

Ils étaient potentiellement heureux mais la location de cet appartement devait rester une solution temporaire. Antoine s'était fait la promesse d'emmener Sabrina loin d'ici, de quitter ce quartier qui se dégradait chaque année davantage, avec ses immeubles maussades et avachis, son exode d'anciens résidents qui fuyaient vers la périphérie. Bien sûr, tout cela serait plus rapidement réglé s'il obtenait la régularisation de son père. Chaque fois qu'il prenait son courage pour lui en parler, ce n'était pas le bon moment. De curieuses circonstances concourraient malheureusement contre lui et il passait dorénavant l'été à attendre le travail. Depuis le déjeuner d'avril, ils n'avaient toujours pas signé le contrat pour la rénovation à Cassis. Le propriétaire, un ténor du barreau de Marseille, avait été appelé dans plusieurs affaires de règlements de comptes intervenues depuis 2001 et pour lesquelles aucun confrère ne souhaitait se mêler. L'avocat, lui expliqua Claude, aurait beaucoup de travail, des nuits entières à épilucher des dossiers pour y trouver un détail, pour préparer ses plaidoiries. Il n'était pas prêt de s'éloigner ni des salles d'audience, ni de son appartement du huitième arrondissement où il allait résider de longues semaines pour se tenir près du tribunal. Le chantier était reporté à la rentrée.

Antoine avait consacré une partie du mois de juin à regarder la Coupe du monde de football. Avec les matchs de l'Équipe de France, il s'était ennuyé. Après des années de succès, la résignation se lisait sur le visage des joueurs et on pressentait bien, cette fois, qu'ils ne se hisseraient pas en vainqueurs. Derrière la ligne de touche, Roger Lemerre était malheureux comme tout. Vulnérables puis humiliés, les Français ne passèrent pas les poules. En juillet, il s'attaqua au Tour de France. Entre Luxembourg et les Champs Élysées, les coureurs avaient traversé toutes sortes de cols de montagne, de pentes abruptes qui faisaient mal à voir. Antoine avait enchaîné les cigarettes devant des paysages très verts, grandioses. Il fumait jusqu'à s'étourdir, rassuré par la fumée qui entraînait dans ses poumons, puis il se laissait envoûter par les images que diffusait le petit écran. Des images vues du ciel, échappées d'une carte postale. Des images d'un monde impassible, qui avait résisté à l'épreuve du temps. Ces hommes, greffés à leurs pédales, regroupés en essaims, pénétraient des villages historiques, fortifiés, dominés par des citadelles où des martinets tournoyaient élégamment pendant la centaine de cent jours que durait leur halte estivale. Les cyclistes se firent la course sur des routes qui franchissaient des cours d'eau, glissaient dans des vallées, grimpaient jusqu'à des massifs en altitude où des troupeaux profitaient d'une herbe fraîche et abondante. Ces mêmes routes s'étaient prolongées, de région en région, en une seule ligne fluide et logique. Elles avaient plongé dans l'épaisse forêt de pins landaise, léché les côtes ventées de Bretagne et de Normandie, avant d'apparaître sur le dallage en grès parisien. Oui, que cette France était belle. Si belle qu'Antoine la trouvait irréaliste, franchement lointaine. Faire partie du beau pays, c'était rentrer dans ce décor immuable, protégé de la main de l'Homme, de ses dégradations volontaires, ou de son désintérêt. En une vingtaine de jours seulement, ces coureurs venus de France, d'Europe, des Amériques et même d'Australie, avaient traversé davantage de régions qu'Antoine ne connaîtrait jamais.

Le 24 août, la chance sourit à Antoine. Dans les cafés de l'avenue de Saint-Louis, il parlait ordinairement peu, se contentant d'échanger quelques mots avec des habitués ou des mélancoliques — ce qui était à peu près la même chose — et accordant peu d'attention aux messages prophétiques qui se rabâchaient aux comptoirs. De ce qu'ils prêchaient : le monde allait définitivement changer, il en deviendrait irréparable.

Lorsque Antoine y retrouvait Sébastien, il leur arrivait de faire quelques mises hasardeuses sur un cheval. Penchés au-dessus de l'édition d'un « Week-end », ils étudiaient la liste des partants du jour, arrêtaient leur choix sur un nom qu'ils trouvaient particulièrement rare ou harmonieux. Général du Pommeau, Potin d'Amour, Minou du Donjon, c'était à pleurer de créativité. Voilà, ils tenaient leurs favoris. Avec le temps, et l'étude assidue de la presse hippique, Antoine comprenait les tendances, enregistrait les performances. En positionnant Varenne en tête il était garanti de ne pas se tromper. Trois ans que ce jeune bai italien alignait les victoires. Sur la cendrée de Vincennes, il balaya une fois de plus ses adversaires. Combiné dans le désordre, le Quinté+ rapporta gros. Antoine se débattait encore avec les euros, s'empêtrait la tête de calculs mentaux, de conversions impossibles en francs. Ce jour-là, il encaissa plus de sept cents euros, et sans procéder à de fastidieuses multiplications, Antoine comprit qu'il venait de toucher une somme qui tombait à point nommé.

À la rentrée, le travail se faisait toujours attendre. Plusieurs fois, au lieu de déposer Sofia à l'école, il l'avait amenée au parc. Les matinées élastiques, souples et détendues, se substituèrent aux réveils précipités, aux petits-déjeuners pris à la hâte. Pour Sofia, la confusion était totale. Pourquoi son père ne la conduisait-il pas en classe ? Elle y avait des camarades avec qui jouer et l'enseignement était sa plus tendre amitié. Sofia venait de passer une partie de l'été à construire des cabanes en bas de l'immeuble, ou bien à Vitrolles, où, depuis le jardin de ses grands-parents, elle avait guetté sans relâche le retour de l'un de ses parents. Ils avaient cru faire bien en l'envoyant aux Estroublans mais elle s'y était sentie bien seule. Souvent, le temps lui avait paru long et elle avait languï avec une impatience à peine contenue de pouvoir retrouver son école. Un matin, à voir sa fille les pieds plantés au sol devant l'aire de jeux vide, Antoine s'emporta :

« Quoi, tu t'ennuies ? Moi qui croyais te faire plaisir ! »

Antoine appréhendait de se retrouver à l'appartement. Seul au foyer, face aux tâches qui allaient bientôt lui incomber. Dans chaque instant séjournait une inquiétude. Il lui arrivait de passer voir Sébastien au garage quand son patron était absent, pour discuter, pour apprendre quelques rudiments de mécanique ou de carrosserie. Un jour, alors qu'ils sondaient le soubassement d'une Volvo en panne, une silhouette imposante s'avança vers eux à contre-jour. L'homme, que Sébastien reconnut immédiatement, tendit chaleureusement les bras vers son ami. Il l'enlaça comme un fils et réclama de s'isoler quelques instants dans le bureau pour discuter d'une peinture complète. Seul, entouré de pièces détachées, de carcasses de voitures et d'outils qui ne parlaient pas sa langue habituelle, Antoine réfléchit longuement. Pourquoi avait-il suivi son père dans la bâtiment ? Ces décisions se jouaient à si peu de détails, et il regretta d'avoir autant manqué de poigne pour trancher avec autorité. Lorsqu'ils revinrent à l'atelier, tordus de rire, Sébastien introduisit son ami à Antoine. Monsieur Bogossian tenait une casse Rue de Lyon depuis plus de trente ans et ce commerce, teinté d'intrigues et de secrets, offrait de belles marges à son propriétaire. Sébastien échangea une dernière plaisanterie, taquina allègrement son client qui, loin de se sentir dans l'embarras, concéda volontiers qu'il roulait uniquement dans du très neuf. Il le jura ; l'odeur si spéciale, enivrante, des sièges sortant pour la première fois du concessionnaire avait de nombreux bénéfices sur la santé. Enfin, Monsieur Bogossian s'adressa directement à Antoine.

« Alors minot, c'est toi qui vas me rendre service ? »

Il proposa du travail à Antoine, quelques gâches de rien du tout, des plinthes de carrelage à poser dans la cuisine, un faux plafond à poncer et à repeindre, mais qui, à condition de bien s'appliquer, le mettraient à l'abri du souci pour un temps. C'était une bonne rencontre.

Chaque début de semaine, Antoine se rendit chez Monsieur Bogossian à Septèmes-les-Vallons. Au bout d'un chemin de maisons tassées les unes contre les autres, coincées entre l'autoroute et la pinède, il trouva la villa détonante, contemporaine, de son client. Comme souvent lorsqu'il travaillait chez un particulier, Antoine se projeta aussitôt dans un quotidien qui n'était pas le sien. Depuis les nombreuses fenêtres panoramiques qui ouvraient sur le Pic de l'Étoile, ou bien face à la piscine à débordement, il rêva intensément.

Cette opportunité généra beaucoup d'énergie chez lui. Quand il n'était pas à Septèmes, Antoine nourrissait activement ses ambitions premières. En toute discrétion vis-à-vis de Sabrina, il commença à se renseigner, à gagner du temps. Il téléphonait à des agents, s'enquerrait des terrains où tout était à faire. À l'inverse, il lui arriva également de consulter des plans de maisons qui s'apprétaient à sortir de terre, de visiter des logements d'exposition. Il s'était rendu du côté de Miramas, de Pélissanne. Il empruntait des chemins au hasard, suivait des itinéraires sans choix ni règle. Devant un portillon en fer forgé, devant une façade en pierre remarquablement gracieuse, Antoine garait son utilitaire, extirpait un calepin de la boîte à gants et notait ses premières observations. Il consignait ce qui lui plaisait et qu'il aimerait imiter, crayonnait des modèles de villas, des croquis de toits, de porches d'entrée, de jardins potagers. Dans ces moments pris à l'improviste, un claquement de volet, le passage d'une voiture ou l'arrivée des propriétaires mettaient fin à l'exercice. Alors, Antoine rangeait furtivement son matériel, il se baissait pour ne pas être vu ou démarrait le moteur à toute hâte, comme pris en chasse après une longue fuite.

Vers le mois de décembre, ses excursions le conduisirent jusqu'au massif du Lubéron. Là-bas, il avait obtenu un rendez-vous avec un agent immobilier apathique qui lui présenta une propriété à l'abandon. À mille lieues de ces terroirs d'où émanaient de riches productions agricoles à mi-chemin entre les Alpes et la Méditerranée, l'agent en costume ne partagea rien de l'émoi d'Antoine. Derrière un ravin où s'étendait un terrain en friche, il se contenta de lui montrer du doigt et avec indifférence une maison très ancienne. Antoine songea, émerveillé, qu'il aurait fallu tout rénover, prolonger la vie de ce lieu sans plus attendre. Ces bâtisses centenaires faisaient la grandeur de la Provence, il en revenait à peine de fouler le sol de ce patrimoine, de s'autoriser le rêve presque à l'excès. Autour de lui, Antoine observa les points au loin qui étaient des maisons écartées les unes des autres par des kilomètres de champs et dont les occupants ne devaient pas comprendre ce que c'était que de vivre empilés dans d'immenses bâtiments. De son côté, l'agent, s'il connaissait l'évident potentiel de cette garrigue aux plantes odorantes, boudait la faible rentabilité de ce type d'opération à laquelle il préférerait la vente de logements en ville. Devait-il célébrer les mérites de cette vie à la campagne, l'importance d'organiser l'exode urbain en vue d'échapper aux catastrophes à venir ? Non, tout ceci ne lui était d'aucun intérêt.

Après la visite, Antoine reprit la route, l'esprit habité par des idées neuves. Il se rendit à Leroy Merlin, fit plusieurs fois le tour du magasin. Il arpenta chaque rayon comme les rangs d'une bibliothèque, son carnet en main, consultait les prix. Au rayon menuiserie, qui était sa discipline lacunaire, il interrogea un vendeur sur la faisabilité d'un projet qui lui tenait à cœur.

« Le seul outillage vraiment essentiel en plus du bois d'aménagement d'intérieur, le prévint-il, ce sera une scie circulaire, un marteau et un crayon. »

Antoine consacra les dernières semaines de l'année à la préparation de plans. Il y réfléchit du matin au soir avec obsession, et lorsqu'il se sentit prêt, il s'attela au détail de supports rectangulaires, d'abord avec maladresse, jusqu'à atteindre des coupes de plus en plus régulières, aux dimensions optimales. Il appliqua de la colle à bois sur chaque plan, s'aida de serre-joints afin de maintenir les pièces entre elles pendant le séchage. Ni Sabrina ni Sofia ne comprenaient ce qu'Antoine fabriquait dans la chambre et, dans une succession de sentiments mêlés de curiosité et d'irritation, elles lui apportaient un peu d'aide dans son travail. Par la suite, Antoine entama l'assemblage d'un cadre. Lorsqu'il entreprit de fixer les découpes à l'aide de longues vis, Sabrina comprit qu'il s'agissait de lattes. La base du lit. Antoine réclama d'être seul au cours de l'étape finale. Il fit un nouvel aller-retour au magasin et revint avec davantage de bois, ainsi qu'une pièce aux mensurations importantes conservée dans son emballage.

Incontestablement, la fabrication du lit mezzanine à escaliers et toboggan était l'ouvrage le plus technique qu'Antoine n'eût jamais réalisé. Il fallait bien commencer quelque part et il ressentit une satisfaction indéfinissable quand il acheva le montage quelques jours avant Noël. Dorénavant, sa fille se lèverait chaque matin avec l'enthousiasme d'un jour de fête.

III

José tira délicatement la languette métallique comme pour décacheter un courrier important, et, malgré cette précaution, l'irréremédiable huile jaillit, volcanique, elle lui recouvrit les doigts, les mains, coula jusqu'à ses manches pourtant retroussées. Face au téléviseur allumé, il s'adonna à son petit festin habituel. Il rompit deux généreux morceaux de pain, les garnit des sardines évacuées de leur jus. Exceptionnellement, il ouvrit une deuxième boîte, répéta l'opération, le sandwich généreux, les tranches de pain écrasant les petits poissons qui parlaient entre eux. La journée était loin d'être terminée et il fallait reprendre des forces. La vue d'ensemble de cette collation, copieuse et lourde à digérer, suscitait des rires, infatigables, incrédules.

« Moquez-vous, c'est ça ! Qui n'a jamais connu la joie du parfum à l'escabèche ne sait pas ce que c'est le bonheur. »

Dans la poubelle de table que lui confiait Alain chaque matin, José toisa les boîtes vides, les arêtes qu'il avait épargnées. D'ailleurs, il songea que lui aussi, un jour, on lui ouvrirait les entrailles comme il incisait ces boîtes et broyait ces poissons. Enfin, il s'attela à débarrasser, se lava les mains à l'évier derrière le comptoir où Alain l'autorisait à passer. Il régnait un brouhaha formidable dans cette partie du bar, des conversations qui se renouvelaient chaque jour, sur les actualités et les jeux, auxquelles il avait depuis longue date cessé de s'affilier. José était à la fois un homme simple et infiniment complexe. D'ordinaire, il n'était pas du genre braillard, autoritaire. Il exerçait son poste de chef avec amitié et solidarité pour le travail de chacun. Jamais il ne rechignait à sortir de sa cabine pour donner un coup de main, à faire que ça aille plus vite lorsqu'ils se retrouvaient piégés dans des bouchons ou dans une rue encombrée. Certains le disaient solitaire, taiseux, mais il ne s'agissait pas de ceux qui le connaissaient sous toutes ses apparences.

De retour au local, alors qu'ils s'apprétaient à rentrer chez eux, José annonça qu'il allait entrer en salle de réunion dans le cadre de ses heures de délégation. Amar le rejoignit, ainsi qu'Ange, ses équipes, et tant d'autres. Chaque fois que cela se produisait, il semblait à Sabrina qu'elle était la seule à ne pas s'engouffrer dans la porte en PVC soigneusement tenue fermée, la seule qui ne fût pas encore syndiquée. C'était un univers intimidant, fiévreux, peuplé de turbulents, de rêveurs, d'abattus ou de robustes selon les enjeux. Certains, et qui étaient heureusement majoritaires, vivaient pour que vivent leurs idées, alors que d'autres trompaient les apparences et leur culte, cupide, se pratiquait dans l'objectif personnel d'accélérer une avancée de carrière qui traînait un peu trop à leur goût. Lorsque démarraient les séances, Sabrina profitait que ses collègues se trouvaient tous réunis pour utiliser leurs vestiaires. Elle y demeurait longuement, l'oreille plaquée au mur adjacent pour écouter, dérober un mot, une phrase qui pourrait lui en apprendre davantage de cet art si singulier. Le plus souvent, rien ; une clameur imprécise, épaisse, un bourdonnement qui signifiait seulement qu'on y débattait activement, ardemment, qu'on y débattait à un point inimaginable.

Ce matin-là, extraordinairement, la porte en PVC n'avait pas été fermée, et de la fine entre ouverture, Sabrina put s'intéresser au sujet en cours de débat pendant quelques minutes. Il était question du renouvellement des marchés publics. Elle s'immobilisa, le plus discrètement possible, pour être ni vue ni entendue. Elle se trouvait aux portes du syndicalisme.

« C'est toujours l'occasion de nous supprimer quelque chose, de détruire notre métier. Il faut se préparer. »

Silence.

« Nous, on ne fait pas un métier qui s'exerce dans n'importe quelles conditions, sans moyens, sans protection, sans reconnaissance. »

Applaudissements.

« Ils engagent de plus en plus d'intérimaires ! »

Échos.

« Dissolution progressive de notre groupe, de nos idées ! »

Huées.

Combien elle désirait entrer ! Elle se serait faufilée entre eux pour écouter, pour poser des questions, des questions déversées par dizaines, sorties de leur hotte et de leur honte. Enfin, elle aurait été un peu des leurs. Mais Sabrina n'osait pas, elle s'empêchait. Comme avec les études, elle ne trouvait pas sa légitimité dans l'exercice oratoire.

Au bout d'un moment, deux ripeurs sortirent, comme évadés, le visage rubicond, la conséquence d'un rythme cardiaque élevé, la réaction à un danger envoyée par le cerveau depuis des temps immémoriaux et affectant le corps tout entier. Ces visages de cannibales affamés intimidèrent Sabrina. Elle feignit une excuse sur sa présence pour ne pas être suspectée d'écouter aux portes. « Ça avance ? Je viens de terminer de laver la benne. J'y vais, bon courage ! » Les deux hommes ne réagirent pas et elle se demanda si les gens ici se fichaient d'elle, au bout du compte. Elle était entrée à la Ville par Monsieur Jourdan. Ce politique s'était montré généreux avec elle, mais c'était à Maryse qu'il avait adressé ses plus discrètes émotions. Une déclaration à peine cachée, jugeait Sabrina. Et depuis, elle avait intégré une équipe, appris un métier, elle avait parcouru des kilomètres sur son marchepied. Elle portait un uniforme, le même que celui de ses collègues, deux couleurs pour l'identifier, deux couleurs qui la définissaient plusieurs heures par jour, deux bandes réfléchissantes pour assurer sa sécurité et la reconnaissance des usagers. Bien sûr, le jaune de sa tenue était encore vif et le bleu profond, contrairement aux pièces délavées qu'arboraient fièrement certains éboueurs. Ce détail devait-il changer quoi que ce soit ?

Depuis son entrée à la Ville, elle voyait le monde autrement. Ce monde s'organisait certes autour d'un secteur unique, les quartiers nord de Marseille et pourtant, la conscience que Sabrina portait sur les choses et son environnement s'en trouvait élargie. Quand elle expliquait à sa fille en quoi consistait son travail, elle répondait : « En vidant les poubelles, j'entre dans la tête des gens. Je sais ce qu'ils mangent, ce qu'ils jettent, ce qu'ils sont. »

Oui, depuis un an, Sabrina observait scrupuleusement sur le terrain les dégâts de leur ère. Autrefois, les déchets liés à la consommation domestique se constituaient en boue, en gadoue ou en fumier déposés sur la voie publique puis collectés et revendus comme engrais aux agriculteurs. Mais depuis, les usines s'étaient mises à produire, à créer, à rendre toutes sortes de marchandises séduisantes et qui, sitôt dépouillées de leur utilité, se retrouvaient entassées dans les bacs à ordures, sur la voirie. Ce n'était pas une découverte, mais le constat, jour après jour, que leur volume ne diminuait jamais, était décourageant et il semblait à Sabrina qu'une bataille secrète s'opérait entre la production massive et anonyme de déchets et l'effort des ripeurs pour leur venir à bout. Dans les sacs en plastique, c'était de leur vie entière que les habitants se séparaient, qu'ils éliminaient froidement, sans égard pour la suite. Ils mangeaient, consommaient, jetaient vite. Donc, Sabrina traînait ses poubelles, jusque dans l'ultime confrontation, elle les poussait pour un dernier voyage, et ce grand chariot c'était toute la civilisation contemporaine et son mouvement. Il y avait de la Chine là-dedans, de l'Inde et du Cambodge, des tonnes d'innovations, et c'était gigantesque. On faisait entrer dans les poubelles un tas d'idées éphémères, abandonnées au lendemain. José lui disait souvent que ce cycle convenait bien à leur époque qui n'imputait de valeur à rien. Une civilisation du transitoire.

À son entrée dans le métier, Sabrina avait éprouvé une crainte, puis une curiosité malade d'être postée dans le huitième arrondissement. Avec sa formidable répartition, Amar lui avait soufflé :

« Moi j'ai déjà fait les poubelles des riches. Ça sent pas meilleur étonnamment. Que des cons. Si tu voyais ce qu'ils gaspillent ! Les jouets neufs, les vêtements, j'ai même trouvé une montre un jour ! Ces voraces, s'ils le pouvaient, ils finiraient par nous consommer à nous aussi ! »

Si les jours commençaient et se terminaient au garage, l'essentiel de ce que voyait un éboueur se trouvait dans la rue, dans le salut d'un voisin, le bonjour au bar à la pause, sur le passage des tournées, dans les bacs à déchets. Tout convergait dans ces ordures, tout s'y amoncelait dans un écrasant réel. Dans ces endroits où il fallait nécessairement employer du personnel, des gens dont c'était le métier, et qui en contrepartie d'une rémunération acceptaient d'y plonger les mains, de trier, ordonner, nettoyer, n'était-ce pas le visage de la société que l'on y disséquait ? Il s'agissait-là d'un miroir, d'une image agrandie des grands rouages et des injustices. Il y avait la saleté, l'immonde saleté, cette grosse bête qui s'éparpillait

dans chaque poubelle, qui témoignait des gestes irresponsables, de la consommation croissante et inavouable, tant suggérée à l'excès qu'on pouvait raisonnablement la croire imposée.

Aussi, Sabrina trouvait quelque chose de très sincère à cette activité, de social. Elle, ses collègues, son écosystème entier était celui de vies passées à s'épuiser et subir l'hypocrisie, à devoir tenir un emploi, solder des factures aux accents de rançon, à répondre à des obligations en vertu de lois économiques, austères, et la poubelle apparaissait comme le lieu du jugement dernier. C'était là qu'on y distillait les bonnes âmes du poison, là qu'on y décelait les comportements les plus fraternels, là où l'on déplorait les injustices les plus cyniques de l'époque. L'éboueur, découvrit-elle, agissait tel un thermomètre, un phare, l'éboueur voyait tout : l'augmentation du nombre de seringues utilisées pour la drogue, les quartiers où la pauvreté conduisait à fouiller les déchets pour trouver de quoi revendre pour pouvoir se nourrir. Il y avait tout à comprendre d'une société par l'analyse de ses déchets. S'ils voulaient savoir, à la mairie, Sabrina et ses équipes auraient été capables de leur dire où ça n'allait pas, où il aurait fallu insister au-delà de la benne.

Les poubelles, avait-elle parfois envie de répondre à sa fille, c'était comme la mort. Des objets, des aliments et des matières venus à bout de leur vie et qui attendaient d'être dévorés par les rats ou de se décomposer au soleil. On étouffe, on ensevelit. Les poubelles survenaient comme un lieu d'anéantissement, de disparition, un grand épilogue. La ville les craignait, leur témoignait une terreur sacrée, refusait de les regarder en face. Alors, son métier, c'était de rétablir l'ordre. Tas après tas, que dans le renouement avec la propreté s'effacent les ruines individuelles et les disparités collectives. Un ordre d'apparence.

Il s'agissait de tout cela, de cette charge grandiose. Elle non plus, ne l'avait jamais envisagé ainsi avant d'être du métier. Devait-elle s'engager ?

À l'hiver 2003, Alexis évita rigoureusement le lycée. Sinistres et fausses, les études avaient fini par se présenter dans toute leur vanité. Les années passées dans ces établissements où tout le monde mentait à tout le monde avaient semé chez lui la graine d'une révolte désormais confirmée. Illusions perdues. Il les remarquait immédiatement, les expressions de dégoût des professeurs ayant autrefois aspiré à une carrière prestigieuse, peut-être à Paris, dans les belles écoles qui avaient fait le pays, et dont l'affectation dans ces zones était vécue comme la dernière étape de leur déclassement. Au contraire, il éprouvait une peine incommensurable pour ces enseignants dont les convictions constituaient le centre de gravité de ce métier, devant leur visage attristé, déçus après l'abandon d'un élève, après un départ prématuré.

Inéluctablement, l'inexorable mécanique se mettait en place ; on y faisait redoubler les élèves en peine jusqu'à ce ne soit plus possible, que les âges au sein d'une même promotion soient aussi larges que des grands écarts de gymnastes. Puis ils s'en allaient, ce monde n'entendait plus parler d'eux, et ils partaient gonfler, au mieux, les statistiques du chômage ou celles de la délinquance. Ceux qui quittaient les classes se retrouvaient dans les cages d'escaliers, et c'était à peu près pareil, des espaces sombres et mornes menacés par la rouille et l'érosion. À quoi bon maintenir l'école obligatoire dans ces conditions ? Alexis, qui se savait assez intelligent pour déceler tous les rouages de l'Éducation nationale, tenait pour certitude qu'il en serait autrement pour lui. L'insertion professionnelle était limitée et ce que l'on attendait d'eux, avec beaucoup de cynisme, c'était qu'ils se tiennent à leur place, c'est-à-dire tout en bas. Toutes ces leçons prodiguées sans intention étaient une humiliation et il déserta, tout simplement. L'honneur à l'épreuve de la comédie.

Malgré tout, Alexis se présenta régulièrement au portail pour y retrouver Ylies. Ils se racontaient des nouvelles du lycée, le détail des bagarres qui s'étaient produites la veille, la plupart du temps, des échanges de regards qui tournaient mal et se prolongeaient en insultes, en coups de pieds pour mettre en garde, et, parfois, en violentes filades dont des groupes se saisissaient pour se déchaîner. Enfin, ils procédaient à la transaction. Alexis apprit par Ylies l'agression de Madame Spinozzi. Une altercation avec une élève durant une heure de classe suivie d'une attaque à la sortie. Il eut, en écoutant le récit de son ami, un mauvais pressentiment sur la situation générale.

Puis la présence de Ylies se raréfia. Hélas, sans joint, impossible d'écrire, de parler ou de dormir et Alexis n'eut d'autre choix que de se fournir auprès des grandes cités du quinzième arrondissement. Un après-midi de janvier, engouffré dans son pull à capuche, il se rendit dans le quartier voisin en prenant le chemin qui coupait par la Colline. Furtif et essoufflé, Alexis se pressa entre les bâtiments aux volumes étourdissants de Campagne Lévêque. Il pénétra dans un monde qu'il avait pu soigneusement éviter jusque-là. Quelque chose de l'ordre du respect pour Maryse, de la honte, l'avait contraint depuis le début de sa consommation à privilégier les réseaux informels, les bons plans d'amis.

Tout en suivant les indications qui menaient au « charbon », Alexis constata les peintures effritées, d'un rose autrefois poudré, désormais pâle et fuyant. Les couleurs avaient disparu par endroits. L'examen ne résista pas à la tentation de la comparaison. À Consolat, les constructions portaient un revêtement beige ou blanc, une couleur bâtiment, sans effort. Le rose, c'était pas mal, admit-il, signe que ces murs avaient par le passé hébergé un peu d'espoir. Il apprécia la répétition à l'identique des structures, des appartements, des balcons. Partout la même chose ; l'existence était-elle marquée d'une absurde reproduction ou bien était-ce le rôle de l'architecture que de prédire les comportements, de façonner l'utilisation des espaces ?

Ces forteresses de béton renaient huit cents, mille habitants. Vaisseaux blêmes, à l'abandon. Il pencha la tête en arrière. Tout de même, les voisins aux derniers étages devaient jouir d'une vue imprenable sur la ville. De chez lui, Alexis pouvait observer le port autonome et certains jours il voyait arriver des bateaux de croisière plus hauts que des bâtiments, mais rien de plus. Son monde s'arrêtait là, à ce port qui bouchait l'accès à la mer aux habitants, aux grues géantes et rouillées qu'il avait pris pour des attractions, pour des manèges, quand il était petit.

Le ciel était couvert ce jour, féroce, et Alexis s’imagina encore ce qu’ils devaient trouver, tout là-haut ; la mer changée en masse très opaque, absolument noire, prête à se répandre jusqu’aux pieds des bâtiments. Drôles de capitaines, à l’abri dans leur phare. La carcasse d’une voiture brûlée trônait au milieu du seul espace vert de la cité, et quelques arbres aussi étaient carbonisés. Des gravats, conserves, bouts de verres, des objets brûlés puis fondus, jonchaient un peu partout le sol, signes d’une bataille récente, marquant probablement la dernière « descente » de police. La cité de Campagne Lévêque était plus triste et dégradée que la sienne et le trafic de stupéfiants impactait déjà plus sévèrement le quotidien des jeunes et de leur famille. Les deux quartiers n’étaient séparés que par une route, un chemin de rien du tout, mais deux espaces-temps piégeaient les habitants dans deux réalités bien distinctes. Loin de s’en réjouir, Alexis lut dans ce délabrement une projection de l’avenir, de ce qui allait aussi leur arriver, à Consolat.

La vente se déroula de la manière la plus normale possible. Alexis se fit servir généreusement un shit très gourmand et gras. Emballé dans son pochon humidifié, on l’aurait cru trempé dans l’huile. « Que la quali’ » lui assurèrent les deux vendeurs qui grelottaient dans leur cage d’escalier, où un air glacial s’engouffrait en continu. Tous ces anciens élèves qui n’avaient pas été loin en classe appliquaient sagement des préceptes d’une économie très marchande, peaufinaient leurs services pour attirer une demande de plus en plus croissante. Offrir des briquets, des paquets de feuilles, miser sur une chaîne logistique impeccable : si la recette venait d’ailleurs, elle connaissait ici une amélioration constante. Une ère nouvelle.

De retour à Consolat, Alexis présenta le morceau tel un butin ramené après des années d’une longue et effroyable guerre. Ses amis se regroupèrent autour du pochon, comme attirés par le parfum sucré dégagé d’un pot de miel, quelques secondes avant de se retrouver coincés au fond de la bouteille. Ils préparèrent deux joints qu’ils se firent passer de main en main. Certains d’entre eux cessèrent de parler instantanément, saisis par la puissance d’un produit qui venait de les surprendre, qui désolidarisait les corps des âmes. Idriss, le plus petit, ainsi que le plus jeune de la bande, racla sa gorge, y cherchant très loin un mollard glaireux qu’il projeta ensuite au centre du cercle :

« Que vous faites les traîtres ! Bandeurs, ah ! Combien de temps on va attendre ? Jamais on monte notre affaire nous ? »

La cité ne possédait pas encore son réseau et dans ces paires d’yeux repliés, sur le visage jauni d’Idriss, se fit lire une fringale, le comportement fébrile et nerveux devant de grands exodes inassouvis, le travail d’un mauvais génie enfin sorti de sa lampe.

Évidemment, il fallut quelques années au groupe pour réaliser sa mue et dans un premier temps, les petits délits allaient se multiplier et les gardes à vue se prolonger. Ils s’appelleront « Bac +3, +4 ou +7 » selon les années passées en prison. Un peu partout dans les quartiers nord, des bandes étaient en train d’éclorre et ils n’étaient pas les seuls à projeter le dessein d’une richesse future. Les rêves se rapportaient souvent à l’achat de biens matériels signes d’opulence, à la constitution d’une richesse indéniablement apparente ; vêtements de marque, chaussures, voitures, et montres. Des biens que les grandes maisons de luxe, avec leurs campagnes aguichantes, leurs vitrines qui chuchotaient toutes les tentations, savaient adresser à la partie de ces cerveaux habituellement stimulée par le manque. Il y avait ceux qui pensaient à leur mère, à leur dos cassé, qui auraient bien aimé sortir leur famille des bâtiments, les installer dans de vastes demeures neuves et bien décorées. De toute évidence, il se préméditait une vengeance, une rébellion contre le système et les lois qui se durcissaient, voyaient en eux un mal public absolu, vindicatif.

Le sol était fertile mais ils vécurent encore de longs hivers à se geler sur la selle d’un scooter, à s’entraîner à réaliser des dérapages de plus en plus secs et faire crier les roues. Un temps encore, ils cabraient dans les rues vides du quinzième arrondissement, partageraient des américanos dans les snacks qui ne fermaient jamais Avenue de Saint-Antoine. Alexis, lui, ne faisait rien à part écrire ou renvoyer les ballons égarés par les plus petits, et, parfois, il lui arrivait de surveiller un ami pendant qu’il forçait la chaîne d’un deux-roues.

Ils avaient de Marseille une version transgressive, brutale et corrosive. Ils se sentaient libres comme le vent de plonger dans les interstices de ces décors oubliés. Ils étaient ce souffle toujours en mouvement, insaisissable, qui s’intensifiait à la nuit tombée. Sous des préaux, dans des cages d’escaliers, ils y siégeaient aussi aisément que dans un amphithéâtre. Leur liberté, c’était celle de ce déplacement constant. Ivres d’air, était-il possible de sentir plus vivant que dans ces nuits glacées par le mistral ?

Bien sûr que la situation secouait le cœur de Maryse, elle s'inquiétait à ne plus dormir. « Tu te gâches tu as des capacités ! » assénait-elle à son fils. L'effroi se gonflait en épouvante lorsqu'elle le trouvait dans la cuisine au beau milieu de la nuit, engourdi et tout juste rentré, éventrant des paquets de chips et siphonnant des litres de boissons sucrées. Elle lui répétait ces mots dans l'espoir qu'ils trouvent un jour un écho et que son fils adoré lui revienne intact, comme avant, boudeur et capricieux, âme vivante de la maison. Maryse ne croyait rien des mensonges que lui soutenait Alexis, rien. Selon ses dires, il ne s'associait à aucun des projets de ses amis, il ne faisait rien d'autre que traîner avec des garçons de sa génération qui, pour la plupart, étaient inoffensifs.

Parmi ses camarades, Alexis ignorait que l'un d'entre eux serait abattu des tirs d'un fusil d'assaut. Deux autres fuiraient vers le Maroc et le sud de l'Espagne, et le reste se répartirait entre les centres pénitentiaires de Baumettes et de Luynes. Un roulement sordide s'installerait entre les copains s'appêtant à sortir de prison et ceux sur le point d'y entrer. Des adolescents de plus en plus jeunes intégreraient des organisations qui auraient leur innocence, aucun quartier ne serait épargné. C'était dans ces nuits que se fabriquait la nouvelle violence, froide et sans état d'âme, que des corps retrouvés au matin seraient ramenés aux familles effondrées ou justifieraient les vendettas prochaines. Derrière l'armure moderne d'un casque intégral, au bout d'une arme, se trouverait un frère, un cousin, un voisin. La perte de contrôle était facile à pressentir. Un nombre important d'indices préparait à l'arrivée du séisme, mais pas à sa puissance.

Le printemps 2003 fut marqué par une succession de grèves. Crèches, écoles, cantines, transports, et enfin collecte des déchets, autant de personnels dont l'abstention au travail de manière répétée aboutit à la paralysie du pays tout entier. Dès le 18 mars, les enseignants ouvrirent le bal. Sabrina suivit les protestations à la télévision avec une attention inexplorée jusque-là. « Suppression de postes », « dégradation brutale du statut », les mots qu'elle entendait étaient les mêmes mots utilisés et répétés lors de conflits précédents, pourtant, leur résonance l'atteignait de manière plus vive et pénétrante. Une respiration profonde suivie de longs échos. Ces mots s'accompagnaient d'un sous-titrage qu'elle était seule à voir, et lorsque lui parvenait « efficacité » elle pouvait lire à l'écran « démantèlement ». « Amélioration du service » devint : « privatisation progressive », et ainsi de suite selon la terminologie libérale qu'elle était parfaitement en mesure d'interpréter. Que s'était-il passé ?

Au garage, les réunions se multiplièrent, exponentielles, et chaque point abordé accouchait du double de questionnements à discuter le jour suivant. La porte demeurait ouverte en permanence. Mue par des intuitions inhabituelles, printanières, Sabrina se rapprocha des débats, un pied dehors, un autre dans la salle, évaluant d'abord la température du bain, jusqu'à trouver tout à fait fondée l'idée de s'installer sur l'un des sièges parmi les autres ripeurs. Chez eux aussi, le mécontentement était profond. Le projet de réforme des retraites s'attaquait durement à ceux dont le travail était le plus pénible, doublé d'un certain mépris pour l'essence même de leur activité. Si elle avait toujours trouvé compréhensible qu'une personne sans études soit maintenue au salaire minimum toute sa vie, qu'elle ne puisse jamais prétendre à des fonctions supérieures ou diriger une entreprise, Sabrina réalisa brutalement à quel point toute sa pensée avait été façonnée par le métal brûlant de l'injustice intériorisée. Peut-on décider de son émancipation ?

*

Sabrina n'avait jamais prétendu détenir une conscience politique. Elle avait été bercée par les discours de privation, les « à votre âge » inlassablement dardés par la génération précédente lors des repas de fête. Elle les avait écoutés parler des heures devant leurs verres pathétiquement vides, sur les nappes salies par les taches qui ne portaient jamais même avec du bicarbonate, vestiges des autres repas. Les discussions se répétaient d'un Noël à l'autre, chacun avait son quart d'heure pour se distinguer, en rajouter un peu sur l'âpreté de son enfance et culpabiliser les jeunes quant à la nécessité de mesurer la chance qu'ils avaient de leurs jours. Dans ces moments, Sabrina s'était ennuyée et, parfois, exaspérée. Pour autant, elle ne prenait jamais la peine de débattre ; tout avait dû être plus simple pour ceux d'avant, puisqu'ils n'avaient rien eu.

Sabrina écartait d'un trait l'idéologie, par pour elle. À l'école, elle avait retenu l'existence de quelques illustres à force de les entendre, principalement des écrivains de la région, du folklore local. Dumas, Rimbaud, Saint-Exupéry, surtout des noms de collèges et de lycées. Du reste, il y avait bien eu Defferre, il avait marqué les esprits, mais il lui était bien difficile de dire pourquoi. Elle n'avait pas le bac, tout juste le brevet. Avec ses copines, elles jouaient cette plaisanterie usée jusqu'à la corde : « j'ai le bac à sable » disait l'une, « et moi celui à vaisselle » répondait l'écho. De sa promotion au collège, Sabrina n'en connaissait qu'une qui était arrivée « jusque-là ». C'était Virginie, une fille étrange. Elle se disait : si réussir c'était lui ressembler, non merci. En réalité, l'auto-exclusion l'emportait sur le sarcasme. Quelle signification pouvait bien tenir un enfant d'ouvrier sur ce qu'était la réussite ? Les perspectives diminuaient au fil des années et tout ce que Sabrina admit, c'était qu'elle allait devoir travailler, beaucoup et longtemps, comme tout le monde autour d'elle.

Sabrina n'était donc ni politisée ni renseignée. Pourtant, pendant le service d'Antoine, l'image floue qu'elle avait de ce qu'il se passait dans le monde se changea, ses contours se précisèrent, laissant place à

une indignation qui n'en portait pas encore le nom. À cette époque, la norme à suivre était celle de la reconduction, d'expériences qu'il fallait reproduire. Avant le mariage, les inévitables enfants, il y avait le service national. Aussitôt Antoine fêta ses dix-huit ans, Sabrina se mit chaque jour à redouter l'appel de l'armée. Elle l'avait craint telle une menace, un enlèvement programmé. Il y avait quelque chose de monstrueux avec cette histoire de conscription, et la possibilité de perdre Antoine se transforma en une angoisse permanente. Les appelés revenaient à jamais changés, lui répétait Maryse lorsque Sabrina se confiait à elle, croyant rassurer sa fille. Antoine était un adorable jeune homme et Maryse n'avait jamais formulé aucun doute sur sa capacité à fonder une famille, mais il lui fallait mûrir. Surtout, l'armée lui offrait de l'éloigner de cette mère qui le couvait comme un œuf trop précieux et d'un père occupé par les affaires.

À ce moment, quelque chose changea chez Sabrina. Il ne s'agissait que d'une rancœur, un frémissement naissant et qu'elle gardait pour elle, mais qui tôt ou tard produirait ses effets. Quand elle entendait un ministre parler à la radio, la colère l'envahissait jusqu'à la contraindre à éteindre le poste. Elle n'aimait pas leurs manières de réciter des phrases compliquées, leur accent pas de chez elle, vilain, pointu. Sur le petit répertoire téléphonique que Maryse laissait toujours sur la table à manger, elle avait noté une liste de mots et d'expressions qui revenaient en boucle et qui l'excédaient : État, pouvoir d'achat, compétitivité, Afrique noire. Il y avait aussi les mots qui sonnaient tels des incantations : République, marché, démocratie. Aussi, tout ce qui évoquait un conflit la terrorisait. Les invasions, les murs, le nucléaire. Anéantir son voisin par tous les moyens, des siècles d'évolution pour en arriver là ! Peu à peu, la colère se changea en peur, et ce sentiment se manifesta avec davantage d'intensité le jour du départ d'Antoine. Sabrina s'imaginait des histoires abominables à propos de la guerre. Son cœur battait à rompre chaque fois qu'elle entendait parler d'une explosion, y compris lorsque le désastre avait eu lieu sur un autre continent. Elle veillait tard le soir la radio posée près de son oreille, elle changeait de station pour écouter les actualités, revenait en arrière, tournait le bouton avec affolement. La politique s'était introduit dans sa vie, en dictait les humeurs. « Faites qu'ils ne parlent pas d'Antoine ! » implorait-elle les mains serrées vers le ciel. Grâce à la guerre, elle découvrit qu'elle savait prier.

*

Entre mars et avril, l'embrasement s'étendit et l'appel à la grève reconductible se propagea. La perspective d'une grève totale et générale secoua Sabrina de spasmes involontaires. Elle voulait en découdre. Cette pensée volcanique la surprit plus d'une fois par sa vigueur. Se radicalisait-elle ? Elle se tenait sur sa chaise assidûment, dressait l'oreille à chaque prise de parole comme un fidèle amoureux de sa paroisse. Amar lui apprit à siffler et elle en fit un usage régulier lors des assemblées. À l'écoute de certains orateurs, elle bondissait de joie, leurs paroles ravivaient quelque chose qu'elle avait cru disparu mais qu'elle s'était en fait toujours interdit.

Aux côtés des autres éboueurs, Sabrina reprenait confiance. Elle n'avait plus envie d'être hantée par des idées délétères, des sentiments nostalgiques et passésistes. Leur classe avait connu la désindustrialisation, la restriction progressive des moyens de leur lutte, mais rien n'était perdu. Sabrina refusait d'être dominée par des affects individuels. Elle désirait comprendre le monde qui l'entourait et pas seulement à travers le prisme de son expérience personnelle. Ses collègues de travail, ses voisins à Consolat, chaque membre de sa famille étaient traversés d'enjeux guère différents des siens. Elle voulait y croire, des mains lui étaient tendues, et elle tendait la sienne en retour.

Au cours de ces semaines, sa présence et son enthousiasme ne passèrent pas inaperçus. Au détour d'un café, d'une pause, certains collègues vinrent la rencontrer. La bande corse, précédée d'Ange, leur inévitable meneur, lui exposa les avantages d'une adhésion à l'organisation majoritaire. Ils s'assemblèrent en cercle autour d'elle, prenaient la parole un à un comme autant de prétendants. Bien sûr, il y avait du travail pour tous. Marseille croulerait éternellement sous les déchets, mais d'après leurs déclarations, les avancées d'échelon, les promotions récompensaient justement les plus loyaux, les plus dévoués de la profession. Il valait mieux être vu, porter un uniforme aux bandes les plus réfléchissantes qu'il soit. Aussi, elle rencontra l'équipe de nuit, on lui parla du sens, de la signification de l'engagement militant. Sabrina se

mélangea à des agents des secteurs Sud, des hommes qui s'adressèrent à elle comme des amis qu'elle aurait toujours connus. C'était toute la corporation qu'elle voyait défiler, les quelques deux milles cinq cents agents de la collecte, du tri, les cantonniers, et même jusqu'à Houdini, le ripeur magicien qui surgit mystérieusement. Sabrina jura l'avoir aperçu encore vêtu de sa tenue de pizzaiolo, une veste blanche à col italien salie de farine et de coulis.

Les strates hiérarchiques supérieures se montrèrent aux assemblées générales, présentant probablement l'orage à l'odeur de l'air qui commençait à changer. La grève n'avait pas commencé dans leur métier mais clivages et cassures déjà s'étaient formés. La faille ne tarderait pas à les dévaster comme elle avait l'habitude de les diviser à l'occasion des grèves qui survenaient environ tous les trois ans. Comme toujours, certains étaient pour une grève totale tandis-que d'autres se montraient en faveur d'un mouvement constellé. La direction du secteur du quinzième saisit l'opportunité de l'indécision pour menacer ses employés d'une réponse ferme en cas d'extension du mouvement chez eux.

À l'échelle nationale, au lendemain de la « journée noire » du 13 mai, la CFDT estima que la proposition du gouvernement était recevable et s'engagea sur un accord avec François Fillon. Deux jours plus tard, la confédération se retira du mouvement. Après de longues tergiversations en interne, la CGT proposa son calendrier des prochains rassemblements, mais elle cessa d'appeler à la grève reconductible. Chez les ripeurs aussi, la pagaille était totale. Le système de cogestion de la Ville instituait un maillage opaque brouillant la possibilité de comprendre son fonctionnement. Entre agents territoriaux et employés des marchés délégués au privé, la vie professionnelle se réglait selon des nécessités allogènes. Dans le public, les agents préparaient leur entrée en grève, pendant que le privé tergiversait indéfiniment.

Les réunions, les conflits ou les rumeurs donnèrent le tournis à Sabrina. Avant de s'embarquer davantage, elle allait devoir apprendre à distinguer les solidaires des traîtres et des jaloux, discerner les honnêtes des tricheurs, séparer le bon grain de l'ivraie. On lui reprocha sa tiédeur. L'adhésion syndicale constituait le dernier rempart à son engagement. Sans carte, elle ne pouvait pas être sincère. Si elle ne faisait parti d'aucun syndicat, d'aucune organisation, manifestait-elle l'éloignement de son combat, ou la dissonance la plus totale face à ce mode d'action ? Ce mouvement avait transformé quelque chose en elle, et il lui serait dorénavant difficile de se détourner des enjeux de son environnement. Sabrina concédait toute son importance au collectif, elle présumait l'efficacité du dialogue avec ses collègues. Ainsi, elle décida que multiplier les échanges serait sa méthode opératoire. Elle avait déjà le sentiment de marcher dans une direction, sans tout à fait connaître le point d'arrivée, mais elle s'y engageait.

L'atmosphère n'avait jamais été aussi électrique que sur le chantier de Grand Littoral. Ce matin-là, furieux, Claude ne retenait pas une once de sa colère. La semelle de ses chaussures de sécurité s'enfonçait d'une dizaine de centimètres dans le ragréage que ses hommes avaient minutieusement travaillé la veille. Le sol était gorgé d'eau, bourbeux. Un immense marécage, du travail pour rien.

Dès le départ, le projet avait tout d'une affaire problématique. Avant son inauguration le 28 octobre 1996, plusieurs incidents avaient ponctué la progression d'un des plus grands chantiers de construction d'Europe. Étalaé sur les quinzième et seizième arrondissements de Marseille, entre les quartiers de La Viste et de Saint-Henri, le centre commercial fut conçu sur ce qui était autrefois une carrière d'extraction d'argile, l'exposant ainsi à de nombreux mouvements de son sous-sol. Des affaissements successifs justifiaèrent dans un premier temps l'évacuation puis la démolition totale du « bidonville de Lorette », où près d'une centaine de familles kabyles s'étaient établies dans les années quatre-vingt pour les besoins en main d'œuvre de la carrière. L'année précédant son ouverture au public, un glissement de terrain arracha une rue limitrophe et ses canalisations, l'effondrement endommagea sérieusement le collège Saint-André situé au pied du bâtiment commercial. La municipalité prit immédiatement un arrêté de péril bloquant pour un temps la poursuite des travaux.

Comme tout Marseillais, Claude était au fait des nombreux problèmes du projet. Dans les journaux, dans les cafés, sur la chaîne régionale, le centre commercial avait beaucoup fait parler bien avant sa sortie de terre. Claude avait accepté en connaissance de cause. Il avait quelques amitiés au sein du milieu et le maître d'ouvrage principal lui confia la sous-traitance tous corps d'état d'une grande enseigne de mode située dans l'aile ouest du centre commercial. Une boutique de vêtements. Claude se raisonna ; il valait mieux les vêtements que d'assurer la construction des logements sociaux dont il avait tant la hantise. Puis il concéda à l'affaire son prestige. Avec son hypermarché, ses deux niveaux de galerie, ses boutiques à ne plus compter, son surdimensionnement et sa décoration clinquante, Grand Littoral avait tout d'un projet vitrine. Les promoteurs garantissaient d'ailleurs son succès dans les années à venir, le centre attirerait des populations nouvelles, celles du centre-ville et des communes alentours pourtant peu habituées à fréquenter ces quartiers. Les retombées économiques seraient excellentes.

Claude accepta donc de prendre en charge la construction de cette boutique Pimkie. Ce dont son ami s'était en revanche gardé de l'informer et qu'il découvrit au premier jour, c'était l'emplacement du magasin. Le chantier était accolé à l'aile demeurant condamnée. Claude comprit tout de suite l'ampleur de la tâche qui l'attendait, mais il avait peut-être sous-estimé l'évaluation initiale de la circulation de l'eau souterraine avant d'accepter l'opération.

Ce matin-là, il aurait voulu que la détermination soit aussi tenace que cette gadoue qui s'infiltrait inlassablement depuis une semaine. Il fallait tout mettre à l'arrêt. Antoine scruta discrètement son père. Chaque crise de colère le transformait, laissait une trace indélébile sur son visage, une nouvelle ride, empreinte de la défaite, de l'acharnement du sort contre cet artisan dévoué à la réussite. La contrariété l'avait vieilli. Sur sa peau épaisse exposée depuis toujours au soleil, au vent, au froid, la colère était le stigmate dominant. Il sembla qu'au moment même où il regardait son père circuler sur le chantier comme une guêpe dans un bocal, Claude vieillissait. La colère avait creusé des rides profondes, des sillons pareils aux tranchées qu'il faisait creuser à ses hommes pour enterrer toutes sortes de gaines et de conduits. Ces stigmates, songea-t-il, étaient le prix à payer pour toute place à prendre sur ce marché rude, ce marché de mercenaires, d'hommes qu'alliaient au chantier comme on entrainait dans un champ de bataille au premier jour de guerre.

De son côté, Antoine, exécutait les tâches par fragments, chaque jour un bout supplémentaire en fonction des imprévus, des arrêts. Lui, les autres hommes, opéraient selon un rythme binaire ; marche, arrêt. Toute la volonté parfois ne suffisait pas. À vrai dire, cela commençait à lui plaire que ce soit comme ça, par bouts. Si tout advenait en une fois, ils n'auraient jamais pu dire : « Je vais au chantier. »

Claude continua à circuler avec sa brusquerie des mauvais jours, cogna contre un seau oublié. On l'entendit insulter des outils rangés au mauvais endroit. Pendant qu'il s'insurgeait contre des objets inanimés, il en oubliait qu'il fumait, ne s'apercevait pas qu'il jetait des mégots un peu partout au sol. Son tabagisme était mortifère, il allumait une cigarette, fumait, allumait une deuxième en oubliant la première qu'il tenait serrée entre ses doigts compacts et nerveux. Antoine évita par tous moyens de croiser son regard déchaîné. Ce regard dur, examinateur, habitué à commander. Il l'évitait ce matin mais il l'évitait généralement. S'il voulait trouver du réconfort, il échangeait un silence solidaire avec l'un des hommes qui s'affairaient avec lui.

Il y avait l'apprenti, André. « Il n'a pas le niveau » ne cessait de marteler Claude à son sujet. Effectivement, André portait en permanence l'air de quelqu'un qui ne savait pas comment s'occuper. Pour Antoine, il s'agissait-là d'une évidence ; un apprenti venait s'instruire et prêter de nombreux coups de main. Il arguait des choses simples à son père, dans l'espoir fraternel qu'il puisse le garder. « Il est toujours à l'heure, il serre la main, il coûte pas cher. » André était garant du crayon rouge, celui qui servait à tous et qui s'égarait incessamment dans les coins les plus insoupçonnés du chantier. Il le tenait posé sur une oreille, bien plaqué, il suffisait de passer près de lui et de le retirer, et quand la tâche était finie, de le replacer discrètement. André était capable de préparer des kilos de mortier, il ne lâchait la brouette que s'il en recevait l'ordre. André s'escamotait les reins pour se maintenir en poste. Il en voulait. Parfois, il s'arrêtait le temps d'une cigarette, avec les autres, mais on ne l'avait jamais aperçu fumer avec le patron.

Antoine n'avait toujours pas été déclaré par son père mais Claude avait bien fini par embaucher. Pour un chantier comme Grand Littoral, avec les visites de la municipalité et de quelques élus, il fallait bien présenter. Claude avait fait vivre un véritable enfer à son fils au moment des entretiens d'embauche. Il était incapable de passer au-dessus d'un défaut, et ce qu'il exigeait par-dessus tout, répétait-il à Antoine lorsqu'il lui évoquait un ami qui ferait une bonne recrue : « De bons Français bien de chez nous et uniquement ! » Une fois le recrutement validé, les hommes devaient se soumettre sans le savoir au test du t-shirt. Claude examinait chaque jour les vêtements de chacun et s'il estimait qu'un ouvrier portait trop de logos d'entreprises différentes, il était immédiatement viré.

Fin 2002, Claude intégra finalement un carreleur auquel il attribua le surnom de « Jésus ». La peau sur les os, les cheveux longs, le visage d'un supplicié ; la ressemblance était véritable. Comme le Rédempteur, il faisait des miracles. Jésus n'avait pas d'enfants, pas de famille, simplement sa chaîne en or autour du cou et sa carrellette. D'une composition impassible, il pardonnait tous les excès de Claude, il avait le pouvoir de tout lui absoudre. En retour, le patron se montrait étonnamment indulgent, ignorait les émanations résistantes d'alcool qui se dégageaient lorsque l'on s'approchait du carreleur au matin. Jésus n'aimait pas parler, il aimait couper, sans qu'on lui pose de questions superflues. Il arrivait qu'André s'adresse à lui pour lui demander un peu d'aide, et il n'aimait pas davantage. Sagesse et modération face à ce qui était accompli chaque jour. En fait, Jésus n'aimait pas qu'on le dérange, sauf pour lui donner sa paie ou lui proposer la boisson. Rien ne semblait être difficile pour lui, il n'avait jamais mal. Une fois, Antoine entendit un crissement inhabituel qui fendit le silence du chantier et lui fit manquer un battement du cœur. C'était la carrellette, Jésus venait de se couper. Sans bruit, il se leva, marcha, imperturbable, vers l'arrivée d'eau. De grosses gouttes de sang maculaient le sol mais il ne dit pas un mot. Il avait peut-être beaucoup parlé dans une autre vie, sur un autre chantier, et il décida que ce chantier de Grand Littoral serait muet.

Parfois, il y avait des mots entre les trois hommes. Scie-truelle-burin. Coffrage-joint-linteau. Pour se définir, ils s'échangeaient le nom de leurs outils. Chacun transmettait quelques-uns des éléments de sa spécialité, et c'était un langage. Heureusement, il y avait ces mots pour ramener ces hommes à la surface, pour leur rappeler qu'ils n'étaient pas seuls à turbiner.

Si Claude était dur avec ses équipes, avec ces hommes qui n'étaient que des corps, des mains, du consommable de chantier en chantier, il se montrait tout aussi détestable avec sa propre famille. Dans les écoles, la grève s'était maintenue avec beaucoup de volontarisme. À Pâques, et à l'appel des directions syndicales, le mouvement s'était mis d'accord pour l'organisation d'une grève à cheval sur les vacances des différentes académies. La rentrée avait plongé les parents dans l'agitation la plus complète. Sabrina, occupée au travail ou par ses différentes réunions partisanes, sollicita d'Antoine qu'il prenne une journée pour garder Sofia. Antoine estima que l'occasion était opportune de montrer à sa fille à quoi ressemblaient

ses journées. Claude ne devait pas se présenter avant quinze heures et il aurait toute la tranquillité possible pour garder Sofia tout en maintenant une bonne cadence au chantier.

Badine et curieuse, Sofia fit le tour des activités en cours, elle reçut les salutations de Jésus, et fit quelques tours de brouette avec André. Devant une bétonnière qui tournait en rythme, Antoine porta sa fille afin qu'elle en examine le contenu. La pâte épaisse qui se préparait lui évoqua une sucrerie comestible et Antoine l'empêcha *in extremis* de plonger entière dans les entrailles de la machine. Plus tard, constatant qu'il avait perdu un peu de temps sur la pose de son placo, Antoine se remit en besogne et confia quelques tâches de travail à Sofia. Elle apporta le crayon, soutint le niveau, elle dispersa la poussière de quelques coups de balai. Intriguée, amusée, Sofia se délectait de cette journée hors du commun. Elle apprenait un métier sans s'en apercevoir. Hélas, elle connut rapidement les aléas du travail et lorsque Claude fit son entrée, il ne put se retenir d'exploser.

« Elle fout quoi la minotte ici ? Et sa mère !? »

Antoine crut bon d'expliquer la situation, les grèves en cours et les réunions de Sabrina. Il s'agissait de défendre la retraite de tous.

« Quelle retraite elle pense défendre ? Tu crois qu'on en aura une de retraite ? De quoi elle se mêle ? »

Trop c'est trop, bouillonna Claude qui refusait de souffrir de la vie compliquée des autres. Lui, avait des hommes à diriger, un chantier à terminer. Sofia n'avait rien à faire ici. Elle viendrait avec sa mère lorsque la boutique serait terminée et accessible au public. Il arracha des mains de la fillette des chutes de carrelage avec lesquelles elle s'amusait. Les yeux noirs de Sofia transpercèrent Claude qui ne broncha pas. Mécontente, elle voulut sortir de ce local, quitter ce monde de restrictions, ne plus avoir à supporter autant de gravités contradictoires pour son âge. Elle se mit à pleurer d'un chagrin inconsolable. Les cris ne freinaient pas la colère de Claude qui, bien au contraire, rugit davantage.

« Depuis quand ta femme joue les syndicalistes ? Elle a quelqu'un là-bas, je te le dis, tu devrais te méfier. »

Pour la première fois, Antoine sentit qu'il était sur le point de flancher. Il défia son père du regard, et dans ces pupilles, dans cette âme assombrie d'un homme qui ne s'était pas accompli, il y trouva son propre reflet. Quand Antoine était petit, jamais Claude ne lui proposait de jouer avec lui, de découvrir et de s'éveiller ensemble. Depuis enfant, son père avait parlé pour ordonner, jamais pour complimenter. Les félicitations, les encouragements étaient les seuls mots qu'il avait gardés pour lui. Depuis sa naissance, Claude avait élevé son fils en lui apprenant ce qu'était la dureté d'être un homme. Antoine se sentit anesthésié par la fatigue et la colère. Il prit sa fille par la main et ils rentrèrent chez eux. Il rentrait chez lui et le chantier restait.

Quand il retrouva son calme, Antoine se promit de mener cette opération à son terme, qu'importe la cruauté qu'emploierait Claude pour le faire plier. Malgré les déconvenues, Antoine se plaisait sur ce projet, il y avait déjà ses habitudes. Sur les autres chantiers, il n'y avait rien à voir autour pour eux. C'était des maisons seules dans leur campagne, des champs interminables d'oliviers, de superbes paysages dans lesquels il aurait préféré vivre, se prélasser, plutôt que d'y travailler. Il arrivait qu'Antoine fasse un tour pendant leur pause, il s'allongeait sur un tas de feuilles mortes ou s'installait à l'ombre que projetait un tilleul verdoyant, mais une fois que c'était fait il n'y avait rien d'autre à faire que de retourner aux travaux. Ici, il ne s'ennuyait jamais. Il coexistait avec les autres boutiques de la galerie, les magasins de chaussures qui sentaient le cuir, les rayons frais et leur odeur irrésistible de fromage, les disques des dernières nouveautés de musique au deuxième étage et l'électroménager. C'était tout une communauté d'appareils et d'objets. Pas de soleil pas de pluie, toujours le même temps à l'abri et qui limitait la fatigue. Seuls les vêtements portés par les visiteurs permettaient de deviner le temps qu'il faisait à l'extérieur. D'ailleurs, ils étaient nombreux à venir regarder, chaque boutique en construction amenait son lot d'interrogations et d'espoir. Antoine aimait voir qu'il était vu. Était-ce la même chose avec les autres métiers ?

Pour son père, il n'avait été encore qu'un corps aujourd'hui, et les autres jours. Un corps hérité de milliers d'années d'évolution, qui avait connu des circonstances d'existence bien moins favorables, des conditions extrêmes de survie et qui n'avait aucune raison de se plaindre.

Un corps héritage et qui permettait de réaliser ; il venait de trouver toute la noblesse de ce métier. N'en déplaise à Claude et ses aspirations infernales, de son besoin d'emprise et de tout dominer. Dans

Le Mistral se mit à souffler la nuit — Laury Garcia Haouji

quelques semaines, il prendrait Sofia par la main, il lui présenterait le magasin et il lui dirait : « C'est ton père qui l'a construit. »

Le 3 juin à Marseille, les agents territoriaux de la collecte et du tri de dix des seize arrondissements s'ajoutèrent au mouvement national. Comme souvent dans la cité phocéenne, le conflit se révéla plus explosif que dans les autres villes françaises. Localement, les partisans d'une solution radicale emportèrent les débats quant aux moyens de lutte. Les journées des 10 et 12 juin furent très suivies dans le secteur, et l'intersyndicale CGT-FSU-FO-UNSA, rejointe par la CFDT, organisa plusieurs rassemblements dans la ville.

Un soir, une vive altercation éclata par téléphone entre Claude et sa belle-fille. Sabrina ne se démonta pas facilement. Au contraire, elle se défendit avec justesse, évoquant avec courtoisie la nullité probable d'une pension de retraite pour Antoine qui, à ce rythme, travaillerait toute sa vie sans n'avoir jamais été déclaré par son père. Les propos brutaux de Claude la mirent sur le chemin des cortèges. Le 12 juin, elle se greffa entre les manifestants, maladroite, peu coutumière de l'exercice. Pour la première fois, elle « descendait » dans la rue, pour la première fois elle faisait l'expérience du bitume. Dans la même direction, les corps individuels s'incarnaient en groupe, un groupe qui filait en un seul mouvement, puis ils s'aggloméraient en troupe élargie, s'épanchaient partout dans le centre-ville, et dans les espoirs les plus poussés, ils avaient rêvé de se faire peuple tout entier. Ils venaient de créer une nouvelle identité, unie, active, une fusion éphémère.

Au milieu des pancartes, des sifflets et des chants qui se reprenaient à tue-tête et que tous autour d'elle semblaient connaître, Sabrina manqua d'éclater en sanglots. Que lui arrivait-il ? Elle observa les visages et leurs expressions. Les visages n'étaient plus portés par des personnes, mais ils figuraient des idées, des sentiments, et le groupe livrait ce jour-là sa représentation de la colère. Mais plus ils progressaient, plus elle se sentit ridicule, et chaque mètre parcouru occasionnait des émotions divergentes, l'interprétation d'une pensée contradictoire. Sabrina ne parvenait pas à évaluer s'il s'agissait d'une joie contenue qui tenait à aboutir, ou la crainte de l'impuissance prochaine de leur action face à la détermination de l'État.

Sabrina suivit les deux cents mille — ou peut-être vingt mille selon les décomptes — manifestants jusqu'aux abords du stade Vélodrome. Plus tard, Amar lui apprit que la réunion aurait initialement dû se tenir à l'intérieur, sur la pelouse. Frissons. Jean-Claude Gaudin, agacé par le mouvement, et très inquiet quant au devenir de la candidature de Marseille à la Coupe de l'America, refusa sans ambages de louer le stade à l'intersyndicale.

Elle marcha lentement, avec religion, et l'autorité du lieu la priva de souffle. Sur leur estrade, Marc Blondel et Bernard Thibault prirent successivement la parole, appelant pour le premier à la grève générale, tandis-que de nombreux grévistes sifflèrent le secrétaire général de la CGT pour s'y être refusé. À l'échelle locale comme nationale, la division des syndicats quant à la construction d'un mouvement combatif et l'éparpillement de leur action finirent par décourager les militants.

Mi-juin, le projet atterrit sur les pupitres des membres du Conseil des ministres, et dès la fin du mois, les débats débutèrent à l'Assemblée nationale. Dans une tentative vaine de sauver le mouvement, de faire prévaloir la stérilité du projet, la gauche déposa de nombreux amendements. Le 4 juillet 2003, la réforme Fillon fut adoptée.

Ils avaient voté leur loi et les grévistes n'eurent plus qu'à retourner travailler. Un bref nuage voilant le rayonnement surpuissant du soleil.

Après neuf journées de grève, les trottoirs avaient disparu de Marseille, recouverts par une croûte géante de déchets à l'odeur pestilentielle. Jean-Claude Gaudin qui avait déjà promis de réquisitionner le personnel, enjoignit le préfet de mobiliser l'armée en cas d'entrave à la reprise de l'activité. Quelques opérations de sabotage se poursuivirent, on transperça de coups de couteau les roues de plusieurs camions à benne. Des employés municipaux participèrent au ramassage des déchets, au nettoyage des rues. On ordonna la dératisation systématique autour des conteneurs. Sabrina et ses coéquipiers furent dépêchés pour

la collecte autour du Vieux-Port, d'autres étaient envoyés dans les quartiers sud. Dès 4h30, ils reçurent l'ordre de se tenir prêts, coude à coude avec leurs collègues du centre-ville. Ils les accompagnèrent à reprendre les gestes habituels, à reprendre le travail et débarrasser les rues de tout ce qui n'avait pas attendu et qui s'était accumulé. Plus d'une semaine après la reprise, ils amassèrent jusqu'à cent-cinquante tonnes de déchets par jour. Dans le centre-ville, les ordures barraient l'accès de rues entières, s'accumulaient à des hauteurs impressionnantes, bloquant parfois l'entrée des commerces. Certains habitants exprimèrent leur ras-le-bol en incendiant des tas de poubelles.

Le métier d'éboueur était essentiel, pourtant, il semblait que le travail ne se faisait remarquer que lorsqu'il n'était pas fait. Pendant cinq jours, les marins-pompier se mobilisèrent sans relâche pour venir à bout des cent trente-trois départs de feux. D'opaques colonnes de fumée s'élevèrent dans le ciel marseillais, des dizaines de voitures garées à proximité des montagnes de déchets furent emportées, détruites par le feu.

Sabrina ramassa des quantités inimaginables de déchets au sol. On l'avait prévenue, après tout mouvement social dans le secteur, les reprises de service étaient particulièrement accidentogènes. Il fallait redoubler d'attention, s'économiser le dos et les bras. Malgré les mises en garde, Sabrina se blessa en soulevant un sac dont elle avait sous-estimé le poids. Une douleur vive irradiait son bras droit et ne disparut pas après l'effort. Elle poursuivit son activité, se rendit chez son médecin après sa tournée, courbée et affaiblie. Le généraliste évoqua la possibilité d'une tendinopathie au poignet. L'activité n'ayant été interrompue, l'événement ne pouvait légalement pas être caractérisé en accident du travail. Sa blessure fut donc requalifiée en arrêt maladie, d'autant que l'usure due aux gestes répétitifs était avérée. Sabrina exclut de rester chez elle, la perte d'argent était considérable. Le médecin l'avertit : les douleurs seraient chroniques. Ceci étant, précisa-t-il, son refus l'arrangeait bien car la vigilance de l'État à l'égard des arrêts de travail le contraignait à diminuer chaque fois davantage leur durée. Il prescrivit à Sabrina de puissants antalgiques qui auraient le bénéfice de l'aider à dormir.

De son côté, la Mairie continua de s'inquiéter concernant la Coupe de l'America et elle s'inquiéta à juste titre ; Valence en obtint l'organisation au détriment de Marseille. Excédé, Jean-Claude Gaudin fomenta, dans les semaines suivantes, une vaste campagne de dénigrement des éboueurs. On accusa la fonction d'abriter un foyer d'irresponsables qui ne savaient rien faire d'autre à part dire non, un bastion d'extrémistes.

Cet été-là, il fit très chaud. Des cas d'évanouissement furent remontés auprès des différentes directions de secteur des services de la collecte. Il y avait de tout dans ce métier, et notamment de véritables forces de la nature, des gaillards capables de pousser des centaines de bacs seuls, d'effectuer le travail initialement prévu pour deux, et qui s'en vantaient, jouaient avec les colosses des autres tournées, se comparaient. Leur présence arrangeait bien leur hiérarchie qui pouvait supprimer quelques postes. Tout de même, de ses propres yeux, Sabrina vit ces mastodontes de collègues tomber comme de frêles moustiques victimes des coups de chaleur. Les températures n'étaient pas prêtes de baisser avant la rentrée. Ils avaient été prévenus du phénomène et de ses conséquences lors de réunions organisées par les différents comités d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail. Sous l'effet d'une exposition prolongée à la chaleur, le cœur accélérail son rythme, les poumons luttaiient pour aller chercher une respiration plus profonde. En réponse, le corps se mettait à transpirer excessivement, à perdre une quantité d'eau redoutable. Crampes abdominales, nausées, vomissements, et jusqu'au malaise, les conséquences d'un effort physique intense tel qu'exigé par le métier d'éboueur étaient extrêmes.

Plusieurs fois, ils exigèrent de leur employeur des pauses supplémentaires, en particulier aux heures les plus chaudes de la journée où le thermomètre dépassa régulièrement les trente-cinq degrés. Ils ne furent pas entendus et, au contraire, on leur expliqua que les poubelles d'été constituaient une nuisance pour les usagers. Les rues auraient mérité trois, quatre passages quotidiens. Sabrina s'était habituée à leur parfum, et elles sentaient désormais toutes pareil, mais elle reconnaissait que les odeurs de poubelles fondues lui montaient terriblement à la tête. Les cadences augmentèrent au mois de juillet, en particulier sur les secteurs sud et du centre-ville.

Quel rêve que de vivre en ville ! Blottis dans leurs appartements aux trois fenêtres traversants, certains habitants de la classe moyenne et bourgeoise se faisaient installer des climatiseurs leur permettant d'oublier ce que c'était que de suffoquer en permanence. Chez elle, Sabrina pouvait compter sur deux ventilateurs qui s'épuisaient à répartir un air moite et collant dans la pièce principale. « D'ici 2025 ce sera irrespirable », prédisait José.

Malgré tout, ils rirent beaucoup. Au garage, ils instituèrent un rituel de jeux. Au moment de procéder à l'indispensable nettoyage du camion après le service, il y en avait toujours un parmi eux pour surprendre le reste de l'équipe en les arrosant de grandes projections d'eau. Parfois, l'amusement trouvait un nouveau créneau et, plutôt que de se produire en fin de tournée, au moment de rentrer chacun chez soi, il leur arriva de finir trempés avant d'entamer la journée. Ils s'attelaient au travail l'uniforme lourd, et ils riaient de voir leur pantalon maculé d'eau, le chasuble devenait poisseux, « péguait », se mélangeant à la transpiration qui se produisait dès les premières heures du jour. C'était les matinées préférées de Sabrina. Ce quotidien physique s'égayait donc de solutions récréatives, quoique rendues nécessaires.

Sabrina employait beaucoup de son énergie dans l'importation d'astuces amusantes au quartier. Dans ces appartements qui ne traversaient pas, où l'air s'évacuait péniblement, les habitants souffraient de la chaleur. Ils souffraient déjà au travail, postés à des métiers principalement ouvriers, qui s'exerçaient le plus souvent en extérieur, sous le cagnard marseillais. Pour ceux qui exerçaient dans les usines, sur les chaînes de produits réfrigérés, la situation s'avérait, pour une fois, être une chance qu'ils avaient de leur côté. Enfin, globalement, ils souffraient au travail, puis ils souffraient de retour chez eux.

Un jour, au supermarché, Sabrina fit l'acquisition de centaines de ballons à eau multicolores. Elle les remplit au robinet de l'eau la plus fraîche, accompagnée de Sofia rehaussée sur son petit tabouret antidérapant. À deux, elles confectionnèrent une dizaine de ballons, puis elles se postèrent au balcon, et attendirent. Consolat était un quartier en mutation, qui s'assombrissait de sa jeunesse qu'on disait attirée par l'argent facile et qui prévoyait d'établir tous les réseaux de trafics possibles. Quoiqu'il en était, on y jouait encore beaucoup pour occuper ces longues semaines sans vacances, et par ces chaleurs insoutenables, il valait mieux encourager les enfants à sortir des appartements. Ils y construisaient des cabanes à partir de rien, ils chapardaient des placards des cuisines de quoi organiser un faux pique-nique ; des verres en

plastique, des cuillères en bois, des paquets de pâtes qu'ils éventraient au sol et faisaient semblant de faire cuire. Ils allaient, venaient, dans les entrailles des bâtiments, pour se rincer le visage, pour chercher leur goûter. Ponctuellement, ils se plantaient en bas de l'immeuble, criaient « Maman ! » de longues minutes jusqu'à ce que leur requête puisse être entendue. C'est ce moment que Sabrina choisit pour son premier lancer.

Accroupie derrière la rambarde, elle se releva et d'un geste vif, elle largua une bombe particulièrement gorgée d'eau. Le ballon éclata sur le cadet des garçons du rez-de-chaussée. L'eau se projeta partout sur la dalle en béton bouillante. Un succès. Tous les enfants qui jouaient dehors rirent bruyamment, ils rirent en n'en plus s'arrêter, tous ensemble, jusqu'à l'arrosé qui réclama immédiatement d'être à nouveau visé par un tir. Sabrina se montra au balcon, salua le groupe de garçons, puis elle proposa à Sofia de d'exécuter la farce à son tour. Cette fois, tous les enfants s'avancèrent. Dans un élan de malice incontrôlable, Sabrina suggéra à sa fille d'envoyer quelques ballons supplémentaires. Elles commencèrent le décompte, lentement et les garnements brûlaient d'impatience. Ils appelèrent à être visés, et plus vite. Un... Deux... Trois ! Fracas. La vue de tous ces petits trempés de la tête aux pieds les firent rire à ne plus se tenir. Mère et fille, hilares, se tordirent dans tous les sens, elles se tordirent comme prises par un mal soudain, abdominal ou démoniaque.

Par la suite, la farce devint récurrente, voire quotidienne, et Sofia aussi descendit avec les autres enfants afin d'être prise pour cible. Sabrina se fit congratuler de tous les parents qui trouvèrent bon que cette chaleur puisse occasionner quelques bons moments. Durant ces vacances, les petits qui restaient à la maison souffraient de ces semaines qu'ils trouvaient trop longues. L'été au quartier, mou et apathique, devint plaisantin, vivant.

À l'occasion de ces jeux, Sabrina se fit une amie. Dans les semaines qui suivirent le premier acte, plusieurs voisins se joignirent à la blague. Ils achetèrent des ballons qu'ils préparaient en secret, se cachaient, lançaient leur projectile aux enfants. Chaque immeuble possédait ses artilleurs, et les groupes d'enfants se déplaçaient de bâtiment en bâtiment selon la disponibilité de ballons restants des uns, et l'épuisement du stock des autres. Plusieurs fois, la voisine de l'étage au-dessus prit part à la farce, d'abord à tâtons, puis régulièrement. Si Antoine et Sébastien s'étaient liés d'une amitié fraternelle, Sabrina avait quant à elle eut peu d'occasions d'échanger avec son épouse. Magalie était une femme timide et réservée, deux attributs souvent associés mais caractérisant pourtant deux comportements bien distincts. De sa timidité, Magalie tira son manque d'aisance en société. Elle passait souvent pour mal polie dans le quartier, on se fâchait quand elle roulait au pas dans sa voiture sans dire bonjour. Quant à sa réserve, elle la contraignait depuis toujours à la prudence, à ne faire entrer de nouveaux amis dans sa vie qu'avec parcimonie. Hélas, la jonction de ces deux traits de personnalité était reçue comme de la condescendance aux yeux d'un personnage aussi vif et extraverti que Sabrina. Lorsqu'elle aperçut sa voisine se joindre aux farces, elle n'en crut pas ses yeux. Les deux femmes échangèrent quelques rires discrets, une entente secrète au service de la distraction collective. Ce furent ensuite des mots, des commentaires sur un peu tout, le temps et la chaleur, principalement. Chacune partagea ses astuces pour amener un peu de fraîcheur à l'intérieur. Pour « faire du frais », conseilla Sabrina, elle maintenait les volets fermés toute la journée, ne les ouvrait qu'à la nuit tombée. Magalie lui confia une de ces techniques ; elle passait plusieurs torchons sous l'eau, les entreposait trente minutes au congélateur, puis elle étirait les tissus frais sur chaque fenêtre ou les déposait sur les ventilateurs en marche.

Leurs conversations aboutirent à de nouveaux sujets, elles se firent de plus en plus régulières, et dès le mois d'août, elles s'attendaient le soir au balcon pour continuer à discuter. Un samedi, Magalie se joignit pour la première fois au groupe de voisines qui passaient habituellement le soir dehors avec leurs petits. En bas de l'immeuble, trois gitanes attendaient sa venue avec amitié, avachies dans des chaises longues dépliables ou trempant leurs pieds dans une petite piscine gonflable. Magalie salua le groupe timidement, cherchant son amie entre toutes. Sabrina l'interpella : « Allez, dépêche-toi ! » et l'invita à prendre place sur un muret auprès d'elle. Magalie, qui n'était pas habituée à s'exposer au public, rougit de gêne. Sabrina lui offrit un verre de rosé qu'elle sortit de sa glacière trente litres, puis elle distribua des glaces à l'eau multicolore aux enfants ; des Yéti, des fusées, des Pouss Pouss.

Elles échangèrent des histoires de quartier, rien d'excessif, et rapidement, le silence se fit entre elles. Deux des gitanes se mirent à battre des mains, tragiquement, tandis-que la troisième, une femmes très vieille au regard du désert, entonna un air de sa voix rauque. Honneur, deuil, courage ? Sabrina s'interrogea sur la signification des mots célébrés. Les mots inconnus lui provoquèrent une sensation d'intensité, comme un cri d'origine, un retour aux choses du monde profond. Autour, les enfants courraient en cercle, enchantés, ou peut-être indifférents à cette musique qui ne devait pas être perceptible pour leurs oreilles candides.

Elles profitèrent de cette soirée « en bas » jusque très tard. Sabrina se demanda ; que pouvaient bien faire de leurs soirées les enfants des autres quartiers de la ville ?

Et puis, chaque fois qu'elles étaient de repos, Magalie et Sabrina en vinrent à prendre le café chez l'une ou chez l'autre, dans une décontraction qui leur était naturelle. Elles se recevaient en tenue de maison, interrompaient une séance de repassage ou repoussaient l'heure de préparer le repas pour se voir. Elles en étaient venues à se confier sur leur travail, et partageaient toujours plus de leur intimité. Sabrina confia à Magalie ses inquiétudes après le mouvement contre la réforme des retraites. Elle aimait son métier, mais elle voyait bien que la privatisation progressive du secteur ne se ferait pas au bénéfice de ses travailleurs. Magalie lui parla de son emploi à La Poste ; elle y était bien et leur statut n'était pas prêt de changer. Hélas, avec l'arrivée d'Internet, il y avait moins de courriers, donc moins d'embauches qu'auparavant, et il lui

serait bien difficile de proposer la candidature de sa nouvelle amie. Sabrina se contenta d'un sourire ; malgré tout, elle aimait son métier.

Devant le regard incrédule de son amie, elle lui expliqua ; ce qui lui plaisait surtout, c'était d'être dehors. Il ne pleuvait que quelques jours par an et les hivers étaient doux. Elle raconta à Magalie combien, enfant, elle avait aimé le risque. Elle avait toujours préféré traîner avec les garçons. Ni les blessures ni les punitions ne l'avaient jamais effrayée. Elle n'avait pas été une petite fille de son époque, lui dit-elle en retroussant son bas de pyjama. Elle découvra les cicatrices qui striaient ses genoux, les bleus à répétition qui avaient laissé des marques indélébiles sur ses tibias. Non, elle n'avait jamais prêté attention aux poupées de tissu que leur fabriquait Maryse à elle et sa sœur. Elle avait joué à la course dans le parc à enfants, elle avait aidé les garçons à chercher les vers au pied des arbres qu'ils glissaient ensuite dans la culotte des filles. Ce n'était pas un métier à la mode pour les femmes, poursuivit-elle, mais l'ambiance était bonne avec son équipe et ils jouissaient encore de nombreux avantages.

« Et puis, pour faire quoi d'autre ? Qu'on m'envoie aux caisses ? »

Sabrina compara sa situation à celle des filles qui avaient autrefois été ses camarades de classe. Il y avait eu la coiffure, il y avait désormais le travail aux caisses, avilissant, aux cadences impossibles.

« Tout une vie à attendre tristement le jour de la retraite et mourir le lendemain ! S'ils ne changent pas mon statut, moi je pourrais partir avant. »

*

À cette époque, les commerces de quartier avaient définitivement disparu. Ils n'avaient pas été remplacés mais plutôt surpassés. Les « grandes surfaces » qu'ils disaient, poussaient un peu partout autour de la ville et s'érigeaient en pagodes modernes que l'on visitait plusieurs fois par semaine. Tels des points cardinaux, chaque bordure de Marseille avait son complexe commercial. Pour les quartiers nord, c'était Grand Littoral. D'abord sceptiques au moment de la construction qui avait délogé près d'une centaine de familles, les habitants des quinzième et seizième arrondissements finirent par trouver à ce projet un espace qu'il leur avait longtemps manqué.

Quand elle eut son permis, Sabrina proposa à sa mère de fêter l'événement en l'emmenant déjeuner à Grand Littoral, rien que toutes les deux. L'itinéraire principal qui permettait d'accéder au centre commercial se faisait depuis le grand rond-point de la Castellane. De là, une route ondulait jusqu'en haut de la colline où se situait le bâtiment principal, une route bien faite, encadrée par des pins, et à mesure de l'ascension, la vue de plus en plus dégagée ouvrait sur la mer, son port autonome, les bateaux garnis de marchandises ou de croisiéristes. On pouvait voir jusqu'à l'Île de Riou. Maryse, que les célébrations ne faisaient pas tenir en place, s'émerveillait du spectacle, s'écriait le visage hors de la fenêtre : « Mon Dieu que c'est beau ! Le ciel, la mer ! » La route ondoyait face au rivage, et c'était admirable à voir, comment les courbes de cette route s'enroulaient, tournoyaient, serpentaient, répondaient au scintillement des eaux par leur propre danse. Puis, muettes, les premières façades du centre commercial apparaissaient. La route commençait alors à dévier, et c'était tout discret, on ne s'en apercevait pas immédiatement, les regards étaient encore fixés sur la mer, seul le conducteur se rendait bien compte ; le véhicule gagnait les hauteurs de la colline, et bientôt le parking.

Dès l'entrée, l'éclairage pâle donnait un aspect laiteux au décor. Les portes coulissantes qui s'ouvraient au visiteur laissaient croire qu'il était arrivé dans un nuage, un paradis vierge. Maryse avait promis d'offrir à sa fille un petit quelque chose pour la féliciter, et les deux femmes déambulèrent de boutique en boutique, de rayon en rayon. Sabrina observait avec curiosité les comportements nouveaux que tous ces produits cumulés leur faisaient faire, les gestes perdaient en précision, devenaient accumulateurs ; tout était à portée de main, il suffisait de se servir. Elles avaient regardé les abats-jour, les lampes et les bougies, elles avaient contourné le rayon jardinerie, farfouillé les babioles en déstockage. Finalement, elles entrèrent dans une boutique de linge de maison et Sabrina opta pour une paire de pantoufles molletonnées remarquablement confortables pour leur prix. Elle essaya de payer à la caisse à la place de Maryse mais sa mère insista ; avec cette voiture, c'était une vie nouvelle qui se présentait.

S'en suivit une longue hésitation sur le choix du restaurant. Le Flunch paraissait plus accueillant, avec son stand de frites à volonté placé au centre de la salle, ses banquettes ramollies en cuir et ses jeux pour enfants. Maryse rappela l'absence de Sofia qui était avec Antoine, l'inutilité de s'infliger le tumulte incessant des innombrables garnements présents, et elles finirent par se mettre d'accord sur une table chez Paul, en terrasse intérieure. Maryse avait trouvé le concept étonnant, le pain sec mais la décoration inhabituelle. De tout temps, la mère de Sabrina s'était qualifiée de femme d'intérieur et elle se sentait très éloignée du Marseille des après-midis lascives, des plages et des terrasses. Non, elle ne comprenait pas que l'on puisse payer pour s'attabler à ces tables surexposées au soleil qui encerclaient le Vieux-Port, où l'on payait très cher pour manger mal et où l'on finissait irrémédiablement avec une insolation. Depuis la table où elle s'était postée avec sa fille, la vitrine d'une nouvelle enseigne de chaussures exposait une offre à prix cassés. Maryse prit un plaisir immense, salubre, à commenter la collection, à détailler chaque article tout en savourant son sandwich froid. Comme une évidence, elle avait fini par résoudre : « C'est une très bonne idée ce centre commercial, ça fait passer le temps. »

Rapidement, Grand Littoral avait gagné le cœur des familles. Pour faire les courses, pour promener, dans une religiosité évasive, on y avait trouvé de quoi se changer les idées, on prolongeait l'espace de son salon. Plus besoin d'aller en ville, de fréquenter cette abominable Rue Saint-Ferréol étrangère et monotone. Sur le sol lisse et toujours propre en imitation marbre, Sofia avait trouvé un excellent terrain pour y faire ses premiers pas, sous l'observation émue d'Antoine et Sabrina. Des regards complices s'échangeaient avec les parents de leur âge qui portaient de jeunes enfants aux bras, ou regardaient les plus grands s'exercer à courir et à sauter. Grand Littoral offrait la garantie de se retrouver, les adolescents se rencontraient, les adultes tombaient sur des voisins avec qui ils s'arrêtaient discuter, affalés sur leur caddie qu'ils venaient de remplir. C'était sans chichi, une excursion d'apparence et sans contresens. Combien de fois Sabrina s'y était rendue encore vêtue de sa tenue de travail ?

Le mercredi, Sabrina et sa mère prirent l'habitude de faire un tour aux magasins. Maryse ne cessait de rabâcher à Nadia : par chance, elle pouvait compter sur sa cadette pour la sortir un peu. Le monde changeait autour, à l'extérieur, dans les quartiers. Il y avait chaque jour de quoi se plaindre davantage, de quoi réclamer aux mairies de secteur ; des moyens, des transports, des rénovations d'infrastructures, mais Grand Littoral, avec son animalerie au deuxième étage, ses chiots adorables qui venaient léchouiller les mains tendues des petits et des grands, ses restaurants et ses boutiques modernes, avait une saveur indicible, celle, peut-être, d'un îlot de repos.

Un jour cependant, un incident vint gâcher l'excursion. Avec Antoine qui travaillait du matin au soir pour boucler le chantier de la boutique, Sabrina finit par avoir la charge presque exclusive de Sofia et des courses. Elle s'était habituée à son rythme de travail à la collecte mais parfois le manque de sommeil la rendait fébrile. Il faisait toujours très chaud en ce mois d'août, le mot « canicule » revenait dans toutes les bouches et c'était à peine si l'air marin parvenait à faire baisser un peu les températures à la nuit tombée. À la maison, les ventilateurs agitaient leurs pâles sans discontinuer et il fallait beaucoup de sang-froid pour accepter le désastre qui se propageait.

Sabrina s'empressa de terminer sa tournée, elle négligea de se désaltérer et se précipita chez Maryse qui gardait Sofia. Elle fila de son local à toute vitesse, l'estomac vide et la langue sèche, le visage poisseux par la moiteur d'un temps qui ne se mettait jamais à l'orage. La Citroën Saxo ne possédait pas de climatisation et Sabrina fulmina après cet air étouffant qui s'engouffrait par les fenêtres et la prenait à la gorge. Malgré tout, il fallait maintenir cette aération en continu et la bonne stratégie à employer demeurait encore d'excéder la vitesse autorisée de quelques kilomètres à l'heure et d'éviter tout arrêt même obligatoire.

Quand Maryse ouvrit la porte, elle retrouva Sofia qui traînait au milieu du salon sur le carrelage frais, échevelée et en culotte. Elle remercia sa mère, somma à Sofia de s'habiller. Sabrina ne prêta ni attention aux taches de chocolat qui ornaient les vêtements de sa fille, ni à ses doigts qui venaient de pétrir de la pâte à modeler et qui retenaient encore des amas colorés sous les ongles. Cela faisait plusieurs jours que Sabrina reportait les courses pour la maison, et, surtout, l'achat du cartable pour la rentrée de Sofia au cours préparatoire.

Ce même soir, elle avait promis à Antoine de préparer une bonne sauce tomate et elle se souvint d'une recette qui incluait des câpres. Comme rarement, les rayons en enfilade lui donnaient le tournis. Où les rangeaient-ils ? Devant le choix de dizaines de marques différentes, elle hésita. Elle saisit un pot en verre dont l'étiquette en italien la rendit nerveuse — décidément les langues étrangères ce n'était pas pour elle ! — puis elle opta pour un pot plus grand mais qui évoquait moins la gastronomie que le premier. Celui-ci ou l'autre ? Les deux ? Elle manqua d'air, scruta au-dessus d'elle en direction des sorties de climatisation. Elle passait beaucoup de temps chaque semaine entre ces rayons. L'obtention du permis et l'achat consécutif du véhicule ne furent pas longtemps une promesse de liberté et, au fond, elle ne l'avait jamais réellement envisagé comme tel ; elle en avait besoin, tout simplement.

Sofia, qui avait définitivement grandi et n'entraîna plus dans le petit siège étroit du caddie, jouait à se perdre dans le magasin quand elle se cogna bruyamment la tête contre la languette d'une étagère.

« Je t'ai dit de ne pas courir ! »

Tout à fait exaspérée, Sabrina, attrapa l'enfant et se dirigea aux caisses. L'air frais des surgelés soufflait fort à cet endroit et elle commença à se sentir mieux. Néanmoins, elle savait bien que toutes ces températures artificielles ne devaient pas être très bonnes pour le corps. Elle regarda les hôtesse de caisse faisant défiler à une allure folle et dans une totale indifférence des kilomètres d'articles, d'aliments, de produits d'hygiène et d'entretien. Comment faisaient-elles ? À leur place, assise sur un tabouret bancal et dans le froid, le carillon des codes barres finirait à coup sûr par l'assoupir.

Le prix total des achats était anormalement élevé, Sabrina se pencha sur le contenu de son panier. Le cartable était peut-être hors budget, mais elle souhaitait faire plaisir à sa fille pour cette rentrée si spéciale. Puis elle vit Sofia attrapant des paquets de biscuits cachés dans le caddie ; elle venait d'être repérée. Elle écouta sa mère la réprimander, non, elle ne pouvait pas tout acheter, il fallait être raisonnable dans la vie, qui lui avait appris le contraire ? Une voix venue de la file d'attente la sortit d'affaire :

« ...Sabrina ? Je ne t'avais pas reconnue ! Alors, tu deviens quoi ? »

Instinctivement, Sabrina poussa son chariot pour l'éloigner d'une éventuelle indiscretion du regard de son ancienne camarade de classe. Les deux femmes échangèrent quelques phrases de circonstance, des « toujours pareil et toi ? », des remarques sur la canicule, sur le temps qui passait.

« On revit depuis qu'on a quitté le quartier. »

L'humiliation raidit Sabrina qui ne sut quoi dire. Le sang battait fort dans ses tempes, elle eut envie de se justifier : bien sûr qu'ils allaient acheter, eux aussi. D'ailleurs, Antoine était du métier, ils feraient beaucoup de choses par eux-mêmes, il y aurait de la mosaïque au sol de la salle de bains et des meubles encastrés. Elle aurait voulu disparaître entre les rayons, elle maudissait ce supermarché qui n'était toujours pas assez grand pour la rendre anonyme, pour invisibiliser sa situation. Son amie, ce fantôme du passé dont elle avait oublié le prénom, signala deux adorables petites filles qui s'étaient approchées de Sofia et tournoyaient joyeusement autour d'elle en exécutant des figures de gymnastique remarquablement souples.

« Je travaille dans un bureau près d'Aix. Bon, on y va, le bonjour à ta sœur ! »

Quand, acquittée de son devoir de remplir les placards, la placidité des rues, le calme de la voiture heurtèrent Sabrina. À l'arrière, Sofia se gointrait de sucreries sans réserve, sans interruption, omettant jusqu'à l'étape de mastication. Sa fille comblait un vide qu'elle ne percevait pas encore comme tel, mais il existait déjà, dans toute sa force. Sabrina conduisait sans réfléchir aux variations du moteur, aux vitesses qu'elle poussait mécaniquement. Devant elle, défilaient les rues qui l'avaient vu grandir, des rues dégradées, oubliées des services publics, comme rayées de la carte. L'opulence inépuisable des magasins, les lumières éclaboussantes, les expositions de produits qui sentaient le plastique neuf et la surenchère, tout cela lui apparut comme un spectacle, comme un affreux mensonge. Privation et excès, espoir et impatience s'entrechoquaient dans sa tête et à mesure des fins de mois difficile, des économies impossibles, s'installait un sentiment de colère. C'était une époque de promesses et de doutes. Si leur projet n'aboutissait pas, quelque chose finirait par se briser définitivement en elle.

À l'appartement, elle rangea les commissions sans parler, s'arrêtant parfois pour essuyer une goutte qui perlait le long de son front. Sofia lui demanda : « Tu m'apprendras à faire la roue ? » et Sabrina n'eut pas le temps de lui répondre qu'elle vit sa fille tomber de fatigue sur le canapé.

Sabrina maudit ces périphéries, ces gens qui partaient du quartier et ne donnaient plus de nouvelles. Vitrolles, Marignane, Ensues, tous ces lieux qui n'étaient rien auparavant sonnaient désormais comme des

Le Mistral se mit à souffler la nuit — Laury Garcia Haouji

constellations inatteignables. Dans leur logement de standing, derrière leurs baies vitrées, elle imaginait ses anciennes camarades de classe se retrouver au café pour se moquer d'elle, moquer son quotidien, et peut-être même ; lui porter la guigne.

Le monde serait meilleur pour Sofia, elle se le promettait, le travail lui permettrait de tout arranger. Sa fille aurait un avenir, des diplômes, elle irait loin. Elle se battrait pour qu'elle tourne, cette fichue roue.

L'école de Sofia ne se trouvait qu'à quelques minutes de marche, pourtant, chaque trajet se changeait invariablement en expédition. Avec leurs journées de travail complètes, leurs horaires décalés, irréguliers, résoudre la problématique du transport scolaire devint un exercice périlleux pour Sabrina et Antoine. Ils avaient réfléchi, calculé, et Maryse, malgré toute son extraordinaire bonté de grand-mère toujours prête à porter secours, était elle aussi contrainte par son travail auprès de Monsieur Jourdan. Ainsi, plusieurs fois par semaine, c'était seule que Sofia allait devoir se rendre à l'école.

Au cours de cet été caniculaire précédant l'entrée au cours préparatoire, Sabrina entraîna Sofia à parcourir le chemin depuis la maison jusqu'à l'école. Elles avaient réalisé l'itinéraire ensemble, s'arrêtant aux portions les plus délicates afin que Sabrina prodigue ses consignes. Il n'y avait pas de passage piéton dessiné sur les routes fracassées du quartier et l'absence de signalétique ne signifiait pourtant pas l'absence de danger. Sofia devait franchir deux intersections, changer de trottoir à quatre reprises, traverser le tunnel ferroviaire sombre qui divisait le quartier à sa moitié. Elle apprit à sa fille à regarder d'abord à gauche puis à droite, à prêter attention aux bruits d'engins et de véhicules. Elle exigea d'elle une vigilance particulière vis-à-vis des automobiles, mais aussi des « scooters », ces mobylettes puissantes et convulsives qui déferlaient à toute allure sans prévenir. L'une d'elles avait envoyé un enfant à l'hôpital deux années auparavant et Sabrina ne contenait pas son anxiété à l'évocation de cette histoire.

Sofia n'était pas de ces enfants turbulents que la moindre tentation de désobéir emballait, mais Sabrina la défendit tout de même de dévier de son itinéraire. Aussi, après l'avoir avertie des voitures qui roulaient trop vite, des voies piétonnes réduites à certains passages, elle lui parla des hommes qu'elle pouvait rencontrer sur son chemin et à qui il ne fallait pas répondre. Un spasme nerveux traversa l'enfant et Sabrina la rassura ; tout irait bien. De fait, Sabrina n'allait pas laisser sa fille seule. Des mamans du bâtiment C lui avaient déjà confirmé qu'elles accompagneraient parfois leurs petits, ces jours-là Sofia pouvait se joindre à leur départ, elles veilleraient également sur elle.

Quelques jours avant la rentrée, Sabrina planifia la répétition finale. Cette fois, elle décida de ne pas accompagner Sofia. Accoudée au balcon en attendant de voir apparaître sa fille qui descendait les escaliers, elle s'attrista : « Je n'ai plus le temps de rien. »

*

Absolument. Depuis qu'ils vivaient au bâtiment D, la jeune femme novice et maladroite s'était changée en maîtresse de maison de plus en plus confiante. Très vite, Sabrina s'était aperçue de l'incompatibilité de sa personnalité avec les fonctions nouvelles auxquelles elle devait répondre, de l'incongruence de l'amusement face aux exigences de l'existence à deux, puis à trois. Souvent, la voix de sa mère s'introduisait dans sa tête. Sabrina entendait ses conseils comme autant de critères pour qu'un ménage fonctionne : « Un intérieur propre se reconnaît aux vitres, ne les néglige pas. Pense aussi à ne jamais laisser de dentifrice séché dans le lavabo. »

Sabrina avait déposé son ingénuité chez Maryse, à son domicile d'enfant, et son visage aussi avait changé. Elle n'avait pas perdu son naturel espiègle et enjoué pour autant, mais un air grave, responsable, suivait immédiatement toute forme de relâchement. C'était des sourcils plissés, des commissures de la bouche resserrées, pour y laisser passer des soupirs, des expressions déterminées et raisonnables. Il y avait tellement à faire. Au cours des premières semaines après leur emménagement, elle avait pris de fâcheuses habitudes, traînant en pyjama, conversant des journées entières avec des amies qu'elle invitait à prendre le café, pour voir l'appartement, mais surtout pour se protéger de la solitude. Ces visites lui avaient apporté

un peu de réconfort, elle s'était sentie si seule, du matin très tôt jusqu'au soir très tard au retour d'Antoine. Cet environnement calme et muet avait les apparences d'un territoire endeuillé et l'avait ramenée à une époque qu'elle pensait derrière elle.

Aujourd'hui, Sabrina repoussait les invitations. Autrefois compréhensif et discret, Antoine émettait des reproches de plus en plus fréquents. Il ne supportait pas de retrouver un appartement en chantier quand il rentrait du travail. Ne pouvait-elle pas s'organiser autrement ? Elle avait toute l'après-midi pour elle ! En effet, pendant qu'elle se donnait du bon temps, Sabrina prenait du retard. La vaisselle s'accumulait, la cuisinière se graissait, le linge se multipliait, formait des piles qui perdaient l'équilibre, s'édifiait en tours étourdissantes. Bien sûr, elle recevait Magalie, mais jamais trop longtemps. Sabrina ignorait ses anciennes connaissances, elle faisait mine de ne pas entendre lorsque l'une d'entre elles se présentait en bas du bâtiment pour la solliciter, elle fermait les volets, ne répondait pas quand on frappait à sa porte. Si le téléphone sonnait, elle se figeait, s'immobilisait le temps d'écouter la voix qui l'implorait sur le répondre. La sociabilisation la désorganisait.

Sabrina ne pouvait feindre d'ignorer cette phrase puissante et féroce que sa mère ressassait lorsqu'elle rentrait du travail et constatait le désordre qui régnait dans les chambres. Elle convoquait ses filles, scrutait leurs regards pour y trouver un peu de compassion, et à la manière d'un avertissement Maryse professait : « Vous verrez quand vous aurez un homme à la maison ! »

Depuis qu'elle était à la benne, c'était tout juste si elle pouvait passer quelques heures auprès de Sofia en semaine. Elle travaillait, elle s'occupait de la maison, puis elle dormait. Par chance, Sofia réclamait peu, jouait en silence dans le salon avec des figurines qu'elle faisait parler, inventait des histoires et mettait en scène des vies extraordinaires. Sabrina aurait aimé pouvoir l'inscrire à des activités, l'accompagner à des cours le soir, mais elle n'en n'avait ni les moyens, ni le temps.

Devant sa mère, devant sa sœur, Sabrina dressait le tableau d'une existence idéale ; sa vie la comblait de joie. Elle fabriquait des histoires, elle en rajoutait. Au cours de l'été 2003, Sabrina mentit éhontément à propos de journées à la plage. Elle commenta la douceur de l'eau, répondit aux questions de Maryse avec un large sourire ; non il n'y avait pas grand monde, oui elle avait flâné sur les rochers jusqu'à la nuit tombée. En réalité, elle ne devait son teint hâlé qu'à la génétique, aux petits quarts d'heure passés sur le balcon, lorsque le soleil pénétrait à grands rayons et qu'elle en profitait pour étendre son linge, et surtout, à son travail. La sophistication du mensonge alla jusqu'aux promesses. Sabrina jura à ses nièces qu'elles iraient ensemble au Frioul à la Toussaint, espérant que l'échéance soit assez éloignée pour tomber dans l'oubli. Nadia goûta à ses mots, elle but son café en silence avant de gronder sévèrement ses filles sans aucune raison.

Toujours, Sabrina repartait de chez Maryse avec des restes de plats qu'elle acceptait sous l'insistance de sa mère. Elle feignait de se vexer : « Il y a à manger à la maison, les placards débordent ! » Elle ne voulait pas faire savoir que deux paies ne suffisaient pas, et qu'ils avaient de plus en plus de mal à faire leurs courses. Oui, la nourriture de sa mère lui manquait. Était-ce la seule chose qu'elle regrettait ? C'était sa vie d'enfant qu'elle regrettait. Elle le taisait, préférant mentir sur à peu près tout ; son travail, l'avancement de leur projet, la décoration du salon. Nadia n'était jamais venue chez eux, qu'est-ce que cela pouvait bien changer ? Un jour, alors que Sabrina caressait les cheveux de ses nièces, qu'elle leur tressait de larges nattes et les décorait de barrettes à paillettes, Lilia lui dit : « J'aurais préféré que tu sois ma maman. » Ce fut là sa plus grande récompense. Sabrina avait emporté cette phrase chez elle, elle la maintenait au creux de son cœur, elle se la répétait le soir avant de dormir, ou bien après l'une de ces disputes qu'elle avait avec Antoine et qui devenaient de plus en plus fréquentes à propos d'argent.

Les équipes de Claude se plaignaient des journées trop longues, des règles idiotes qu'il leur imposait et les ouvriers étaient de plus en plus nombreux à fuir ce patron tyrannique également devenu mauvais payeur. Antoine n'était toujours pas déclaré, et cette situation suscitait la révolte de Sabrina. Son père le traitait comme l'un de ses ouvriers, et encore moins. Jusqu'à quand cette situation allait-elle durer ? Devant la tiédeur d'Antoine à l'égard de Claude, Sabrina se fâchait des jours entiers. Elle espérait le faire réagir, et que les choses changent. Antoine demandait qu'elle lui accorde sa confiance et le laisse faire. Malgré tout, il était difficile de lui en vouloir. La colère, il valait mieux l'ajourner, privilégier le soutien inconditionnel. Dans ce quotidien pas simple, fait de tracas financiers et de projets auxquels il fallait croire, la constitution

d'un couple devenait une condition étroite de survie, un soutien moral, et bien qu'inavouable, une manière de partager les frais.

Sabrina était passée du foyer de sa mère au sien sans avoir eu le temps de s'interroger sur le comportement qui était attendu de ce rôle. De ce qu'elle s'était figurée, la rupture avec sa vie d'adolescente supposait de devenir un autre personnage. Du jour au lendemain, il lui a fallu choisir, figer l'image de la femme qu'elle allait devenir et qu'elle serait peut-être pour le restant de ses jours. Parfois, Sabrina se sentait prise en tenailles, entre deux forces écrasantes. Elle était tout de même partagée entre les intimités qui lui parvenaient de son environnement et les sourires de femmes confiantes, qui se suffisaient à elles-mêmes, que projetaient les publicités à la télévision. Elle aurait aimé avoir le courage de faire tout ce dont elle se vantait, « jouer les modernes » en déambulant seule et que la compagnie d'Antoine ne lui soit pas essentielle.

Sabrina aimait cet amour total qui les unissait avec Antoine, et elle refusait de s'imposer à chercher un autre modèle. Elle pressentait quelque chose de malhonnête aux sermons d'époque sur l'injonction à ne penser qu'à soi. Elle se méfiait des songeries individualistes cherchant toujours plus à éloigner les humains les uns des autres. Sabrina avait rêvé de cette installation et maintenant elle était chez elle. Cette relation était son équilibre et sa dignité. Oui, elle se donnait du mal pour que tout soit parfait. Quand ils étaient brouillés depuis trop longtemps, c'était elle qui prenait l'initiative de faire la paix, elle qui préparait un bon repas pour signaler la trêve. Dans ces moments, Antoine prenait place à table, elle le servait et attendait qu'il complimente la nourriture.

Sabrina se tenait debout à ses côtés, immobile devant les événements.

*

Malgré son cartable trop lourd, les livres trop nombreux qu'avait glissés Sabrina pour parfaire son essai dans les conditions du réel, sa fille, son petit bébé, ne courbait pas le dos, portait déjà sur son visage un air grave et déterminé. Il faisait frais ce matin, l'air tiède d'été se dérobaient enfin. La ramure des arbres jaunissant signifia à Sabrina un sentiment nouveau, une nostalgie heureuse qu'elle ne parvint à définir sur le moment. C'était la fin d'une saison, les feuilles commençaient à se jeter au hasard et il fallait trouver dans tout changement une joie cachée, un sens merveilleux.

Sofia lança un dernier regard à sa mère par-dessus l'épaule et partit. Le chemin qu'elle parcourait n'était guère différent de celui qu'elle avait emprunté jusque-là pour se rendre à la maternelle qui jouxtait le primaire, mais elle savoura chaque instant de sa première ascension vers l'école des grands, celle où elle enfin allait apprendre à lire, écrire, et compter. Son cœur battait la chamade sous sa veste en jean et elle détacha les premiers boutons. Ornées de têtes d'ours adorables, les pièces circulaires en métal lui parurent bien ridicules et elle espéra sans réserve ne pas avoir à porter cette veste le jour de la rentrée.

Une joie indicible l'accompagna sur ce premier trajet et elle retrouva ce bonheur chaque fois qu'elle eut l'occasion de se rendre à l'école toute seule. Très vite, Sofia refusa de marcher avec les écoliers du bâtiment C et elle supplia sa mère de l'autoriser à se tenir à distance des autres enfants. Sabrina accepta à deux conditions : seulement quand la météo le permettrait et qu'il ferait jour aux heures de départ. Les matins noirs d'hiver l'inquiétaient beaucoup, de même que les ciels orageux, menaçants, et dont elle s'étonna qu'ils n'effrayaient pas son enfant. Sabrina informa ainsi ses voisins des exigences de sa fille et elles lui promirent de garder un œil discret sur Sofia sans jamais l'importuner.

Ce que préférait Sofia, c'était le trajet du soir, quand elle n'était pas tenue par la première sonnerie du matin et qu'elle disposait de tout son temps pour flâner, pour capter son environnement. Elle raffolait du bruissement des branches sur son passage, elle s'amusait d'entendre l'écho de ses pas quand elle passait sous le pont-ferroviaire. Elle s'arrêtait devant les haies, jouait avec les baies rouges que donnaient les arbustes de houx. À la cantine, elle rompait en plusieurs petits morceaux le pain que déposaient les tatas sur son plateau et les rangeait discrètement dans son cartable en attendant la fin des classes. Sur le chemin retour, elle faisait halte chaque fois auprès du même muret, s'extasiait devant les fourmis débarquées par centaines autour de la mie séchée. Elle collectionnait les feuilles tombées des arbres, ramassait les canettes

de soda qu'elle apportait à la poubelle. Elle aimait la couleur rose que prenait le ciel après une nuit de mistral, la forme changeante des nuages sous le souffle du vent. Elle attribuait des silhouettes aux étranges formations, ici un chien, plus loin un serpent. Il n'y avait aucune limite. C'était tout un monde.

Sofia se délectait. L'entrée dans l'univers des adultes c'était celui des marches solitaires, des observations. Elle attendait avec délice ces moments de rêverie qui la soulageaient du désordre des autres élèves. Cette année, ils apprenaient à lire et cette grande nouveauté rendait ses camarades turbulents. Rien ne semblait pouvoir les adoucir. Maîtresse Édith, avec ses cheveux couleur de feu, sa taille grande et large et sa voix gueularde, avait tout pour inspirer la terreur mais en vain ; les journées de classe étaient toutes semblables au vol d'un essaim bruyant et tapageur, infatigable.

Malgré tout, Sofia s'appliquait en classe, et plus ils chahutaient autour d'elle, plus elle se retirait dans son nouveau domaine. Elle trouvait dans l'association des lettres en syllabes, puis en mots, un immense pouvoir, une respiration. Était-ce une prédisposition qui venait d'apparaître ? Sabrina jubilait de découvrir son enfant aussi studieux, et peut-être même, l'espérait-elle, doué. Les devoirs du soir n'étaient pas le supplice auxquels les enfants se rendaient péniblement mais un plaisir. Sofia faisait défiler les aventures de Gafi le fantôme à toute allure, lisait systématiquement plusieurs pages de plus qu'il n'était demandé dans son cahier de devoirs, elle levait le doigt pour poser des questions en classe. Lorsque l'institutrice commandait sévèrement à ses élèves d'ouvrir leur livre de méthode, c'était pour elle comme accéder à une partition. Sofia suivait les mots avec son doigt, les lettres composaient une mélodie harmonieuse. Elle ouvrait les pages et c'était un autre réel qui parlait. La lecture devenait... une entente.

Pourtant, les premières joies de l'apprentissage évoluèrent rapidement en lourd fardeau. Édith distribuait de nombreuses récompenses à Sofia, des bons points, des chocolats. Chaque fois elle entendait des rires, des messes basses, et des accusations : « Traître ! », « Pourquoi tu fais ça ? » On cessa brutalement de l'inviter à jouer, on hésita à s'asseoir à ses côtés. L'école préparait les élèves à un monde nouveau, sans vraiment savoir lequel, et pour Sofia ce fut bientôt celui de la division.

Au mois de novembre, Sofia se fit quelques amis et la situation s'améliora. C'était l'époque du ramadan et les élèves manquaient terriblement de sommeil. Ils dormaient en classe, ils dormaient pendant la récréation, ils dormaient à toute occasion qui se présentait. Ils veillaient tard le soir, excités par l'iftar qui regroupait les familles jusqu'à des heures pas possibles. En cuisine ça s'agitait. Les femmes pétrissaient le pain, garnissaient des bricks de viande et d'épices, mijotaient d'interminables soupes, saupoudraient de sésame et enrobaient de miel des pâtisseries toutes les plus irrésistibles les unes que les autres. Le spectacle se jouait sous le regard admiratif des hommes, usait la patience des enfants qui tressaillaient de pouvoir goûter aux délices à venir. Les petits se gointraient de friture et de sucre et refusaient le lit quand on en décrétait l'heure. Ils avaient le ventre si lourd, les veines chargées de tant de nutriments qu'il leur était impossible de s'allonger. Sofia entendait tout de ces mouvements, et les entrées, les passages entre les appartements résonnaient dans l'immeuble jusqu'au milieu de la nuit. Dans sa chambre silencieuse, elle se tordait d'envie et d'intrigue pour ces festivités.

Un matin, au moment de retourner en classe après la récréation, Sofia aperçut le corps assoupi d'un garçon qui reposait dans un angle aveugle de la cour. Elle s'empressa immédiatement de le réveiller et secoua avec énergie la doudoune matelassée de l'endormi avant qu'il ne rate sa leçon. C'était elle ou personne d'autre. Il y avait tant d'élèves dans cette école, le plus probable, c'était que le petit allait être oublié ici, oublié de ses instituteurs et de ses camarades, dans le froid de l'hiver nouveau.

*

Depuis qu'elle l'avait sorti de son sommeil, Sofia retrouvait Yannis à chaque récréation du matin. Ensemble, ils occupaient le quart d'heure imparti, déplaçaient des tas de feuilles mortes, cherchaient des cailloux entre les racines des arbres qu'ils troquaient ensuite comme une monnaie d'échange. Parfois, ils évoquaient les classes qu'ils suivaient. Yannis était plus âgé d'une année mais il se plaignait des difficultés qu'il rencontrait pour apprendre à lire. Il n'aimait rien des lettres et de l'orthographe, et la grammaire ou la

lecture le condamnaient au mutisme le plus total. L'an passé, Édith avait renoncé à lui enseigner quoi que ce soit dans ce domaine. Pourtant, ce n'était pas faute d'avoir essayé, se justifiait-elle ; sur le carnet de liaisons que devaient présenter les élèves à la maison chaque semaine, elle avait rédigé de nombreuses remarques et conseils. Les parents de Yannis jonglaient chacun avec plusieurs emplois et s'échinaient à éduquer un nombre important d'enfants. Édith avait fini par s'agacer ; comment était-il possible de vivre de manière aussi inconsidérée ? Elle les avait convoqués à plusieurs reprises, et ils n'avaient jamais pu se soustraire au travail. Poser une journée, se plaignaient-ils, leur coûterait beaucoup ou n'était pas autorisé. Elle se raidit ; elle aussi avait trop d'enfants à éduquer, trop de travail, un programme à avancer ! Finalement, elle trancha ; ce n'était pas à elle de rectifier le tir de cette éducation manquée. Yannis avait donc passé son année de CP endormi sur son pupitre en bois. Il écoutait parfois, rêvait souvent, s'inventait des histoires merveilleuses qu'il racontait à Sofia, admirative. Il n'embêtait personne, c'était un enfant né pour l'évaporation, pour l'immatériel. L'école ne savait pas quoi faire de cela.

Un jour, Yannis se présenta à Sofia taciturne et cafardeux. « Je suis encore puni. » Il lui parla des crises que lui faisait son père après chaque mauvaise note, des mains qu'il levait au ciel pour qu'on le comprenne. Qu'avait-il fait pour mériter des enfants aussi fainéants, si peu reconnaissants du travail de leurs parents ? Quand il essayait de prier, Yannis appelait après l'indulgence de Dieu et se défendait ; ce n'était pas de sa faute, il aurait beaucoup aimé faire mieux. En plus de ses cinq frères, il y avait toujours du monde à la maison, constamment une raison de se réunir. Aussi, il rêvait d'avoir un bureau, mais il devait se contenter d'un coin de table dans cette cuisine qui voyait sans cesse défiler son immense famille, des oncles, des tantes qui avaient les clefs de chez eux et qui s'invitaient à n'importe quelle heure. Il raffolait des pâtisseries sucrées mais elles souillaient les pages de son cahier de grosses taches indélébiles. Ces ambiances étaient propices à l'enfance et aux jeux, mais il peinait à se concentrer.

Pourtant, des choses, Yannis en savait. Il parlait un très bon darija pour son âge et il promit à Sofia de le lui enseigner s'il obtenait un peu d'aide pour la lecture en échange. Affaire conclue. À chaque récréation, Sofia faisait asseoir son ami devant elle, l'encourageait. Il sortait de son cartable les cahiers aux lignes barbouillées, et ensemble ils reprenaient les exercices oubliés. Elle corrigeait son ami quand il lisait, lui rappelait de faire ses devoirs. Oui, l'école préparait les élèves à un monde nouveau, et pour Yannis ce monde s'avéra être celui de la sélection.

Au soir du premier décembre, un épisode orageux d'une puissance inouïe surprit Marseille et ses alentours. En seulement douze heures, le cumul des pluies atteignit jusqu'à deux cents millimètres dans de nombreuses localités des Bouches-du-Rhône, provoquant d'importants ruissellements et dégâts matériels. On déplora deux victimes et de nombreux blessés. Les digues du Rhône se rompirent en plusieurs points, inondèrent jusqu'à la petite Camargue, en Arles, où sept mille personnes furent contraintes de quitter leur domicile. La ville de Marseille fut touchée en soirée. Dans certains quartiers, l'eau monta d'un mètre. Une semaine après l'inondation, quatre-vingt foyers attendaient toujours le rétablissement de l'électricité et quatre-vingt-sept familles étaient accueillies en hébergement d'urgence.

Les images de glissements de terrain, d'automobilistes piégés par la montée des eaux furent diffusées en boucle au journal de vingt heures. Dans le quartier de La Barasse, des torrents de boue dévastèrent les maisons installées à flanc de colline, emportant parfois des pans de mur entiers, déracinant des troncs d'arbre. Certains habitants purent être évacués par cordage, d'autres n'eurent la vie sauve que parce qu'elles avaient trouvé refuge sur leur toit toute la nuit durant. Plus bas, des voitures circulaient dans l'eau tels des rondins de bois.

Sofia se fit un souci monstre à l'idée de devoir reprendre l'école, de sortir de chez elle et d'affronter les éléments. Antoine parcourut les différents étages du bâtiment, frappa aux portes, s'enquit de savoir si leurs voisins disposaient des ressources nécessaires en cas de coupure de courant. Ils prirent l'apéritif chez Magalie et Sébastien, s'inquiétèrent pour le lendemain, comment iraient-ils au travail ? Fallait-il poser un jour de congé ?

Plus tard dans la soirée, allongée sur le canapé avec sa fille serrée dans ses bras, Sabrina s'était émue, elle aussi. À la télévision, un couple de personnes âgées se tenait devant leur domicile. L'homme désigna la pelle qu'il avait encore à la main, évoqua l'impuissance de son instrument face à la montée des eaux. Dans la nuit, on apercevait derrière eux le toit déchiqueté et les fenêtres pulvérisées comme sous l'effet d'une explosion. Les meubles de famille étaient engloutis, ils venaient de perdre la plupart de leurs possessions matérielles. Un journaliste prit la parole pour les interroger :

« Comment vous sentez-vous ce soir ? »

La rage envahit Sabrina.

« Pas possible de demander ça, ils n'ont pas d'âme ! »

Elle éteignit le téléviseur, porta Sofia jusqu'à son lit. Dans son sommeil, la petite tremblotait. Les hivers étaient insupportables dans cet appartement. Une humidité tenace s'agrippait partout. À La Foir'Fouille quelques semaines plus tôt, elles avaient acheté un capteur d'humidité — qui avait pris l'eau — des sacs à fermeture à zip imperméables pour ranger les vêtements, les papiers importants, les manuels et les cahiers de Sofia. Sabrina avait déjà dû jeter une quantité considérable de livres pour enfants recouverts de moisissure. Bien avant l'inondation, de l'eau s'était infiltrée dans la cuisine, des fissures menaçantes striaient le plafond du salon. Dans la salle de bains c'était encore pire. D'ailleurs, déplora-t-elle, l'achat d'un cache ampoule dans cette pièce devenait une question urgente, l'éclairage blanc pâle la plongeait systématiquement dans un chagrin profond.

En attendant d'acheter, ils avaient conclu de solliciter un appartement de construction récente auprès d'un bailleur social et, malgré les lettres de relance, ils étaient maintenus dans l'attente d'une réponse depuis bientôt deux ans. Sabrina s'était toujours félicitée de ne pas vivre en HLM. Vivre dans un logement social était de mauvais augure, un déclassement. Avec cet appartement du bâtiment D, elle osait croire que c'était déjà mieux, plus digne, mais était-ce vraiment le cas ?

Sofia dort peu, se réveilla plusieurs fois, terrifiée à l'idée que sa mère puisse à son tour être coincée dans son camion à poubelles sous des torrents de pluie. Sabrina s'allongea avec sa fille, veilla avec elle, la tint du regard pendant qu'elle se rendormait. À quoi rêvait l'enfant ? Difficile de dire ce dont elle se souviendrait sans difficulté, de prévoir ce qui finirait par retentir dans sa vie de jeune femme puis d'adulte.

La pluie tombait en continu, par litres. De l'air s'engouffrait sous la porte d'entrée, les volets de la cuisine tremblaient à grands fracas. Les claquements, le boucan général, laissaient chaque fois croire à une détonation survenue dans le quartier. Dans l'interstice de ce désordre, dans la chambre glacée, Sabrina ferma les yeux et fit défiler les moments qui illustraient l'année écoulée. C'était peut-être l'atmosphère si spéciale de cette soirée, mais au cours de cette insomnie, rien ne semblait lui donner de raison de croire que sa situation s'améliorerait. Elle eut l'intuition d'un déferlement. La multiplication des turbulences, l'intensification des tempêtes deviendraient inévitables. Dehors, les intervalles de calme diminuèrent entre chaque rafale. Le vent se déchaînait, anormal, et Sabrina s'étonna brièvement avant de se faire un souci insurmontable. Le mistral se mit à souffler la nuit et se posa tel un voile hostile sur sa conscience.

IV

Le 15 février 2004, Vasco Silva Oliveira Santos se présenta à l'Hôtel de Ville où il devait participer à une concertation restreinte organisée par la Mairie de Marseille. Quelques mois plus tôt, il avait été pressenti par un ancien camarade de l'École polytechnique fédérale de Zurich, devenu promoteur immobilier, afin de s'occuper d'un vaste projet de revitalisation de la ville curieusement nommé « Euromed ». Il avait été prévenu : l'affaire le ferait travailler une dizaine d'années, mais il devait être préalablement validé par l'équipe rapprochée de Jean-Claude Gaudin.

« Ils ont leurs habitudes, cinq ou six noms d'architectes se partagent le marché local. Tu vas leur plaire j'en suis certain ! »

Vasco réussit immédiatement à évaluer les proportions de la salle Comedia ; quatre-vingt-cinq mètres carrés, trois mètres sous plafond, capacité d'accueil d'une quarantaine de personnes environ. Déformation professionnelle. Ses pas firent grincer le parquet flottant lorsqu'il s'avança vers les dix hommes qui l'attendaient dans leur costume sombre. Il serra quatre mains puissantes, fermes, et audacieuses, trois mains souples et subtiles, deux mains raides et sceptiques, et, enfin, une main chaleureuse. Des tables avaient été assemblées et l'équipe avait pris place en ligne. Le maire s'était installé au milieu, sur un siège plus large et confortable. La vue d'ensemble de la salle, évoquait un célèbre tableau, la très céleste peinture de Léonard de Vinci, *La Cène*.

Entre patrons, il se disait souvent que les politiques ne connaissaient rien de la vie économique. Vasco avait toujours désavoué cette fable, et il avait repris à son compte un nombre incalculable de projets lamentablement coulés par des confrères qui n'avaient pas su voir dans l'élu sa capacité à se placer au centre du marché.

Jean-Claude Gaudin accueillit Vasco, bras écartés et chaleureux. Le maire l'invita à s'asseoir à sa droite, on lui fit servir du café, un garçon en gilet se fila un chemin discret entre les invités, il déposa devant chacun des caissettes de viennoiseries qui embaumèrent la pièce d'un parfum de beurre chaud.

L'imposant Maire de Marseille rappela les enjeux d'Euromed. Il s'agissait de la plus grande opération de renouvellement urbain d'Europe : sortie de terre d'un quartier d'affaires, édification de nouveaux équipements de bureaux, réhabilitation de logements, implantation d'un centre commercial de grande envergure, dont le toit-terrasse de 2600 m² ouvrirait sur les bassins portuaires d'Arcenc et de la Joliette, construction du musée des civilisations d'Europe et de la Méditerranée, aménagement de voiries et de transports en commun. Il ajouta ensuite une information qui venait tout juste de lui parvenir de la Capitale : l'État était prêt à mobiliser jusqu'à cent dix millions d'euros. Gaudin le sonore s'exprima en articulant chaque syllabe, appuyant la nouvelle de son accent méridional qu'il força exagérément. Théâtral, harangue, il ne laissait personne s'exprimer, il partagea de nombreuses anecdotes sur ses relations avec Paris, à l'Assemblée et, à chacune de ses exclamations, les hommes riaient à l'unisson.

Pendant que le maire parlait, Vasco observa discrètement les deux hommes aux mains raides qu'il devait conquérir.

Tout d'abord, il y avait Henri Verdier, en charge de la prévention des risques. Une teigne, l'avait-on prévenu. L'adjoint au sénateur-maire était également un ami de longue date, habitué aux grands remous de la vie politique. Surtout, l'« homme en béton », qu'on le surnommait, n'était pas à son premier projet de réaménagement, et il avait un autre nom en tête que celui de Vasco. Il n'était pas prêt de capituler.

En deuxième place, Vasco allait devoir convaincre Dominique Jourdan, adjoint au maire chargé du développement des entreprises marseillaises. Homme politique redoutable, homme d'affaires visionnaire,

Monsieur Jourdan était dans les petits papiers du président de la Chambre de commerce. Apprécié, il organisait de somptueux déjeuners sur son catamaran pour évoquer les dossiers les plus épineux dont il était en charge à l'Hôtel de Ville, et son carnet d'adresses lui permettait de tout obtenir sans jamais exiger.

Vasco le savait : s'il obtenait l'aval de ces deux-là, le pari était réussi. Concernant le maire, il suffisait de le rassurer quant à ses objectifs politiques. Après tout, Vasco maîtrisait à la perfection l'art de cette société. Dans sa présentation, il introduisit son propos sur la nécessité absolue de « ramener à Marseille des habitants qui paient des impôts », d'écarter du centre « la population étrangère qui l'a envahie. » D'ailleurs, il développa sur ce point, en précisant son histoire personnelle.

Originaires de Fatima, au sud du Portugal, ses parents avaient immigré vers la France dans les années cinquante afin de fuir le régime de Salazar. Son père, menuisier de profession, se mit durement en besogne sur un premier chantier, un second, un troisième, ainsi de suite, tant et si bien qu'il perdit rapidement le décompte des projets menés avec brio. Puis il diversifia l'entreprise, il apprit la maçonnerie et proposa par la suite ses services dans l'installation électrique aux particuliers. En effet, s'accordèrent unanimement ses interlocuteurs, c'était l'âge d'or pour travailler dans le BTP en France.

L'argent durement gagné permit d'amasser un pactole considérable au père Silva Oliveira et les parents de Vasco réalisèrent un premier achat immobilier dans leur région d'origine. Prophètes, ils avaient senti le vent tourner avec l'arrivée massive des Maghrébins sur le marché français. Une décennie après leur bond en avant, ils firent le chemin retour vers un Portugal apaisé, et, fort heureusement pour leurs affaires, vidé de sa classe bourgeoise. Ils figurèrent parmi les premiers à revenir au pays. Dans un esprit pionnier, rien ne pouvait plus entraver leurs ambitions. De coups de poigne en coups bien ficelés, ils purent acquérir plusieurs propriétés ; villas en bord de mer, restaurants, discothèques. Le père de Vasco mit volontiers ses compétences en bâtiment au service de l'entreprise familiale. Travailleur téméraire, il ne prit jamais peur devant chaque rénovation de vieux bâtis, la plupart du temps constitués de quatre murs de misère qui tenaient à peine, victimes de l'érosion océanique et du vent. Un destin bâti depuis la poussière.

Entre temps, Vasco avait grandi et s'était sagement préparé à suivre la voie qu'avaient défrichée ses parents. Il choisit de s'orienter vers l'ingénierie civile. Élève bilingue, ambitieux, il comprit très vite qu'il fallait s'exporter pour réussir. Entre sa sortie d'école à Zurich et son quarante-cinquième anniversaire, il avait multiplié les opérations d'excellence : d'abord au Ghana avec l'Hôpital d'Accra, puis au Turkménistan sur le projet de l'Université d'Achgabat. Il s'envola ensuite pour le Chili, où Vinci l'avait arraché à la pouponnière Bouygues qui l'avait formé pour lui proposer la direction du Terminal International de Santiago. Un chantier à trois milliards de dollars, une aubaine pour sa carrière. Cette dernière expérience s'était écourtée subitement, après de multiples différends entre les deux parties de la joint-venture franco-italienne chargée du projet, et de lourds soupçons de la part du gouvernement chilien de détournement de fonds. Selon lui, la faute revenait aux Italiens.

« Bien meilleurs en restauration qu'à la réalisation d'ouvrages publics ! »

Homme d'intuition, à l'aise, Vasco sentit qu'un commentaire de ce type n'était pas de trop dans sa présentation. Henri Verdier songea intérieurement que l'impitoyable numéro deux français du BTP avait préféré le remercier plutôt que de conserver dans ses effectifs une source de problèmes inévitable et une brouille fatale avec le client.

Après un court passage aux États-Unis, et prêt à essayer un rejet qu'il aurait jugé légitime, Vasco reprit contact avec le « Groupe ». Contrairement à Vinci, Bouygues avait des valeurs. Mastodonte mondial du BTP, l'entreprise familiale reposait sur une culture patriarcale sans faille et, si elle réservait quelques remontrances d'usage à ses enfants les plus terribles, elle savait également leur trouver une place lorsqu'il s'agissait de prêter main forte sur des projets en difficulté. C'est ainsi que Vasco se retrouva Directeur de l'exploitation du Pôle de Cayo Cruz, îlot vierge miraculeux aux eaux cristallines que l'État cubain avait décidé de convertir en nouvel Eldorado du tourisme tout inclus. Le rôle n'allait pas être facile, il le savait très bien pour avoir participé à l'époque au gros œuvre du premier Iberostar à Varadero. Mais il gardait un souvenir joyeux de ces trois années.

« C'est une chance d'avoir travaillé à Cuba, commenta Jourdan, ils sont en train de s'ouvrir depuis Obama. »

C'était absolument faux, approximatif, mais Vasco acquiesça. La salle s'interrogea quelques minutes des bienfaits d'une expatriation dans les Caraïbes. Verdier, qui était fin gastronome et amateur de bon rhum, interrogea Vasco sur sa connaissance en la matière.

Vasco revint sur sa présentation initiale, osa :

« Oui, j'ai pas mal bourlingué. C'est ce qui me plaît le plus dans ce travail, la conquête, le défi. Un jour, plaisanta-t-il, je m'attaquerai au chantier du Vélodrome ! »

Cette dernière remarque acheva la salle, on rit grassement. Dans un excès d'euphorie, Jean-Claude Gaudin tendit sa tasse de café, appela ses hommes trinquer.

Monsieur Jourdan s'attarda sur le visage Vasco Silva Oliveira Santos. Dans chaque ride apparue sous les effets de cagnards tropicaux, il vit les rayures du pelage d'un tigre. L'humble ingénieur avait connu l'Afrique et les Amériques, il était parti à la rencontre de ces terres oubliées où l'on se nourrissait mal et mourait encore d'épidémies aussi soudaines que dévastatrices. Par son seul travail, il avait contribué au développement et apporté le progrès à ces enclaves du monde. Vasco s'adapterait parfaitement chez eux. Cet homme était le mercenaire dont Marseille avait besoin, il leur permettrait de mettre en œuvre tous leurs projets, même les plus loufoques. Le moment était venu de renverser la table et de tout changer.

Depuis toujours, Marseille vivait tournée vers la Méditerranée, elle avait accueilli des populations berbères, africaines, espagnoles ou italiennes, et avec le temps son port avait fini par devenir bien stationnaire, répétitif. Il fallait en finir avec tout cela. Dominique Jourdan nourrissait le rêve de faire de Marseille une vitrine, une ville-monde et apatride, inscrite dans quelque chose de plus vaste, d'ambitieux. Aucun désir d'exotisme ne viendrait plus jamais troubler l'uniformité des repères ; on se sentirait à Marseille comme dans toutes les métropoles où le bonheur aurait abouti.

Oui, ils feront sortir de terre tout un quartier d'affaires comme on voit aux États-Unis, de grandes tours de verre où le ciel éternellement bleu du Sud s'y refléterait, des tours presque aussi hautes que Notre-Dame-de-la-Garde. Des jeunes cadres de firmes transnationales quitteront Paris car c'est dans ces bureaux qu'ils y auront trouvé leur nouvelle arène. Les gabians cogneront contre les vitres immaculées sans jamais parvenir à voler jusqu'aux derniers étages. Des universités s'ouvriront où l'on formera les futurs dirigeants de demain. Marseille sera le réceptacle de ces apprentis sorciers venus du monde entier s'arracher des enseignements à la pointe, en anglais. Elle saura ravir ces meutes de jeunes loups fougueux et sans mesure, la ville se façonnera à leur image, elle saura s'adapter à leur manière de consommer et à leur grand appétit.

Sur les grandes avenues propres, sur les nouveaux trottoirs en béton ciré, de grandes enseignes étrangères choisiraient Marseille pour ouvrir leur première boutique en France. Dans ses colonnes Art de vivre, le New York Times inciterait ses lecteurs à venir flâner dans les ruelles millénaires et colorées du Panier fraîchement repeintes pour eux. Des touristes de Paris, de Sydney ou de Singapour déambuleraient devant les étals de La Criée. Ils s'exclameraient devant une rascasse, ils apercevront leur propre réflexion dans l'écaillage iridescente d'une girelle. La ville deviendrait une expérience ludique, les promeneurs sans souci s'attendraient de l'authenticité des commerçants qui leur parleraient fort et avec l'accent. Chacun jouera son rôle dans ce grand théâtre.

Marseille, ville sale aux effluves d'ail et d'égout s'occuperait enfin de ses improductifs. Son architecture délivrerait le centre-ville de ses voyous et de ses toxicomanes, de ses ambiances sordides et de ses commerces aux devantures crasseuses. Ses immeubles triompheraient de ses assistés. Le projet Euromed ferait de cette mer repliée sur elle-même un océan.

« Bien Messieurs, reprit Jean-Claude Gaudin en époussetant les miettes de viennoiseries tombées sur sa veste et qui ressemblaient curieusement à des confettis de fête, Henri, tu feras co-réaliser le premier des projets avec ton architecte. Vasco, bienvenu à Marseille, tu vas voir ici, c'est pas pareil qu'ailleurs. Dominique, commence à organiser les concertations publiques. On va éviter de reprendre les intitulés douteux, vous savez combien nos administrés sont susceptibles. Appelons ça : « Requalification de la Rue de la République ».

De toutes les familles pour qui elle travaillait, c'était sans conteste avec Monsieur Jourdan que Maryse se sentait le mieux. En trente ans, elle avait vu passer tous les grands noms qui gouvernaient la Ville. Des dynasties de médecins, de notaires, de banquiers, sur un petit espace qui s'étendait de la rue Breteuil à la rue Sainte. De sept heures à seize heures tous les jours. Du lundi au vendredi, parfois le samedi quand elle avait pris son mercredi pour garder ses petites-filles. Rieuse, il lui arrivait de dire qu'elle n'habitait pas vraiment les quartiers nord, qu'elle n'y allait que pour dormir. Elle s'approvisionnait en ville pour l'alimentaire et le journal, parfois les vêtements. En ville, tout était proche, regroupé sur quelques rues. Maryse avait une définition de l'habitat par son acception économique. Partant de là, pour être encore plus habitante, il aurait fallu qu'elle achète davantage, qu'elle consomme plus, par exemple en devenant propriétaire d'un bien dans le quartier. Qu'elle investisse. Un deux pièces, peut-être un balcon, ce que le banquier voudrait bien lui prêter pour financer le projet. L'accès à la propriété l'aurait rendue très habitante. Pour l'heure, elle habitait avec timidité, sans jamais connaître tous les voisins, avec la crainte d'être repérée. Elle était du quinzième mais elle habitait économiquement ici, où elle était habituée pour les courses et, surtout, pour le travail.

Les épouses décidaient des tâches à effectuer, c'était elles qui lui faisaient faire l'interminable tour des lieux lorsqu'elle se présentait pour la première fois dans leur appartement, elles qui prenaient un air sévère si le roulement du repassage n'était pas assez rapide à leur goût, si l'assouplissant avait usé le tissu d'un chemisier. Les époux n'y étaient pour rien dans tout cela, ils laissaient les femmes s'organiser entre elles et n'intervenaient que pour remettre le chèque à la fin du mois.

Maryse trouvait à ces grands appartements du centre-ville un rapport à l'intimité différent. On ne se serrait pas dans les bras pour se saluer, les petits jouaient sans se disputer chacun dans sa chambre, ils ne rentraient jamais de l'école avec un accroc, un vêtement sale ou déchiré. Ses « patrons » ne se voyaient jamais en pyjama entre membres de la famille, ils se cachaient pour se vêtir, pour manger, ils se cachaient pour à peu près tout. Ils avaient les fonctions basses en aversion. Le passage aux urines, la toilette, la mastication, la déglutition les accablait de honte. Aussi, on lui fit régulièrement corriger quelques éléments de langage, on la reprenait lorsque les mots heurtaient par leur vulgarité. « Papier toilette » mais jamais « PQ » sur la liste des courses. La pudeur, finit-elle par penser, était le fait des maisons bourgeoises, un principe de base garant de cette société.

Certaines familles n'avaient aucun égard pour Maryse, oubliant de la déclarer, se comportant avec elle comme leurs parents s'étaient comportés avec leurs bonnes en Afrique ou en Indochine. Malgré son grand cœur, Maryse n'avait éprouvé aucune peine à quitter une partie d'entre elles en 2002, quand elle décida de lever un peu le pied. Jusqu'au dernier jour, elle avait employé le vouvoiement pour chacun de ses patrons, jusqu'au dernier jour, leurs adolescentes l'avaient laissée ramasser des culottes sales, des serviettes hygiéniques oubliées sous le lit.

Maryse apprit beaucoup du mode de vie de ces gens qui n'avaient pas la sienne. Parfois, elle s'était étonnée de rencontrer Monsieur et Madame Tout-le-monde, des gens d'une grande simplicité qui s'offraient des vacances à la montagne en été, apprenaient à leurs enfants à dormir en tente et marchaient de longues heures en forêt. Avec leur argent, elle aurait sans hésiter préféré passer une semaine en bord de mer, à Marrakech ou à Djerba. Elle appréciait la compagnie de ces couples très simples qui ne se battaient pas pour leur part de richesse, qui chuchotaient pour s'adresser à elle, qui dinaient en silence et sans télé.

Avec Monsieur Jourdan, c'était tout autre chose. À son arrivée Rue Saint-Jacques, celui qui allait devenir son patron pour deux décennies démarrait tout juste en politique, sans que Maryse ne sût jamais ce que « démarrer une carrière politique » signifiait réellement. On était en politique ou bien on y était pas. On tenait le balai ou ne le tenait pas. C'était sans équivoque.

Astrid, son épouse d'alors, avait été élevée dans la plus pure tradition catholique. Avec le temps, elle avait cessé de fréquenter l'Église mais cette proximité de toujours avec le Créateur lui permettait de vivre dans l'amour inconditionnel de son prochain. Contrairement aux épouses des autres foyers qui se méfiaient de Maryse, qui soupçonnaient leur employée de maison au moindre objet égaré, Astrid avait été une patronne généreuse et formidable et, dès le premier jour, elle lui avait accordé son entière confiance. Bien qu'elle ne travaillait pas, Astrid n'était pas souvent au domicile, partageant son temps entre plusieurs activités de bénévolat et ses cours de peinture, laissant Maryse travailler seule à l'appartement.

De son union avec Astrid, Monsieur Jourdan avait eu deux filles du même âge que Nadia et Sabrina. Au Lycée Notre Dame de France, puis à la faculté de droit d'Aix-en-Provence, elles avaient travaillé durement et leur scolarité exemplaire fit la fierté de leurs parents. Maryse n'était pas seule à s'affairer dans le grand appartement de la Rue Saint-Jacques et elle avait vu défiler toutes sortes de professeurs qui venaient à domicile soutenir les jeunes filles. En particulier, elle s'était prise de sympathie pour la professeure d'histoire de la cadette, une Bretonne qui profitait de sa retraite au soleil et encourageait Maryse à écouter discrètement les leçons tout en faisant la chambre. Monsieur Jourdan, qui était au courant de la manœuvre, disait souvent à son employée :

« C'est dommage que vous n'ayez pas pu aller à l'école Maryse, vous seriez allée très loin. »

En 2001, l'aînée fut admise à l'École Nationale de la Magistrature. Elle avait fait du droit pénal sa spécialité et envisageait de rester à Marseille pour s'occuper du problème du narco-banditisme qui se développait de manière industrielle. Sa sœur, qui avait réussi l'examen du barreau de New-York, fut embauchée dans un cabinet d'affaires américain à Paris. Cette même année, Astrid quitta Monsieur Jourdan pour un cardiologue aussi brillant qu'excentrique, installé sur les hauteurs du Roucas-Blanc. Elle déplorait dans le centre-ville un excès de mal qui travaillait à diviser les hommes, à détruire ce que le Grand Architecte avait construit. Pendant des années, Astrid avait supplié son mari de quitter les fonctions qu'il exerçait dans cette ville indomptable. Ils se seraient installés à la campagne, pourquoi pas en Camargue. Elle aurait eu son propre studio, elle aurait peint dans le jardin par beau temps. Elle se serait entourée d'artistes pour la conseiller et la soutenir, pour permettre à son art d'éclorre et se dépasser. Avec ses rues envahies de cafards et les bagarres qui pouvaient éclater à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit à leur porte, Marseille manquait de sublime. À l'inverse, le cardiologue, qui était un grand amateur d'art contemporain, pouvait tout comprendre d'un tableau monochrome, il pouvait atteindre la transcendance devant l'installation d'un miroir géant en acier, sous le corps d'une araignée sculptée en bronze. Il lui avait présenté le Guggenheim, ils étaient montés à Paris pour assister à l'inauguration du Palais de Tokyo en présence de Lionel Jospin. Si Astrid croyait en Dieu et en l'art pour adoucir le cœur des hommes, elle ne fondait aucun espoir en la politique pour mettre les ténèbres hors-les-murs.

Monsieur Jourdan eut si mal qu'il pensait en mourir. Le cœur plié en quatre, il se saisit de la présence de son employée pour décharger son malheur. Maryse comprit alors que son rôle Rue Saint-Jacques dépasserait irréversiblement ses fonctions habituelles. Parmi les nombreuses méthodes qu'elle employa pour soigner son patron, elle instaura de lui préparer un petit salé aux lentilles le mardi, son plat préféré. Monsieur Jourdan s'asseyait auprès d'elle en cuisine, suivait chacun de ses gestes. La découpe d'un oignon masquait quelques sanglots, l'épluchure de carottes donnait lieu à de longues tirades sur la sauvegarde des valeurs traditionnelles, sur la ruine inévitable de l'institution du mariage dans ce monde nouveau et dévoyé. Pendant que la préparation mijotait, Monsieur Jourdan se servait un muscadet bien frais. De temps en temps, Maryse ajoutait un verre d'eau à la cocotte afin que les lentilles n'accrochent pas. Sur la vieille table en formica où elle avait toujours avalé ses repas seule à la va-vite entre deux offices, ils prirent l'habitude de déjeuner ensemble. Non, il n'avait rien vu venir. Les galeries internationales avaient eu raison des repas d'affaires dans la rade de Marseille.

Sabrina ne travaillait pas ce lundi de Pâques. Les journées de repos étaient d'une saveur indicible. Avec Sofia la veille, elles avaient prévu leur programme en chuchotant pour ne pas être entendues d'Antoine qui, lui, devait se rendre au chantier. Magalie était invitée à prendre le café, puis elle iraient déjeuner chez Maryse. Sofia tressaillait tant d'impatience qu'elle avait peu dormi. Hélas, dès six heures trente, le téléphone les sortirent injustement du lit.

« Sabrina, je suis désolée de te déranger de si bonne heure. Nous avons une absence dans l'équipe du secteur trois, tu penses que tu pourrais venir rapidement ? Nous nous arrangerons pour le planning, tu n'auras qu'à passer me voir en fin de service. »

Impossible de refuser, surtout pas un jour férié payé double. Refuser c'était accepter de ne plus être appelée, dire qu'elle n'était pas dans le besoin. Elle irait travailler. Sabrina se précipita à la douche le cœur noué d'être à nouveau l'absente. Elle prévint Antoine qui grommela. Les cinq dernières minutes de sommeil étaient inviolables.

Antoine n'était pas mauvais père mais il lui arrivait de penser que les choses auraient été plus simple s'il avait eu un garçon. Lorsque le médecin révéla le sexe du bébé, la déception le priva de la parole plusieurs jours consécutifs. Une chance sur deux et il avait perdu ! Il eut beau essayer de se projeter, élever une fille lui paraissait une idée abstraite, et peut-être une impossibilité.

À la naissance de Sofia, il se dit alors qu'il suffirait d'ignorer qu'elle était une fille, de déléguer tous les sujets qui s'y rapportaient à Sabrina, et ça irait. Dès son plus jeune âge, il lui enseigna les règles du football, jusqu'aux plus compliquées, notamment celle du hors-jeu qu'aucune femme ne semblait comprendre. Il lui fit apprendre par cœur le nom des joueurs de l'OM à chaque nouvelle saison et Sofia, qui avait excellente mémoire, ne manquait jamais de citer le nom d'un joueur lorsqu'elle l'apercevait à l'écran. Sous le dernier sapin de Noël, Antoine avait déposé un maillot dont il avait fait floquer le prénom de sa fille. En mars pour le carnaval, au milieu d'une foule de filles déguisées en ballerines, de dizaines de Spider-Man, Sofia s'était habillée en judoka. Durant cette fête où les identités permutaient, où l'on se devinait de nouveaux visages et de nouvelles capacités, Antoine exigea de sa fille qu'elle se montre robuste, et que cette poigne paraisse la plus vraie, la plus crédible possible, comme elle s'apprêterait à le faire toute sa vie.

Quand il l'observait jouer avec Yannis dans la cabane qu'ils s'étaient construite, Antoine se remerciait de ne pas avoir élevé Sofia avec la niaiserie commune consacrée aux petites filles, fier de voir ses vêtements tachés de boue, les genoux marqués d'ecchymoses et de croûtes. Sofia refusait de porter les robes que sa mère lui offrait, elle réclamait d'être habillée comme les autres garçons. Depuis qu'elle était entrée chez les grands, Sofia revendiquait à ses parents des survêtements de marque — le complet Lacoste bleu roi avait sa préférence — et des « requins » aux pieds. Des vêtements très chers pour un enfant, une aberration selon Sabrina, et source de disputes entre elle et Antoine qui répondait à tous ses caprices.

Le samedi, il franchissait fièrement les portes du bar-tabac accompagné de sa fille, monde viril où elle était encore admise à son âge, bien que le temps était compté. Les malheurs de la puberté, la virginité qu'elle allait perdre, tous ces tumultes faisaient encore partie du futur, mais la progression inévitable du temps les y emmènerait. L'angoisse attrapait Antoine jusque dans son sommeil, il en faisait des cauchemars.

Lorsque Sabrina quittait l'appartement très tôt pour ses tournées, il revenait à Antoine de préparer Sofia avant l'école. Il s'y prenait globalement bien, c'était même plus facile qu'il avait imaginé, excepté quand il en venait aux cheveux. Il ne savait jamais quoi faire à cette étape, rien de sa vie passée ne l'avait destiné à masquer des frisottis ou fixer une queue-de-cheval, rien. Il s'en sortait néanmoins toujours de la manière suivante ; il humidifiait la brosse sous l'eau tiède du lavabo, peignait grossièrement les cheveux de Sofia qui se tenait tête en arrière sans rien dire, puis il liait le tout.

Ce matin-là, et contrairement à tous les autres matins, Sofia mena la vie dure à Antoine. En tailleur sur son matelas trempé, les yeux gonflés par l'interruption de son cycle de sommeil, elle attendit des explications pendant dix minutes, des excuses concernant le changement de programme. Très en colère,

elle avait finalement quitté le lit et elle avait commencé à remplir son cartable de livres. Après la douche, elle refusa de sortir de la maison mal coiffée, exigea de son père de lui sécher correctement les cheveux. Elle ne sortirait pas tant qu'elle les aurait « gonflés ». Sofia maudissait cet appartement, son manque d'air, son humidité. Pour la première fois, Antoine perdit patience. Il avait quitté la maison de son père, était-il devenu un homme pour autant ? Devait-il se comporter en maître, se comporter comme celui qui régnait encore sur sa vie ? Il sentit le besoin de se taire, de ne rien dire. Ce n'était ni de sa faute, ni le fait d'avoir hérité d'une fille. S'ils vivaient ailleurs, avec des fenêtres, des aérations dans chaque pièce, et non pas un plafond qui menaçait à tout moment de s'écrouler sous le poids de l'eau, il en aurait été autrement. Sofia avait raison d'exiger, d'exiger fort.

Antoine considéra le pot de gel dont il se réservait habituellement l'application en fin de semaine. Il appliqua deux grosses noisettes sur la tête de sa fille. Les cheveux plaqués, collés pour la journée, semblèrent lui donner satisfaction.

Sofia embrassa son père et s'exclama :

« Voilà, j'ai la même coiffure que Yannis ! »

Sofia irait chez Nadia. Elle déchantait. Chez sa tante, tout sentait la Javel, l'entretien, l'ennui. Là-bas, encore plus qu'ailleurs, elle ne pouvait pas être elle-même. Elle passa la matinée à feindre de jouer mollement avec ses cousines. À midi, elle s'empressa de dévorer son repas, d'avalier la nourriture sans plaisir ou égard pour ce qui venait d'être préparé, et elle s'isola dans la chambre d'Inès et Lilia. À l'écart du bruit, elle pouvait enfin se détendre. Elle tira un livre de son cartable. Après quelques minutes seulement de lecture Nadia fit irruption sous un prétexte bien obscur.

« Sors d'ici, je dois nettoyer. Va jouer avec les autres ! »

Voyant que la gamine faisait mine de ne pas l'entendre, elle répéta plus fort. L'injonction se transforma en menace. Sofia replia son livre, entreprit lentement de ranger ses affaires car elle n'entendait pas non plus concéder victoire trop rapidement à sa tante. Nadia entra dans une colère noire, elle se dirigea vers Sofia, saisit le livre et arracha la page qu'elle était en train de lire.

« Fini, y'a plus, maintenant file, je garde ça avec moi. »

Dans une tentative désespérée, Sofia s'accrocha aux mollets épais de Nadia. Elle hurla plus fort que sa tante, supplia qu'elle lui rende ses affaires. Nadia ne supportait pas de voir sa nièce étudier constamment. Sa sœur en avait fait une prétentieuse ! Elle percevait dans son opiniâtreté une arrogance intolérable. Surtout, elle trouvait la lecture dangereuse. Une femme instruite constituait une menace, une bombe à retardement. Elle avait averti Sabrina chaque fois qu'elle avait gardé Sofia : « Ta fille a encore passé la journée étouffée dans ses livres ! Elle va finir par se pourrir l'esprit ! » Avachie derrière ses cahiers qui lui servaient de boucliers, la vue de sa nièce donnait la nausée à Nadia. Très vite, la gamine grandirait, après ses études elle s'installerait dans un vaste bureau que lui offriraient les grandes entreprises, ou pire ; elle irait croupir dans les administrations publiques. Pour sûr, l'argent lui monterait à la tête. Entre elle et sa famille, une frontière épaisse, un rideau de fer, s'édifierait. Évidemment, Sofia les renierait, tous, à la première occasion elle oublierait d'où elle venait. Derrière ses livres, elle mijotait un plan pour les gouverner, pour les humilier, un plan pour les trahir un à un. Sofia lui faisait penser à ces technocrates qui avaient pourri l'existence de son père, à ces employés qui détenaient le pouvoir de refuser les titres de séjour, qui balayaient d'un coup de tampon les demandes de permis de travail. Ibrahim avait passé sa vie dans l'illégalité, il en était devenu malade de cette situation, et très jeune, sans couverture sociale décente, il s'était éteint.

Sofia eut tout juste le temps de ramasser Gafi, son manuel d'apprentissage de la lecture, elle sortit de la chambre et trouva refuge dans les toilettes. Elle s'y enferma, baissa la cuvette, s'assit. Contrairement à bon nombre de ses camarades de l'école, elle ne priait aucun dieu. Quand changeaient les saisons, sa mère avait pour habitude de réaliser un grand ménage dans l'appartement, et à cette occasion, Sofia l'apercevait déposer du gros sel à chaque recoin de pièce. De ce qu'elle avait retenu, le rite permettait de lutter contre le mauvais œil. À ce moment, campée sur le trône brillant que sa tante médisante et cinglée astiquait tous les jours avec religion, elle resserra ses deux poings contre sa poitrine, puis elle énonça une supplique : « Bon Dieu, faites que Nadia disparaisse très vite. » À peine ces paroles prononcées, Sofia se sentit soulagée, inexplicablement mieux. Si la religion ne faisait aucun miracle, lui disait Antoine, elle put sortir des toilettes l'esprit léger.

Elle alla retrouver ses cousines. La pièce ressemblait à un champ de bataille. Au sol, les poupées aux cheveux graissés par des heures de brossage, aux visages marbrés de couleurs dépareillées, paupières violacées et lèvres sanguinolentes, lui évoquèrent des figures de martyrs. Des verres de lait avait été abandonnés sur les meubles, des miettes de biscuits écrasés ou ramollis parsemaient le sol. Inès et Lilia ricanèrent à l'unisson, leur joie excessive et leur application aux jeux terrifièrent Sofia. Quand elle constatait les façons brutales avec lesquelles les autres enfants se comportaient, elle voulait fuir le monde des vivants, devenir minéral ou végétal. Sofia ne se sentait à l'aise nulle part en dehors de ses solitudes rassurantes.

« Et tu vises bien, qu'elle ne te jette pas toute l'encre à la figure ! »

Au printemps 2004, Sébastien initia Antoine à la chasse sous marine. Quand il était petit, Claude exigeait de son fils qu'il l'accompagne à la pêche, considérant l'activité comme essentielle à son instruction. Antoine ne trouvait aucune joie dans ces matinées de froid, à attendre le poisson, et il eut beau s'efforcer, il n'apprit jamais rien de la survenue ou de la disparition des proies, de leur mode de vie et de la façon de les préparer. La mer lui plaisait, oui, mais elle avait toujours été le territoire de son père. Dès qu'il en eut l'occasion à l'adolescence, il s'était rendu aux puces et il avait cédé sa canne et tous ses accessoires pour trois fois rien. Mais depuis qu'ils étaient voisins, Antoine écoutait les récits de Sébastien avec intérêt. Lui qui parvenait encore à peine à distinguer une dorade d'un loup faisait tout son possible pour retenir le nom de poissons inconnus, la manière de les attraper et de les cuisiner. Lorsque son ami partait à la mer, Antoine surveillait nerveusement son retour. Posté à son balcon jusqu'en milieu d'après-midi, il attendait. Quand enfin apparaissait la Clio 2 titane, qu'elle franchissait le premier cassis creusé à l'entrée de la cité, traversait l'allée du bâtiment B, à mesure que Sébastien se garait, Antoine brûlait d'impatience. Alors, quand il commençait à décharger son coffre, c'était comme découvrir le contenu d'un trésor. La vue des filets bourrés de prises d'où dépassaient nageoires, têtes et tentacules, ouvrait immédiatement l'appétit. Au-dessus, Magalie s'avancait sur le garde-corps pour interpeller Antoine qui relevait la tête : « Tu crois qu'il nous a ramené quoi aujourd'hui ? » Les parties de pêche avec Claude cessèrent définitivement de le hanter.

Pour leur première sortie, ils choisirent de partir un dimanche de bonne heure. Antoine rejoignit Sébastien en bas de l'immeuble muni d'une bouteille d'eau glacée et de parts de pizzas au fromage achetées la veille à la boulangerie. Ils traversèrent toute la ville sans encombre jusqu'à La Madrague de Montredon. Antoine écouta son ami lui prodiguer les premiers conseils d'une oreille distraite. L'appréhension déclencha une brûlure d'estomac qui persista tout le trajet et Antoine s'inquiéta des conséquences possibles une fois sous l'eau. Que se passerait-il s'il venait à dégoûter dans son tuba ?

Ils laissèrent le port derrière eux, longèrent les interminables courbes de la route littorale. La côte, lui expliqua Sébastien, avec ses anses, ses calanques et sa rague verticale, leur offrait un terrain de jeu idéal. Il hésita entre plusieurs d'entre elles. Saména, Escalette ou Maronaise ? Sans bateau, les possibilités étaient tout de même réduites. Sébastien opta pour la première. Bien abrités dans la crique, sous un soleil amoureux, les premiers baigneurs avaient déjà déposé leur serviette. Ils étaient sur leur rocher individuel comme sur un trône. Ces personnages endémiques, emblématiques de la région, vantaient entre eux le climat de cette année, la chance qu'ils avaient eu de pouvoir exposer leur peau tannée dès le mois de février.

Sébastien présenta chaque article qui composait son matériel de chasse. Depuis cinq ans qu'il était licencié, il s'était bien équipé. Antoine retint l'essentiel. Néoprène, harpon, palmes, masque. La bouée obligatoire pour signaler leur présence. Huit kilos de plomb dont ils se lesteraient chacun à la ceinture.

Ils iraient à deux cents mètres de la plage environ, de cinq à quinze mètres de profondeur selon les aptitudes qu'Antoine révélerait. Sébastien lui admonesta un sermon affectueux ; ils allaient encore augmenter le prix des cigarettes, il était peut-être temps d'arrêter. Antoine s'était attaché à ce Sébastien. Leur rencontre avait été le fruit du hasard et, par la suite, ils apprirent à se connaître, petit à petit, jusqu'à se fréquenter quotidiennement. Enfin, Antoine comprit les racines profondes de cette union. Plus grand, plus robuste, plus méditerranéen que lui ; la vie lui avait fait don d'un grand frère.

« Un bon chasseur connaît les coutumes de tout ce qui se trouve en-dessous. »

Selon le poisson recherché, il valait mieux employer une technique plutôt qu'une autre. Ils devraient alterner chacun leur tour la descente, mais Sébastien invita d'abord Antoine à le suivre pour observer. Ils s'immergèrent lentement, commencèrent à battre des palmes, jambes tendues, d'un mouvement ample, bien exécuté. Plongeur expérimenté, Sébastien privilégiait l'agachon, technique qui consistait à se faire oublier complètement sous l'eau, à devenir une partie du décor, silencieuse et immobile, jusqu'à l'embuscade finale. Il se rapprocha d'une zone rocheuse où un herbier marin allait leur permettre de se dissimuler.

Sébastien fit signe à Antoine de cesser le palmage. La visibilité était excellente, ils allaient pouvoir continuer leur approche en coulée. Il fallait se faire le plus discret possible. Antoine porta une attention particulière au frottement des palmes qui ferait fuir le poisson à la moindre turbulence, il évita de s'appuyer sur le sable pour s'aider à avancer. Sous l'eau, les bruits se propageaient bien plus vite qu'à la surface. Pendant qu'ils se tenaient immobiles, Antoine scruta autour de lui. Des bulles s'échappèrent de son tuba et il les suivit du regard avec une admiration inhabituelle. L'environnement était pareil à un décor méticuleusement travaillé. Les rochers semblaient avoir été sculptés et la lumière, si différente sous l'eau, produisait un faisceau saturé, serré, ciblant par endroits un coquillage, un poisson en mouvement, éclairant les éléments qui prenaient des teintes de porcelaine nacrée.

Antoine, qui commençait à manquer d'air, fut pris de panique ; une crampe à la jambe gauche l'avait brutalement saisi. Sébastien s'approcha de son ami, et d'un geste qui soigne tout, il attrapa le bout de la palme du muscle endolori et tendit la jambe. Ils initièrent ensuite la remontée, menton vers la poitrine, épaules voûtées, jusqu'à crever la surface où ils purent enfin expirer l'air coincé dans les poumons, échapper l'eau de leur tuba, et reprendre leur respiration.

Ils prirent quelques minutes pour exposer leur visage au soleil et savourer leur pizza. Ils le consentirent ; la pâte épaisse, semblable à la miche de pain, avait quelque chose de rassurant. Puis ils remirent cela rapidement. Les deux amis firent plusieurs essais durant lesquels Antoine retint son air chaque fois un peu plus longtemps, se déplaça chaque fois plus délicatement, jusqu'à la plus totale décontraction. Ils passèrent près d'une grappe d'œufs de seiche qu'il fallut réserver ; ils les chasseraient dans deux printemps. Devant une murène, Sébastien déclina sa ligne. « J'ai souffert le martyr après une morsure, depuis j'évite. » Il laissa Antoine en surface reprendre son souffle et s'en alla plonger seul encore plus profond. À l'agachon, il récupéra deux magnifiques sars, aux écailles si argentées qu'elles firent réfléchir leur lumière sur les baigneurs en bord de plage qui s'exclamèrent d'un seul « Ah ! » de satisfaction. Quand il atteignit le rivage, une femme en maillot une pièce et à la peau de cuivre s'approcha du butin.

« Oh dites, faites-moi voir ! Oh, ouah ! Vous allez nous inviter à votre festin ? »

Sébastien, magnifique, proposa les poissons. Les trésors marins s'offraient sans réfléchir. Puis il retrouva Antoine qui l'attendait, hilare. Ensemble, ils aperçurent ensuite un banc de rougets s'agitant à environ sept mètres. Les deux hommes se laissèrent déposer sur le fond, en coulée, à distance pour ne pas les effrayer. Sébastien s'approcha, attendit que le banc se présente de profil pour lui offrir une plus grande surface de tir, et en un coup il réalisa un doublé. Un troisième rouget qui avait mal accroché la flèche prit la fuite.

Enfin, arriva le tour d'Antoine de réaliser sa première descente en autonomie. Sébastien lui conseilla la technique de la chasse à trou. Il s'agissait d'inspecter la moindre faille, le moindre recoin. La traque pouvait commencer.

Antoine initia la descente, le palmage tranquille, maintenant le harpon droit devant lui. Il était prêt à tirer à tout instant. Camouflée à fleur de sable près des rochers, il repéra une forme ovale. Il se souvint de l'avertissement de Sébastien ; il fallait veiller à l'angle de tir au risque d'abîmer la flèche contre la roche. Le temps d'y penser et la seiche disparut. Il tenta de la poursuivre mais en vain. Il s'approcha d'un trou, ses yeux mirent quelques secondes à s'habituer à l'obscurité, à distinguer les détails. Une deuxième ! Il tira instinctivement et la flèche se coinça entre deux cavités. Antoine s'acharna pour l'extraire, lutte de longues secondes, il en oublia qu'il était en apnée. Sébastien qui nageait à distance repéra tout de suite son coéquipier et lui porta secours. Le masque gorgé d'eau, le souffle court, Antoine venait de se faire une belle frayeur.

Il comptait bien faire sa première capture, et dès qu'il fut remis, il proposa à Sébastien de repartir à la chasse. Cette fois, Antoine redoubla de vigilance, de discrétion à l'approche de la roche. Il prit son temps, aligna, la pointe bien engagée, et il planta droit dans la rate du mollusque. L'encre projeta un écran noir qui aveugla Antoine. De son côté, Sébastien venait lui aussi d'atteindre une seiche. Il la déposa dans son filet, réarma son fusil, l'enclencha à nouveau et attrapa une seconde. À l'aide de son couteau placé à la verticale, il trancha les terminaisons nerveuses situées entre la tête et le corps afin de ne pas la massacrer inutilement. Enfin, ils se dépêchèrent de retrouver la surface ; sur la plage, les louanges les attendaient.

Plages, criques, calanques, Sébastien proposa à son ami de l'accompagner à chacune de ses excursions. Ils chassèrent de la Côte Bleue jusqu'à Cassis, tirèrent jusqu'aux plages très fréquentées du Var. Ils plongèrent dans des eaux turquoise ou d'un bleu profond, sortirent par mauvais temps, et ce temps, Antoine lui trouva un aspect mystérieux, plein de charme. Ensemble, ils se libéraient des contraintes du monde extérieur, du monde à la surface. Ils se déplaçaient lentement, jusqu'à ne plus éprouver la résistance de l'eau. Une force imperceptible, muette, guidait leurs gestes. Ils se promenaient sur des terres étrangères, immergées, qui n'étaient la propriété de personne. Antoine avait fait la rencontre d'une ville sous la ville. Marseille parut comme un domaine plus grand. La Méditerranée n'était pas une mer, mais d'innombrables paysages.

Un soir qu'elles préparaient la cuisine ensemble, Sabrina trouva sa fille bien pensive. Sofia, dont le comportement le plus courant consistait à questionner l'intérêt de chaque action, avait remué les ingrédients qui composaient la salade de riz sans soin, absente. Elle stationnait à présent, atone, devant une poêle où trois escalopes panées projetaient une huile brûlante à l'improviste et dans tous les sens. Sabrina s'enquit de savoir ce qui n'allait pas, et Sofia lui répondit :

« Pourquoi tu ne portes pas le voile toi ? »

Les dernières semaines, Maîtresse Édith s'était régulièrement absentée. Pour la matinée, ou durant plusieurs journées consécutives, les élèves du cours préparatoire avaient été envoyés en répartition. Sofia avait assisté à chacune des classes de l'école, du CE1 jusqu'au CM2. Installés au fond des salles exiguës, à même le sol, on exigeait des élèves un silence absolu. Ils n'y étaient pour rien, la faute à pas de chance, voilà ce qu'on leur expliquait quand ils s'interrogeaient de savoir où était leur remplaçant. On ajoutait pour les apaiser : la journée passerait plus rapidement s'ils se tenaient sages. Le professeur d'accueil leur déroulait un tapis de jeux pour voitures, ils admiraient les motifs de tout ce qui constituait la ville imaginaire, une cité très loin de la leur, avec ses tracteurs et ses moulins, ses routes impeccables et ses commerces de proximité. Pendant qu'ils exploraient la ville enchantée, les enseignants pouvaient reprendre tranquillement le cours d'une leçon, d'un devoir surveillé, dans leur classe submergée d'enfants.

La situation faisait tourner les parents en bourrique. Quand elle était présente, Maîtresse Édith était adulée des parents. En particulier, elle était appréciée par les mamans de la communauté gitane pour sa capacité à les consoler. Elle tenait de longs discours apaisants et elle était passée experte dans l'art de les convaincre de bien vouloir laisser leur enfant. Des femmes sanglotaient tous les jours, avec la même affliction chaque fois, de devoir confier leur progéniture à l'école. Probablement du fait des absences répétées de l'enseignante, les enfants de la communauté, qui n'avaient pas pour habitude de fréquenter assidûment l'école, la quittèrent définitivement.

Un matin où elle était de repos, Sabrina marcha avec sa fille jusqu'au portail. Plusieurs mamans comméraient bruyamment ; à ce rythme de négligence, ils finiraient par leur fermer l'établissement ! L'école rassurait ; elle évitait aux enfants de jouer trop près des grands, d'entrer dans leurs combines et leurs querelles contre des bandes rivales.

Sabrina salua Jibril, le plus âgé des frères de Yannis. Jibril avait une fréquentation intensive des rues du quartier. Du matin très tôt, jusque dans la nuit, été comme hiver. Sabrina le croisait parfois en compagnie d'Alexis. Ils discutaient pendant des heures devant l'épicerie du bâtiment A, ils se servaient dans le réfrigérateur comme s'ils étaient chez eux. Elle connaissait de vue ses parents, deux travailleurs discrets, un couple comme le quartier en comptait des centaines.

Édith fut remplacée certaines fois, d'autres non, cela devint très aléatoire et le système de répartition aussi se fragilisa. Les élèves de CP perdirent patience, chahutaient, dérangeaient les classes, et l'on demanda aux parents de s'organiser entre eux. Antoine et Sabrina acceptèrent que Sofia passe quelques journées chez Yannis sous la surveillance des grands frères. Si les garçons du quartier se montraient particulièrement oisifs en public, dans l'espace familial, ils parvenaient très vite à occuper la place de chef de maison quand cela était requis. Au sein des familles monoparentales, ils avaient la charge de distribuer les gifles aux plus jeunes, de contrôler la tenue des sœurs avant qu'elles ne partent pour le collège et qui en retour les haïssaient ouvertement. Quant à eux, les grands frères, regrettaient les éducateurs, qui pour juger de leur intégrité ?

Sofia profita de longues journées d'amusement en compagnie de Yannis et fit la découverte des jeux de console. Elle apprit à tirer aux buts sur des pelouses irréelles, à cogner sans jamais se fatiguer contre des ennemis qui portaient des prénoms japonais. Ce qu'elle préféra, c'était l'utilisation d'un volant en lieu et place de la manette traditionnelle. Ils roulaient chacun leur tour sur des circuits qui passaient par des montagnes, sous des ponts, où la clameur de la foule ne faiblissait jamais. Quand ils se trouvaient sans surveillance, ils se gointraient de biscuits, de barres chocolatées. Ils avalaient les aliments sans mâcher,

jusqu'à former une grosse pâte onctueuse au goût d'indépendance précoce. Les Mars, les Kinder, nourrissaient l'hyperactivité de Yannis qui cognait les meubles lorsqu'il perdait une partie. Cette alimentation vénéneuse s'introduisait jusqu'aux dents et, plusieurs fois, Yannis fut conduit chez le dentiste pour se faire arracher une incisive rongée par le sucre et la solitude. De temps à autre, Jibril faisait irruption dans la chambre, apportait un plat de nuggets ou de cordons bleus. La nourriture servie chez Yannis avait un goût différent. « C'est halal, lui expliqua son ami, on mange comme ça chez les musulmans. »

D'autres fois, les grands frères incitaient à se rendre un peu dehors. Ils empruntaient la ligne 35 qui menait aux plages de Corbières, et ce fut encore différent. Des bus saturés, évacuaient des fournées d'adolescents surexcités, torsos nus, portant leur sacoches Lacoste en bandoulière et le short à fleurs très à la mode dans ces années. Tous venus du quinzième arrondissement. Elle était là leur consolation ; aussi invraisemblable que cela pût paraître, certaines familles, isolées dans leur quartier de La Rose ou de Frais-Vallon, ne connaissaient pas la mer. Le quinzième, avec son 35 animé et ses plages artificielles qui leur étaient réservées, soustrayait un peu de son ennui durant l'été. La première fois, Sofia s'était immobilisée devant les eaux jade, navrée de ne pas pouvoir partager un tel moment avec ses parents. Elle posa son regard sur tout, dans l'objectif d'une restitution la plus complète à Sabrina le soir.

À cette époque, si l'on avait pris une photographie de Corbières, on y aurait vu ceci : le bleu figé de la mer, les vagues lentes bordant le rivage comme le drapé d'un lit, du sable en pagaille, et par-dessus, des centaines de serviettes côte à côte se faisant la conversation. On n'y aurait pas vu : l'odeur des merguez grillant sans fin et celle du Monoï qui recouvrait les corps, les va-et-vient aux glacières, le tintouin explosif des cannettes de soda à leur ouverture. Ou encore : la douleur coupable des clients en train de piétiner la dalle de béton brûlante du snack, endurant une attente insupportable pour une barquettes de frites, pour un Coca-Cola. En période estivale, Corbières se transformait en village éphémère, débarrassé du souci. Mais quel art pourrait bien rendre compte de tout cela à la fois, sauf à le vivre ?

Par la suite, Sofia ne voulait plus quitter l'appartement de Yannis. Elle y restait parfois le soir, et Sabrina songea que pour un enfant très curieux, observer la maison des autres, partager leurs habitudes, était sans doute la meilleure expérience qu'elle pouvait offrir à son enfant.

Parmi les moments qui régissaient le quotidien, venait le moment de la prière. Naïma était la seule à pratiquer au sein de la maison. Selon une fréquence et des horaires connus que d'elle, la mère de Yannis suspendait toute activité lorsque venait le moment. Alors, elle procédait à quantités de gestes méthodiques qu'elle exécutait toujours dans le même ordre. Vêtue d'un caftan brodé à manches longues et tissu ample, affublée du hijab qui lui recouvrait les cheveux et dont on devinait qu'elle les portait courts et roux, Naïma déroulait son tapis bleu nuit sur lequel elle allait prier. Avec sa peau très pâle et ses yeux en amande, son visage évoquait des paysages lointains, presque imaginaires. Yannis, qui était en adoration devant sa maman, ne cessait de louer combien elle était belle.

Naïma appréciait la présence des enfants, mais elle exigeait d'eux le silence le plus total pendant la prière et l'interdiction formelle de l'interrompre. Pendant une dizaine de minutes, les positions se succédaient, Naïma se tenait debout, inclinée, elle s'agenouillait, relevait parfois les mains, orientait la tête vers le ciel puis au sol. Une fois, alors que sa mère se prosternait, qu'elle chuchotait des paroles inaudibles, Yannis proposa à Sofia de l'imiter. Tout doucement, il s'en alla trouver deux serviettes dans la salle de bains, en tendit une à Sofia et déposa la sienne au sol. Alors, les garnements exécutèrent eux aussi les enchaînements. Discrets même hilares, ils se méprirent dans l'ordre des mouvements, agités de secousses qu'ils tentaient maladroitement de réfréner. Naïma, qui tenait à respecter ses propres consignes, fit tout son possible pour se retenir de rire.

Sofia participa régulièrement au jeu des imitations de la prière et finit par interroger son ami quant à la signification véritable de leur chorégraphie. Yannis lui expliqua qu'il s'agissait de demander quelque chose à Dieu. Naïma exhorta son fils à faire preuve d'un peu plus d'humilité, à se rendre moins matérialiste et à rester modeste. Sofia comprit alors qu'elle pouvait obtenir des faveurs et non des objets. Lors d'une de ces séances, devant sa serviette de bain déroulée, elle implora leur Dieu de trouver un travail à son père, un travail rien qu'à lui, loin de Claude et de ses mauvaises manières. Le soir, Sofia en fit part à Antoine qui lui répondit d'un ton tranchant : « Ici, on a besoin de personne, t'as compris ? »

Le Mistral se mit à souffler la nuit — Laury Garcia Haouji

« Yannis dit que les femmes sans voile n'entreront pas au Paradis. »

Sabrina était stupéfaite.

« Ah bon ? »

Sofia baissa les yeux.

« Dis à ton copain de ne pas s'inquiéter pour moi. Dieu reconnaîtra les siens mon ange.

— Maman, je dois dire que je crois en quel Dieu moi ?

— Tu as le temps de choisir mon cœur, mais pour le moment il ne faut pas croire ce qu'on te raconte.

N'y pense plus.

— D'accord, c'est compris », acquiesça Sofia, pas tout à fait convaincue par l'échange.

Elle examina silencieusement chaque avertissement prodigué ces dernières années par les personnes de sa famille. Elle repensa d'abord à ce que lui disait son père, quand il lui arrivait de rester seule à la maison. N'ouvrir à personne, ne surtout pas faire confiance aux hommes qui pouvaient se présenter aux portes ou sur son chemin à l'école. Alexis l'avait avertie de ne pas croire en la politique. Voilà que sa mère refusait de parler de religion. Sofia réfléchit longuement et elle en vint à se demander s'il existait quelque chose en quoi il fallait croire chez elle. Enfin, surgit de nulle part, Sofia se remémora une phrase que lui disait souvent Maryse pour la rassurer après une terreur nocturne, quand elle se réveillait persuadée que des monstres aux têtes difformes l'attendaient un peu partout dans la chambre : « Comme Saint Thomas : je crois que ce que je vois. » Sofia s'adressa de nouveau à sa mère.

« Bon. J'aurais voulu prier l' « Islam ». Au moins ils ont droit à la fête, aux gâteaux, au henné sur la paume de la main. »

— Tu verras je t'ai dit ! Tu as le temps de penser à tout ça. »

Sofia finit par s'agacer.

« ...Mais alors on est quoi nous ?

— On est rien. »

Ce n'était pas la grande forme en ce moment. Depuis la réception du courrier d'avertissement, Claude ne dormait plus. Ils allaient lui tomber dessus d'une minute à l'autre. Au travail, au volant, la nuit, il les voyait. Longtemps, il avait joué et il s'apprêtait à perdre la partie. Le fantôme de l'URSSAF s'était introduit dans sa vie et n'en finissait plus de le hanter.

Cet après-midi-là, Claude fit cinq fois le tour du quartier de La Blancarde avant de pouvoir se garer. « Il faut vraiment être jobard pour vivre en ville de nos jours ! » Les stationnements payants se propageaient un peu partout, jusqu'aux ruelles les plus étroites que l'on franchissait en chuchotant ou le dos courbé. Des ruelles tellement réduites que l'on aurait aimé qu'elles appartiennent aux voisins, qu'ils en fassent un grand salon d'extérieur avec cuisine d'été pour se retrouver bien entre eux. Quand il pouvait encore se permettre de refuser des chantiers, Claude le faisait volontiers s'ils se trouvaient en ville. Il l'avait calculé ; une journée de parking lui coûtait la matinée du salaire de son apprenti.

Dans une ultime tentative d'échapper au redressement, il avait repris contact avec son comptable. Il réalisa un créneau d'expert rue Saint-Jean de Garguier, à quelques mètres seulement du cabinet. « Le Jeune » se cachait au rez-de-chaussée d'une maison de ville vétuste qui avait servi autrefois de point de vente aux savonniers. Sur un trottoir violacé à l'ombre, il jeta un œil à la toiture ; les tuiles avaient bien mauvaise mine.

Par intermittence, Claude vénérât ou fâchait son comptable. Le Jeune le reçut en polo-jean, décontracté. Depuis qu'il avait quitté son cabinet des beaux quartiers pour se consacrer à la seule comptabilité des artisans, il ne manquait jamais de travail.

« Mais, Monsieur Blanchi, vous n'êtes pas à jour de vos cotisations ! Ça ne va pas du tout là ! »

Claude se raidit. S'il se déplaçait jusqu'au bureau décati de l'imberbe, c'était parce qu'il savait se montrer arrangeant. La suite n'allait pas lui plaire.

Le Jeune lut le courrier, alla de son commentaire à chaque fin de phrase. À l'écoute de certains mots, Claude fut parcouru de frissons ; « majoration », « redressement », « surendettement », « saisie ». Il reçut ce dernier comme une balle en plomb. Non, il ne déclarait pas son fils. Oui, il lui arrivait d'oublier d'inscrire une ligne ou deux au moment de facturer un client. Et alors ? N'étaient-ils pas nombreux à se gaver, là-haut ? Claude eut l'impression de se soumettre à un interrogatoire. L'État les ponctionnait d'impôts. Impossible de dégager le moindre bénéficiaire dans ce pays ! Payer, toujours payer ! Ils étaient partout, dans chaque retenue patronale, dans chaque article passé en caisse, dans chaque cigarette, dans les taxes foncières, l'essence, les péages et le stationnement. Cet argent allait toujours aux mêmes. À l'Union Européenne, à l'étranger. C'était trop.

« Vous êtes allé sur Internet ? »

Avec Internet, se justifia Claude, outré, c'était encore pire. Il s'était évertué à les appeler, des jours entiers, mais plus aucun agent ne déniait répondre, tout passait par des formulaires à remplir, des courriers électroniques réceptionnés par des machines. Une question valait l'intervention de dix services. Des interlocuteurs pour tout, et jamais de réponse.

Le Jeune s'enfonça dans son siège de bureau. Il tournait en rond avec cette clientèle de l'ancien monde. Ils ne comprenaient pas l'intérêt des outils, ils n'entendaient rien quand il s'agissait de se faciliter la vie, et des façons nouvelles de contourner les problèmes légalement. Patiemment, il expliqua à Claude ; il suffisait d'aller plus vite qu'eux, de répondre aux courriers électroniques dès leur réception, et de venir le voir, lui, sans délai. Oui, dans les délais ils pouvaient s'arranger. Avec Internet, les récalcitrants étaient désormais impossibles à cacher, leur objection de conscience n'était d'aucun avenir. Et c'était encore pire s'ils ne disposaient pas des fonds suffisants.

Claude s'était endetté, mais n'était-ce pas ce qu'on lui avait conseillé de faire ? La vie d'artisan était devenue celle d'instables, une vie façonnée d'incertitudes et d'échéances impossibles à tenir, un jeu de l'oie sans progression. Claude était en rupture avec la modernité. Il ne croyait qu'au concret, aux personnes dont il connaissait le nom et dont il pouvait se rappeler où elles étaient allées à l'école, aux métiers qu'il pouvait

comprendre et décrire. Aussi, Claude n'avait d'égard que pour les phénomènes qu'il pouvait expliquer et observer ; reconnaître un carrelage mal posé, déterminer l'enduit le plus adapté en fonction des surfaces de travail, estimer la valeur d'un terrain ou d'un ouvrier. Cette époque, déplorait-il, se prosternait devant tout ce qui était le plus indésirable. L'avènement de nouveaux outils avait laissé croire en de nouvelles perspectives, mais toutes ces solutions se montraient plus illusoires les unes que les autres. Ils étaient pris dans un grand piège qui portait le vernis du progrès.

Une fois de plus, Claude partit de chez son comptable fâché. Il avait eu tort de croire au sauvetage. Il était un homme d'une époque révolue et, pourtant, il savait qu'il ne s'était pas trompé. Tout ce cafouillage lui donnait mal à la tête, une sensation d'oppression et d'étouffement anxiogène. Il avait marché vite et il se reposa quelques minutes dans sa voiture avant de démarrer.

Sur le Jarret, ça n'avancait pas. À Marseille, les embouteillages faisaient passer le temps, s'incarnaient en une étonnante passion où le collectif s'exprimait là où il se taisait si souvent par ailleurs. Pour survivre, chaque automobiliste devait y aller de son coup de klaxon. Certains maintenaient longtemps la main appuyée sur la sirène pour se venger d'un feu passé au rouge, d'un véhicule garé en double file pour discuter avec un commerçant. Ils auraient poussé les immeubles si seulement cela était possible. Pollution sonore, revancharde. Les pétarades de moteurs s'enchaînaient, réveillaient jusqu'aux ancêtres de la ville.

L'artère était bouchée, les véhicules bloqués, à l'arrêt. Claude regarda par la fenêtre. Une épicerie exposait des cagettes d'avocats venus du Pérou, des dattes d'Israël, des fruits secs du Maghreb, des marchandises venues du monde entier, et dont le périple se concluait ici, sur cette avenue noircie par des décennies de bouchons, de pots d'échappement fiévreux, de moteurs brûlants. Il alluma une cigarette mais étonnamment la nicotine le dégoûta. Une douleur profonde à la gorge, à la mâchoire le tirailla jusqu'au bras gauche. Une nouvelle vague d'oppression lui enserra la poitrine. Il était fatigué.

Claude posa la tête contre son volant et s'autorisa à fermer les yeux quelques secondes. Pourtant, au-dessus de la rumeur des véhicules, une voix s'éleva et tenta de le tenir alerte. Il entendit comme un bourdonnement, mais rien de véritablement perceptible.

Il ne fallait pas qu'il s'endorme.

À son réveil, Claude ne reconnut rien. Du personnel en blouse gesticulait devant un moniteur électrocardiogramme. Sa douleur à la poitrine ne l'avait pas totalement quitté mais son intensité s'était réduite. Claude les observa sans rien dire. Il fit tout son possible pour se concentrer mais il n'entendait rien. Pourquoi chuchotaient-ils ? Son médecin paraissait très jeune, les cheveux emmêlés, gras. Qu'importe, ce jour-là Claude n'était pas à un détail près et ce jeune médecin, même négligé, serait certainement capable de lui expliquer ce qu'il s'était passé depuis le Jarret. Soudain, Claude le vit tourner les talons, il était sur le point de sortir de la chambre, suivi de son infirmière. Personne ne semblait avoir remarqué la présence de Claude. Ils venaient d'étudier son cas et ils s'apprêtaient à rendre visite au patient suivant. Péniblement, Claude geignit, et les deux blouses se tournèrent vers lui.

« Ah vous vous êtes réveillé ! »

La femme s'immobilisa. Son teint rose, la peau bien hydratée, était un visage sécurisant dans ce moment tourmenté. Elle s'approcha du lit de Claude.

« Bonjour Monsieur Bianchi. Je suis le Docteur Charlene Brunel, interne en médecine intensive. Vous êtes au CHU de La Timone. Et voici Michael, l'infirmier qui va s'occuper de vous. »

Il avait perdu connaissance au volant de son Audi A3.

« Heureusement que vous étiez à l'arrêt ! Les bouchons vous ont sauvé la vie ! » s'esclaffa l'infirmier.

— Votre cœur n'était plus irrigué correctement. Un caillot obstruait l'artère coronaire gauche qui ne faisait plus son travail d'apport en oxygène », interrompit le Docteur Brunel.

Aux urgences, ils avaient réalisé une coronographie, suivie immédiatement d'une angioplastie avec implantation d'un stent au niveau du poignet.

Sans son autorité habituelle, couverts d'électrodes et vêtu d'une chemise ridicule dont il soupçonnait qu'elle soit ouverte dans le dos, Claude se sentit nerveux. Surtout, en entendant les nouvelles, il craignait avoir touché le fond. Pour la première fois, son corps venait de le lâcher. C'était le début de la chute, la débâcle, la dépossession. Bientôt, craignait-il à ce moment, il dépendrait de sa femme et d'une équipe à domicile pour le nourrir, le vêtir et pour s'occuper de ses excréments. Son quotidien serait constitué d'une succession d'humiliations qui interviendraient à heures précises. Tout cela ne serait d'aucune surprise ni échappatoire et lui semblait inévitable. Ils ne seraient plus deux à la maison. Il y aurait lui, Suzie et sa faiblesse.

Claude balançait doucement la tête. Il avait la bouche pâteuse et ne put sortir aucun mot. D'un instant à l'autre, Suzie débarquerait à son chevet. Qu'allait-il lui dire ? Que son mari flanchait ? Il s'apprêtait à connaître le naufrage de la vieillesse.

« Je dois m'en aller d'ici dès que possible », projeta-t-il.

Comme si Docteur Brunel venait d'accéder à sa contrariété, elle l'informa du programme :

« On vous fera une écho-Doppler sous deux jours. D'ici-là, reposez-vous. Et surtout pas de cigarettes ! »

Claude regarda l'équipe médicale quitter la chambre.

Plus tard, Suzie arriva en courant à l'hôpital et, malgré les « Madame ! Madame ! » qui l'intimèrent à ralentir, elle détailla du plus vite qu'elle put jusqu'au numéro de chambre que son mari lui avait indiqué par téléphone. Elle se trouvait dans leur jardin et s'occupait des glaïeuls quand elle apprit qu'il avait été victime d'un infarctus. Dans la panique, elle se demanda si elle n'avait pas oublié de fermer le tuyau d'arrosage.

Une fois dans la chambre, elle s'étonna de trouver son époux déjà en colère. Claude s'emportait contre l'infirmière de nuit qui refusait de le débrancher pour le moment. Non, il ne dormirait pas ici, il sortirait et reviendrait pour le Doppler !

Suzie fit un geste discret de la main ; elle prenait la relève. L'infirmière s'enfuit de bon gré. Allongée près de Claude, elle prit une petite voix douce et calme comme elle avait l'habitude de faire pour calmer son agitation. Claude tendit la main en direction de sa table de chevet.

« Passe-moi le téléphone, je dois parler boulot avec Antoine.

— Mais, mon amour, ce n'est pas le moment de parler de ça...

— Tu en sais quoi toi de si c'est le moment ? Tu as déjà travaillé ? »

Quelques semaines avant les vacances d'été, les camarades de classe de Sofia ne dissimulaient plus leur inquiétude ; ils allaient bientôt partir « au bled ».

Cette année scolaire touchait à sa fin et Sofia avait bien travaillé. Tout d'abord, elle avait appris à lire. Leçon après leçon, page après page, les mots hermétiques et distants s'étaient interprétés en messages, en renseignements. La lecture ouvrait sur de nouvelles possibilités et de nouveaux enthousiasmes. Ravissement des commencements. Sofia présentait des aptitudes particulières en la matière, un goût évident, et très régulièrement, elle était venue en aide à certains de ses camarades en difficulté. En récréation ou en répartition, ils la sollicitaient pour leurs devoirs, demandaient à revoir un texte. Ensemble, ils posaient le doigt sur la feuille d'un cahier, suivaient les mots en lisant à haute voix. Ils assemblaient les lettres une à une, formaient des syllabes : « pé et e font peu », « té et a font ta ».

Sofia s'était appliquée et elle avait fini première au classement. Chaque semaine elle interrogeait Antoine ou Sabrina ; n'avait-elle pas mérité de partir en vacances ? Au cours préparatoire, elle avait envié ses camarades qui connaissaient autre chose que le quartier. Aussi, lorsqu'ils protestaient contre le départ à venir, Sofia avait eu du mal à les comprendre. Elle avait trouvé ses amis bien capricieux de se plaindre des voyages en mer, des étés de l'autre côté de la Méditerranée. Pour Sofia, le chant retrouvé des cigales annonçait le retour des journées d'ennui. Les bateaux qu'elle admirait depuis le balcon de Maryse la fascinaient. Souvent, elle avait rêvé de préparer un long voyage, elle serait partie avec son père, sa mère et son oncle Alexis. Ils auraient tout laissé derrière eux pour découvrir cet ailleurs, ce pays des autres dont elle ne connaissait rien mais qui lui semblait si différent.

Qu'est-ce qui pouvait terrifier les enfants là-bas ? Un jour, Sofia se résolut à interroger Yannis.

« Au bled ils n'ont pas la télé et certaines maisons n'ont même pas l'électricité. »

Sofia passait de plus en plus de temps chez son ami. Elle y avait rencontré chacun de ses frères, elle jouait d'interminables parties de console avec eux. Elle s'était attachée à cette famille ainsi qu'aux parents de Yannis. Leur appartement était devenu une extension du sien. Au cours des semaines qui précédèrent le départ de la famille de son ami, Sofia comprit quelque chose de nouveau sur le bled. Il était une méthode d'intimidation. Toujours, la menace d'un aller sans retour au pays planait sur les enfants pas sages, sur les moins appliqués aux devoirs, sur les turbulents, comme planait la menace d'une condamnation. Au moment de la présentation du bulletin de fin d'année, Sofia avait entendu le père Nassir hurler : « Cet été tu vas partir au bled et tu ne reviendras pas à la rentrée ! »

Du bled, Sofia retint qu'il y avait une vie différente, une vie dépouillée, sans distractions, une vie en marche arrière. Des lieux encore plus isolés et ennuyeux qu'un été au quartier. Son ami lui décrit les journées à ne rien faire, à attendre le repas du soir, les interdictions pour à peu près tout et l'obligation de rendre visite à la famille. Sofia réfléchit. Yannis exagérait peut-être. Pour passer un bon été, il aurait suffi de venir avec de quoi s'occuper, des jeux, des livres, de la musique.

Elle consulta à nouveau son ami.

« Il y a des bibliothèques au bled ? »

Yannis réfléchit. « Je crois mais je ne suis jamais allé dans une bibliothèque là-bas. Mais si tu venais avec nous un été, tu ne comprendrais rien, tout est écrit en arabe. »

Un jour, à la fin du mois de juin, Sabrina qui ne travaillait pas s'était proposée de venir chercher Maryse au travail. Accompagnée de sa fille, elles se dirigèrent vers le centre-ville en empruntant l'A55. À l'approche de la zone portuaire d'où partaient les ferrys pour l'Algérie, la Corse et la Tunisie, elles furent retenues prisonnières des embouteillages. Sofia s'ébahit devant les voitures dont le bas de caisse frôlait le sol, des voitures alourdies par d'impressionnantes installations sur leur toit, parées pour défier l'autre territoire. Chaque véhicule tenait son procédé, sa logique acquise d'un précédent voyage et améliorée. Une valise, un carton coincé entre deux sièges, tout supplément parvenu à s'intégrer au chargement était une

victoire. Les porte-bagages retenaient de l'électroménager, des vélos, des cabas ficelés dix, cent fois. Que pouvaient-ils contenir ?

Sofia inspecta l'intérieur de chacune des nombreuses Xsara Picasso qui patientaient ; Yannis se cachait dans l'une d'entre elles, accompagné de l'un de ses grands frères. Sami, lui racontait Yannis, filait un mauvais coton. Depuis qu'il avait quitté le collège, il traînait au quartier, personne chez eux ne savait à quoi il occupait ses journées, simplement qu'il traînait. Un matin cependant, les « schmitts » étaient venus le chercher pour des affaires de vols. Selon eux, Sami avait pris l'habitude d'arracher le sac à main des femmes en ville. Le frère de Yannis se défendit ; là-bas, c'était autorisé, il ne risquait pas d'être reconnu ou de s'en prendre à la mère d'un ami. Depuis cette histoire, Nassir ne savait plus quoi faire. Il portait sur ses épaules toute la honte du monde. Alors, il décréta que son fils passerait l'été au bled, et quelques mois de plus s'il le fallait.

Sofia n'aperçut jamais la voiture des parents de Yannis mais elle croisa le regard d'autres enfants qui s'impatientaient sur leur siège arrière. Ils étaient comme ses camarades de l'école, les semblables de ceux qui portaient les vêtements de sport et les baskets de marque, étalaient du gel dans leurs cheveux, les turbulents toujours prêts à se battre, à jeter des cailloux ou tirer des pétards. Filles ou garçons, c'était un monde qui connaissait peu de distinctions. Les filles ne s'adonnaient à aucune distraction molle, elles méconnaissaient les rondes douces et les marelles niaises, les chuchotements, les appels à l'aide à la maîtresse. Elles proféraient des gros mots, les coups pouvaient partir à tout moment, et lorsque « les morts » étaient insultés, elles bondissaient, incontrôlables. On disait d'elles qu'elles étaient « des garçons manqués ». Sofia se demandait souvent comment s'opérait la transition avec les expressions calmes et sereines des mamans, comment apparaissaient les longues robes religieuses de prière qui marquaient l'éloignement définitif avec le tapage d'antan. Il y avait donc les habits des enfants et ceux des grands. Grandir, c'était porter un nouveau costume.

« À quoi on reconnaît les étrangers ?

— À leur plaque d'immatriculation, hasarda Sabrina, mal à l'aise. Les voitures des étrangers portent des plaques d'immatriculation différentes.

— Mais ça fait quoi d'être étranger ? »

Être étranger était un concept flou pour Sofia. Pour elle, le monde était conçu selon une unité de lieu, un monde construit autour de ce qu'elle avait toujours connu comme « le quartier », ou « Consolat ». Plus tôt dans l'année, elle avait entendu son grand-père se plaindre du nombre d'étrangers à Marseille, dans leur quartier. Pourtant, de ce qu'elle voyait, c'était la couleur des gens à la télévision qui n'était pas la même que celle de son entourage. Les agriculteurs qui apparaissaient au journal de treize heures portaient un visage rond, rose, à des dizaines de tons éloignées de celui de sa mère, de son oncle et de ses camarades à l'école. Tout se brouillait ; était-il possible d'être étranger dans sa propre ville ?

Sabrina aussi observa. De grands hommes en short sortaient de temps à autre des véhicules, parcouraient une dizaine de mètres à pieds, ils adressaient des « Khouya ! » pour interpeller un conducteur au loin et s'enquérir de l'avancement de la file. Ils buvaient un peu d'eau avant de se remettre au volant et d'avancer le véhicule de quelques centimètres. Chaque redémarrage rapprochait de la mer, cette frontière naturelle qui divisait leur existence en parts inégales. Pour Sabrina aussi, sa présence dans cet embouteillage avec sa fille était à l'origine de nombreux questionnements. Enfant, son père leur avait promis un voyage au bled. Il avait quelques fois évoqué cette longue traversée en bateau, évasif, sans plus de détails car sa réserve naturelle le contraignait à la mesure. Ibrahim et Maryse ne parvinrent jamais à réunir la somme nécessaire pour partir. Longtemps, Sabrina avait rêvé de ce voyage et, chaque fois qu'elle apercevait les files de voitures, ces souvenirs revenaient la tourmenter. Les départs lui rappelaient une impossibilité mais aussi un éloignement. Sabrina en savait peu quant à ses origines, quant à la terre de ses ancêtres, et le sujet lui semblait désormais inabordable. Il n'y avait pas de récit familial sur lequel se reposer. Depuis, Sabrina saluait l'environnement de travail qu'elle avait rejoint. La compagnie de son équipe, leurs luttes, étaient les siennes, elle les comprenait et son sentiment d'appartenance grandissait chaque fois davantage. Seul le récit social comptait dorénavant, tel un phare qui l'éclairait de sa lumière tournante. C'était une histoire qui regardait vers la Méditerranée, vers les travailleurs de tous les pays.

Sabrina tenta de distraire Sofia qui réfléchissait trop en imitant une blague qu'Antoine usait beaucoup dans cette situation. Elle quitta Skyrock, fit défiler les chaînes de radio jusqu'à tomber sur Radio

Classique, puis elle tourna la roulette du volume excessivement. Sofia se tortilla de rire sur son siège. Elle sortit la tête par la fenêtre en exigeant de sa mère qu'elle arrête. « Ah ! Tu me fais honte Maman ! »

Entre eux, il existait tout un tas d'œuvres interdites, sources de moqueries. L'opéra, les films en noir et blanc, mais aussi les radios qui ne diffusaient pas de chansons, uniquement des paroles en continu, des débats, des informations. Cette gêne s'étendait à d'autres domaines. Sabrina ne se reposait sur aucun récit familial du côté de son père et par Maryse son héritage était provençal, marseillais. À son tour, elle léguait à Sofia une histoire qui s'écrivait dans le quinzième arrondissement, et uniquement. Se pouvait-il qu'à chaque génération leur périmètre rétrécissait davantage en excluant le précédent ? En particulier, la gêne se manifestait chaque fois que Sabrina songeait à sa connaissance lacunaire du pays ; Paris où personne autour d'elle n'avait jamais mis les pieds, les rois dont il aurait fallu connaître l'histoire davantage que celle de sa propre famille. Pendant les vacances scolaires, ils ne visitaient aucun château, leurs pieds ne foulaient aucun paysage de campagne. Sabrina ignorait le nom des départements en-dehors des Bouches-du-Rhône, elle ignorait aussi le nom des personnages politiques qu'il semblait plus importants de retenir que ceux figurant sur les boîtes aux lettres de son immeuble. Pour Sabrina, la France était un projet composite, une énigme qui prenait la forme d'images très lointaines.

Elle était née dans ce pays, mais cela ne voulait rien dire.

Parmi les enfants qui s'échangeaient le ballon en bas des immeubles, les « marioles », les « tchatcheurs », les révoltés se remarquaient facilement. Tous les jours, on les sommait d'arrêter de gueuler dans les cages d'escaliers, ils provoquaient pour s'amuser, parlaient mal aux adultes, se foutaient d'à-peu-près tout. Rapidement, il se dressait un pronostic pessimiste quant à leur avenir. On prédisait qu'ils seraient ceux qui prendraient le « mauvais chemin », toujours le même, la route toute tracée des petites combines et des flirts avec la police. Ceux-là se repéraient déjà petits. Le chahut durait quelques années, agaçait les voisins chaque fois à égale mesure. Et puis, soudainement, les tapages cessaient, et leur disparition inquiétait encore davantage. Les minots du quartier avaient grandi. On ne s'en apercevait pas immédiatement, jusqu'au jour où quelque chose avait définitivement changé. C'était dans les détails qu'il fallait regarder. Dans ces quartiers, les personnes âgées comptaient beaucoup sur l'aide des turbulents pour monter les courses en échange de petite monnaie. Tout à coup, cet argent n'intéressait plus, il n'y avait plus personne dans les escaliers pour donner un coup de main. La génération qui avait évolué ne se contentait plus de pièces ; elle voulait la machine à billets.

Tel un poison introduit sans bruit, un cancer qui progressait en sourdine, la violence s'était propagée sournoisement, elle s'était infiltrée de bande en bande, de grand frère à cadet. Ils avaient joué, avec tumulte, puis ils avaient traîné, sans déranger directement. « Jouer », « traîner », deux verbes pour décrire le quotidien, une manière de signifier la passation de l'enfance à la majorité, deux verbes pour dissimuler la réalité sous les maigres galets de la sémantique.

Puis, d'immeuble en immeuble, le mauvais chemin s'offrit aux plus ambitieux. Ce mal dans lequel glissait une partie de la jeunesse, c'était celui d'une affliction sans remède ; le désespoir couplé à l'avidité. « Passage à tabac », « stupéfiants », « braquage », avaient-ils rêvé de prononcer ces mots ou sonnaient-ils particulièrement bien dans leur bouche d'égarés ? Le désir ardent, immodéré pour le matériel, pour l'argent, n'était pas traité partout de la même manière. L'avidité seyait mieux à ceux qui en possédaient déjà, qui pouvaient placer, spéculer, faire fructifier. D'un côté, l'appât du gain était réprimé, de l'autre il s'édifiait en système.

Était-ce difficile de vivre à Consolat ? Pas encore. Pour la grande majorité des habitants, il y avait le travail au petit matin, les factures à payer, les enfants sur lesquels il fallait veiller. Pour ceux-là, le trafic était hors de propos. Peu à peu, des vies parallèles s'étaient instituées. Dans ce quartier, le venin commençait à peine à se diffuser. Tout avait démarré entre la tour et le bâtiment A. Sur la grande place en goudron idéale pour se réunir, les problèmes y avaient trouvé une brèche dans laquelle s'engouffrer. De jeunes hommes encore inconnus des services de police, jamais interpellés malgré quelques vols ou dégradations, prirent du grade, et bientôt, ils étaient impliqués dans leurs premières affaires.

Le quartier se mit à ressembler à une grande salle d'attente. Il y avait les premiers, il y aurait les prochains. Ils avaient admiré les caïds des films américains, les Scarface, les Parrains, mais les modèles étaient déjà dépassés, pas assez réels. La jauge c'était désormais la cité d'à-côté. Beaucoup de rumeurs se propageaient, faisaient parler ou montaient des réputations. Le moindre fait divers était rattaché à un quartier, à un groupe, les yeux brillants d'envie ou de fierté. La Castellane et Campagne Lévêque avaient pris de l'avance et ce n'était pas un problème. On pouvait exiger beaucoup de choses de la violence, surtout son accélération.

Cet été-là, il y eut plus de monde au quartier que n'importe quel autre été. Les jeunes qui avaient grandi refusaient de passer deux mois au bled. Au bled, on se faisait rosser par des oncles qui avaient servi contre l'empire colonial. Les tantes répudiaient leurs marques de survêtement et leur manière d'attirer le regard, leurs attitudes qui n'étaient pas de chez eux mais acquises dans la société du paraître, occidentale, dont ils se faisaient les représentants indésirables.

« Qu'ils se tuent entre eux ! » La rengaine de l'indifférence était portée depuis la mairie. Devant le nombre croissant de blessés, d'absentés officiellement partis au bled mais véritablement écroués, face aux décomptes sordides des disparus, la meilleure stratégie consistait à ne rien savoir, à ne rien demander. Les

voisins coexistaient avec des problèmes qu'ils percevaient mal, dont les contours se dessinaient à mesure des chroniques et des reportages télévisés. Seules les dégradations matérielles présageaient l'arrivée imminente de malheurs plus grands, s'instituaient en boussole pour connaître le degré d'oubli des pouvoirs publics à leur égard et celui de perdition de sa jeunesse.

La situation se détériorait rapidement, s'émut Maryse. Dans son immeuble, chaque cage d'escaliers avait sa spécificité, le désordre qui lui était propre. Éclairage absent, murs effrités par l'humidité ou recouverts de graffitis, tas de poubelles abandonnés, câbles électriques sortis de leur gaine, la liste s'allongeait d'année en année. Aussi, les problèmes se poursuivaient dans les étages. L'intégralité du huitième, réservé aux « séchoirs » qui s'étendaient de part et d'autre du bâtiment, était également concerné par le délabrement. Jadis, on y venait étendre son linge, on s'y retrouvait pour chercher un peu d'air frais l'été ou fumer une cigarette. Depuis, les séchoirs étaient détournés de leur usage. De l'électroménager et des détritiques étaient déposés, des hommes du réseau y cachaient des stupéfiants et parfois des armes.

À l'été 2003, les derniers étages du bâtiment A furent évacués. Un incendie était parti d'une cuisine au neuvième. Depuis, les traces de combustion demeuraient, comme scellées à la façade, une cicatrice de plus à l'édifice, accompagnée de son odeur âcre qui tapissaient encore les narines des locataires. Aucun travaux ne fut entrepris et certains habitants continuaient à traverser les étages complètement détruits par les flammes, sans lumières, en prenant garde aux trous dans le sol et aux rats qui surgissaient à tout moment. Une voisine qui avait de la famille dans le quatorzième arrondissement, aux Flamants, raconta à Maryse : « Ce quartier c'est pas le pire ! À son retour du bled ma belle-sœur avait quelqu'un qui s'était installé chez elle. Rien qu'ils entendent taper aux portes là-bas, les squatteurs tapent pour voir si c'est habité. Ils veulent récupérer les appartements pour leurs trafics. Nous on a peur de partir cet été. Ça va finir pareil ici, vous allez voir. »

Un jour, conclut Maryse, tout serait condamné, il ne resterait rien à quoi se raccrocher à part une image lointaine, le souvenir de ce qui avait été, tel un trésor perdu.

Antoine, lui, voyait les choses différemment. Il avait donné une deuxième chance à ce quartier et Consolat le lui rendait mal. Ce n'était pas une vie que de surveiller tous les faits et gestes de ses voisins, d'être obligé de demander « pardon » aux jeunes qui occupaient les bâtiments pour rentrer chez soi. Chaque semaine un nouveau problème. Contrairement à la prescription qui recommandait d'en savoir le moins possible, Antoine traquait la moindre information. Il avait pris certains des locataires en grippe, scrutait les groupes depuis son balcon, il écoutait les conversations. La plus petite des rumeurs trouvait un écho retentissant dans son oreille. Il s'inquiétait pour tout. Dernièrement, une histoire le préoccupait de manière singulière. Aux abords du quartier, il se disait que des Roumains campaient derrière le volant de leur camionnette au petit matin, attendant les premiers travailleurs pour les enlever, prélever leurs organes et les vendre une fois de retour au pays. Depuis quelques semaines, Antoine ne supportait plus de savoir Sabrina partir à l'aube. Il fallait qu'elle change de métier, qu'elle fasse quelque chose de plus rassurant, dans les cantines comme sa sœur par exemple. Aussi, il interdisait à sa compagne de mettre de l'essence sans sa présence. Les années deux mille avaient changé beaucoup de choses, de nombreux métiers avaient été supprimés, notamment celui de pompiste. À la station essence à la sortie de Consolat, les vols de carte bleue sur les clients esseulés se multipliaient. Pour Antoine, le danger était partout, le vice s'était infiltré dans chaque acte du quotidien.

Au cours de l'été, il fut pris pour cible. Sur le balcon côté salon, Antoine avait dégagé un espace destiné au stockage de ses outils de chantier. Après le travail, il montait son matériel, réalisait parfois plusieurs allers-retours mais il ne laissait jamais rien traîner dans son utilitaire. Un soir où la fatigue le terrassait plus que d'habitude, un de ces soirs où les jambes se désolidarisent et ne portent plus le reste du corps, Antoine avait cédé à la facilité. Il avait sur lui les clefs de la cave des parties communes et il entreposa le matériel bien à l'abri derrière une pile de cartons. Il recouvrit ses affaires avec l'aide d'un vieux drap. Le vol de sa caisse à outils trois tiroirs l'anéantit, et l'opinion négative qu'il tenait des gens qui l'entouraient prit un aspect définitif. Lorsqu'il rentrait le soir, qu'il traversait la cité jusqu'au bâtiment D, quand il croisait les corps avachis des jeunes qui venaient de passer la journée à attendre, à parler de combines futures ou exécutées, Antoine les regardait avec insistance. Pourquoi continuerait-il à aller travailler, lui ? Leur vie était

simple dans le fond. Il leur suffisait de contourner les règles, de s'accaparer un argent qu'ils n'avaient pas gagné. Ce n'était plus le visage de voisins qu'il saluait, mais celui de suspects, tous rendus nuisibles les uns aux autres.

Les problèmes d'Antoine restèrent lettre morte. On lui rendit ses regards noirs, mais l'histoire n'alla pas plus loin. Sa colère pouvait continuer à s'infuser en lui mais les minots qui avaient grandi éprouvaient d'autres ennuis. Plus accidenté, plus risqué, le mauvais chemin ne devait s'accommoder d'aucun délai ou contretemps.

En effet, de leur côté aussi, les problèmes devenaient récurrents. Il y avait la tournée de La Poste, il y avait celle de la BAC. Presque chaque jour, elle tournait, en boucle. En Clio ou en Peugeot, elle rendait visite aux habitants, cité après cité, à vitesse réduite pour bien être visible. Le véhicule pénétrait, muet, circulait lentement entre les bâtiments comme dans un marécage abritant les espèces les plus dangereuses. Parfois, la BAC s'arrêtait, fouillait au hasard les individus présents dans la rue sur le moment. N'avaient-ils pas tous quelque chose à se reprocher ? Ses agents ouvraient les boîtes à gants, interrogeaient longuement pour une carte grise douteuse ou un nom écorché. Quand elle se lassait de questionner, elle employait d'autres méthodes, plus dures et sans compromis. Pour un verbe haut, pour étouffer une contestation, ses agents aspergeaient leur périmètre de gaz lacrymogène. Les coups partaient vite, et dans ces moments, Sabrina exigeait de sa fille de détourner le regard ou de quitter le balcon.

D'autres fois, la BAC débarquait sans s'annoncer. Les descentes surprises étaient d'emblée repérées. Dans la chaleur paralysante d'une journée d'été, les « arah ! », signes de mauvais temps, chantaient en chœur avec le ricanement des gabians. C'était toute une hiérarchie bien organisée d'hommes, d'adolescents, d'enfants qui se réveillait. À ce moment, il ne fallait lésiner sur aucun moyen pour ralentir la police ; projectiles, explosions de pétards, jusqu'à balancer une machine à laver depuis un balcon situé dans les étages. Innombrables étaient les cachettes et les manières d'échapper. Dans ce jeu d'attrape, les perdants étaient embarqués, plaqués au sol, accompagnés des pleurs catastrophés des familles, ou sous le regard convoiteur des frères devenus adversaires en un claquement de menottes. Un écroué c'était une place qui venait de se libérer.

Au cours d'une de ces apparitions surprises, un groupe qui patientait à l'ombre du cagnard fut pris en chasse par deux véhicules de police. Les adolescents se dispersèrent en quelques secondes, détalèrent à toute vitesse comme dans une grande fourmilière agitée. L'un d'entre eux courut jusqu'au bloc le plus proche du bâtiment A. Il dévala les marches quatre par quatre, frappa aux portes dans l'espoir que l'une finisse par s'ouvrir et qu'il puisse se dissimuler, en vain. Au sixième étage, il tomba nez à nez avec la mère d'Alexis. Maryse, qui avait entendu du bruit, était sortie sur son palier. Elle reconnut immédiatement Idriss, un ami d'Alexis. Le gamin était à bout de souffle, livide. La course effrénée des policiers générant un bruit impressionnant. Maryse tendit l'oreille ; les agents se trouvaient deux étages en-dessous, plus menaçants que jamais. Des voisins tirés de leur sieste étaient postés à leur porte. On entendit la voix de présentateurs de télévision, le programme des différentes chaînes diffusées chez chacun ajouta un ton supplémentaire à la cacophonie générale. Maryse fit quelques pas en arrière et referma sa porte. En rentrant, elle aperçut l'adolescent sous la table de la cuisine, un doigt sur sa bouche pour lui indiquer de le couvrir. Il s'était glissé chez elle ! Elle prit rapidement la décision de verrouiller à double tour, discrètement, et de se faire la plus absente possible. Dans sa chambre où elle se retira, elle ferma les yeux et se tint immobile de longues minutes. Pendant cet intervalle qui lui parut des heures, elle interrogea la fureur qui croissait en elle. Qui devait être tenu responsable de cette situation ? Ce gamin qui la mettait en mauvaise posture, jouait de sa vie et de celle des autres avec un individualisme glacial ? Son fils qui, sous ses airs désinvoltes et détachés, brûlait du même feu que tous les minots du quartier ? Au système qui n'avait rien à faire d'eux, qui préférait déléguer leur sort à des brigades sans sentiment, envoyer la BAC plutôt que des éducateurs et des moyens ?

Au bout d'un moment, Maryse jugea au silence que les agents avaient enfin quitté l'immeuble. Elle fonça vers la cuisine. Idriss se tenait toujours sous la table.

« C'est ça la vie que tu veux ? C'est ça ? Te cacher chez tes voisins, te cacher comme un animal ? Tu sais très bien ce qu'il t'attend, toi comme à tous tes copains. Continuez vos conneries, ce sera les Baumettes ou le cercueil. »

Il ne répondit pas, tourna la tête.

« Ils sont fiers de toi tes parents ? C'est ça, dis rien, ne parle pas, petit con d'égoïste. »

Maryse sortit Idriss en le tenant par l'oreille.

« Tu ne me refais jamais le coup t'entends, jamais ? Et va dire aux autres que le quartier c'est pas un terrain de jeux. Allez faire vos conneries ailleurs ! Vous voulez jouer aux hommes ? Laissez-nous vivre tranquilles ! »

Au matin, Maryse s'apprêtait à sortir pour se rendre au travail mais elle avait la boule au ventre. Elle hésita devant la porte et son fils l'interpella. Alexis avait été mis au courant par ses amis de ce qu'il s'était passé la veille. Il ne tenait plus en place, rôdait dans l'appartement, marmonnait des menaces incompréhensibles, replié sur lui-même. Maryse tenta de le calmer ; elle n'était rendue complice de rien, les agents n'avaient même pas sonné chez elle. Alexis distribua des coups au hasard dans la cuisine, un poing dans la hotte qui n'avait rien demandé, un genou dans le placard à réserve alimentaire. Puis il s'en pris violemment à la table, celle où la veille s'était recroquevillé le petit Idriss. Il tambourina comme si quelqu'un s'y trouvait encore, en intensifiant les coups. La rixe à sens unique brisa le pied central, un saladier posé sur le plateau se renversa, les pêches et les brugnons qu'il contenait roulèrent au sol, et les fruits plus mûrs se réduisirent en purée.

« Ils veulent jouer aux truands ! Ils mettent en danger la daronne ! »

Lorsque la vaisselle du petit-déjeuner éclata en une centaine de bouts de verre prêts à être utilisés contre un véritable adversaire, Maryse crut rendre l'âme. Qui craignait-elle le plus ; la justice ou les repréailles ? Alexis l'effrayait. Depuis quelques temps, ses crises de colère se multipliaient. Le shit coupé à l'essence que son fils fumait du soir au matin le rendait imprévisible, sombre, et son regard était devenu celui d'un ravagé. Quand elle étendait le linge, Maryse désespérait de retrouver chaque fois plus de trous dans les vêtements de son fils. Elle était affligée de voir ses doigts jaunes, sa peau marquée. Il était impossible de tenir une conversation complète avec lui. Alexis avait de sérieux problèmes pour se concentrer. Son existence était binaire ; il y avait les jours de brouillard et les jours de colère. Autrefois âme de la maison, il faisait désormais régner une atmosphère mêlée de calme et de sursis.

Elle le supplia de ne pas faire quoi que ce soit qui pourrait les mettre davantage en danger, et, inexplicablement, Alexis accepta.

Non, il n'en ferait rien. Ce que sa mère ignorait, c'est qu'ils allaient lui proposer de l'argent pour dédommager sa contrariété. C'était leur politique assurantielle. Ils offriraient de l'argent ou du travail. Plusieurs fois, Alexis s'était vu proposer un remplacement pour une affaire ou pour guetter. Jamais il n'accepta quoi que ce soit. Il avait vu ses camarades d'école quitter les classes pour apporter des sandwiches ou fournir aux guetteurs de nouvelles chaises qu'ils dérobaient du salon de leurs parents. Il les avait vus, se faire offrir des paires de lunettes de soleil, des baskets flambantes. Il les avait vus s'enrichir sans qu'il n'y eût plus de mystère tant c'était évident. Ses amis sortaient de leurs sacs des enveloppes épaisses, des liasses de petites coupures qui devenaient de plus en plus grandes. Lui, ne prenait rien. Il aimait traîner avec eux, faire quelques conneries, rien de plus. Était-ce de l'intégrité ? Une lucidité dont les autres étaient dépourvus ?

Malheureusement, sa discipline face à la tentation, sa rigueur devant toute proposition, finiraient par lui causer du souci. Il n'avait pas le charisme suffisant pour s'en sortir dans ce milieu. Il ne suivait plus d'études et ne pratiquait aucune religion ; il n'avait pas d'excuse. On avait apprécié entendre ses textes de rap, mais leur contenu n'était plus d'aucune crédibilité. Non, il ne pouvait plus écrire « vol » ou « trafic » sans y participer. Certains le trouvaient arrogant, louche, ambigu. On commençait à se méfier. Se croyait-il mieux que les autres ? Pour qui se prenait-il au juste ?

Dans ces quartiers de misère, les pentes étaient abruptes, plus glissantes qu'après des milliers de jours de pluie cumulés. Alexis pensait qu'on ne pouvait plus rien pour eux. Leur jeunesse était détournée pour servir les intérêts de types qui avaient foutu le camp, loin, qui profitaient de l'argent que tout ceci leur rapportait et ne remettraient plus jamais un pied au quartier quand il s'agirait d'aider. Lui, avait toujours su qu'il fonctionnait différemment. D'ailleurs, il était son propre patron maintenant. Au marché aux puces, il avait commencé à acheter des parfums, des vêtements de très bonne imitation que des hommes ramenaient de Ventimille et qu'il se chargeait d'écouler à Belsunce, à Noailles, ou chez des particuliers. Une fois chez lui, c'était le vide. Il enfilait sa cape d'invisibilité. Il fumait pour attendre. Un voile sombre s'était jeté sur

Le Mistral se mit à souffler la nuit — Laury Garcia Haouji

le monde, son étendue ne laissait entrevoir aucun horizon. Alexis, n'entendait pas triompher du néant, il s'était habitué à cet état.

Dans ces esprits lourds, il y avait Marseille, ses passions tristes, ses cendres réformées en engrais. À terme, finirait peut-être par pousser un arbre, aux racines profondes, étendues comme dans un réseau de veines. Dans son cœur chancelant, s'épancherait une sève, une sève alliage de pus et de sang.

En octobre, Sabrina participa à sa première réunion entre syndiqués. Cette fois, il s'agissait d'anticiper les perfidies qui surviendraient lors des renouvellements des marchés publics début 2006. Le ramassage des ordures ménagères était assuré par le privé dans cinq arrondissements de la ville. La privatisation de la collecte s'étendait progressivement. Absentéisme, mauvaise qualité du service, pannes, tout argument était valable pour grignoter du marché public, privatiser chaque fois plus la collecte, réduire les acquis des salariés déjà en poste. D'ailleurs, on organisait la fonction publique en ce sens, on la déshabillait chaque année un peu plus pour faciliter la transition. Il semblait qu'en un coup de baguette magique les emplois publics étaient transformés en emplois privés, privés de beaucoup d'avantages. Dans un tel contexte, les revendications des éboueurs s'assimilaient largement à la question de leur statut social.

Ange les prévint : il était prévu d'augmenter le nombre d'heures de travail par employé, d'allonger les tournées, de sucrer certaines primes et supprimer des postes qui seraient remplacés par de l'intérim.

« Va falloir être plus malins qu'eux. Vous savez ce qui se joue ; en cas de grève dans le privé, on les menace de leur retirer le marché. Donc nous, on la joue tranquilles cette année, que de la négociation. Et si ça s'entête là-haut, on sort la carte du chantage à la grève. »

Ces réunions étaient l'occasion de reprendre confiance. Après l'échec de la mobilisation contre la réforme des retraites, il fallait se donner du courage pour entreprendre les prochains affrontements. L'ennemi était musclé, la meilleure défense était de se préparer. Face à eux, se tenait un bloc unifié aux intérêts communs, qui suivait minutieusement sa feuille de route.

« Non, reprit Amar qui, malgré sa sympathie, incarnait un personnage méridional dont les colères volcaniques étaient une nécessité nutritive, ils vont nous la faire à l'envers sur ma vie ! D'abord ils privatisent, ils engagent des intérimaires, après ils vont nous changer de convention collective. Ils feront ce qu'ils voudront, avec leurs travailleurs qui n'auront pas un rond pour lutter. Il faut se mobiliser au moins une journée, montrer qu'on ne dort pas. L'année prochaine je vous le dis ce qu'ils vont faire ; ils vont mettre en concurrence toutes les grilles de salaires, ils choisiront l'entreprise la moins chère et nous on plongera encore et toujours plus vers le fond. Et vous viendrez pleurer. Vous le connaissez pas encore *leur* chantage ? Vous n'étiez pas là quand ils ont demandé la suspension de nos activités syndicales en échange d'augmentations des salaires ? Privé ou pas, nous accomplissons ensemble un travail essentiel, d'intérêt général. Ils devraient nous applaudir à chaque fin de service, je vous le dis. »

Après l'intervention d'Amar, Sabrina se ravisa de prendre la parole. Une opposition venait de naître et elle examina les visages qui s'étaient fermés, les regards qui s'évaluaient. Elle ne craignait rien du silence mais elle redoutait les grandes gueules prêtes à l'avalier si elle ne disait pas ce qu'il fallait. Non, l'activité militante n'avait rien de facile. De ce qu'elle avait retenu : le mal faisait davantage réfléchir que le bien. Quand ils n'étaient pas sous la menace d'une suppression de leurs droits, l'entente entre eux était maximale. Toute histoire de lutte est une histoire de divisions. Chaque camp soutient que l'adverse doit chercher la réconciliation, chaque camp défend qu'il est la vérité. En assemblée générale, Sabrina prenait des airs pensifs ou soucieux, qui, tout en étant de véritables airs, lui permettaient de ne pas être interrogée, d'éviter toute prise de parole en public. Elle avait des idées, mais les mots immédiats, spontanés, les beaux mots à sensation lui manquaient. Lors des réunions de 2003, elle avait été impressionnée par la véhémence des collègues bruyants, par leur force pour entraîner ou émouvoir. Elle savait désormais qu'ils n'étaient pas plus brillants qu'elle, mais ils s'engageaient à défendre brillamment. Ils étaient le bruit de chaînes en mouvement.

Dans ce contexte, Sabrina préféra les pancartes à l'affrontement. Chez elle, tout un atelier s'était implanté. Sur du papier cartonné, sur un vieux drap blanc usé, l'indignation, la colère, avaient trouvé leur lieu d'expression le plus adapté. Au cours de l'année écoulée, elle s'était greffée à des cortèges au hasard. Après le travail, elle avait pris le bus jusqu'en ville, puis elle était descendue à la préfecture. Elle avait suivi les infirmiers, les profs, les sans-papiers. Parfois, elle avait marché en rang avec des groupes dont elle n'avait jamais compris les revendications, des groupes réduits et silencieux, qui paraissaient bien perdus

sur leur esplanade, des groupuscules ignorés de tous et qui avaient peut-être été des mouvements d'ampleur auparavant. Chaque sortie était l'occasion de faire l'expérience de la souffrance des autres, et de constater combien celle-ci n'était pas éloignée de ce qu'ils enduraient dans leur propre secteur.

Ensuite, elle rentrait chez elle, préparait des pancartes qui serviraient aux futures et inévitables mobilisations. Elle avait pris un plaisir sans limite à composer et formuler des messages justes et créatifs, au plus près de ses observations. Seule face aux morceaux de carton, rien n'amputait à son engagement, à la sincérité de son action.

« NOTRE SYSTÈME PART À LA POUBELLE »

« LES VRAIES ORDURES SONT DANS LES BUREAUX »

Plusieurs fois, Sabrina sollicite sa fille pour remplir l'intérieur d'une lettre qui fallait noircir, épaissir un trait qui avait été négligé, ou tenir un bout de drap pendant qu'elle inscrivait une phrase. Munie de marqueurs foncés ou rouges, Sofia dessinait maladroitement, remplissait les banderoles de formulations qu'elle peinait à saisir. Elle faisait tout son possible pour ne pas dépasser car elle savait qu'il allait alors falloir tout recommencer. Sofia était une enfant douée pour les occupations intellectuelles mais son apprentissage de la motricité traînait encore. Ce travail l'encombra rapidement d'autant qu'elle ignorait de quoi il en retournait. Un soir, elle se décida enfin à demander en quoi tout cela consistait. Seule face à ses feutres, elle interrompit le coloriage d'un énième drap. Lorsqu'elle s'approcha de sa mère qui échangeait au téléphone, Sabrina baissa immédiatement la voix. Sofia comprit qu'il s'agissait de travail, et sa mère parlait mal à ce sujet.

« Tu parlais avec qui ?

— Tu es bien curieuse ! C'était un collègue du travail.

— Et pourquoi tu ne veux pas me dire ?

— C'est compliqué... On se prépare pour les prochaines grèves.

— C'est quoi ça ?

— Eh bien... La grève quoi. C'est quand on arrête de travailler pour ne pas perdre son travail. »

Sofia s'éveilla de curiosité et, sans le savoir, d'admiration. Une intuition lui recommanda de couvrir sa mère de louanges. Elle finit par dire :

« Moi aussi je ferai la grève plus tard. »

Antoine entendit leur conversation. Il n'en pouvait plus. Cette atmosphère insurrectionnelle que Sabrina avait introduit sous leur toit était insupportable. Oui, le monde était inéquitable, oui il était parfois cruel. Mais qu'allaient-ils bien pouvoir y faire, eux ? Sabrina avait importé toutes sortes de conflits sur son temps libre, et certains ne la concernaient même pas. Sa compagne s'insurgeait de tout, elle portait la révolte en haillons. Nuit et jour, il fallait parler de mobilisation. Sabrina faisait souffler un vent de diable à la maison. Au coucher non plus, nul moyen de s'affranchir de ces histoires et les derniers mots avant de dormir allaient toujours vers une exaspération tirée d'un reportage du vingt heures. Ce vent de révolte soufflait en continu. La nuit, sommeil de l'âme, se posait en ennemi pour Sabrina, un obstacle à sa lucidité. Elle pensait sans arrêt, dans tous les sens. Antoine lui conseillait de prendre un peu du recul ; ces idées, très nouvelles, n'étaient peut-être pas toutes bonnes à prendre.

Pourquoi ce déchaînement du jour au lendemain ? Il était difficile de comprendre l'engagement de Sabrina sans le resituer dans le champ plus large de son parcours de vie. Certes, pour Antoine, cette colère paraissait soudaine, mais en réalité, elle était le fruit d'une réflexion aussi sourde que lointaine. Sabrina avait commencé à se joindre à ses collègues, puis elle s'était unie à un mouvement plus grand, ouvrier. Sur la base de cet engagement, elle avait commencé à comprendre un nombre important d'injustices dont elle avait été victime tout au long de sa vie. Le décès de son père, qui n'était pas un décès naturel mais imposé par une industrie, le travail de sa mère, qui n'était pas rémunéré à sa juste valeur, son habitat qui se dégradait dans l'inaction générale. Toute sa vie ils l'avaient trompée, elle, et les nombreux autres. Les idées de ses collègues, combatives, libéraient sa propre combativité.

« Mais alors tu en penses quoi toi ? Tu ne dis jamais rien sur rien ! » rétorqua Sabrina après qu'Antoine formula le vœu que leur fille ne soit plus impliquée dans ces activités, même de façon minime. Antoine était un homme aux valeurs confuses, éparpillées, un enfant que son père avait réglé en sourdine.

Claude avait fait de lui un soldat d'exécution, il était la main d'œuvre qui travaillait pour son entreprise et il lui défendait de réfléchir. Antoine était donc éloigné du conflit et pour lui les idées ne pouvaient être qu'autonomes. Le succès comme la lutte relevaient du domaine individuel. Ces valeurs transmises par Claude avaient néanmoins été diluées dans un cœur qui savait se faire tendre. Par Antoine, le malheur ne pouvait advenir mais ce qu'il sous-estimait, c'était qu'en étouffant toute idée contestataire, en ignorant sa vie intérieure, il perpétuait un système en s'y soumettant.

Sabrina était prête à défendre les revendications portées dans le cadre du renouvellement des marchés. En vain ; ils ne feraient pas grève cette année. Tout convulsait autour d'eux, la bourgeoisie du centre-ville les avait pris en grippe. Au sein du syndicat majoritaire, la stratégie adoptée fut celle de la défense, d'une bonne préparation. À la base des futures négociations, ils s'accordèrent d'exiger l'effacement de tous les dossiers disciplinaires, la majoration de 50% des heures supplémentaires jusqu'à la fin du ramassage des ordures accumulées pendant les prochaines grèves.

« Rien de bien permanent pour l'ensemble de la profession », regretta Sabrina.

« Pourquoi faire ? C'est plié d'avance. Paris c'est loin, faut prendre ce qu'il y a à prendre au niveau local », ironisa José qui, à mesure que se manifestait son découragement, avait doublé sa consommation de sardines cette année.

Tout mouvement social, comprit Sabrina, opérait une danse à trois rythmes ; colère, éclat, résolution. Ce dernier temps, celui des solutions invariablement insuffisantes, semait les graines de la prochaine contestation. Il était essentiel de comprendre ; l'échec ne pouvait tenir lieu de condition du refus de s'engager. L'essentiel, c'était de recommencer, de réitérer la danse sans se fatiguer, jusqu'à l'ultime grève, celle contenant en germe tous les éléments d'un mouvement plus radical.

Un matin qu'elle se tenait devant le calendrier accroché au réfrigérateur, Sabrina vacilla : « Plus que quinze jours ! Déjà son sixième Noël ! » Dans cette ville arrosée de soleil sans discontinuité, le climat n'était pas un marqueur de temps très fiable. Il était facile de se tromper d'un mois, d'oublier qu'il existait quatre saisons. Il faisait particulièrement doux pour décembre, il y avait de quoi être pris par surprise. D'ailleurs, l'habillement était le casse-tête le plus fidèle de tous les parents. Ceux-ci se répartissaient en deux équipes ; qui couvrait trop les petits, qui se laissait vivre, n'avait toujours pas sorti les manteaux des placards.

Aussi difficile qu'il était de deviner précisément l'époque en fonction du ciel et de la température, tout aussi périlleux se révélait l'exercice de fixer une date en fonction des articles disponibles en rayons. Il y avait toujours quelque chose à célébrer et les étals, au lieu de proposer progressivement leurs articles, prenaient de l'avance sur tout. Le centre commercial organisait sa propre découpe du réel, en fonction de ses mises en scène, des articles à l'honneur. Les besoins n'étaient plus suggérés, mais s'imposaient. La prescription de fêter Halloween consternait Sabrina. Fin octobre, elle avait farouchement résisté à cette tradition importée d'Amérique, et elle refusa d'acheter quoi que ce soit à distribuer aux enfants. Lorsqu'ils vinrent frapper aux portes, elle avait baissé le volume de la télévision, et avec la complicité d'Antoine et de Sofia, ils firent le silence le plus complet dans l'appartement. Ils avaient attendu un moment sans parler, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucun bruit dans les couloirs. La semaine suivante, Sabrina s'indigna à nouveau : « C'est trop ! Bientôt ils vont nous mettre les jouets de Noël à la rentrée » Cette tradition-là en revanche, elle n'y échappait jamais. Hélas, plus l'argent manquait, plus il fallait s'y préparer tôt. D'ailleurs, ne commençait-elle pas à économiser dès la fin de l'été ?

Sabrina s'émut ; ce serait peut-être le dernier véritable Noël de Sofia. Elle aurait voulu repousser l'âge où elle lui avouerait tout, mais elle savait au fond d'elle que sa fille, vive et tenace, finirait par découvrir d'elle-même la supercherie. Lui en voudrait-elle ? Sabrina redoutait de la voir grandir et d'être jugée en retour. Noël, c'était le moment de la croyance, l'optimisme à toute épreuve, la grande fabrication. Depuis la naissance de leur fille, Antoine et Sabrina avaient déployé des efforts extraordinaires pour déposer des cadeaux sous l'arbre. Chaque année, le Noël en cours devait faire oublier le précédent, il fallait absolument imprimer dans les têtes une abondance toujours fois plus grande. Sabrina s'inquiéta ; le moment de la révélation présageait un nouvel âge pour Sofia. À quoi rêverait-elle ensuite ?

L'apprentissage de la lecture menaçait le secret entretenu des adultes, avançait le moment de la première désillusion. Sofia lisait de mieux en mieux, elle inondait sa mère de questions qui semblaient avoir été posées dans le but précis de la placer devant son grossier mensonge. À Grand Littoral, devant les rayons parfaitement mûrs pour les fêtes de fin d'année, elle l'interrogea :

« Mais alors, quand est-ce qu'il trouve temps de fabriquer les jouets s'ils sont déjà ici ? Il vient les chercher au magasin avant de les déposer chez nous ? »

Quand il n'était pas possible de déposer Sofia chez Maryse ou chez Yannis et sa famille, sa fille se gardait seule à la maison. Antoine et Sabrina la bardaient de consignes, en particulier celle de n'ouvrir à personne, surtout aux hommes. Complètement apeurée à l'idée d'être enfermée, avec la menace d'un homme venu taper à sa porte, Sofia en avait eu des terreurs nocturnes. Sabrina se sentit honteuse de faire porter à sa fille le fardeau de ses propres craintes. Elle songea à ce grand paradoxe. L'histoire d'un vieux type ventripotent au teint vermeil se faufilant chez eux pour y décharger sa hotte de cadeaux n'était-il pas le mensonge de trop sur la petite conscience d'un enfant ?

Cette année, Sabrina dut s'organiser seule pour les courses. Depuis l'hospitalisation de Claude, Antoine qui était enfin déclaré travaillait sans désespérer. Elle s'y rendit la boule au ventre. Antoine l'avait exhortée à la prudence ; elle devait retirer ses bijoux, ne pas se garer trop loin de la sortie aux portes coulissantes. C'était selon lui à cette période de l'année que la racaille commettait le plus d'agressions. Il avait complété ses mises en garde d'exemples survenus autour d'eux ; la femme d'un collègue s'était faite arracher le collier à la station essence du centre commercial, une autre avait reçu plusieurs coups au visage

pour avoir refusé de donner les cadeaux qu'elle transportait dans son caddie. Il fallait faire attention à bien fermer la voiture, ne rien laisser de voyant sur les sièges, cacher le poste radio. Sabrina désirait un Noël féerique, beaucoup de cadeaux pour Sofia, des décorations partout dans l'appartement et elle finit par penser que c'était beaucoup de risques à prendre pour préserver toute cette magie mensongère.

Il y avait les dangers supposés rapportés par Antoine, mais, surtout, il y avait le réel. Les rues envahies de déchets donnaient peine à Sabrina. Elles lui donnaient peine sur ses heures de travail, et elles lui en donnaient davantage quand elle n'était pas en activité. Pour celui qui voulait bien ouvrir les yeux, tout était si sale qu'il ne faisait pas bon sortir de chez soi. C'était un peu toujours la même chose avec son métier ; vider les poubelles, recommencer chaque jour. Elle se sentait fière d'avoir un métier d'action, d'impact. Sabrina avait nettoyé, frotté, ramassé les ordures de son secteur avec la même le même élan, à vitalité égale, et elle avait espéré qu'à force de rabâchage elle aurait fini par obtenir des rues intactes, propres pour des millénaires. Hélas, ce fut le contraire. Lorsqu'elle ne travaillait pas, les rues se révélaient alors sous leur apparence la plus défigurée, comme altérées par les effets d'une maladie.

« Les gens n'ont plus conscience de leur patrimoine sanitaire ! » avait martelé un spécialiste invité aux informations.

« Faudrait obliger les gens à marcher pieds nus, verrez qu'ils feraient plus attention ! » riposta Maryse de sa gaillardise habituelle.

À la cime de la colline de Grand Littoral, Sabrina eut du mal à se concentrer sur les achats de Noël. En contrebas du parking, sur le sol en friche, trois motocross se faisaient la course parmi les dépôts sauvages ; des amas de parpaings, de déjections de chantiers, des matelas, gravats, du plastique et des emballages. Fallait-il garder les poubelles chez soi ? Les déposer seulement au moment de la collecte ? Multiplier les rotations, augmenter les effectifs, les moyens ? Les arguments se discutaient entre collègues. Une chose était certaine ; tant qu'il y aurait de la vie, il y aurait des poubelles. Les objets promettaient satisfaction, mais il y en avait jamais assez. Leur augmentation était constante et produisait toujours plus de négligence. L'expérience de la vie était celle de la répétition et le marché l'avait bien compris. Les produits se renouvelaient l'un après l'autre, sans interruption. Antoine et Sabrina se saignaient au travail, ils se levaient le matin pour suivre la cadence des mises en rayon. De l'alimentaire, de l'électroménager, des vêtements, des jouets. Une succession de possessions sans remise en question.

« Drôle d'époque où tout s'entasse et tout déborde » conclut amèrement Sabrina qui venait d'accéder aux galeries. Ils n'étaient pas raisonnables.

*

À l'école, maîtresse Édith avait préparé les élèves des semaines entières à l'arrivée de Noël. Elle leur avait présenté différents projets de réalisation de cadeaux adaptés à l'un ou l'autre parent. Un matin, elle avait distribué à chaque enfant une boule de pâte très dense à laquelle il convenait de donner une forme gracieuse pour la transformer en porte-plume. Sofia avait détesté l'odeur de cette pâte collante et informe dont elle se figurait mal comment son père allait l'utiliser. Antoine n'écrivait pour ainsi dire jamais, c'était Sabrina qui inscrivait des chiffres sur son petit carnet, qui rédigeait la liste des courses ou adressait les lettres au banquier. Lorsqu'il fallut confectionner le cadeau des mères, Sofia se crispa. Les lèvres pincées, elle s'acharna à découper de fines bandelettes de papier crépon en suivant les lignes tracées par Édith. Puis, elle les assembla une à une pour réaliser le bouquet de fleurs prévu pour Sabrina. L'activité la contraria particulièrement, le papier se pliait ou se déchirait entre ses doigts, une moitié se coinça sous les pieds de sa chaise et le rendu final la découragea.

Sofia passa le reste de la matinée à attendre sur son bureau, le même bureau en hêtre et avec encrier où sa mère et son père s'étaient impatientés avant les vacances de Noël une vingtaine d'années auparavant. Un carreau cassé de la fenêtre laissait passer un courant d'air frais et empêchait Sofia de s'endormir. Accoudée au chauffage en fonte éteint, elle songea à sa liste de cadeaux. Elle avait commandé une Playstation, la même que chez Yannis, ainsi qu'une petite sœur pour jouer à deux, et elle savait déjà que ce

serait impossible. Sabrina n'avait cessé de lui dire que ce ne serait pas pour cette année ; ils manquaient d'argent pour accueillir un nouveau bébé.

Sa mère vint la chercher avant le déjeuner. Elles firent un détour avenue de Saint-Louis et commandèrent deux steak-frites à emporter. Sabrina avait prévu de se faire coiffer pour les fêtes. Un salon avait ouvert à Consolat, au-dessus des garages du bâtiment A. La boutique était tenue par deux sœurs du quartier qui travaillaient très bien d'après Maryse. Elle y faisait faire ses racines pour moins cher qu'ailleurs et la coloration masquait les cheveux blancs plus longtemps.

Le salon, pas plus de cinquante mètres carrés, était encombré de monde. Des bacs à shampoing jusque dans la salle d'attente, chaque fauteuil avait son client. Les prestations qui s'effectuaient ce jour étaient aussi hétérogènes que les habitants ; mise en pli, brushing, mèches blondes et « pics » fixés au gel. Un agrégat d'éléments dissemblables regroupés ici pour faire cité. On proposa le café à Sabrina tandis que la plus âgée des sœurs accompagna Sofia dans la réserve où elle pouvait se rincer les mains, se débarrasser de la sauce et du gras. Debout dans la salle d'attente, Sabrina prit part aux échanges et se retrouva au cœur d'un débat. Oui, elle était à la Ville. Un adolescent dont la tête était enveloppée dans du papier aluminium se tourna vers elle, stupéfié :

« Arrête ! Une femme éboueur ? Tu m'emboucanes ! »

On l'interrogea sur ses horaires ; travaillait-elle si peu qu'on le disait ? Depuis le bac, deux clientes tendirent l'oreille, rongées par la curiosité d'en apprendre davantage. L'odeur de l'ammoniaque incommoda Sofia, irritant sa gorge et ses yeux. Sabrina l'autorisa à jouer à l'extérieur à condition de ne pas sortir du champ visuel de la vitrine d'exposition. Sofia aperçut quelques enfants de l'école qui roulaient en trottinette. Elle brûla d'envie de les rejoindre, dans cette partie du quartier où elle n'était jamais autorisée. Ses parents, pensait-elle, la tenaient en captivité, ils la promenaient de maison en maison mais rarement dehors.

De temps à autre, un jeune en survêtement franchissait la porte vitrée du salon, entraînait pour dire bonjour, demander une cigarette ou qu'on lui prête cinq euros. Sur le carrelage blanc, s'éparpillaient les cheveux de dizaines de locataires du quartier. Les touffes raides ou bouclées qui s'y amoncelaient étaient balayées à intervalles très irréguliers. Sabrina se fit réaliser une coupe effilée sur l'avant. Elle demanda à ce qu'on ne touche pas à la longueur afin qu'elle puisse attacher ses cheveux au travail. Tout de même, il fallait désépaissir, elle suffoquait même en hiver.

On parlait beaucoup dans ce salon, les expressos servis par tournées grisaient les clientes qui riaient la bouche grande ouverte, laissant apercevoir leur langue jaunie par le café. Parfois, on profitait du vacarme qui s'échappait du séchoir pour évoquer une voisine qui recevait des coups, pour blâmer la police qui ne venait jamais même en disposant le combiné sur les murs pour faire entendre les cris.

Avant la coiffure, les sœurs étaient en poste comme animatrices en centre social. Pendant des années, elles s'étaient occupées de publics enfants ou adolescents sur le temps des vacances scolaires. Elles avaient accompagné à la plage un nombre incalculable de groupes heureux et survoltés. Elles pouvaient témoigner du sourire si particulier d'un enfant qui découvrait la découpe rocheuse du Frioul pour la première fois. Avec tendresse, elles évoquèrent aux clients la satisfaction que procurait aux petits l'impression d'un été comme celui des autres, actif et fécond. Malheureusement, ce métier, fait de contrats précaires, d'arrangements et de piston, ne constituait plus une source de revenus très fiables.

La plus jeune des sœurs, impétueuse et affirmée, interrompit le travail en cours, et au-dessus de la tête de sa cliente, elle brailla contre un incident survenu la veille.

« Ils ont encore jeté des pierres sur la voiture des condés. C'est de pire en pire ils craignent plus personne. Des années qu'on demande un centre social à la mairie. Ah oui, ils vont bientôt en construire un, et en entendant ils font quoi tous ces minots ? Ils font les marioles ! »

Elle poursuivit sa plaidoirie, tira nerveusement sur un bigoudi coincé dans une mèche près de l'oreille. La cliente luttait pour se maintenir droite.

« Madame Gilles, écoutez, moi je les connais, tous. Je les connais depuis qu'ils sont tout petits, je les ai vus grandir. Vous croyez que ça ne me fait pas de la peine ? Après ils vont venir se plaindre de racisme. Bien sûr, c'est pas des tendres avec eux, ils font les cowboys quand ils entrent au quartier. Mais faut pas qu'ils en jouent non plus ! Moi je l'ai attrapé l'autre jour le petit Idriss, je lui ai parlé comme à un homme. En Algérie c'est la prison direct pour ce qu'ils font. Alors un peu de respect ça coûte rien. »

Avant de partir, Sabrina participa au loto de fin d'année. Elle acheta deux tickets, enthousiaste. De nombreux lots étaient à gagner, dont une coupe gratuite ou un fer à lisser. Sofia trouva sa mère ravissante. La coiffeuse pulvérisa leur chevelure d'une laque spéciale qui laissa derrière elles une traînée de paillettes pareilles à des étoiles filantes.

*

Enfin ! La crèche s'éclaira. Elle s'illumina et on put distinguer les visages familiers de tous les personnages qui la composaient. Ces figures gracieuses ressortaient au moment des fêtes pour raconter à nouveau leur histoire. La guirlande lumineuse encadrait le buffet sur toute sa longueur, traversait la rivière en papier, s'étirait sur le tapis de mousse et terminait dans l'étable. L'installation, toujours la même depuis des années, donna un sacré fil à retordre à Claude. Les câbles avaient-ils souffert de l'humidité dans le garage ? Suzie qui s'était tenue au côté de son mari avait tenté, en vain, de le rassurer. Ce n'était pas de sa faute, non. Rien de ce qui lui arrivait n'était de sa faute. Alors qu'il s'évertuait à faire fonctionner les lampions, Claude manqua de tomber. À bout de forces, il se rattrapa à la nappe qui protégeait le buffet. Plusieurs des santons s'écroulèrent sur le meuble, ils roulèrent un peu partout. Le Boumian, placé le plus à l'écart du village éphémère, s'écrasa au sol. Suzie échappa un cri d'horreur ; le corps s'était brisé en deux ! La tête de la figurine disparut sous le meuble tandis-que la partie inférieure gisait aux pieds de Claude. Il se baissa et ramassa péniblement ce qui restait du personnage le plus craint de la pastorale : deux jambes ornées d'un couteau accroché à la ceinture.

Certains de ces petits bonhommes qui dormaient à longueur de temps dans leur carton perdaient de leur éclat, courbés, abattus après une année difficile à attendre dans le froid. Comme eux depuis son accident, Claude vivait replié sur lui-même, brisé par les événements. Suzie avait eu si peur de le perdre qu'elle exigea de son époux de cesser le travail immédiatement. À cinquante-six ans, il était temps de plier bagage. Avec le dispositif carrière longue, il pouvait partir en pré-retraite. Le crédit de la maison était payé, l'avait convaincu Suzie, ils se conteraient de vivre de manière frugale. Au fond, que leur fallait-il de plus ? Il avait été un bon patron, il avait formé des hommes qui lui devaient tout, et qui devaient le regretter aujourd'hui. Lors des grands chantiers réalisés à la frontière suisse ou allemande, il avait dormi comme eux, dans sa camionnette et non à l'hôtel. Il avait déjeuné à la va-vite sur des parkings de supermarchés, il avait souffert du gel et de l'humidité. Suzie lui avait rappelé tout cela, et Antoine, qui se démenait, prolongeait l'instruction acquise de son père.

Depuis l'été, Claude s'était donc rangé auprès du bon sens de sa femme. Il intervenait encore sur quelques chantiers, sans excès, convoquait régulièrement son fils à la maison pour tenir les comptes des opérations menées. Antoine n'avait pas à rougir de son travail, Claude pouvait avoir l'esprit tranquille, le rassurait Suzie. De son côté, elle avait établi une liste d'activités pour occuper son époux ; du jardinage, des anciens copains à rendre visite, et peut-être quelques jours au ski. Surtout, elle l'avait encouragé à dormir davantage, à profiter du lit qui lui avait tant manqué tout au long de sa vie.

Impensable ! Claude, qui ne nécessitait de pas plus de quatre, cinq heures de sommeil, se levait à l'aube, il buvait une quantité incroyable de décaféinés, installé devant la télé et les journaux du matin. Il quittait son fauteuil au déjeuner, avalait sans un mot le repas préparé par Suzie. Combien de temps tiendrait-il ? Il tournait en rond chez lui, traînait bruyamment en pantoufles. En quelques mois à peine, il était devenu un homme d'intérieur. La désillusion était incommensurable, il scrutait le fond de l'abysse, apercevait son reflet dans les profondeurs noires. Fini les crises spectaculaires de colère, Claude était entré dans une ère nouvelle et fatale, son crépuscule. Il gémissait, le souffle court, impuissant tel un vieux lion fatigué. Quarante années à bâtir, rêver, acheter, rembourser, avaient creusé sa propre tombe.

Suzie avait constaté le désarroi dans lequel se trouvait son mari et elle sut très vite que Claude finirait ces jours ainsi, avec ce caractère nouveau de mélancolique. Néanmoins croyait-elle, de ce mode d'existence étranger et humiliant, il tirait le bénéfice de s'allonger la vie.

Claude ne trouvait aucun intérêt à ce Noël. Le régime prescrit par son cardiologue le privait du moindre plaisir, et sans foie gras ni apéritif, il trouverait le temps long. Après l'installation de la crèche, il

retourna à son canapé. Suzie disposa deux plateaux dorés en plastique sur la table basse. Des toasts d'œufs de lump, sans beurre, du jambon blanc, du chou fleur et des carottes mal égouttées. Les crudités achevèrent de le déprimer.

La petite famille débarqua tout sourire, Antoine et Sabrina côte à côte, Sofia au milieu, disposés comme chez le photographe. Antoine avait apporté une bouteille de Clan Campbell. Son fils ne le décevrait jamais. Suzie lui fit les gros yeux.

« Ça va 'man ! Deux verres à l'apéro, il va pas nous lâcher le soir de Noël quand même ! J'ai le bec doseur avec moi, on sera sages. »

Sofia resta debout sans rien faire pendant que les adultes se congratulaient entre eux ; la coiffure, leur arrivée en avance et le beau temps. Elle portait une jupe noire en velours côtelé qui dévoilait ses jambes épaisses. Elle se sentirait mal à l'aise toute la soirée. L'élastique du collant lui enserrait la taille et lui ferait mal au ventre au moment de manger.

Antoine dévissa le bouchon, servit son père en whisky, en glace, et remplit son verre de Coca-Cola. Sur son fauteuil, Claude crut entendre un cliquetis métallique, le crissement de la porte d'une cellule. La première gorgée le libéra immédiatement ; il se remettait enfin à fonctionner.

« L'année prochaine on se met sur le marché de la façade. Ils veulent repeindre tout le centre-ville, y'aura des sous à prendre. »

Sabrina s'inquiétait pour sa belle-mère. Elle plaignit secrètement cette femme qui avait tenu bon toutes ces années de mariage. Sa vie entière, Suzie s'était donnée l'air d'une épouse comblée. Elle s'était habillée le dimanche pour recevoir, elle avait feint d'aimer le travail domestique et les matinées en cuisine. Un couple n'est jamais la somme de deux personnes ; la société entière s'immisce, observe, juge. Un public invisible, constitué d'impitoyables anonymes, avait vécu entre elle et son mari et Suzie avait œuvré durement pour que tout soit parfait.

Suzie gratifia sa belle-fille pour l'avoir aidée à retourner le gigot. Dans son regard brun, elle décelait une force antinomique, faite de désirs et de nombreuses limites. Elle s'inquiéta d'avoir fait d'Antoine la copie de son père. Elle regarda les jeunes parents ; à même pas trente ans chacun, leur existence était verrouillée. Ils étaient devenus adultes d'un coup, sans rien connaître de la jeunesse. La famille, les enfants et les factures à payer ne pouvaient à eux seuls déterminer ce qu'était une vie. Suzie contemplant le mince filet de jus qui s'échappait de la viande et ruisselait jusqu'aux pommes de terre. Dorénavant, elle avait la charge exclusive de cet homme imbuvable. Chose inavouable, il lui arrivait de songer au chemin alternatif qu'elle aurait pu emprunter. Oui, si elle l'avait pu, elle serait partie à l'étranger. Elle aurait vécu pour elle, bohème et bronzée dans la pampa argentine ou sur une plage en Thaïlande.

Après le repas, ils se réunirent devant une émission qui diffusait des bêtisiers et les meilleurs moments de la télévision de cette année. Ordinairement, Sabrina trouvait que la télé ne montrait que des horreurs à longueur de temps. Pourtant ce soir, sur les plateaux décorés et scintillants, les images qui leur parvenaient étaient différentes, celles peut-être, d'une réalité altérée. Des animateurs hilares, bafouillaient ou rataient une marche, des participants à des jeux d'argent explosaient de joie, le public exprimait une liesse intarissable, applaudissait en rythme.

Pendant la pause, on baissa un peu le son et les conversations reprurent ; le prix des cigarettes qui avait encore augmenté, les téléphones avec écran couleur, sonneries polyphoniques à télécharger. À quel âge Sofia aurait-elle son premier portable ? Les sujets se superposaient. Claude, qui, malgré le bec doseur, avait visiblement dépassé la limite d'alcool autorisée par son médecin, en revint inlassablement aux discours des politiques. Son digestif à la main, il s'en pris violemment à l'immigration incontrôlée (n'étaient-ils pas déjà des millions?), à cette langue arabe qu'ils finiraient par imposer dans les écoles et au spectacle gênant des femmes qui défiaient les lois avec arrogance en déambulant voilées dans les lieux publics. Heureusement, il y en avait qui s'intégraient, les modernes, ceux qui mangeaient de tout. Claude cita Sabrina en exemple, il lui resservit du mousseux en guise de validation. Sabrina avait déjà assez bu mais elle tendit son verre à flûte. Refuser de l'alcool ferait d'elle un suspect. Elle en avait conscience, ses beaux-parents avaient peur d'elle, peur qu'un jour elle ne se réveille avec l'idée de faire de leur fils un autre homme, qu'elle fasse entrer un autre Dieu chez eux et les prive de tout ce que l'époque érigeait en progrès. Il fallait croire en des choses tangibles, la matérialité était un impératif, et la spiritualité, le religieux, constituaient toujours un frein, et jamais un moteur.

Le Mistral se mit à souffler la nuit — Laury Garcia Haouji

« Je m'ennuie Maman, déplora Sofia.

— Elle est jamais contente celle-là ! »

Comment cette enfant dont le père achetait les jouets à crédit osait dire qu'elle s'ennuyait ? Claude s'insurgea. Sabrina renvoya sa fille dans la chambre d'amis, lui ordonna d'inventer des jeux, ou de se raconter une histoire. Sofia préférait de loin les Noël chez Maryse, ceux des éclats de rire avec Alexis, des festins généreux et des tourbillons de bonheur. Son oncle ne manquait jamais de l'inviter à écouter les dernières musiques, et quand les cadeaux étaient distribués, il lui offrait parfois un disque, un CD deux titres qu'elle pouvait écouter en boucle et apprendre les paroles par cœur pour l'impressionner. Aussi, Monsieur Jourdan leur faisait parvenir de grosses boîtes de chocolats qui coûtaient très cher. Toute la famille tournait autour du coffret raffiné comme autour d'un trésor. Maryse vantait largement la gentillesse de cet homme qui n'était jamais à une attention près, d'autant plus en fin d'année. Contrairement aux beaux-parents de Sabrina qui se donnaient des airs, Monsieur Jourdan connaissait sa place et elle n'était pas prête de bouger.

Sofia se languissait du repas du lendemain chez sa grand-mère. Rapidement, on la rappela dans le salon ; le Père Noël était passé. Sous l'arbre, elle découvrit les cadeaux commandés par ses grands-parents. Elle attrapa la boîte de jeu du Docteur Maboul et sauta de joie, puis celle, plus mystérieuse, d'un kit de Spirographie. Quelle impatience de pouvoir réaliser des courbes géométriques aux couleurs hallucinantes ! Enfin, elle aperçut l'étonnante silhouette de Cloé, et son allure à la fois désobéissante et ingénue. La poupée Bratz, très à la mode cette année, excessivement fardée, venait avec son lot de vêtements interchangeables, robe courte en velours, jupe léopard, casquette en cuir et manteau imitation fourrure. Sofia considéra la figurine sous les regards enthousiastes de toute sa famille qui attendait sa réaction. Elle sortit la poupée de son emballage en plastique, l'observa de longues minutes. Non, elle n'aimait pas ce jouet, elle se sentait mal à l'aise en sa présence. Qu'était-elle censée faire avec ? Quelles histoires lui demanderait-on d'inventer ? Sabrina remarqua l'embarras de sa fille et se l'imputa ; c'était elle qui avait soufflé l'idée de ce cadeau à Suzie. Elle pressa le départ, remercia ses beaux-parents pour le repas et leur accueil. Il fallait rentrer, d'autres surprises les attendaient chez eux.

Chaque fois qu'elle pénétrait le hall d'immeuble, Sabrina consultait son courrier. Quand elle en avait terminé avec sa tournée, après les courses, lorsqu'elle venait de récupérer Sofia quelque part, elle se dirigeait inmanquablement vers le petit portique en métal qui portait son nom. Si elle ne prévoyait pas de sortir, le dimanche par exemple, elle envoyait Antoine chercher le pain, elle lui confiait la clef de la boîte aux lettres et patientait. Une obsession ? Certainement pas. Sabrina vivait de sursis, d'attente et d'anticipation. Elle reconnaissait à l'enveloppe s'il s'agissait de la caisse d'allocations familiales ou de ses fiches de paie. Elle connaissait les grammages, les écussons officiels. Une convocation, un impayé, un relevé bancaire, elle avait toujours des correspondances en cours, une décision en suspens concernant une prestation qu'elle se croyait en droit de réclamer et qui ne venait pas. Il y avait des années qu'elle ne recevait plus de cartes postales, de lettres de personnes qu'elle connaissait vraiment. À la place, elle avait pris l'habitude de trouver des lettres impersonnelles. Leur composition, invariable, ne parvenait plus à la surprendre ; de longues rédactions fragmentées en blocs, des formules de politesse attendues suivies de contraintes, de décisions sans appel.

Dans les périodes difficiles, quand l'argent manquait particulièrement, Sabrina restait sur le qui-vive ; elle savait qu'elle allait en recevoir, des papiers. Plus la précarité était grande, plus nombreux se faisaient les courriers. Aussi, elle appréciait les publicités et ne les déposait jamais à la poubelle. Elle gardait les catalogues de supermarchés, les feuilletait dans son lit quelques minutes avant de s'endormir et les reprenait le lendemain quand elle avait un moment. Elle se tenait particulièrement informée des promotions, des offres par lots, des remises exceptionnelles. Bien sûr qu'il avait des arnaques, elle les connaissait, Maryse en avait été victime. Croyant souscrire à un service de courses à domicile, ils avaient réussi à l'abonner à une livraison mensuelle de cagettes de vins. L'audace !

Devant la plaque en laiton, Sabrina ne cachait pas sa fierté. Elle l'avait fait faire par un professionnel. C'était pas donné, mais cela présentait bien. Comparé aux petits bouts de cartons griffonnés à la va-vite de ses voisins, sa plaque, c'était du travail propre, à l'écart de tout soupçon. Grisée par l'alcool, elle ironisa auprès d'Antoine. Ah, elle aimerait les inviter, ses correspondants cachés derrière le sceau de l'anonymat, qu'ils viennent voir combien Mademoiselle Mansouri était digne, si elle ne méritait pas un petit geste !

Sabrina avait mis la chance de son côté car elle espérait ardemment qu'un jour le facteur lui glisse une bonne nouvelle. Une prime gigantesque, un cadeau de l'État. Sa sœur Nadia la trouvait ingrate ; ne lui avait-on pas versé une centaine d'euros pour son travail le dimanche ? Sabrina désirait quelque chose de plus fort, de plus grand ; devenir héritière, gagner aux jeux, changer de vie. Parfois le courrier tardait à arriver, et quand les jours sans rien recevoir s'étaient suffisamment espacés, elle en arrivait à regarder, à chercher sous la porte, des fois que les urgences seraient venues la trouver directement à domicile. Oui, la première humiliation pour les gens comme elle, c'était de vivre sous le régime de la crainte. La crainte en tout temps, en tous lieux, la crainte comme à la guerre. La crainte même le soir de Noël. En fait, Sabrina n'était pas du bon côté de l'enveloppe. Pis ; quand elle ne pourrait plus payer, quand ce sera devenu définitivement trop difficile, elle savait qu'elle finirait avalée toute entière, elle serait faite prisonnière pour l'éternité des petites enveloppes tortionnaires.

Dernièrement, ils étaient entrés dans une phase d'attente. La frustration grimpait, galopait, rendait leur humeur inconstante.

« Toujours rien ? »

Sébastien venait d'entrer dans le hall, suivi par Magalie. Sabrina détestait cette manière qu'avait leur voisin de toujours s'introduire dans la vie des autres, cette présomption de partage des affaires privées au motif d'être unis par des préoccupations similaires. Antoine lui racontait tout, et cette manie aussi commençait à l'agacer. Elle se ravisa d'une réflexion, il ne fallait pas se fâcher un soir de fêtes. Il y avait bel et bien une enveloppe dans la boîte aux lettres. Sabrina la plia en deux et la glissa discrètement dans la poche de son manteau.

Elle tendit les bras à Magalie, caressa son ventre qui commençait à s'arrondir. Trois semaines plus tôt, le couple leur avait fait part de l'arrivée de leur premier enfant. La nouvelle avait plongé Sabrina dans un flot d'émotions contradictoires. Devant son amie, elle s'était sincèrement réjouie. Sabrina s'était sentie bouleversée, radieuse comme s'il s'agissait de son propre enfant à venir. Hélas, ce sentiment se révéla encombrant, et la jalousie la rattrapa vite. Elle aurait voulu d'un deuxième enfant. Connaître à nouveau les grands changements apportés par l'attente d'une vie supplémentaire. Leur situation financière, leur logement trop petit, ne rendaient pas la chose possible. L'annonce la contraria, la ramenant à son impuissance, et Sabrina se sentit blessée. Chose tout aussi inavouable, elle redoutait le moment où son amie ne serait plus disponible pour le café, pour converser l'après-midi chez l'une, chez l'autre, ou depuis le balcon. Sabrina cajola le ventre de son amie, flatta cet arrondi qu'elle portait à ravir, et garda pour elle sa tragédie personnelle.

« Non rien, je vais finir par croire que c'est bon signe ; on ne manque peut-être pas assez d'argent ! » ironisa-t-elle.

Sabrina avait envoyé la demande de logement social plus de deux ans en arrière. La constitution du dossier fut une lutte. Antoine, qui n'avait pas de chantier à ce moment, et davantage de temps qu'elle, s'était occupé d'une partie des papiers. Comme son père, Antoine avait l'administration en horreur. Les papiers l'intimidaient, les classeurs à trier le trouvaient perdu en quelques minutes. Il s'exaspérait, répétait que tout était fait exprès et, invariablement, il abandonnait. Puis Sabrina prenait le relais, elle perdait patience à son tour, et les deux se confondaient en reproches avant d'avoir passé la première étape de collecte des justificatifs. Néanmoins, ils avaient fini par y parvenir, et bien qu'ils n'envisageaient pas de vivre dans un HLM toute leur vie, ils désespéraient de trouver plus grand et plus récent.

À leur étage, un rai de lumière s'échappait de sous la porte. Sabrina, certaine d'avoir tout éteint avant de partir, couvrit Antoine d'invectives concernant le prix de l'électricité. Il ne faisait attention à rien ! Puis, la porte s'ouvrit d'elle-même, et derrière, surgit la silhouette maigrichonne d'Alexis. Il attendait qu'ils reviennent pour passer la fin de soirée en leur compagnie. Sofia courut en sa direction, sauta dans les bras de son oncle qui la couvrit d'embrassades qui exprimèrent davantage que tous les cadeaux du monde.

« Joyeux Noël ma gâtée ! »

Alexis tendit un drôle de paquet à Sofia. Elle l'interrogea du regard et son oncle l'invita à ouvrir sans attendre. Surexcitée, elle déchira l'emballage, d'innombrables morceaux de papiers volèrent dans les airs. Antoine et Sabrina se tenaient derrière, tenus en haleine eux aussi. Sofia reconnut immédiatement le carton caractéristique des boîtes à chaussures Nike.

« Vas-y, ouvre ! »

Le paquet parut bien léger pour des baskets. Sofia souleva délicatement le rabat supérieur. Dans sa carapace serties d'écailles kaki, une petite tortue de terre terminait de savourer un morceau de salade. Sofia venait de recevoir son plus beau cadeau. Cet animal sage, dont il ne fallait pas déprécier le rythme, lui enseignerait beaucoup de ce que sont la patience et l'espoir.

Alexis aperçut dans le regard de Sabrina quelque chose qui n'allait pas. Il entraîna sa nièce dans la chambre sous prétexte de tout lui expliquer des conditions de vie de sa nouvelle amie ; la salade qu'il faudrait acheter en abondance, et l'abri qu'il fabriquerait ensemble pour la période d'hibernation.

Le courrier provenait du bailleur social. Sabrina en fit la lecture à Antoine.

« Mademoiselle, Monsieur, en réponse à votre courrier concernant l'attribution d'un logement social, nous sommes dans le regret de vous informer que nous ne pouvons accéder à votre demande. Suite à l'embauche de Monsieur en tant que Chef de chantier auprès de l'entreprise Bianchi Bâtiment, nous avons procédé à une nouvelle évaluation des revenus perçus par votre foyer. Dans le cadre d'une demande croissante auprès de nos services, ceux-ci dépassent actuellement nos barèmes d'attribution. Nous vous prions de bien vouloir agréer... »

Après la régularisation d'Antoine, ils avaient convenu d'un rendez-vous à la banque. Ils s'y étaient rendus, ravis et bien habillés, afin d'évaluer leurs possibilités d'emprunt. Alors qu'ils répondaient à de nombreuses questions concernant leurs revenus et leur mode de vie, le conseiller griffonnait sur son cahier, raturait, se perdait dans des calculs sans fin. Au bout d'un temps, l'homme en costume leur annonça d'une voix compatissante qu'il était trop tôt pour solliciter un prêt immobilier. Loin de se décourager, Antoine et

Sabrina accordèrent d'attendre encore. Ils revirent leurs ambitions à la baisse et prièrent d'être recontactés au plus vite par le bailleur social. De nouvelles résidences se construisaient dans le quinzième arrondissement, des logements certes HLM mais de « standing » plus vastes, avec grand balcon et aménagement moderne.

Ils percevaient trop. C'était à s'arracher les yeux. Sabrina lâcha la lettre au sol. Pour gérer leurs économies, ils avaient fait beaucoup de concessions, et ce n'était jamais assez. Bien sûr, il y avait les dépenses incompressibles. Ils ne connaissaient pas les restaurants et les vacances étaient un mot vidé de sa substance. Antoine avait repris une partie de la société de Claude, mais l'entreprise souffrait de l'accumulation de dettes depuis trop longtemps. Une fois les salaires versés aux ouvriers, le loyer payé, Antoine était dans le rouge dès le début du mois. Plus le temps passait, plus s'engouffrait avec lui la possibilité de gagner correctement sa vie et de s'établir ailleurs.

Ils vivaient chaque jour dans l'expectative de l'arrivée du jour du déménagement, et le paradoxe de l'attente devenait celui d'attendre toujours davantage. Ils avaient attendu de la bonne manière, celle dictée par le pouvoir et les institutions, avec le travail et les économies impossibles, et cette lettre morcelait toute perspective.

En résumé, ils ne gagnaient pas assez pour être éligibles à un crédit mais ils percevaient trop pour vivre en HLM. Un sentiment ambivalent envahit Sabrina, un pressentiment tordu survenu avec la réponse de l'État au sujet de leur positionnement ; on ne pouvait plus rien pour eux.

On entendit plusieurs détonations à l'extérieur. Sabrina sursauta ; ça venait du quartier. Avec précaution, ils éteignirent toutes les lumières et s'approchèrent aux balcons. Plus rien. Antoine enserra Sabrina par la taille et la regarda ; ils étaient ensemble. Sébastien interpella son ami, alerte jusqu'à manquer de souffle, et Magalie, craintive, le somma de rentrer. Voisin après voisin, ils étaient nombreux à sortir, à attendre dans le noir sans connaître la teneur de l'événement. À nouveau, une explosion. Le ciel s'éclaira de feux d'artifice splendides, flamboyants, tout près d'eux. « Ils tirent depuis la colline ! » exalta Antoine. Alexis sortit au balcon de la cuisine, suivi par Sofia qui se cacha sous ses jambes, animée de peur et d'excitation. Les pétards se déchaînèrent encore, on eut dit qu'une guerre cosmique se déroulait au-dessus de leur tête. À l'unisson, ils se fendirent de rire.

V

Comme chaque année après les fêtes, il fallut travailler avec acharnement pour endiguer la prolifération des déchets. Les décorations qui avaient honoré les intérieurs ornaient dorénavant l'espace public. Sabrina s'interrogea sur la vacuité des célébrations. Indiscutablement, elle eut préféré un nouvel appartement à l'éphémérité des cadeaux, des guirlandes et des joies transitoires. Ce matin du 5 janvier 2005, avec son ciel bas, ses rues encombrées et ses poubelles qui prenaient l'humidité, Marseille parut bien livide. La ville était pareil au blé de l'espérance qui se plantait dans les familles à la Sainte Barbe et dont les tiges, après avoir atteint leur hauteur maximale, jaunissaient puis se desséchaient.

En particulier, Sabrina était affligée par le sort des sapins. Expulsés des foyers avant d'être oubliés, leur décadence commençait sitôt qu'ils étaient mis à la rue. La municipalité avait ordonné la mise en place de parcs à sapins dans plusieurs points de la ville. La consigne était néanmoins ignorée de nombreux riverains et les pinaceae se retrouvèrent partout sur la tournée de Sabrina et de son équipe. Basculés à la diable pointe première dans les bacs, les arbres déchus donnaient alors de nombreuses difficultés aux ripeurs, alourdissaient incontestablement les poubelles.

Il y avait beaucoup de choses auxquelles il fallait faire attention dans ce métier. En premier lieu, les plaques d'égout. Certaines se détachaient à cause de la pluie, un pied dedans et c'était l'accident assuré. Le vent, aussi, était leur adversaire. Les jours de mistral, de redoutables tempêtes de déchets emportaient tout sur leur passage, le plastique s'agrippait aux arbres, pendait aux branches en une drôle de floraison. Les ripeurs les plus consciencieux doubblaient leur charge de travail pour tout ramasser mais ce n'était jamais assez.

Sabrina tira, poussa, débarrassa à grands gestes. La veille, l'OM avait disputé un match amical contre Cannes et de nombreux cartons de pizzas avaient été jetés au sol. Échappé d'une boîte, un rat fila à toute allure, emportant dans sa bouche la croûte séchée d'une part entamée. Amar poussa un cri dont le timbre aigu fit entrer José et Sabrina dans un fou rire incontrôlable. Oui, il y avait des poubelles terribles à voir, mais comment le savoir en avance ?

Au cours de cette matinée, ils enlevèrent une vingtaine de sapins et certains portaient encore leurs boules décoratives. Sabrina était à bout de forces. La douleur au bras droit réapparut, une décharge vive irradiait jusqu'à l'épaule. Ses collègues exigèrent qu'elle se concentre sur les bacs les plus légers. Sabrina observa Amar et José s'y prendre à deux pour soulever un arbre et le porter jusqu'au camion. Les sapins étaient placés à l'isolement. Un instant avant de disparaître dans le ventre de la benne, Sabrina crut être interpellée :

« Me reconnais-tu ? Hier encore, nous étions voisins de palier ! Mon poil est sec, fourché, mais c'est qu'il fait froid la nuit ici ! »

Sur son marchepied, Sabrina cherchait à faire le vide. Elle eut encore une pensée pour les sapins. Sur le parvis glacé, certains d'entre eux s'éteindraient avant même de connaître leur ultime destination.

Noël n'avait jamais existé. La magie s'était évaporée. Il allait falloir patienter, côtoyer cet hiver menaçant, et les saisons prochaines qui viendraient sans élan. Attendre. Jusqu'à quand ?

Sabrina était peut-être un peu surmenée. Elle rentra chez elle sans échanger un mot avec son équipe, sans se changer. Elle n'entendit même pas le chant d'une benne qui entraînait au garage et qu'elle manqua de percuter.

Maryse insista pour que Sabrina vienne déjeuner. Elle avait préparé des escalopes panées, des frites, des poivrons marinés, et il restait du taboulé. Les plus belles assiettes du monde. Tout refus serait inaudible ; elle pourrait évidemment faire la sieste dans sa chambre d'enfant. Sabrina, qui croulait de fatigue, avait engagé le mode automatique qui la conduirait chez elle, lui ferait sortir un hamburger du congélateur pour

le passer au micro-ondes et qui l'aiderait à se déshabiller, à se laver, et finalement à se mettre au lit. Elle ne disait plus rien dans ces moment-là. Mais s'agissait-il des moments les plus durs ? Se disait-elle en rentrant que le pire était passé ? Non, le plus dur, après une bonne douche pour oublier, un court sommeil comme une apnée, le plus dur c'était d'y retourner.

En effet, concéda-t-elle, un bon repas maison ne lui ferait pas de mal. Pour son anniversaire, Antoine lui avait offert un micro-ondes multifonctions qui lui permettait de gagner beaucoup de temps. Bien sûr, elle commençait à aimer cette cuisine sans souci, du rapide, du surgelé, mais parfois elle s'inquiétait. Tout cet électroménager rendu nécessaire apportait sa promesse de liberté et Sabrina entretenait un rapport ambigu aux appareils. Ils incarnaient un aveu d'infériorité, elle se sentait redevable. Ils lui facilitaient la vie tout en représentant une menace ; saurait-elle encore cuisiner dans quelques années ? La nourriture était le domaine de la transmission, lui avait enseigné Maryse. Quand elle repensait à cet avertissement, elle se ressaisissait. Elle appelait sa mère, l'interrogeait pour valider les ingrédients d'une recette. Toujours, ces échanges la chagrinaient. C'était la voix de Maryse qu'elle entendait, mais c'était aussi la sienne, sa voix d'enfant qui répondait, prenait des nouvelles, la ramenait à une époque dépouillée de toute complexité. Quand la voix n'était pas suffisante, elle allait chez Maryse. Elle avait détesté cet appartement, sa promiscuité, le silence durant les années de deuil, mais c'était bel et bien là-bas qu'elle retrouvait un peu de courage.

Maryse mit la friteuse en marche, la pression fit trembler les morceaux de viande qui nageaient dans leur bain à bulles. Bientôt ils seraient prêts. Bulles bouillantes, bulles dorées, frémissantes, les projections faisaient tout le bonheur de Sofia qui se tenait à ses côtés. Maryse aimait sa nourriture, sa cuisine héritage. Deux mille six cents années à se transmettre les meilleures recettes de la ville, de famille en famille. La nourriture était abondante, aillée, célébrée par de larges rasades de citron. Toute réjouissance devait bien commencer par cela, non ?

Maryse donnait ses instructions à Sofia ; de toutes les huiles, toujours choisir celle à l'olive. Maryse croyait que la mémoire des enfants était constituée d'images regroupées en catalogues qui, à condition de bien les enrichir, finiraient par se confondre en souvenirs. Elle lui fit alors le récit des oliviers de Tunisie. Elle évoqua à sa petite-fille les oliveraies qui s'étendaient à perte de vue, entre mer, désert et montagne. Des terres sèches, grillées par le soleil. Elle partagea alors le secret de fabrication de l'huile. Dans les puits sans eau, les olives étaient versées par centaines de kilos, empilées bien au fond. Elle mima le système d'attache de l'âne au puits, la façon dont l'animal tournait autour, des heures, des jours entiers, et qui dans son mouvement rotatif écrasait les olives. C'était ainsi qu'ils faisaient.

Sabrina entra dans l'appartement sans s'annoncer, la porte était toujours ouverte. Dans la salle à manger, c'était la cohue. Des feuilles de dessins inachevés jonchaient le sol, les cousines se tenaient à quelques centimètres de l'écran de télé, le son poussé à son maximum.

« Personne n'aide Mamie à mettre la table ? Aller ! »

Inès et Lilia sortirent la vaisselle des placards, Sabrina étira la table, dévoilant la rallonge. Maryse marcha vite et à petits pas jusqu'au salon, puis elle déposa un grand plat au centre. « C'est bouillant ! » Son tablier était coloré de salissures, comme une preuve de la ténacité de ce qui venait d'être préparé. On ressortait d'un midi chez Maryse et il fallait tout laver. Cette friture, durable, insistante, déposait son odeur jusque dans l'habitable de la voiture, elle imprégnait les vêtements, les cheveux, elle s'installait sur la peau.

Inès et Lilia se disputèrent une part de « grillé », cette croûte de chapelure irrésistible qui avait absorbé beaucoup d'huile. Le téléphone fixe sonna et Sofia qui passait dans le couloir prit l'appel.

« Allô ? Oui ça va, on va manger. Tu viens pas ? Oui, attends je te la passe. Mamie ! »

Maryse prit le combiné, et, dès les premiers instants, un air fâché imprégna son visage.

« Comment que tu viens pas ? On t'attend là, tout est chaud ! »

Nadia demanda à connaître le menu.

« Et le taboulé tu as fait comme je t'ai dit ? »

— Oui, j'ai mis la graine, les légumes, un oignon...

— Un oignon ? Faut pas mettre l'oignon, ça prend tout le goût et ça reste sur l'estomac. Ce que tu as fait n'a rien à voir alors. »

Nadia avait en horreur que l'on trahisse ses recettes.

« Je te ferai un vrai taboulé quand tu viendras à la maison. D'ailleurs, tu me dis qu'il est d'hier, Alexis n'a rien mangé ?

— Non, rien.

— Tu vois, c'était pas bon. »

Maryse s'adressait à son aînée avec la crainte, elle parlait en chuchotant pour ne pas être entendue par Sabrina et qu'en retour sa cadette se crispe et se vexe. Nadia hasardait toujours des excuses pour répondre absente lorsque sa sœur venait chez Maryse. Entre elles, rien ne changerait.

« Bon je te laisse, je te mets de côté des escalopes que j'ai préparées en plus, tes filles les descendront. »

Dans la salle à manger, Sabrina venait de se brûler la langue. Pressés, la friture ne pardonne rien, la brûlure laisse une cicatrice sur la langue qui devient râpeuse, altère la texture des repas suivants. La douleur réduisit la conversation et ce n'était pas plus mal car la façon qu'avait Maryse de se tenir vis-à-vis de Nadia l'excédait.

« Nadia a fait sortir des plats cette semaine. Tu en veux ? »

Plus jeune, la sœur de Sabrina s'était orientée vers une formation de sténo-dactylo. Elle s'était appliquée le soir, elle avait travaillé avec une efficacité impressionnante qui lui promettait un bel avenir dans le secteur, et peut-être une carrière. Le temps d'une première grossesse suivie d'un bref congé maternité, le métier entraît déjà dans ses dernières heures de vie. L'ordinateur devint à la portée de chaque entreprise, et le certificat qu'elle présentait fièrement était perçu au mieux comme ringard, mais la plupart du temps, les recruteurs y voyaient une résistance ignare au développement. À l'ANPE on l'avertit : avec un Bac+2 dans le secrétariat toutes les portes lui seraient ouvertes. Avec l'arrivée de sa deuxième fille, sa séparation, impossible de poursuivre les études.

Depuis, Nadia occupait un poste à temps plein dans une entreprise de restauration collective. En plus de la stabilité, Nadia pouvait économiser une quantité d'argent considérable en récupérant les plats non distribués ou arrivés à expiration. La démarche n'étant pas sans danger ; la loi contraignait l'entreprise à destiner ces produits aux ordures ou, exceptionnellement, à nourrir les cochons d'une ferme située en périphérie de Marseille. Assistée par plusieurs collègues, elle faisait donc sortir des cartons de plats cuisinés ; de la viande en sauce, du sauté d'agneau et des lasagnes, des yaourts de marque et des crèmes aux œufs. Elle les réservait initialement à ses filles et à Maryse, mais au fil du temps, elle accéléra la cadence. À Consolat, de nombreux foyers étaient entrés dans le circuit de l'aide alimentaire et ces cartons détournés, destinés à être jetés, permettaient à ces voisins de s'arroger du droit de se nourrir dignement.

Un matin, Sofia sortit de sa chambre, résolue, avec l'intention de parler à sa mère. Dans le salon, Sabrina se débattait contre un pli rebelle d'un drap difficile à repasser. Durant quelques secondes, son visage disparut dans un nuage de vapeur. Sofia l'aida ensuite à plier le tissu en deux. Sabrina posa le fer à plat sur la planche et passa l'appareil au centre, puis le long du bord. Elle interrompit l'opération. Dans les expressions de sa fille se lisait quelque chose sur le point d'être dit.

« Oui ? »

— Tu peux m'amener à la bibliothèque municipale aujourd'hui ? »

La demande prit Sabrina au dépourvu. Elle ne sut expliquer quel mot la surprit le plus. Sofia avait prononcé « municipale » syllabe après syllabe, avec intention. Quant à parler de bibliothèque... D'où lui venaient toutes ces idées ? Hormis La Poste ou les Allocations Familiales, elle ne connaissait aucun service public de ce type près de chez eux. Non, Sabrina n'était jamais entrée dans une bibliothèque. Elle connaissait de nom l'Alcazar qui avait ouvert en 2004 mais elle ne l'avait jamais vue en vrai. Dans leur soif de tout confisquer, la bourgeoisie du centre-ville s'était emparée du savoir. En s'appropriant les budgets, elle ouvrait des lieux proches, faciles d'accès, qui lui étaient destinées.

Sabrina fit rapidement le tour des personnes auprès de qui elle pouvait obtenir un renseignement. Elle se remémora l'histoire d'un livre que Sofia avait dérobé chez Maryse et qui avait fait scandale. Le manuel de géographie devait servir à sa cousine Inès pour un exposé sur le concept de ville. Maryse s'était empressée de téléphoner, il fallait rendre le livre avant que Nadia ne s'en rende compte.

Sabrina réunit toutes ses forces pour appeler sa sœur. Elles ne s'étaient pas téléphonées depuis des mois et elle fit mine de prendre des nouvelles. Il y avait beaucoup de bruit en fond derrière la voix de Nadia. Sabrina reconnut le désordre habituel qui régnait chez elle. Nadia interpella quelqu'un, posa le combiné durant un temps qui parut très long. Qu'avait-elle besoin de commenter ? Jugeait-elle qu'elle n'avait pas sa place dans une bibliothèque ? Finalement, Nadia lui expliqua où se trouvait le bâtiment dans le quartier de Saint-André. Elles discutèrent encore quelques minutes avant de raccrocher sans fixer de date pour se revoir. Elles se croiseraient dans le quartier.

Sabrina retrouva Sofia qui reposait sur son lit, et qui, s'imaginait-elle, devait ressasser combien ses parents ne savaient rien. Elle annonça à sa fille le plus joyeusement possible :

« Prépare-toi, on y va ! »

À l'adresse que lui avait indiquée Nadia, Sabrina trouva effectivement une bibliothèque municipale, installée au rez-de-chaussée d'un immeuble marseillais, entre le rideau métallique d'un commerce d'installations électriques et une voie de garage. Sur la porte de service en PVC, une inscription timide était surmontée de l'écusson de la Ville. La croix d'azur sur fond d'argent que soutenaient le lion et le taureau rassurait Sabrina. Sofia sortit de la voiture et se dirigea vers le local. Elle constata que sa mère ne l'avait pas suivie.

« Je vais faire des courses je repasse te chercher en fin d'après-midi ! »

La déception de Sofia était immense, elle aurait aimé partager ce moment, fouiller dans des bacs de livres avec sa mère comme elles le faisaient au rayon vrac du supermarché. Toujours, elles enfouissaient leurs bras tout entiers, trifouillaient, brusques et surexcitées. Lorsque l'une des deux criait « stop ! » il fallait sortir le dernier objet saisi et rire de cette partie de pêche insolite.

À l'intérieur, Sofia se sentit mal à l'aise. Une odeur fétide de salle de gymnase embaumait la pièce. Elle s'avança entre les rayons et ses baskets crissèrent sur le sol en lino. Elle eut envie de courir jusqu'à la sortie et rentrer chez elle. Une dame en poste derrière son bureau remarqua sa présence et lui fit un signe de tête qui ne voulait rien dire. Comment convenait-il de se tenir dans ce lieu ? Debout, assis ? Devait-on chercher quelque chose ou les livres venaient à soi ? Combien de temps fallait-il se tenir devant un ouvrage ? Malgré sa solitude, sans le savoir, Sofia possédait d'ores et déjà les codes qui avaient privés sa mère d'entrer dans la bibliothèque, qui l'empêchaient d'y trouver sa place.

Elle feuilleta des livres au hasard, prit place sur un fauteuil en cuir coloré très bas, déchiré par endroits. Elle lut des mots compliqués ; « motricité », « adéquat ». Puis elle tourna attentivement les pages

d'une encyclopédie qui portait sur le corps humain. Elle répéta plusieurs fois le nom des os et des organes, ferma le manuel et récita les mots appris. Finalement très à l'aise, elle marcha jusqu'au bureau central et s'adressa à la dame sans voix qui lui montra du doigt une étagère pratiquement vide où trois livres oubliés proposaient d'enseigner des langues étrangères.

Régulièrement, son oncle Alexis lui offrait un magazine qui insérait les paroles de chansons célèbres et leur traduction française. Alexis était formel ; il fallait qu'elle apprenne l'anglais pour préparer son avenir. Sofia avait ainsi démarré une collection de ces fiches. Elle lisait chaque mot dans la version originale, cherchait son équivalent dans la colonne traduite. Depuis, elle avait fait de l'apprentissage de cette langue une obsession et elle n'obtiendrait satisfaction qu'après épuisement de sa connaissance du sujet.

Elle lut jusqu'en oublier de cligner des yeux. Combien de temps venait-elle de passer ici ? Elle pencha la tête en direction de la porte d'entrée. Dehors, la nuit était tombée et l'angoisse la submergea. L'obscurité la terrifiait. Elle tourna le dos à la rue, replongea dans sa lecture. Ici, entourée de livres, Sofia était au royaume de l'éternelle lumière.

Sabrina menait une existence qui ne connaissait aucune parenthèse. Une existence sacrificielle constituée de l'inéluctable emploi, de l'activité domestique et des espoirs pour sa fille. Mais au cours de cet hiver, la fatigue professionnelle, l'impitoyable fatigue *du* travail, eut raison de sa santé. Les douleurs au poignet s'étaient aggravées, et ne la quittaient pour ainsi dire jamais. Depuis l'âge de seize ans Sabrina travaillait, et les sollicitations excessives laissaient peu d'espoir quant à ses chances de vivre longtemps en l'absence de problèmes.

La douleur venait la trouver dans chaque geste. À la benne, au volant de sa voiture, à la maison. La nuit, Sabrina dormait mal. Immanquablement, de surprenantes décharges électriques la faisaient souffrir, très vite accompagnées de fourmillements à la main droite. La douleur confisquait toute joie quotidienne, grandissait jour après jour. Le poignet, le dos, les genoux. Une douleur sans frontières et sans limites. Aussi, la fatigue commença à isoler Sabrina, la douleur construisait un mur autour d'elle. Essorée, elle luttait pour écouter sa fille, pour parler avec Antoine. Les anti-inflammatoires n'étaient plus d'aucun effet. Le soir, Sabrina s'autorisait de longues douches brûlantes. La vapeur la soulageait, la dilation des vaisseaux l'étourdissait et lui accordait un bref répit. Alors, elle retrouvait un peu d'énergie, l'énergie de la nécessité, et elle pouvait reprendre ses occupations.

Au travail, on l'enjoignit de consulter, et en mars, son médecin de famille lui prescrivit un arrêt de travail de trois semaines pour soulager sa tendinite. Mit-elle fin à toute activité ? Pas vraiment. Sabrina maintenait un rapport contradictoire à l'égard du repos. Elle aimait être chez elle et s'occuper de son intérieur. Des pantalons, aux chaussettes, pas un vêtement n'était oublié des interminables séances de repassage. Tout était impeccable, la propreté témoignait de sa respectabilité, et peut-être, de sa féminité. Les besoins étaient anticipés. Le matin, la cuillère et le sucre attendaient dans la tasse de café d'Antoine, le bol de Sofia était disposé à table pour le petit-déjeuner. Il lui était vraiment difficile de s'arrêter. Que devait-elle faire ? Attendre sans but ? Toute sa vie elle avait travaillé. Sabrina avait œuvré sans relâche, au point de finir par considérer que le repos, l'oisiveté, étaient pour elle une anomalie.

Aussi, elle rumina beaucoup pendant son arrêt. Quelque chose dans son corps lui faisait mal et cette blessure n'était pas seulement physique. Sabrina était frappée d'une grande déception.

Bien sûr, elle appréciait son équipe et les activités syndicales, mais le travail n'avait jamais été le lieu de son émancipation. Le travail avait tué son père. Sabrina contestait les fables qui se propageaient sur la réussite et l'épanouissement personnel. Ces idées sur le travail se révélaient être au mieux un grand malentendu, mais surtout, une conspiration contre la vie intime.

Le 8 mars, Sabrina postée devant son téléviseur écouta attentivement ce qui se disait à propos du travail des femmes. Elle ne parvenait plus à distinguer ce pour quoi il fallait se réjouir. Les journalistes interrogeaient des femmes comme sa mère, qui s'occupaient du ménage, des femmes au bureau, des femmes commerçantes. On les érigeait en souveraines. Sabrina pensa ; il faut se méfier des consensus. L'accès et la reconnaissance du travail des femmes, les grands enthousiasmes encourageant leur activité, tout cela n'avait été qu'une illusion. Ils se félicitaient entre eux, parlaient de « progrès ». Le progrès. Tout ce qu'il autorise décline le reste et le condamne à ne jamais exister. On disait « progrès » et tout était dit. C'était épouvantable.

Sabrina avait goûté au fruit pourri des doctrines libérales. Elle avait choisi son métier pour sa stabilité, pour devenir propriétaire et, désormais, elle occupait ce poste car elle ne pouvait pas faire autrement. Un salaire ne suffisait plus à leur époque. La généralisation du travail avait eu l'effet paradoxal de les appauvrir collectivement. Ce qu'elle aurait souhaité : avoir le choix. Elle avait le sentiment de se dissoudre dans ce double quotidien et elle se serait volontiers soustraite au travail. Sabrina était un personnage féminin au caractère affirmé, décalé dans un milieu d'hommes, mais dont le souhait réel eût été de rester chez elle. Ils auraient pu alterner les périodes de travail salarié et de travail domestique, elle et

Antoine. Oui, Sabrina aurait volontiers échangé une vie à s'occuper d'elle et profiter de ses proches contre dix années à se dépasser pour un patron, pour une institution sans visage.

Sa trajectoire relevait-elle de choix ou du hasard ? Une place lui avait été administrée, péremptoire. On parlait d'égalité salariale mais à quel prix ? Qu'advenait-il du sens de cette égalité lorsqu'il s'agissait d'occuper un travail fait de souffrances, de cadences infernales, de salaires minables ? D'un corps qui fait mal ?

Comment peut-on être heureux dans un présent émietté, un présent qui défile et chasse tout avenir ? Sabrina trouvait la stabilité étrangement absente de sa vie. Son histoire devenait peu à peu celle d'un départ qui ne se présentait jamais. Elle enchaînait les journées de travail, saison après saison, et son salaire d'ouvrier n'évoluait pas. Elle et les autres c'était pareil. D'ailleurs, ils ne parlaient que de cela, au travail ou entre voisins. Les conversations s'étaient figées, ils étaient dans une impasse absolue. Il étaient cette classe, cette classe aux larges bordures tenaces, dont ils étaient fiers, et pourtant, la conscience qu'ils avaient d'eux-mêmes ne leur permettait plus de se dérober à la domination venue de l'extérieur.

Conséquence additionnelle de la douleur, le caractère de Sabrina se transformait. Elle devint susceptible, et graduellement irascible. Une fois, dans les galeries marchandes du centre-ville, Sofia prit une accélération soudaine et devança sa mère de quelques mètres. Sabrina la rattrapa par le bras et enfonça ses ongles dans le biceps de la petite.

« Tu vas où comme ça ? Tu as rendez-vous ? »

Sabrina ne supportait plus de voir les gens marcher rapidement. La marche pressée était une démonstration d'orgueil, une manière de se démarquer, de se situer. Les urbains qui s'agitaient l'exaspéraient, comme un essaim dont elle n'avait pas l'expérience. Elle songea que les pressés étaient les attendus, ceux que la société réclamait, les importants. Au travail c'était différent, une certaine cadence s'imposait, il fallait faire vite. Sabrina regretta sa réaction. Elle l'admit ; son état était contradictoire. Sabrina œuvrait chaque jour pour l'éducation de sa fille, elle désirait pour elle un avenir meilleur, un bon salaire. Mais elle savait très bien ce que cela signifiait que de réussir. En échappant à sa classe, Sofia risquait aussi de lui échapper, et en retour, elles finiraient par ne plus se comprendre.

Sofia trouvait sa mère distante. Depuis qu'elle avait découvert la bibliothèque, elle la suppliait chaque semaine de l'y conduire. Elle pouvait ainsi échapper au supplice des commissions et se nourrir de découvertes. Aussi, lorsqu'elle faisait une trouvaille intéressante, elle s'empressait de la partager à Sabrina. Mais ces derniers temps, le visage de sa mère se fermait, elle prenait des airs distraits, ou mettait sèchement fin à la conversation. C'était un échange à sens unique. Sofia parlait, racontait ce qu'elle avait lu, ce qu'elle avait compris, Sabrina concluait d'un « d'accord » laconique et c'en était terminé. Sabrina aurait voulu que sa fille soit plus légère. Elle aimait les manières simples de vivre, et cette façon qu'elle avait de toujours tout vouloir questionner commençait à l'agacer.

Un soir qu'elles se trouvaient devant une émission de divertissement, Sofia avait demandé à sa mère si elles pouvaient changer de programme, considérant l'actuel comme étant sans intérêt et ennuyant.

« Tu te prends pour une autre ? »

Sabrina reçut cette attaque personnellement ; elle avait devant elle une petite arrogante décidée à donner des leçons. Elle lui ordonna d'aller à sa chambre, et devant le regard surpris de Sofia, elle ajouta : « C'est encore moi qui décide ! »

Quand on lui demandait ce qu'elle envisageait de faire plus tard, Sofia formulait la réponse qu'attendait son interlocuteur. Quand c'était Magalie, l'amie de sa mère par trop coquette, elle répondait quelque chose de très attendu : « Je voudrais travailler à la crèche ». La tête de Magalie était garnie d'images de gros nourrissons joufflus, de linge douillet, rose ou bleu. Alors, elle souriait avec tendresse, enchantée de voir que cette petite se préparait déjà à transmettre. Quand c'était Claude, Sofia présentait des plans de carrière prestigieux ; médecin, ou avocate. Son père souriait ; quelle poigne ! Une réponse digne du fiston qu'il n'avait jamais eu. Suzie trouvait l'enfant un peu prétentieuse. Elle l'avertit qu'il faudrait aussi penser à sa famille ; ce n'était pas avec un métier aussi prenant qu'elle allait pouvoir fonder un foyer. Elle qui n'avait jamais travaillé, la réponse l'avait traversé du frisson du regret. Puis elle s'était ravisée ; la vie ne lui avait-elle pas offert un mari doué pour les affaires, un adorable enfant, une grande maison ?

En clair, Sofia s'amusait des adultes, elle s'amusait à les renvoyer à leur destin, à leurs succès ou à leurs échecs. Pourquoi s'acharner à l'interroger sur ses plans futurs, quand eux-mêmes auraient été incapables de dire ce qu'ils avaient accompli ? Ce qu'elle voulait réellement faire plus tard ? Qu'on arrête de la barder avec ces questions de grands stratèges, qu'on la laisse apprendre. Tôt ou tard, ses connaissances deviendraient ses armes les plus redoutables. Elle se préparait à tirer sur tout ce qui dysfonctionnait dans ce système étrangement monté. Les femmes comme sa mère auraient droit au repos, à des vacances en Méditerranée. C'était le seul projet qu'elle nourrissait.

Venger sa mère.

Depuis quelques temps, Sabrina trouvait Antoine bien distant.

« Les hommes se relâchent, attesta Maryse, c'est comme ça qu'ils sont à terme ».

Pendant son arrêt de travail, Sabrina ne vit Antoine qu'à de rares moments. Ils prirent l'habitude de communiquer par petits mots épinglés sur le réfrigérateur, des messages factuels, et froids. Ils étaient dans une mauvaise passe et Sabrina gardait tout pour elle. Elle s'interdit de confier à sa mère les disputes récurrentes, les accusations qu'ils se faisaient concernant le manque d'argent. Antoine gérait mal son salaire, il jouait beaucoup aux jeux et n'avait toujours pas arrêté de fumer. Chaque cigarette supplémentaire, chaque matinée au café, lui reprochait Sabrina, c'était une partie de l'instruction de sa fille qu'il faisait voler en fumée.

« Elle ira au collège public ! »

Antoine était un égoïste, un imbécile, se désespérait-elle. Son comportement était inhabituel et Sabrina ne savait plus comment se comporter en sa présence. Souvent, ils n'avaient rien à se dire. Antoine et Sabrina se rendaient progressivement étrangers l'un à l'autre. La maison devenait un leurre, une forteresse dont on aurait rangé le pont-levis.

La situation se lisait sur Antoine. La barbe était mal taillée, et son teint incolore. En outre, le père de Sofia passait de longues heures le doigt appuyé sur la télécommande, bredouillait des paroles indistinctes qu'il s'adressait à lui-même. Il lui arrivait de perdre son calme lorsque les piles ne marchaient plus. Dans ces moments, Antoine ne se levait pas pour autant mais il demeurait inerte devant son écran, devant le dernier programme sur lequel il s'était arrêté. Quand il n'était pas allongé dans son canapé, Antoine était dehors. Parfois, il emportait Sofia avec lui au bar. Il l'installait seule sur une table au fond de la pièce dans le brouillard épais produit par les cigarettes, et entre deux volutes de fumée, Sofia regardait son père. Elle ne revenait qu'au soir, barbouillée, se plaignant de maux intestinaux, le ventre alourdi de cacahuètes, de jus et de sodas trop sucrés.

Un jour, Sofia vit son père entrer dans l'appartement traînant derrière lui des sacs-poubelle trop lourds. Elle ne cacha pas sa surprise et s'empressa d'interroger Antoine sur le contenu.

« Tais-toi et va aider ton oncle en bas ! »

Alexis lui fit signe de ne pas poser de question et il remit à sa nièce deux sacs plus légers qu'il lui demanda de monter. Ils firent plusieurs allers-retours à l'utilitaire d'Antoine jusqu'à la décharger complètement. Bijoux, parfums, survêtements, les deux hommes déballèrent la marchandise sans faire attention à Sofia, incrédule. C'était la première fois qu'elle se tenait en présence de tant d'objets de valeur.

« Tiens, essaie-le. »

Antoine sortit de son plastique un ensemble Lacoste noir et blanc à bandes rouges qui lui alla à merveille. Il était pour elle. Au cours de cette matinée, une dizaine de voisins vinrent à l'appartement. Alexis avait arrangé la collection proprement, les vêtements étaient ordonnés par taille et par marque sur le canapé, les bijoux et les parfums disposés sur la table. Le rendu était très professionnel. Une femme splendide au teint ambré et aux yeux noisette proposa d'acheter toute la collection à prix fort. Au camp Mirabeau où il était difficile d'entrer sans être de la communauté gitane, elle se chargerait elle-même de revendre les « affaires ». Elle tenta d'en savoir plus sur l'origine de la cargaison, elle fit jurer à Antoine qu'il ne s'agissait pas d'imitation. Sofia observa les rotations entre les acheteurs, la circulation des billets se faisait en silence.

Quand elle revint du travail, Sabrina entra sans rien dire ni saluer quiconque. Des hommes se disputaient un pantalon, une femme essayait des bagues. « C'est du plaqué or ? » Elle comprit immédiatement ce qui se déroulait chez elle et garda son sang froid devant les autres habitants du quartier.

Le soir, Sofia entendit ses parents se disputer comme rarement. Sabrina traita Antoine de voleur, de bandit, elle déclama contre la honte qu'elle avait ressenti devant la scène. Sa mère déversa sur lui toute la rage qu'elle avait de les savoir associés lui et son frère, son petit frère tout juste sorti de l'école. Vraiment,

ils en étaient là ? Elle en avait assez de cette vie aux ambitions flaccides comme de l'eau stagnante. Antoine répondit : « Je ne te cache rien, je ne te cache rien ! » et ce fut sa dernière parole.

Durant des semaines, le silence se fit dans la maison. Le soir, ils mangeaient en silence, se couchaient. Ils s'en étaient dits des choses et la scène qui se jouait entre eux se passait de mots. La vie serait-elle triste à jamais ? Sofia se mit à écouter à leur porte le soir, elle chercha des explications et commença à penser qu'elle était de trop. Elle leur coûtait beaucoup d'argent, oui, et ses parents devaient regretter de l'avoir conçue.

La nuit, Antoine partait en voiture. Il roulait des heures sans itinéraire précis. Les éclairages jaunes l'accompagnaient telles des torches dans une caverne. Seuls les feux tricolores se mettaient en travers de son chemin et lui rappelaient l'existence de règles. À chacun d'entre eux, Antoine comptait les secondes, amorphe. Parfois, un coupé sport surgit de nulle part s'affranchissait de l'arrêt et filait à une allure telle qu'il n'était pas même pas imaginable d'identifier le modèle. La vitesse faisait trembler la carcasse frêle du C15 et tirait Antoine de sa torpeur.

Sabrina finit par penser qu'il y avait quelqu'un d'autre. C'était la direction que prenait une quantité croissante de couples à leur époque. Au moindre dysfonctionnement, sans chercher à comprendre, on se tournait vers l'extérieur. Un temps, Sabrina regretta son manque d'entretien, son indifférence vis-à-vis de son apparence. Fait indéniable, l'augmentation de l'espérance de vie s'accompagnait des années à pouvoir séduire. Les autres femmes s'abonnaient à la salle de sport, se tartinaient de crème, se payaient des cures amincissantes. Chez les hommes, la tendance la plus récente était celle de la barbe de trois jours, ce qui les rendait plus beaux même négligés.

Le corps devenait un lieu sacré, un lieu de vigilance permanente. L'attention se repliait vers cette entité. Être en couple, c'était vivre avec quelqu'un de trop, un frein dans la grande quête du soi, de son propre idéal. La composition à deux désintéressait, et les espoirs se fondaient plus volontiers dans l'accumulation d'aventures périssables. Sabrina ne pouvait feindre d'ignorer ces nouveaux usages. Mais qu'aurait-elle pu y faire ? Avait-elle la moindre minute ou ressource à consacrer à l'entretien de son corps ? Antoine avait peut-être succombé à ces injonctions.

Cette pesanteur devenait insupportable. Sabrina entendait des histoires de séparation mais elle n'avait jamais envisagé que celui lui arriverait. Ils avaient vécu huit années dans cet appartement, enlacés devant la télévision, ils avaient alterné les visites chez les beaux-parents le dimanche, ils s'étaient projetés dans de nombreux rêves dont ils avaient ignoré qu'ils seraient impossibles. Et puis, tout à coup, voilà que Sabrina passait la porte de chez elle avec anxiété. Elle se retournait sur cette situation nuit et jour, elle ruminait en permanence. Enfant, Maryse lui parlait sans cesse de son temps, celui où les femmes élevaient des enfants sans aucun autre droit, et surtout pas celui de s'interroger sur le bonheur. Elle avait bien averti sa fille ; dans la vie, il lui faudrait de l'argent rien qu'à elle, et ne jamais dépendre de personne pour quoi que ce soit. Maryse avait prévenu sa fille, mais elle avait peut-être sous-estimé l'étendue de son besoin affectif. Sabrina ignorait comment vivre sans Antoine. D'ordinaire, sa dépendance se manifestait par une attention de tous les instants et désormais, elle se traduisait par une anxiété constante. Elle avait satisfait le moindre des besoins d'Antoine, sans jamais rien exiger ni recevoir en contrepartie et désormais, son humeur, sa stabilité, étaient remises entre les mains de cet homme.

L'angoisse ne quittait plus Sabrina. Elle était montée dans un carrousel de pensées, un manège infernal duquel il était difficilement possible de se dérober. Tout ne tournait plus qu'autour du comportement d'Antoine, de ses silences et de ses nuits passées à conduire. L'air lui manquait.

Sabrina envisagea de le suivre, elle se mit à fouiller ses affaires. Elle commença par le plus évident, les poches de vestes et de pantalons. Elle vida les tiroirs, retourna ses chaussettes une par une, elle monta sur une chaise pour atteindre les coins les plus reculés des armoires. Elle répéta l'examen autant de fois que possibles, sans jamais rien trouver. Un jour, alors qu'elle sondait l'étage le plus élevé d'un placard, sa main accrocha un tas de papiers. Elle se hissa davantage, son équilibre était menacé, puis elle étira son bras dans le vide. Le paquet finit par tomber, des feuilles lui tombèrent au visage, s'éboulèrent un peu partout, d'autres flottèrent quelques instants dans le vide. Sabrina saisit les papiers au hasard. Elle prit le temps de la lecture, assise sur le lit. Des relevés d'arriérés, des crédits à la consommation et dont elle n'avait jamais entendu parler. Elle fit le calcul, il y en avait pour des milliers d'euros.

Trahie, abasourdie, Sabrina se sentit attirée par le sol. Le cœur tambourinait dans sa poitrine. Distracte ou optimiste, elle n'avait rien vu venir. Elle savait que l'entreprise était criblée de dettes mais elle avait toujours cru en son partenaire pour remonter la pente petit à petit. Sabrina avait une confiance aveugle en son partenaire et, sans le savoir, elle vivait avec tout ce qu'elle ignorait d'Antoine. Dans son dos, il y avait les dettes de Claude, les jeux d'argent, et tas d'autres dépenses incontrôlées, irresponsables, pendant qu'elle se serrait la ceinture, qu'elle la serrait jusqu'à éclater.

Elle réfléchit longuement, des jours. Une séparation pour de l'argent ? Le problème allait au-delà. Sabrina, dont la situation socioprofessionnelle lui garantissait peu d'assurance économique, ne comptait par ailleurs ni sur sa famille, ni sur la providence pour la sortir d'une mauvaise situation. Sans filet de sécurité, elle ne pouvait pas se permettre de rater quoi que ce soit, non, elle n'avait pas le droit à l'erreur. L'avenir était précaire, fragile, et toute déconvenue, craignait-elle, pouvait la conduire vers un malheur plus grand, une ruine inévitable.

Au mois de mai, la société qui employait Sabrina fit parvenir à toutes les équipes une note importante ; la Ville de Marseille venait d'accéder à la demande d'une société de production parisienne de réaliser un reportage sur leur travail. Laurent Navarro, adjoint au maire en charge de l'environnement et de la propreté, serait déployé sur le terrain pendant la durée de l'enquête « afin d'accompagner au mieux l'équipe de journalistes dans leur compréhension de la filière et des différents métiers ». Depuis le début de l'année, Sabrina et son équipe avaient à charge la collecte d'un secteur quadrillant Arenc, Saint-Lazar et le Quai du Port, incluant la partie du quartier qui était désormais en cours de réhabilitation. Paris entendait satisfaire ses appétits voyeuristes ? Pour Gaudin, habitué à rabâcher combien il était difficile de s'occuper de Marseille, le temps était venu d'allumer les projecteurs sur les chantiers grandioses dont il était aux commandes.

Dans le bureau de sa rédaction, Anne-Sophie Langlois apprit sa désignation pour le dossier marseillais. Quelques jours plus tôt, elle avait refusé de réaliser un sujet sur le référendum pour le Traité établissant une Constitution pour l'Europe. Trop emmerdant. Sa direction le savait, elle ne tenait jamais longtemps en place. Anne-Sophie avait fait de son bureau une salle d'exposition attestant des grands événements couverts au cours de sa carrière, des reportages réalisés aux quatre coins du monde. Ses collègues la surnommaient « la Clef ». Grâce à son carnet d'adresses, elle pouvait entrer partout pour mener ses enquêtes. D'ailleurs, elle revenait tout juste de la prison de Pagliarelli à Palerme, où elle avait pu assister à des parloirs de plusieurs condamnés appartenant à la Camorra. En 2002, après l'attentat du Sari Club de Kuta à Bali, elle avait filé à tire-d'aile. Elle avait filé si vite qu'à son arrivée sur les lieux du carnage, elle avait pu s'entretenir avec l'un des conducteurs des camions frigorifiques transportant les restes calcinés des victimes encore éparpillés devant le bar très fréquenté des touristes. Son meilleur travail demeurait incontestablement la série d'enquêtes au centre du Chili, dans un territoire réduit comme peau de chagrin où le peuple mapuche luttait contre les exploitations forestières. À l'issue de sa visite, les grands chefs lui avaient remis des bijoux en argent, des bracelets en chaîne, des tapis, ainsi qu'un panier tissé qu'elle ne manquait jamais de suspendre à son épaule lorsqu'elle faisait ses courses à Paris.

En marge de son travail de reporter, Anne-Sophie profitait de moments de quiétude sur place, de moments très simples loin du bruit de ce monde bâti sur la violence et la volonté de dominer. Dans son style chic et sans effort, sac à bandoulière, jean et baskets de ville, elle déambulait, à la manière d'un « local ». Sa curiosité la poussait jusqu'aux marchés où elle goûtait aux plats typiques. Parfois, elle s'invitait à déjeuner chez une vieille dame rencontrée sur son trajet. Sous des huttes en paille, auprès des Mùròng ou des Nùng, Anne-Sophie arborait invariablement le même sourire radieux. Téméraire, elle n'hésitait jamais à plonger sa main dans de grands plats à partager posés à même le sol, elle ne refusait jamais de goûter le bouillon d'une soupe ou le jus d'une viande. D'ailleurs, elle avait contracté une maladie parasitaire et elle l'assurait, amusée ; les bestioles vivaient encore dans son bas-ventre, voyageant avec elle. Elle avait enfilé des gilets pare-balles, traversé des frontières à pieds, et à presque quarante ans, Anne-Sophie avait déjà rempli deux passeports.

Avec sa plume fine et joueuse, son style « coupé », très à la mode dans le milieu du journalisme et dont elle s'attribuait la paternité, Anne-Sophie ne ratait jamais une émotion. Elle le croyait ; ses sens perceptifs la destinaient à l'exploration illimitée des tréfonds de l'âme humaine.

L'enquête devait se dérouler en deux temps. Ce premier séjour permettrait au cameraman et au preneur de son de réaliser quelques prises de vue, des images de contexte, tandis-que Anne-Sophie s'imprégnerait du sujet. Après l'été, ils reviendraient pour filmer les entretiens, suivre une équipe de ripeurs sur leur tournée.

Anne-Sophie avait parcouru le monde entier mais elle ne s'était jamais rendue dans la deuxième ville de France. Accompagnée de son équipe de tournage, elle était arrivée par la gare et non par l'aéroport, signe distinctif des reportages qu'elle livrait sans passion ni frisson. Ils s'extirpèrent le plus vite possible

du hall central, perforé, béant, où d'importants travaux conféraient une atmosphère sordide aux voyageurs. Les nombreux recoins et angles morts laissaient l'impression d'un danger permanent. Ils empruntèrent l'escalier monumental de la gare Saint-Charles, longèrent le Boulevard d'Athènes en direction du Vieux-Port où se situait leur hôtel. Marc, le cameraman, suggéra de filmer quelques images de la Canebière. L'avenue vibrante, qui démarrait de l'Église des Réformés pour se jeter dans les eaux du port, ouvrait la ville en un coup d'épée. Un reportage sur Marseille ne pouvait déroger à cette étape.

Anne-Sophie se figea d'horreur. Devait-on se contenter de ce soleil radieux ? Les rues lui parurent si sales et chaotiques. Sur les trottoirs grignotés par les travaux du futur tramway, s'amoncelaient vendeurs ambulants, étudiants, promeneurs égarés. Devant le McDonald's, des Roms, peut-être une famille, faisaient la manche. Des cannettes de soda vides roulaient bruyamment sans être arrêtées dans leur course. Marseille, qui manquait déjà de latrines et d'égouts depuis l'Antiquité, n'avait pas changé. Oui, cette ville méritait bien la réfection générale en cours.

Anne-Sophie était reliée aux grandes métropoles par un cordon ombilical. Elle aimait la rumeur constante de leur activité, le bruit de leur grande mécanique. Le maire de la Marseille entreprenait mille chantiers sortis de nulle part avec l'objectif d'accueillir de plus en plus de touristes mais la journaliste ne trouva aucun potentiel au centre-ville. Non, elle ne percevait pas à Marseille la frémissement propre aux cités où se préparaient les grandes affaires, où survenaient les intrigues et les sursauts. La rencontre n'avait pas lieu.

Marc filma les feuilletés sertis de miel exposés dans les vitrines des boulangeries, les viandes grillées sur les broches à kebab, et leur danse éternelle sur elles-mêmes. Il s'attarda sur les fruits brillants des étals qui attrapaient toutes les lumières du ciel, et un peu de pollution. Étienne, le preneur de son, suggéra de capter davantage l'atmosphère sonore de la ville. Ils s'approchèrent de la Rue Longue des Capucins, un pied après l'autre comme on entrait dans un premier bassin d'acclimatation avant de plonger dans le grand bain. Une femme en djellaba bleu tanguait sous le poids d'un sac en tissu chargé de courses. Un homme en short en jean délavé et polo blanc répétait une formule qu'ils ne comprirent pas tout de suite : « Boro! Boro ! » Sur le pas de son commerce, un primeur remplaça des quarts de pastèques prédécoupées, certaines étaient entourées de film alimentaire. À son tour il arrêta l'équipe : « Cigarettes ! Cigarettes ! »

Anne-Sophie se présenta seule au bar-brasserie La Samaritaine où Laurent Navarro lui avait donné rendez-vous. Le soleil inondait la mer tranquille et elle s'arrêta pour admirer les nombreux voiliers mouillés au port, leurs cordages, et autant de capitaines. Elle demeura encore quelques instants, saisie par cet air inhabituel. Lentement, elle fit entrer dans ses poumons de longues respirations gorgées d'iode.

L'élu, profitant d'une bonne exposition à la lumière la tête en arrière, lui fit signe de le rejoindre à sa table en terrasse. Anne-Sophie n'aurait su dire ce qu'elle avait imaginé de cette rencontre. Elle eut une impression floue au sujet de Laurent Navarro, une combinaison inédite de sérieux et de nonchalance. Bon orateur, beau à regarder, il abusait volontiers de formulations maîtrisées et semblait réciter une leçon qu'il avait apprise par cœur. Dès les premières minutes de leur entretien, l'adjoint au maire tint un propos corrosif à l'égard de la Communauté urbaine Marseille Provence Métropole, compétente pour la gestion et la revalorisation des déchets.

« Ils nous pourrissent la vie, l'état des rues, c'est de leur faute. »

Anne-Sophie prit discrètement note de creuser davantage le sujet auprès des accusés. Laurent Navarro, qui avait commandé deux Gambetta-limonade, se permit une incise pittoresque au sujet du sirop provençal. Avec son amertume délicate en bouche, parfaitement associée à la douceur du soda, il fallait le reconnaître ; la boisson était fameuse.

Navarro sortit de son sac de travail en cuir un classeur contenant toutes sortes de graphiques. Il se rapprocha d'Anne-Sophie et lui fit le commentaire détaillé des propositions émises par son service sur la réduction des risques et présentées à la Communauté. Les courbes témoignaient de l'efficacité de leur mise en place, le nombre d'accidents du travail était en constante diminution. Enfin, il lia étroitement cette politique aux économies réalisées ces dernières années en matière de recrutement. Il y avait certes moins d'agents mais le personnel était mieux formé. De son propre aveu, Laurent Navarro se revendiquait libéral. Anne-Sophie, qui n'était pas adepte des chiffres qui croyaient tout résoudre, lui confia son penchant pour des idées différentes, *progressistes*. Elle s'excusa de s'être égarée aussi grossièrement et lui enjoignit de poursuivre.

« Vous regardez souvent les gens comme ça ?

— Comment, « comme ça » ?

— Dans les yeux. »

Gênée, flattée, Anne-Sophie se gonfla d'orgueil. Laurent Navarro s'était attaqué à sa plus grande faiblesse. Quand elle n'écrivait pas, Anne-Sophie avait du temps, et avec ce temps, elle rencontrait des hommes. La journaliste s'éprenait de passions aussi brûlantes qu'éphémères dans chaque pays où elle était envoyée pour ses reportages. Parfois, elle prolongeait son séjour et dès la naissance, même timide, d'un lien durable avec un amant, elle rentrait à Paris. Tout dans ce comportement criait : « Retenez-moi, retenez-moi ! » mais elle n'était jamais retenue, et cela ne la rendait que plus diablement volatile. Sans hommes dans sa vie, Anne-Sophie oubliait qu'elle était une femme. Avec les années, la fuite devenait un calcul négatif et elle perdait désormais plus que ce qu'elle ne conservait. Elle blâmait sans peine tous ces hommes qui en refusant de la retenir cachaient qu'ils n'avaient rien à lui offrir. Anne-Sophie se savait douée, cérébrale, et ses partenaires, lorsqu'ils découvraient cet aspect de sa personnalité, prenaient peur. C'était ainsi que raisonnaient les nomades. Ils établissaient leur sensibilité en instinct, puis leur instinct en égocentrisme.

Les premières appréciations qu'avaient reçu Anne-Sophie étaient hautement encourageantes et laissaient entrevoir une suite favorable à son projet de reportage. L'adjoint au maire n'avait pas tari de louanges à son sujet et elle en fit part à sa direction par téléphone.

« Ne tarde pas à rencontrer les équipes Anne-So, les ouvriers n'aiment pas se sentir oubliés ! »

Elle suivit les conseils de sa hiérarchie, et rappela Laurent Navarro dans l'espoir d'avancer sa journée d'intégration. Plus tard, elle tua un peu le temps en traînant aux abords du Vieux-Port. Elle prit quelques notes sur les travaux de réhabilitation aperçus Rue de la République. À la nuit tombée, elle regagna son hôtel. Le quartier, d'un ennui à mourir, était connu pour être mal fréquenté passée une certaine heure.

*

L'opération de séduction ne s'était pas mal passée, se félicita Laurent Navarro. Après son départ de La Samaritaine, il eut quelques hésitations quant au programme établi pour encadrer la visite de la société de production parisienne. L'entrée en matière, constituée de sa seule réunion avec Anne-Sophie Langlois, lui parut insuffisante. Laurent Navarro était de ces élus qui se déplaçaient, montraient leur visage sur le terrain, et il possédait une excellente mémoire. Il se rappela alors d'une visite au garage de la Cabucelle au moment des grèves de 2003. Il y avait rencontré des syndicalistes du privé qui tergiversaient et doutaient de leur entrée dans le mouvement. Parmi eux, il avait gardé à l'esprit une jeune femme qui venait d'être embauchée à la collecte. Il se souvenait parfaitement d'elle. Sa fraîcheur, l'ovale de son visage et l'éclat de ses yeux pétillants étaient à mille lieues d'un travail dans les poubelles. Laurent Navarro songea qu'il était peut-être un peu tôt pour lâcher la presse parisienne dans la faune inapprivoisable des éléments les plus perturbateurs de la filière. Il eut alors l'idée qu'une rencontre entre ces deux femmes saurait nourrir un excellent portrait de ce métier en renouvellement. En quelques appels, il s'arrangea pour trouver le nom du chef d'équipe de cette ripeuse, puis il confirma auprès d'Anne-Sophie son entretien pour le lendemain. Il avait un coup d'avance.

Dans le cadre de cette journée, Sabrina proposa à la journaliste de la retrouver directement à Consolat. José l'avait contactée la veille et il avait très brièvement évoqué cette histoire d'entretien. Lui-même n'en savait pas davantage, mais elle avait le choix de refuser. La décision de Sabrina d'accepter était surprenante. Depuis quelques semaines, Sabrina tentait de naviguer entre ses journées de travail, sa fille, les difficultés avec Antoine et le remboursement de leurs dettes. Elle ignorait le sujet de ce rendez-vous mais elle en avait lourd sur le cœur. Elle s'imagina que de parler avec quelqu'un lui ferait peut-être du bien. Enfin la presse nationale s'occupait des affaires des gens de la vie réelle !

Anne-Sophie se rendit en taxi jusqu'au point de rencontre. La voiture longea le parc à l'entrée du quartier. Au boulo-drome, quatre vieillards jouaient une partie de pétanque tranquille. À les voir piétiner le terrain, à tourner et retourner le sable dans toutes les directions, on eut dit qu'ils étaient sur un champ dont ils auraient labouré la terre.

Le chauffeur cala au premier cassis et s'approcha du deuxième avec davantage de tact. À l'arrière, Anne-Sophie se tenait avancée sur son siège. Son regard se posa alternativement sur la façade des barres d'immeubles, puis sur un groupe d'adolescents assis devant ce qui semblait être une épicerie. Enfin, le véhicule la déposa sur le parking d'un immeuble rose et blanc de quatre étages. Des hommes discutaient depuis leur voiture garées côte à côte.

« On est arrivé à la Résidence des Sources. Bon, ben j'espère que la visite vous plaira Madame, je reviens vous chercher dans deux heures. »

Sabrina attendait à cet endroit. Elle avait songé qu'une promenade jusqu'au sommet de la colline ravirait la journaliste parisienne qui ne devait avoir guère l'occasion de voir la mer. Anne-Sophie avait le souffle coupé. L'étonnement était tel qu'elle eut du mal à grimper les premiers mètres du parc où elle était invitée à réaliser son entretien. Elle bégaya son discours de présentation, ce qui détendit Sabrina ; les gens bardés d'études ne s'exprimaient finalement pas mieux qu'eux. Depuis quelques années, Marseille faisait régulièrement la une des journaux pour son nombre élevé d'agressions. Aussi, ils avaient beaucoup entendu parler de la cité de La Castellane, de son trafic de stupéfiants. Anne-Sophie avait des quartiers nord l'image d'une zone de non-droit, d'habitants malheureux assujettis à la loi du plus fort, livrés à eux-mêmes dans un climat de violence permanente. Dans la jungle incontrôlable qu'elle s'était figurée, elle n'aurait jamais envisagé qu'un quartier *sensible* puisse être boisé, placé face à la mer. Ce qui l'étonna le plus ; le silence. Le rendez-vous se déroulait à mi-journée et hormis le bruit des enfants qui jouaient sur un stade bétonné ou se défiaient à la course en trottinettes, c'était le calme le plus pénétrant. Un calme qui n'avait rien à se reprocher, ou bien, ignorait-elle, le silence d'une dissidence invisible.

« Alors, c'est vous Sabrina qui féminisez la profession ? »

Tout de suite à l'aise, Sabrina présenta les immeubles où elle avait habité ; la tour, le bâtiment A, puis l'actuel. Elle montra du doigt le port autonome et désigna les bateaux, émerveillée. Ils avaient traversé le monde entier pour décharger leurs marchandises sous leur fenêtres ! Elle se tut. De quoi était-elle censée parler ? La journaliste prenait des notes, visiblement intéressée, elle l'avait laissée s'exprimer et maintenant Sabrina n'avait plus rien à dire. Anne-Sophie l'interrogea sur ses origines. Elle voulait en savoir davantage sur son héritage méditerranéen, sa famille du côté de la Tunisie. Sabrina ne les avait jamais rencontrés. L'histoire de son père était un récit d'immigration comme les autres, répondit-elle en haussant les épaules. Poussé par le désir d'un avenir meilleur, d'un travail et d'un logement décent, Ibrahim était arrivé en France dans les années cinquante. Il avait rencontré sa mère rapidement (elle ne savait pas comment, ces anecdotes étaient teintées du voile opaque de la pudeur), rapidement elle tomba enceinte. Elle ignorait à quel point son père avait été hanté par la nostalgie de son pays, en tout cas il n'avait jamais pu y retourner. Son nom de famille était le seul héritage de cette histoire. D'ailleurs, l'écrire était immensément douloureux ; l'écrire c'était affronter le vide, appuyer sur une plaie jamais cicatrisée. Son unique héritage la ramenait inlassablement à cet espace laissé vacant.

De son père, elle n'avait gardé que peu de souvenirs, des images rangées dans sa mémoire, quelques séquences pour la plupart douces et heureuses. Elle ne lui rendait plus beaucoup visite au cimetière, et sa mère le lui rappelait chaque fois que l'occasion se présentait, au premier novembre, aux anniversaires, à Noël. Pour Sabrina, le cimetière n'était qu'un lieu choisi pour entreposer les corps, rien de plus. Non, il n'y avait pas meilleur moyen d'oublier les morts que de se lamenter devant les caveaux alignés, payés à crédit, tous semblables les uns aux autres, avec leurs pots de fleurs séchées, et leur nom gravé sur les plaques en marbre pour les distinguer entre eux. Parfois, Sabrina songeait qu'ils pouvaient jusqu'à interchanger ce qui avait été enterré, personne ne le remarquerait. Cette pensée la rendait malade.

Aux formulations toutes faites pour se rapporter aux défunts, aux facilités de langage qui figeaient et actaient définitivement la disparition, Sabrina préférait parler de son père au présent. « Papa adore visiter les Églises » confia-t-elle à la journaliste. Avec les années, expliqua-t-elle, elle avait entrepris de s'adresser directement à son père. Quand elle était seule à l'appartement, quand elle se trouvait au volant de sa voiture ou sur son marchepied à la benne, elle l'interpellait. Elle invoquait sa clémence si elle estimait ne pas s'être montrée à la hauteur sur une action, elle implorait ses conseils ou sa tolérance. Ces longues conversations étaient leur petit secret et elle se réjouissait d'être la seule à pouvoir maintenir ce lien si fort, si vrai.

Sabrina pensait que quelque chose de très douloureux était arrivé à son père pour qu'il oublie de leur transmettre quoi que ce soit de sa terre natale. Alors, elle se disait que son véritable héritage c'était le travail. La fierté d'avoir toujours œuvré la tête haute, la dignité dans l'effort, la valeur des choses. C'était ce qu'elle avait reçu de ses parents, qu'elle s'employait à le transmettre à sa fille, et elle le lui rendait très bien, grâce à Dieu. Sabrina ajouta qu'elle avait le sentiment d'avoir été jetée avec indifférence dans ce quartier, dans ce monde qui aspirait sa force productive sans contrepartie.

« Pardon, je pars dans tous les sens.

— Pas du tout, poursuivez Sabrina. Je suis à votre écoute aujourd'hui. »

Sabrina se trouvait bien seule ces derniers temps. Elle n'avait pas encore osé parler de sa situation à Maryse. Depuis quelques semaines, Antoine était retourné chez ses parents et Sabrina ignorait encore si cette séparation était définitive. Sa mère tenait beaucoup à Antoine et lui trouvait beaucoup de qualités. La seule incompréhension à son endroit concernait le mariage ; Maryse s'inquiétait réellement de savoir quand il comptait demander la main de Sabrina. Un mariage d'amour, même petit, ne devait pas s'encombrer de considérations financières. Sa fille ne valait-elle pas une messe ? En se confiant à sa mère au sujet des dettes cachées, Sabrina craignait sa réaction. Aussi, elle aurait voulu parler à Magalie, mais son amie, qui d'un instant à l'autre pouvait accoucher, avait beaucoup à faire de son côté. Finalement, elle remerciait le Ciel de lui avoir donné Sofia. C'était comme avoir un adulte avec elle à la maison, sa présence la rassurait. Il lui arrivait de s'en vouloir, Sabrina se demandait si elle n'allait pas finir par oublier l'âge réel de sa fille à force de s'adresser à elle comme à une personne qui aurait déjà beaucoup vécu.

Sabrina réfléchissait, les deux femmes s'étaient unies au silence du quartier. Le regard d'Anne-Sophie se posa au loin, attiré par un navire de croisière aux dimensions gigantesques qui se déplaçait lentement sur la mer et s'avancait vers elles. Elle songea à la représentation symétrique des touristes qui devaient attendre à l'avant du pont, à leur joie de voir apparaître les contours de plus en plus nets de Marseille.

« La Tunisie est un très beau pays, je vous souhaite de découvrir la terre de vos ancêtres. »

À vrai dire, réagit Sabrina, elle n'avait jamais voyagé et elle doutait un jour pouvoir le faire. Elle n'avait pris ni le bateau ni l'avion, et seulement le train régional pour se rendre quelques fois sur les plages du Var. Pour sûr, Anne-Sophie saurait davantage du pays de son père qu'elle ne le connaîtrait jamais ! Ce pays n'était pas tout à fait le sien, et plus elle vieillissait moins elle parvenait à déterminer son lieu commun. En aurait-il été autrement si son père était encore parmi eux ? Elle se le demandait souvent. En tout cas, ceux qui ne connaissaient pas son histoire semblaient animés par le désir de la rattacher à cette terre dont elle ne savait rien, à commencer par son compagnon. Antoine disait souvent qu'il la trouvait « très arabe ». Quand il la voyait déposer du gros sel en sachet à chaque angle des pièces de l'appartement, Antoine ne pouvait contenir sa rage. Il voulait en finir avec ce folklore ridicule, ces croyances étroites qui ne ramèneraient ni l'argent ni le bonheur dans ce foyer. Il mélangeait tout ! Oui, elle portait sa main de Fatma toujours autour du cou, ce bijou en or que son père s'était saigné à lui acheter à sa naissance, mais quel rapport avec le reste ? Le reste, c'était dans la tête des autres.

Sabrina se disait volontiers spirituelle, c'était sa manière à elle de résister aux énigmes et aux aléas de la vie. Au décès de son père, Maryse avait fait entrer toutes sortes de femmes habillées en noir chez eux. Elles avaient pris ses paumes, celles de ses enfants, elles avaient marmonné des présages dans une langue incompréhensible. Sabrina avait passé des heures sur la table de la cuisine, la main posée dans celle de ces femmes toutes plus enchanteresses les unes que les autres. Depuis, il lui arrivait encore de consulter, ou de se faire tirer les cartes, c'était dans ses habitudes.

Voilà, elle était ce curieux mélange, un composite des pratiques héritées de Maryse et du nom de son père. Elle était coincée entre plusieurs identités, ou bien elle ne s'inscrivait dans aucune d'entre elles. Peut-être que nous portons chacun en nous une trace inexplicable de notre histoire, quelque chose ancré-là par hasard, un morceau autonome entre tous les morceaux.

Anne-Sophie dévorait Sabrina des yeux. Paris l'avait envoyée interroger le métier d'éboueur, tout en enquêtant discrètement sur le clientélisme marseillais. Elle tenait devant elle un trésor. Une femme, jeune, d'origine maghrébine, et militante : elle faisait un excellent reportage.

Étendu dans son lit, Antoine se laissa aller à des pensées intimes. Il essaya de se remémorer ce que c'était que le corps d'une femme, un corps qu'il pourrait posséder. La première fois qu'il avait aperçu Sabrina, il avait été subjugué par sa peau dorée, par ses épaules rondes, par son décolleté pareil à un panier de fruits sucrés. Au cours des quinze années passées ensemble, ils s'étaient chaque nuit endormis en cuillère. Antoine enserrait Sabrina par la taille et ils fermaient les yeux, paisibles. Il l'avait enserrée ainsi par habitude et, à force, le geste était devenu sans symbole, sans tendresse particulière. D'ailleurs, depuis un moment qu'il ne savait dater, rien ne s'était plus passé entre eux. Souvent, Sabrina prétextait le souci du travail et des douleurs pour se refuser à lui. Les problèmes d'argent s'étaient immiscés dans leur vie charnelle. Progressivement, ils avaient été éloignés du plaisir, jusqu'à finir par être privés du droit de jouir.

Oui, il lui avait caché des choses, oui il rencontrait de nombreuses difficultés. Au fil du temps, Sabrina s'était transformée, sa compagne ne supportait plus rien. Antoine avait redouté sa réaction, il avait dissimulé ses dettes en haut du placard et elles s'étaient empilées. Ne pouvait-elle pas lui faire confiance pour se refaire ? Antoine avait des dettes mais il avait également droit à l'erreur. Il était entrepreneur et l'incertitude faisait partie de son métier. D'ailleurs, tout juste après leur dispute, il avait démarré des travaux de réhabilitation dans le centre de Marseille. Son père l'avait mis en contact avec une société spécialisée dans le ravalement de façade et il travaillait comme sous-traitant. Aussi, il avait été rappelé par Monsieur Bogossian. En plus de la casse Rue de Lyon, l'ami de Sébastien était propriétaire de nombreux appartements qu'il fallait rafraîchir. Voilà, du travail, il en aurait toujours.

Depuis plusieurs semaines, Antoine était à Vitrolles. Ses parents faisaient tout leur possible pour l'aider. Claude avait vendu son Audi A3 pour s'acquitter des dettes engrangées par l'entreprise et Suzie, quant à elle, s'affairait pour que tout soit impeccable. Elle élaborait le menu en avance, et les plats qu'elle préparait étaient infailliblement les préférés d'Antoine. Le faitout en fonte ne cessait jamais de travailler et, dès le matin, toutes sortes de viandes y mijotaient pour la journée. Suzie n'aimait pas savoir son fils dans cet état et elle espérait de tout cœur que les choses s'arrangent. Avec Claude qui occupait déjà la place de trois hommes à la maison, un quatrième n'était pas un problème.

Antoine se faisait discret. Il dormit très peu au cours de ces dernières semaines. La plupart du temps, il se réveillait avant tout le monde et s'installait dans le salon. Suzie lui avait expliqué comment préparer le café mais il n'osait pas perturber le sommeil de ses parents. Chaque matin, il regardait donc les chaînes d'actualité le son coupé, seule la lecture des bandeaux d'informations lui permettait de se renseigner. Antoine s'était toujours tenu à distance de la politique. Ce rapport, structuré autour d'un rejet, émanait de sa certitude que les hommes qui les dirigeaient ne pouvaient rien pour eux. Antoine n'avait jamais réellement cherché à comprendre l'origine de sa précarité. Il était né dans un milieu modeste et cela n'aurait pas pu être différent. Avec un peu de chance, avec le bon travail occupé au bon moment, il aurait pu contracter un prêt, comme l'avait fait la génération de ses parents avant lui. C'est ce qu'il avait cru jusque-là. Pourtant, seul devant le défilé d'horreurs que lui projetait l'écran, dans la solitude et le silence de l'aube, son adhésion aux discours, aux explications, se développait jour après jour. Il en était ainsi devant la télévision, mais aussi pendant les discussions.

Dans les bars, s'il arrivait auparavant à Antoine de ponctuer un commentaire d'un hochement de la tête, c'était davantage pour ne pas être seul au comptoir que pour prendre position. Au café où Claude avait ses habitudes, Antoine prenait désormais part aux polémiques. Entre le patron et les clients, les propos qui s'échangeaient étaient volcaniques, le verbe haut. Chacun y allait de son exemple personnel, de sa petite révolte, pour illustrer l'urgence de tout changer radicalement. Il se donnait des chiffres, il se rapportait des histoires très détaillées. Certains des amis de son père attribuaient leur pauvreté à l'accaparement des aides sociales, à des prestations dont ils auraient été privés. Antoine commençait à voir le monde tel qu'il l'était réellement. Il n'y avait pas que les quartiers nord qui se détérioraient, la France entière s'effondrait.

Aussi, Antoine trouvait que les idées de son père résonnaient différemment. Il avait souvent perçu Claude comme un patron, un mari ou un père injuste voire ridicule, mais il commençait à penser qu'un peu

d'ordre permettrait de rétablir un semblant d'équité dans leur société. Un soir, Claude qui avait repris ses habitudes apéritives décréta qu'ils se souleraient abondamment. Dès dix-huit heures, Suzie, résignée quant à la santé de son mari, avait sorti des placards des bouteilles oubliées et qui avaient pris la poussière. Devant une Farigoule de Forcalquier, devant une liqueur de thym ou d'anis, Claude tressaillait de joie. Suzie avait dressé une très belle nappe provençale mimosa à imprimés traditionnels ; chapelets d'olives et bouquets de lavande. Ce décor familial, fait d'enchantements naturels, de lumières fauve, de repas à rallonge sous un ciel dégagé, était catégoriquement à ravir.

Tout en se délectant d'un éventail de produits frais ; délice d'anchois, caviar de tomates, olives farcies, et leurs indispensables croûtons, ils avaient enchaîné les conversations, décortiqué chaque événement de l'actualité. Comme d'ordinaire, Suzie s'était tenue en retrait pendant que les deux hommes s'étaient plaints, se coupant la parole pour condamner chacun les mêmes faits. Seule la nouvelle inquiétante de la disparition d'une petite fille dans leur région l'avait indignée. « Si c'était moi, s'était exprimé Antoine en s'adressant à sa mère, je rétablirais la peine de mort pour ces enfoirés ! » Au dessert, sans doute grisé par l'alcool, Claude s'en était pris à son fils, lui reprochant d'avoir concédé trop d'années à ce quartier, trop d'années dans cet environnement peu propice à l'ascension sociale. La compétition était rude et il n'y avait pas lieu de s'attarder avec une entraide inutile et qui les desservait.

« Voyez pas ! On n'embauche plus de Français ! C'est fini ça ! Il faut être malin, Antoine, se faire soi-même. Tu ne rencontres que les mauvaises personnes là-bas, faut y mettre un terme. »

Étendu dans son lit, Antoine chassa les pensées intimes. Son père n'avait pas tort. Ce qu'il redoutait le plus : se maintenir dans cet état, que la jouissance d'aucune réussite matérielle le détourne fatalement de ses plus belles années. Si Sabrina décidait véritablement de le quitter, saurait-il à nouveau séduire ? Cette seule pensée le priva d'une érection naissante. Il se sentit affreusement nu, nu et risible avec ce sexe qui pourrait ne plus jamais lui servir. Ce matin-là, la solitude se présenta avec son visage le plus redoutable, celle de la rupture avec sa virilité.

Antoine remit à plus tard ses activités onaniques. Il se prépara en vitesse, s'aspergea d'une eau de Cologne que Suzie lui avait offert et dont il ne savait toujours dire pas s'il en appréciait les notes âcres de vinaigre. C'était la même chose pour tout de sa vie actuelle, il avait du mal à évaluer si les reconfigurations récentes étaient de nature à l'enchanter ou à l'arracher à tout désir. Cette nouvelle activité lui permettait d'engranger un revenu plus confortable mais le travail en centre-ville rendait Antoine exécration. On l'attendait à sept heures sur l'échafaudage et il savait déjà ce qu'il allait y retrouver. Il avait aimé les chantiers anonymes, à l'abri chez un particulier ou derrière une vitrine et, avec ces travaux d'extérieur, il se sentait plus que jamais exposé et vulnérable. C'était un métier différent des chantiers où il avait travaillé seul, roi du monde. Le voisinage ne lui rendait pas la tâche facile. Antoine maudissait les vieilles qui se cachaient aux fenêtres, qui attendaient l'apparition des ouvriers à leur étage pour les assaillir de questions :

« Vous allez rester longtemps aujourd'hui ? Quand est-ce que ça se termine ? »

Antoine savait que le bruit de son activité réveillait tous les occupants, et les locataires des autres immeubles qui n'avaient rien demandé. Le travail démarrait tôt en été pour ces ouvriers soumis au cagnard intraitable. Le bruit, c'était la double peine des habitants tenus de refaire les façades à des prix exorbitants et qu'ils n'avaient pas choisi. Antoine méconnaissait les scrupules pour les habitants de certains quartiers ; ils étaient riches, propriétaires de grands appartements en ville, il leur suffisait de s'éloigner dans l'une des innombrables pièces de leur logement, d'aller à la mer ou de faire un tour en bateau.

Le travail était pénible et les exigences nombreuses ; décapage minutieux des façades, précautions chirurgicales s'agissant des reliefs, corniches et encadrements, restauration des éléments décoratifs. Antoine s'adaptait au métier, il n'avait pas le choix. Aussi, apprit-il, c'était un travail en jachère ; les échafaudages étaient montés sur plusieurs immeubles, les étapes étaient réalisées bâtiment après bâtiment. Il fallait attendre que l'un d'entre eux commence l'étape du séchage pour démarrer le suivant, revenir sur le premier pour une deuxième couche, ainsi de suite. Un temps sec et ombragé, des températures clémentes, facilitaient l'absorption des peintures, ce qui n'était pas toujours le cas. Quand Antoine et ses coéquipiers étaient aperçus au premier jour, armés de leurs tubes, montants et traverses, les occupants savaient qu'ils seraient faits prisonniers des semaines, des mois s'il venait à pleuvoir ou faire trop chaud.

Au début de l'été, Antoine avait connu la seule habitante de cet immeuble Rue de la République démontrant un peu de sympathie à leur égard, une Américaine qui ne parlait pas français et qui prenait beaucoup le soleil sur son balcon. Au quatrième étage, cette voisine étonnante, inlassablement vêtue de couleurs, de robes longues ou drapées, entraînait en dissonance avec l'image qu'Antoine s'était toujours fait de ce quartier populaire. Chaque matin, elle leur offrait le café, parfois des pains au chocolat.

Les journées étaient longues et Antoine rentrait le soir avec toute envie de parler. Souvent, il se consolait en pensant à sa fille. Il regrettait ses absences et il craignait que son éloignement avec Sabrina ne l'éloigne davantage de la petite.

Après le déjeuner, Antoine alla chercher Sofia à Consolat. Il n'entra pas dans l'appartement ; ce lieu lui était encore froid et hostile. Il se démenait pour regagner la confiance de Sabrina petit à petit et n'entendait pas la brusquer. Sofia salua sa mère qui apparut au balcon encore vêtue de sa tenue de travail. Antoine vit naître un sourire, augural, et qu'elle lui adressait. Elle était si belle. Vraiment, il aurait échangé toutes les coquettes du monde pour une seule heure avec Sabrina.

Sa fille était chargée d'un sac lesté à l'épaule et qui la faisait tanguer. Il s'approcha d'elle et la trouva inhabituelle. Sofia portait une robe bleu pâle en tulle, des chaussettes blanches montantes, une paire de ballerines à paillettes. Pour parfaire ce déguisement, Sabrina avait coiffé sa fille de deux couettes serrées à la racine par des chouchous colorés. Les pommettes étaient rehaussées sous l'effet des nœuds tirées à l'excès, et les yeux habituellement ronds (comme les siens) étaient modelés en amandes parfaitement régulières. Antoine eut un sursaut. Qui était cette princesse ridicule ? Allait-il pouvoir passer deux jours en sa présence ? Il s'enfonçait sur le sentier du regret ; combien de temps cette situation allait-elle durer ?

Sofia, dont le déguisement ne l'avait pas privée du don de tout pouvoir observer, remarqua immédiatement la perplexité d'Antoine. N'était-il pas heureux de la retrouver ? Dans la voiture, ils mirent un temps interminable à échanger les premières paroles. Cet intervalle se révéla suffisant pour faire naître les pensées obsessionnelles qui la secouaient depuis de longues semaines : ses parents étaient fâchés et ne savaient pas quoi faire d'elle. Sofia regarda par la fenêtre. Les petites bandes blanches de la chaussée défilaient de plus en plus vite, les espaces se réduisaient, jusqu'à ne former qu'une seule ligne presque ininterrompue. Son père filait à toute allure. Si elle sautait, elle se ferait très mal.

« C'est que toi et moi ce week-end, Papy et Mamie sont à la montagne ! »

Antoine espéra susciter un peu d'enthousiasme chez Sofia, mais aussi chez lui. Les embouteillages à la sortie de Marseille lui firent vivre un calvaire. Sofia, elle, était indifférente à ce voyage. Sa vie était rythmée par les allers-retours à l'école, les après-midis chez qui acceptait bien de la garder, les tournées de sa mère, ses horaires irréguliers, les visites improvisées de son père.

Aux Estroublans, Antoine prit rang à cheval sur le trottoir. Il attrapa le cartable de Sofia derrière son siège, puis il retint la portière de sa fille qui peinait à s'extirper du véhicule.

« C'est quoi tout ce bordel Papa ? »

— Parle pas mal c'est pas beau dans la bouche d'une fille ! » gronda Antoine très étonné.

Il n'avait pas eu le temps de nettoyer l'utilitaire et s'en excusa. En fait, Antoine avait le trac. Il espérait que cette première fin de semaine à deux se déroule sans encombres, il avait quelques idées pour s'occuper et faire passer le temps rapidement. Il eut une pensée embarrassante : ce samedi en tête-à-tête avec sa fille le mettait mal à l'aise, il se sentait aussi nerveux que lors de son premier week-end avec Sabrina. La comparaison le remplissait d'effroi, l'effet était pareil à une porte claquant sous la folie d'une bourrasque de vent.

Au dîner, Antoine prépara des coquillettes inondées de beurre et de fromage qu'il parsema de lamelles de jambon. Sofia dévora son assiette et réclama d'être resservie. Antoine n'avait pas prévu large et lui proposa de passer à la suite. Pour l'occasion, il avait acheté des crèmes dessert au chocolat Danette et Sofia ne tenait plus en place à leur apparition. Antoine amena les quatre yaourts à table, Sofia ouvrit une première crème. D'un trait la tête en arrière et sans utiliser de cuillère, elle la glissa dans sa bouche. Apercevant sa fille lécher l'étiquette, Antoine lui tendit immédiatement une deuxième. Elle l'avalait tout aussi rapidement et regarda son père avec de grands yeux luisants, prête à attaquer la suivante. Antoine était ravi de son entrain, il aimait voir sa fille prendre du bon temps, et tant pis si c'était un peu trop pour l'estomac d'un enfant. Sofia engloutit une troisième crème dessert, la quatrième était pour son père mais il

concéda à partager. Pour finir, Antoine lui offrit quelques carreaux de chocolat blanc qu'il avait gardé au frais.

Sofia s'allongea sur le canapé. Franchement, elle ne comprenait pas pourquoi sa mère se rendait la vie pénible à vouloir maigrir. N'était-ce pas là un plaisir immense qu'elle venait de trouver ? Pas de restrictions avec son père ; elle pourrait dormir le jour, manger la nuit, imposer le rythme qui lui conviendrait car après tout, c'était elle la grande oubliée. C'était elle qui avait subi leurs interminables disputes, leurs métiers qui les occupaient trop, leur placards de cuisine tristes à mourir. Elle n'avait rien demandé, pourtant, elle en payait injustement les conséquences. Sofia venait d'établir des liens très simples ; la nourriture abondante occuperait le temps, l'aiderait à s'échapper du quotidien et le sommeil effacerait toute culpabilité d'être une bouche à nourrir, une bouche qui coûtait à ses parents.

Ce moment était un fossé de réconfort. La sensation d'oubli était incomparable. Elle songea à l'avenir ; si son père ne revenait jamais à l'appartement, il en serait toujours ainsi. Elle se permettrait de longs et copieux repas, inconséquents, et lorsque le ventre tirillerait il suffirait de s'enfoncer dans le canapé, dans son assise molle pareille à des sables mouvants. Ce soir, pour la première fois depuis qu'elle était en âge de lire, Sofia n'avait pas envie d'apprendre ou de réfléchir. Elle voulait être un enfant. Les joues rosies par l'absorption du sucre rapide, le ventre rond, elle se sentait bien, fini les besoins d'évasion ; la maison vide, le ventre plein, c'était suffisant.

Le temps de terminer sa cigarette sur la terrasse, Antoine retrouva la petite endormie, les cheveux en pagaille étendus sur l'accoudoir, ballerines encore aux pieds. Pour une première soirée, ça ne s'était pas si mal passé.

Fin octobre, Anne-Sophie et son équipe reprirent le chemin de Marseille. Cette fois, la journaliste apprécia le trajet en train. Elle s’amusa du paradoxe qui survint à mi-chemin, lorsque l’accélération démente de l’engin défia le calme imperturbable régnant à l’intérieur du wagon. En gare d’Avignon, elle constata de ses propres yeux un phénomène bien singulier. À cet endroit du pays, une démarcation se dessinait dans le ciel, une frontière naturelle départageant le Nord du Sud et qui les dissociait parfaitement. Le couvercle épais et gris qui les avait suivis depuis Paris s’arrêtait là. Le tracé était si net qu’il ne faisait aucun doute ; ce que disaient les Marseillais était bel et bien vrai. Les champs traversés par le TGV pouvaient enfin dévoiler leurs vraies couleurs. L’atmosphère était propice aux vacances. Un instant, Anne-Sophie oublia qu’elle était venue pour le travail, et elle songea aux calanques qu’elle n’avait pas eu le temps de voir lors de sa première visite. Elle pensa à sa pratique de l’escalade, idéale en cette saison, elle s’imagina poser sa main sur des rochers brûlants qui tombaient à pic dans des eaux turquoises.

Ce même jour, elle devait rencontrer deux équipes de ripeurs, dont celle de Sabrina. Elle se présenta vers onze heures au garage de la Cabucelle. À l’entrée de l’Algeco, des photographies de visages fermés étaient accrochées sur un panneau d’affichage en liège. Certaines étaient transpercées par une punaise, d’autres éprouvaient l’usure du temps, délavées. Des textes accompagnaient les images. Les revendications portaient sur la hausse des salaires, l’amélioration des conditions de travail. Anne-Sophie crut entendre une voix portée à l’unisson, le bruit sourd des luttes passées.

Elle poussa la porte de la salle de réunion.

« Ah ! On a cru que vous vous étiez perdue ! »

Sabrina adressa un sourire complice à la journaliste. Laurent Navarro se tenait en retrait, épluchait des tas de notes réunies dans un classeur. Elle n’avait rien contre cet homme, mais Anne-Sophie se sentait épiée dans son travail. On lui offrit une chaise et du café. Sur la table au centre, l’attendait un festin de brioches individuelles fourrées au chocolat, un quatre-quarts ainsi que deux briques de jus d’orange.

« Et moi, qui c’est qui me paie le café ? »

Amar était en forme, il frémissait d’impatience d’être filmé. Pour l’occasion, il était passé chez le coiffeur, et il se pavanait à présent dans la salle en exhibant sa coupe dégradée. Il attribua le surnom de « Brindille » à la journaliste, et la salle se fendit de rire.

L’atmosphère était informelle, gaie, mais elle intimida Anne-Sophie. Malgré leurs airs plaisantins, elle savait que les ripeurs n’hésiteraient pas à réduire son projet de tournage en miettes à la moindre erreur ou inexactitude. Elle se présenta rapidement, puis elle proposa un tour de table ; âge, longévité dans le métier, emplois occupés précédemment. Navarro leva les yeux comme pour se tenir prêt à la première d’un spectacle.

« C’était quoi ton métier avant ça Brindille ? demanda Ange.

— Le journalisme, j’ai toujours été reporter. Et toi ?

— Moi j’ai un peu tout fait ; chauffeur pour une marque de surgelés, quelques années de bâtiment, de la carrosserie aussi, puis l’usine. Des usines, ça, j’en ai vu ! De toutes les tailles, de toutes les couleurs, de toutes les odeurs. La dernière c’était les olives. Après je suis passé aux ordures. Je crois que je n’en sortirai plus.

— Enfin, tu vois Brindille, reprit Amar avec fierté, nous, on a toujours travaillé. Le chômage, on connaît pas, on compte que sur nous pour s’en sortir. »

La conversation dévia, les éboueurs abordèrent le sujet du corps, des inévitables douleurs et des blessures déchirantes. Elle avait face à elle une profession qui demandait à être comprise, et les équipes tenaient à ce que le reportage soit clair sur ce point. Ils parlèrent de leur dos comme d’une partie qui vivait en autonomie, qui décidait seule du moment où elle les faisait souffrir et de la durée du supplice.

Anne-Sophie faisait de son bonheur sa plus constante préoccupation. Pour elle, le travail ne pouvait être qu’une aventure. Elle exerçait un métier valorisé socialement mais ce n’était pas là sa plus grande conquête. Se sentir libre, voilà son épopée. Peut-on jouir dans un monde malade ? Absolument, il fallait

même commencer par là. Elle vivait pour l'enivrement d'un départ imprévu et la stimulation que lui procuraient des rencontres surprenantes. « Sans frisson, l'horreur reviendra ». Un destin n'était jamais qu'une construction, un assemblage d'expériences choisies ou dont il fallait s'acquitter et elle faisait de la simplification de son quotidien un idéal.

« Vous n'avez jamais songé à changer de métier ? »

La question était un peu brutale, Anne-Sophie haussa les épaules et développa.

« Je veux dire, je suis certaine qu'il existe un tas d'autres emplois que vous pourriez occuper. Pourquoi s'attarder sur une expérience qui vous cause autant d'ennuis ? Prenons mon cas. Il y a un âge où je ne pourrai plus voyager. Mon corps ne m'autorisera plus à faire ce que je fais actuellement ; le décalage horaire, les nuits blanches passées à écrire ou à prendre l'avion. Je sais que ce jour viendra et c'est pour cela que j'ai anticipé ma *reconversion*. J'y ai beaucoup pensé et je crois que ce que j'aimerais faire serait d'ouvrir un café. Pas loin d'ici, dans un beau village provençal en pierres... Pourquoi ne pas ouvrir un commerce, vous aussi ? Un commerce utile à tous, qui crée du lien entre les habitants d'un quartier, pourquoi pas *votre* quartier. Je vous ai entendu dire qu'il n'y avait plus rien dans cet arrondissement.

— Mais enfin Brindille, ça se fait pas comme ça ces projets, pas du jour au lendemain ! »

Amar se tenait debout, prêt à se disputer avec quiconque irait le contredire. On entendit des râles, des mécontentements exprimés en échos. Laurent Navarro pris quelques notes, fronça les sourcils. Qu'était-elle en train de leur raconter ?

« Bien sûr, il faut vous renseigner, il existe un tas d'aides publiques pour vous accompagner. Mais la solution doit venir de vous-mêmes.

— On travaille jamais pour soi, c'est pas vrai ! On travaille pour l'État en fin de compte ! Pour qu'ils continuent à se gaver là-haut !

— Il y a quelques années, interrompit Ange, on avait regardé avec ma femme pour s'installer. Elle rêvait de monter sa pâtisserie. À l'entrée de l'Estaque on avait même visité un local. L'investissement de base était pas énorme, on pensait à quelque chose de très simple. Du poulet, du bon poulet, des patates, et rien de plus.

— Super idée ! Et que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas... On a eu peur.

— Si ça ne marchait pas vous vous seriez retrouvés une main devant une main derrière, voilà pourquoi vous avez eu peur ! On rêve nous, on rêve au moins autant que vous autres qui avez déjà beaucoup. Mais on n'a pas le droit à l'erreur. »

Un long silence se fit. La journaliste redouta d'avoir été mal comprise. Elle s'était imaginée délivrer un message d'espoir, et elle était sincère. Elle avait cru bon d'encourager son auditoire à croire en soi, en sa force individuelle pour s'émanciper des trajectoires toutes figées.

Laurent Navarro avait désormais les yeux rivés à son classeur. Sabrina se resservit du jus d'orange tout en évitant le regard d'Anne-Sophie. Cette discussion la fit réfléchir. Non, elle ne serait jamais entièrement libre tant qu'elle travaillerait en y étant contrainte, même pour elle-même. Choisir le moyen de son aliénation serait une aliénation nouvelle. Ce qu'elle aurait souhaité ; l'idée d'un possible, celui de se mettre peu à peu en possession de sa propre vie.

« Bon, si vous êtes d'accord, demain on filme ! »

Le plus insupportable en ville, rouspéta Maryse qui descendait la Rue des Héros, c'est d'être constamment confrontée à un autre destin que le sien.

En ville, la rencontre de deux promeneurs occasionne toutes sortes de réactions ; comparaison, désintérêt, identification.

Quelques instants plus tôt, Maryse était sortie de la bouche du métro Saint-Charles. Depuis le début des travaux d'aménagement du tramway, emprunter la ligne 35 entre Consolat et la Joliette était devenu un cauchemar. Les déviations changeantes, les embouteillages interminables allongeaient son temps de trajet de quarante minutes en moyenne, et davantage les soirs de match. Marseille avait les entrailles ouvertes.

À cette époque, La Joliette était pareille à la bouche d'un enfant qui aurait perdu ses dents. Entre les immeubles, se succédaient les places laissées vacantes en vue d'un projet. Cachés derrière leurs palissades couvertes de graffitis, les terrains vagues en chantier questionnaient les habitants qui ne possédaient qu'une idée vague de ce qui allait se produire. De grosses machines creusaient des tranchées, perçaient, déblayaient, le bruit et la poussière en pagaille rendaient la vie impraticable. Gaudin avait démarré ses travaux d'Hercule, ses chantiers colossaux. On promettait de libérer Marseille de ses artères bouchées par le passage continu des véhicules. À l'avenir, travailleurs et touristes seraient tractés par un un long vaisseau silencieux et climatisé. Ils admireraient les immeubles requalifiés, les rangées de micocouliers plantées rien que pour eux. L'enchantement serait-il à la hauteur de l'attente ? De ce que Maryse savait déjà, des discussions entre usagers des transports en commun, le tramway ne servirait à rien à part faire joli. Les rails passeraient au-dessus des lignes existantes du métro sans jamais les dépasser. Encore plus lamentable, aucune extension n'était prévue pour aider les habitants des quartiers enclavés à se déplacer.

Depuis que Maryse avait changé d'itinéraire, Monsieur Jourdan l'envoyait chaque mardi à Noailles leur acheter deux portions de couscous. Ensemble sur la table en formica, ils déjeunaient avec simplicité. Ils détachaient les morceaux de viande à la cuillère, dégustaient lentement la graine et les légumes à même la barquette. Au café, ils faisaient un tour dans le grand appartement où s'entreposaient de nombreux souvenirs d'époque. Monsieur Jourdan partageait à Maryse une anecdote devant une statuette en bois rapportée d'Indochine, devant un tableau peint par un aïeul. D'autres fois, il s'arrêtait sur une photographie de lui enfant entouré d'autres petits à la peau noire, ou soutenait précautionneusement une lame forgée exposée sur une tablette de cheminée.

Au numéro 10 de la Rue des Héros, Maryse enjamba deux jeunes femmes qui s'étaient assises contre la porte d'entrée de l'immeuble, les jambes étendues sur le trottoir. La première, le visage très maquillé, portait une robe moulante et tirait sur une cigarette arrivée à son mégot. La deuxième, qui se releva au passage de Maryse, avait la peau sur les os, l'œil gauche au beurre noir. Elle ne devait pas avoir seize ans. Maryse la remercia et poursuivit son chemin. Elle se retourna un peu plus bas.

« Tu veux quoi ? L'amour ? »

À onze heures du matin, ces deux adolescentes négociaient une passe avec un client alcoolisé, qui se tenait mal et les regardait avec obscénité. Il choisit la plus jeune. Là, dans cette rue en plein cœur de la deuxième ville de France, c'était comme la voir se tenir déjà nue. Visible par tous, elle s'appêtait à payer le prix de cette nudité. Dans quelques minutes, elle se présenterait au comptoir d'un de ces hôtels sans étoile près de la gare. Elle n'aurait pas à dire son nom, simplement faire ce qu'elle avait à faire, ce pour quoi elle était payée, et davantage s'il le fallait. Il y aurait lui, il y aurait les autres tout au long de la journée. Impossible pour ces jeunes femmes de prévoir le lendemain, sauf qu'elles seraient à nouveau ici. Chaque jour à se partager ce bout d'escalier, Rue des Héros. Dans ce centre-ville hétérogène, descendre de chez soi, franchir son pas de porte exposait chaque scène de rue tel un avertissement, un scénario alternatif que l'esprit aimerait tenir à distance. Simultanément, celui dont la place était confortable était renforcé dans son positionnement au milieu des autres. La pensée traversa Maryse qu'elles auraient pu être ses filles. Elle eut envie d'appeler la mairie, d'exiger le changement de la plaque de signalisation : « Rue des Héroïnes ».

Au marché des Capucins, elle sillonna entre les habitués, la tête encore ailleurs. Devant un étal de courgettes, Maryse aperçut une propriétaire chez qui elle avait travaillé une semaine au noir durant l'été. Elle la salua discrètement de biais, mais elle ne fut pas reconnue à son tour. La situation était assez incongrue. Dans son habit de civil, elle passait inaperçue pour la plupart d'entre eux. Sans son costume de gouvernante, elle était invisible. Seul Monsieur Jourdan avait un mot pour elle à son arrivée chez lui, le plus souvent des « Ah ! Que ça vous met en valeur ce chemisier ! » ou des « Vous êtes encore très belle pour votre âge ! » Ses filles se demandaient ce qu'il attendait pour faire de réelles propositions à Maryse. Celle-ci déniait toute éventualité ; certes il avait beaucoup de gentillesse à son égard mais jamais il n'attardait un vrai regard ; il avait besoin d'elle mais pas de cette manière. Monsieur Jourdan se montrait tendre et protecteur, au point de la flatter pour la garder, mais rien de plus. Entre Maryse et lui, c'était un monde qui les séparait.

La ville confrontait, choisissait, ordonnait, déplaçait. Surtout, elle refusait de s'ajuster à certains de ses habitants. Avant de retrouver l'appartement de Monsieur Jourdan, Maryse s'arrêta au kiosque à journaux sur le Vieux-Port. En une de l'édition du jour, La Provence titrait : « La colère monte Rue de la République ». Encore essoufflée lorsqu'elle ouvrit la porte, Maryse vida le contenu du cabas de courses sur le plan de travail de la cuisine et déposa les barquettes de couscous sur la table. Monsieur Jourdan l'attendait pour le déjeuner avec son verre de muscadet. Maryse fit la lecture du chapeau de l'article à haute voix, accablée.

« Pas possible ce qu'on fait aux gens Monsieur Jourdan, pas possible. »

Monsieur Jourdan répondit par quelques hochements de tête compatissants, un mouvement souple, propre à la sciences des politiques et des dirigeants, des hommes mystérieux et savants. Là encore, Maryse ne pouvait s'empêcher de se mettre à la place des familles délogées. La mixité sociale dérangeait, elle compromettait certains élus qui étaient tenus par leurs promesses.

Nommée Rue Impériale lors de sa percée en 1860, l'artère où défilait plus d'un kilomètre de constructions bourgeoises ne sut jamais comment atteindre les populations visées. Délabrée, livrée à l'œuvre du temps, la Rue de la République était devenue au fil des âges un simple lieu de connexion, une rocade balafrée entre le centre et la périphérie. Mis ensemble, les boutiques installées au rez-de-chaussée progressivement désertées, le parc immobilier dégradé, et ses nombreux appartements squattés, représentaient davantage une opportunité qu'un problème pour les investisseurs.

Cédée pour partie en 2004 à la société immobilière domiciliée à Paris « SCI Marseille City », puis en 2005 à des fonds de pension américains, l'artère aux façades haussmanniennes noircies par la circulation était depuis le théâtre d'affrontements politiques. Dès l'annonce des rachats successifs, les habitants comprirent qu'ils allaient être exclus du projet d'embellissement. Les immeubles se dégradèrent encore un peu plus, les ascenseurs ne furent jamais réparés malgré la facturation des charges aux habitants. Les travaux de rénovation lourde initièrent, et derrière les façades en chantier les habitants furent informés, selon la méthode employée, d'augmentations dissuasives de leur loyer, ou du non-renouvellement des baux. Sous prétexte de ne pas pouvoir rénover en la présence des locataires, les départs furent forcés sans respect de l'engagement concernant le relogement des mille trois cents personnes concernées.

Maryse poursuivit la lecture des colonnes, tour à tour indignée ou émue. Monsieur Jourdan avait été informé de cas de révolte et des nombreuses réclamations individuelles. Des plaintes avaient déjà été déboutées, certains habitants entendaient imposer leurs propres conditions de relogement par des moyens de pression inacceptables. Des locataires avaient appelé la presse, ils avaient convoqué des journalistes habitués à faire feu de tout bois. Ils s'entretenaient au pied des immeubles, obstruant parfois le travail des ouvriers en charge des façades. Certains avaient accusé les Américains de déposer des blattes dans les conduits d'aération et sous les portes pour faire fuir les locataires de chez eux. D'autres menaçaient de mettre le feu aux appartements. Le fonds d'investissement n'avait-il pas consenti à l'ouverture d'un bureau d'information pour mettre fin à la cacophonie générale ? Revendu une partie de son patrimoine au logement social ? Charge aux bailleurs d'exécuter leur obligation !

Ravalement. De tous les mots à disposition, « ravalement » était celui retenu par la langue française. Maryse interrogea Monsieur Jourdan quant à son étymologie mais elle resta sans réponse. Du verbe

« ravalé ». Avalé une deuxième fois. Mâché, englouti, passé aux intestins, digéré, déféqué. La Rue de la République était partie sur un nouveau cycle digestif urbain. Le foncier était une denrée consommable, un maillon de la chaîne alimentaire citadine. Ravalé. Enfouir très loin dans des tubes servant à digérer, à se nourrir pour avancer. Les immeubles étaient achetés, stockés, vendus, dévorés. La ville était un immense garde-manger, un ensemble d'incompatibilités. Longtemps, ils avaient laissé s'accumuler la saleté, les couches de poussière, des poussières historiques, vestiges et témoins, et il avait été décidé d'en finir avec tout cela. Ils avaient choisi d'appeler cela « ravalement » mais ils auraient bien pu parler de « mue de quartier », d'« épuration du foncier », ou encore de « décrassage correctif de l'immobilier ». La ville entendait anéantir tout ce qu'elle rejetait, l'inclassable, le laid. Ravalement des façades et de la mémoire, tout n'était que poussière sous le tapis. Dirigeants et promoteurs jouaient aux amnésiques, garderaient-ils le moindre souvenir mémorable de cette ville ?

Parfois, dans la rumeur de la ville, on pouvait entendre ses interrogations. La ville, c'est l'incertitude qui termine la phrase, une immense phrase faites de décisions, de choix, de mouvements, qui déboucheront sur des questions, toujours plus de questions. Ce que la ville vous donne elle vous le reprend, inévitablement. Quelle vérité dissimulaient toutes ces façades « ravalées » ? Ce quartier agissait tel un lieu de prise, ses habitants étaient attrapés dans un même filet. Marseille, derrière ses palissades pareilles à des paravents, rêvait de se transformer. Elle s'apprêtait à revêtir ses plus belles parures, à se délester de ses vieux vêtements devenus trop gênants. Maryse ajouta que ces travaux allaient bien à ces gens, ces gens de façade. C'était un monde maquillé, interprété, toujours prêt à défendre ses intérêts. Ce flux paraissait inhabituel. Dans cette ville où les migrations s'étaient toujours organisées depuis la mer, ces arrivées par voies ferrées ou aériennes avaient quelque chose très insolite. « Paris, l'Amérique ! Vous vous rendez compte ! » Les cartes professaient-elles de gros mensonges ? Marseille s'étaient-elle détachée de ses côtes, éloignée pour toujours de son destin maritime, irrémédiablement terrienne ?

Ils se trouvaient à l'époque du passage des sociétés immobilières venues d'ailleurs, des fonds Américains. Il était difficile de prédire d'où leur proviendraient leurs nouveaux adversaires à l'avenir mais avec certitude, ils en auraient. Très certainement, ils s'en prendraient à d'autres quartiers. Qui pouvait prévoir ce qu'il adviendrait du reste du centre-ville ? Quand ils en auraient terminé avec le pourtour du Vieux-Port et de la Joliette, ils s'attaqueraient à Noailles, Maryse en était sûre, c'était le prochain sur la liste.

Cachés sous la table, tous ces promoteurs, tous ces élus, attendaient les miettes qui finiraient par tomber. Quand ils se rendront compte de la vue depuis son appartement dans le quinzième, viendront-ils la sortir de chez elle ? Lentement, la beauté doublement millénaire de la ville, la poésie du moindre de ses recoins distillait son futur poison. Maryse avait l'avidité en horreur, et c'était précisément de cela dont il s'agissait. Chaque quartier aurait son lot de travaux, son lot de bouleversements. Tout était planifié, et ce changement par à-coups serait chaque fois douloureux, elle devait s'y préparer. À chaque départ de chantier, la violence serait sourde mais la vérité finirait toujours par être visible de tous.

Marseille rendait Maryse très nostalgique. Elle y avait vécu toute sa vie, du Panier à Consolat, et parce qu'il y avait vécu enfant et que l'enfance était le lieu de la nostalgie, quelque chose avait fini par se briser définitivement en elle. La crainte de tout voir changer du jour au lendemain convoquait un état d'angoisse mêlée d'indignation. Maryse redoutait qu'ils ne fassent de Marseille une autre ville, à l'image des grandes métropoles déjà standardisées, et que dans l'homogénéisation, le sentiment d'être Marseillais ne soit piétiné, tourné au ridicule, estompé. Ce sentiment, elle le liait à la brièveté de la vie ; les années passaient vite, rendant inconcevable de s'attacher à plusieurs terres, de retenir davantage qu'une seule patrie. Dans leur souhait de tout accélérer, exigeraient-ils des habitants qu'ils apprécient, de manière floue, et non qu'ils portent inconditionnellement dans leur cœur ? Qu'ils apprécient Marseille à égale mesure de toutes ces villes indifférenciées qu'ils auraient visitées suffirait ?

Monsieur Jourdan lui parla d'embellissement, d'amélioration de la qualité de vie des Marseillais. Soutenait-elle que c'était mieux avant ?

« Moi je veux qu'ils s'engagent à ce que ce soit mieux après. »

Le progrès tel qu'ils le vendaient aux habitants la hantait de doutes. Dans leur bouche, le progrès portait un déguisement sombre, une combinaison complète qui ne laissait rien voir de leur vrai visage. Le progrès jouait la version profane de la chute.

Maryse songea qu'il y avait encore de l'espoir. Ces grands travaux annonçaient l'avènement d'une nouvelle époque, celle de l'euphorie. Malheureusement pour eux, l'euphorie s'accompagnait inexorablement d'erreurs. Marseille, terre d'accueil et d'exil, réhabilitait ses immeubles mais elle oubliait de faire trajectoire commune avec les siens et créait de nouveaux problèmes sur son chemin. L'euphorie, c'était l'imprécision, la mort du détail, sa négation. Les rêveurs se tromperaient, et la Ville, déjà indomptable, se rendrait imprévisible, sans pitié. Aveuglés, leur fascination se fracasserait contre le miroir aux alouettes de leurs ambitions.

Marseille n'est pas une ville qu'on agenouille.

La nuit est encore partout, dans la rue, sur les immeubles qu'elle voile, sur les trottoirs qu'elle peint de noir et les arbres qu'elle fige. Sabrina n'a pas beaucoup dormi, la douleur l'a encore tenue éveillée jusqu'à l'aube. Les décharges électriques et les fourmillements sont revenus et rien n'y fait, elle sait qu'elle va devoir être opérée. Ils pratiqueront des incisions dans son poignet, ils répareront ce qui doit l'être, puis ils fermeront avec quelques points de suture. Elle sait aussi que les douleurs reprendront, inévitablement, dans dix, quinze, vingt ans avec un peu de chance. Il faudrait qu'elle change de métier, mais pour aller où ? Est-elle condamnée à se poser la question chaque fois qu'un travail aura abîmé une nouvelle partie de son squelette ? Parfois, elle pense qu'elle devrait faire quelque chose de cette douleur, la rendre matérielle, faire sa description, par exemple. Elle prendrait des notes chaque fois qu'elle aurait mal et qu'elle serait empêchée de dormir. Mis bout à bout, tous ces mots formeraient un long discours. Qui le comprendrait ?

Quand elle se lève, le corps d'Antoine se tourne de son côté du lit. Sabrina dort si peu et si mal qu'elle ne sait plus si tout cela est réel, si leur histoire à deux continue de s'écrire ou s'il s'agit d'un rêve inachevé. Il lui sourit, son teint est ravissant, même de nuit. Antoine a passé l'été sur son échafaudage et il porte le même hâle que les plaisanciers qui se promènent dans le Port. À la rentrée, il s'est présenté à l'appartement pour déposer Sofia. Il lui a tendu un bouquet composé de fleurs arrachées d'un rond-point, comme il l'avait fait pendant ses permissions à l'armée. Des tournesols, des marguerites, quelques chardons et des spigaous pour nouer le tout. Le geste l'a beaucoup touchée, mais elle maintient qu'il n'est pas fiable et qu'elle ne doit plus lui faire confiance. Pourtant, elle croit avoir besoin de lui et c'est inexplicable.

Au volant de sa voiture à l'arrêt, elle invoque la présence de son père, presque désespérée. Elle est si fatiguée qu'elle l'implore de la guérir, et avec le babillage d'un enfant, elle lui demande de bien vouloir l'aider à aller de l'avant. De sa vie, elle ne sait plus ce qu'elle est en droit d'attendre. Elle a l'impression d'une accélération, d'une course folle que lui impose son époque. La vitesse crée un flou qui rend les certitudes bien difficiles à démontrer. Aurait-elle dû faire autrement ? Dans cet état intermédiaire entre éveil et sommeil, Sabrina scrute la façade des immeubles qui l'ont vu naître. À l'endroit où elle avait joué enfant, devant le rideau métallique des commerces d'autrefois, au bas des immeubles, les bris de verres au sol privent les petits de leurs marelles spontanées et de leurs pirouettes intuitives. Près de l'alimentation générale, des tas de sacs poubelle sont éventrés par les chats errants. En sortant de sa cage d'escaliers quelques instants plus tôt, elle a piétiné bruyamment la dalle de béton, tant pis pour les voisins si l'écho les a réveillés. Les rats, dont la population est en constante augmentation, choisissent ce moment pour se déplacer et on dit qu'ils deviennent agressifs quand ils sont pris au dépourvu.

Sabrina sait que sans ce quartier, elle n'aurait pas connu Antoine et elle ne serait pas mère de Sofia. Malgré tout, elle ne peut pas s'empêcher de penser : Consolat aussi a connu ses métamorphoses. Cet été, pas de regroupement de voisins le soir, pas de glacières ni de chants jusqu'à pas d'heure. Chacun pour soi, dans son appartement. Sabrina perçoit le changement et il la chagrine. L'individualisme se propage dans ces zones pourtant préservées jusque-là. Les patrouilles de police, de plus en plus fréquentes, les descentes, n'ont rien de rassurantes. Il en va de même pour les rumeurs qu'on entend à propos des adolescents qu'on ne voit plus et qu'on dit partis au bled. Elle n'a plus envie de sortir comme avant et bien qu'elle n'aime pas le dire, elle commence à avoir peur pour Sofia.

Pourquoi affirmer que l'emploi est un outil de paix et de progrès dans un territoire constamment tourmenté, dans un territoire qui s'obstine à vouloir perpétuer la division entre ses habitants ? Obéissance ou insubordination ; de quoi relève le bon comportement ? Un tel environnement mérite-t-il l'émergence de citoyens modèles ?

Sabrina pose sa tête sur le volant. Une rafale de vent s'engouffre entre les joints décollés des vitres et fait trembler la voiture. Il n'y a rien d'autre que ce souffle, elle ne voit personne dans les rues, elle est encore la seule. Elle a envie de hurler mais elle se contient. Elle est le cri d'un arbre retenu par son écorce. La rafale se retire et Sabrina entend la voix d'Ibrahim lui dire : « Allez, allez, au travail ! » Elle démarre le moteur.

Au garage, Anne-Sophie, Étienne, et Marc sont arrivés en avance. Le mistral souffle déjà, Étienne s'inquiète pour sa prise de son. Tour à tour, il équipe Sabrina, Amar, et José d'un micro-cravate ajusté à leur veste réfléchissante. Afin de suivre la benne et de filmer quelques images des ripeurs en action, l'équipe de tournage a loué un scooter. Anne-Sophie discute avec José qui porte un air grave. Il lui confie qu'il a une fille qu'il n'a pas vue depuis des années.

« Elle s'en est sortie, elle vit à l'étranger, à Londres par là-bas, mais elle ne veut plus me voir. Je crois qu'elle a honte de moi. »

Pendant qu'ils préparent le camion pour le départ, Marc réalise des premiers plans d'ensemble. Muni de sa caméra à l'épaule, il tourne autour du camion, suivi d'Étienne qui tient haut sa perche et veille à l'éloigner du chargeur arrière. Il l'a cognée contre la paroi en métal quelques instants plus tôt et il a cru au pire. Amar tient un tuyau d'eau fermement entre ses mains, il se tourne vers Étienne quand il l'entend.

« On va nettoyer Marseille au Karcher ce matin ! »

Les ripeurs sont hilares. Anne-Sophie fait signe à Marc de continuer à filmer, ils verront plus tard s'ils gardent ou non cette séquence. Laurent Navarro lui a fait savoir la veille qu'il n'était pas disponible pour le reportage et elle s'est sentie tout de suite soulagée. Elle a encore du mal à comprendre le rôle de cet adjoint mais sa présence l'a déstabilisée. Elle ne s'est pas sentie à l'aise en salle de réunion, pas à la hauteur de ses compétences habituelles d'enquêtrice.

José monte à l'avant du camion, suivi par Anne-Sophie qui le rejoint en cabine. Avant de partir, Marc réalise un plan rapproché de Sabrina. La caméra se pose sur son visage pensif. Dans sa tête, Sabrina s'interroge, mais cela le micro posé par Étienne ne l'enregistrera pas. Les encouragements prodigués par Anne-Sophie lors de sa visite à Consolat lui parviennent en boucle. « Est-ce donc ça mon quotidien ? Féminiser le métier, le féminiser à l'infini, et qu'en retour les poubelles soient toujours aussi nombreuses et lourdes ? Est-ce être féministe que de se trouver ici ? »

Dans le ventre de la benne, s'amassent en moyenne trois, quatre, ou cinq tonnes d'ordures. Sabrina, Amar, José, et les autres, collectent trois à cinq tonnes de poubelles sans s'en rendre compte, sans se dire que c'est trois à cinq tonnes. Le poids total est difficile à évaluer avant la pesée mais à la fin le compte est bon. À la benne ce matin, ils vont porter, pousser, tirer des charges qui provoquent l'érosion de leur dos, l'atrophie de leurs articulations.

Depuis plusieurs semaines, ils trouvent qu'il y en a beaucoup, que ça s'entasse un peu partout. Bien sûr, pendant l'été, c'est plus calme, à la rentrée le contraste surprend toujours un peu. Mais septembre est loin derrière et c'est la déferlante chaque jour. José doit s'attarder de plus en plus longtemps aux arrêts, il descend de plus en plus fréquemment pour aider ses collègues. Ce n'est plus de son âge mais il le fait, par entraide. Ils se dépêchent ensemble mais il aurait fallu le faire à six, doubler les effectifs, pour que ce soit efficace, et que ça aille vite. Au contraire, certains secteurs sont déjà équipés de nouvelles bennes supportant des tonnages bien plus grands, exigeant des ripeurs une cadence encore plus rapide et rallongeant leur parcours. Il se chuchote aussi dans les couloirs de la Cabucelle que l'entreprise s'apprête à supprimer de nombreux postes lors du prochain renouvellement. Certains devront s'acquitter du travail à deux, il ne restera qu'un chauffeur et son ripeur, uniquement. Au nom de quoi ? De graphiques, d'études, de simulations et de chiffres. Les élus parlent comme des savants de réduction des dépenses et méconnaissent les conditions de ceux qui exécutent le travail et l'état de leur corps. Chacun est entré dans la fonction pour une raison qui lui est propre, et Sabrina a compté sur la stabilité de l'emploi. Elle a initialement aimé ce métier mais en retour, ces garanties ont justifié qu'elle fasse violence à ses souffrances et reçoive l'injonction de se taire.

Le camion transite par la Rue de Lyon. Bordée par des commerces indispensables, boulangeries, bars populaires, taxiphones, l'artère est illisible, et sur les trottoirs, s'accumulent des quantités impressionnantes de déchets. En cabine, Anne-Sophie demande à José s'ils peuvent s'arrêter pour filmer.

« Non, Brindille, c'est plus sur notre tournée ! »

José commente à quel point le travail est rude dans ce coin. Sitôt la collecte terminée, en quelques heures les trottoirs se jonchent du double de papiers, de sacs en plastique à peine noués, de meubles démembrés. La rue redevient pareil à un long fleuve malade. Non, répond-t-il à la journaliste, il n'y a pas pire punition que le travail qu'il faut recommencer chaque fois à l'identique et en boucle.

Monter, descendre, trouver son équilibre, s'accrocher fermement avant le redémarrage du camion, près de quatre ans après son embauche, Sabrina maîtrise à la perfection la danse du marchepied. Nids de poule, irrégularités de la chaussée, ralentisseurs, elle peut anticiper sans jamais regarder la route tous les obstacles de son secteur d'affectation. Le scooter conduit par Étienne roule lentement au niveau de la benne. Sabrina tourne la tête pour bailler, elle se perd dans ses pensées et oublie qu'elle est filmée. Amar fait de grands coucou du bras en direction de la caméra. Sabrina pense qu'il aurait pu faire un excellent comédien, un comédien du rire. Il aurait préparé ses textes lui-même, refusant qu'on lui dicte ce qui est drôle ou non, puis il serait monté sur scène au théâtre le soir, et le lendemain il aurait joué devant les caméras, sans arrêt. Mais Amar n'est pas né où il faut, il vient du quinzième, des quartiers nord de Marseille, et les réalisateurs ne croient pas qu'il puisse s'inventer des histoires qui feraient rire dans ces endroits.

Il est huit heures passées et ils s'attaquent au plus dur. José s'arrête Rue de Forbin. L'objectif de Marc est incliné en arrière. Il filme une grue dont on aperçoit la flèche et le tirant dans le ciel encore pâle. En sortant de sa cabine, José est interpellé par un agent de propreté urbaine, petit et trapu, dont le visage est en partie caché par un bonnet en laine trop grand. Les deux hommes se saluent, échangent quelques phrases de circonstance. Puis, José trotte pour rejoindre Amar et Sabrina qui s'esquintent le dos sur un bac trop lourd, qu'ils doivent tirer et retenir dans cette rue en pente. Non, dit-il en s'adressant à la caméra de Marc, ils ne leur ont pas fait de cadeau en les envoyant ici. Plus bas, les travaux bloquent l'accès à la Place de la Joliette. Des ouvriers disparaissent dans un nuage de poussière.

Le camion prend à droite Rue d'Hozier. Amar et Sabrina se démènent pour faire au plus vite. Le mistral souffle avec ardeur. Telle une injure, l'air s'évade de toutes parts, increvable. Quand le vent se lève, pense Sabrina, le courage devient la seule vertu. Un sac en plastique s'agrippe à sa jambe mais elle ne le décroche pas, elle sait qu'un autre prendra immédiatement sa place.

« Quand c'est comme ça, explique José à la caméra avant de reprendre sa place au volant, on a qu'une seule tactique : garder le mistral dans le dos, le vent nous aide à déplacer les bacs. »

La rue se remplit d'automobilistes qui s'impatientent derrière eux. Les deux-roues frôlent le camion pour se frayer un chemin.

« T'as pas peur d'en renverser un ? »

— Je regarde souvent dans les rétroviseurs, mais on a tellement de choses à faire, on peut pas avoir les yeux partout. Parfois, oui, c'est dangereux. »

Sabrina lutte contre un bac rempli de gravats de chantier et qui lui glisse des mains. La sirène des klaxons est stridente, prolongée. Ils pressent fort sur le mécanisme, manifestent leur mécontentement alors qu'il leur suffirait de changer de perspective, de regarder les chantiers ou vers la mer qu'on discerne parfois entre deux immeubles. Ils sont pressés par quantité d'obligations et ils veulent le faire savoir. Sabrina se dépêche encore, elle a toujours peur dans ces moments. Les véhicules à la queue leu-leu et les visages à cran, manifestent une nervosité inquiétante. Les voitures sont rangées en file mais Sabrina croit à présent qu'elles sont en cercle autour d'eux, et à la place des automobilistes anonymes elle voit une horde de vautours prêts à attaquer.

« Ça va c'est bon, calmez-vous ! »

Amar fonce vers sa coéquipière pour lui venir en aide. Il tire avec elle mais les klaxons ne faiblissent pas. Amar perd ses moyens, et pour la première fois il s'énerve et flanque un coup de pied dans un carton qui vole près de lui. Un homme sort de sa Fiat Punto. Ses cheveux longs sont tirés en arrière, il porte une chemise retroussée et l'on distingue de nombreux tatouages qui recouvrent son bras droit.

« Vous pouvez pas faire ça la nuit ? Je bosse moi oh ! »

Les yeux exorbités, Amar s'approche de la voiture.

« Répète, vas-y ! »

— Tu crois que tu vas faire quoi toi ? »

L'homme s'approche aussi, une veine compacte est sortie sur sa tempe. Ils sont désormais face à face et derrière, Sabrina leur prie d'arrêter. L'homme appuie ses deux bras sur le torse d'Amar et le pousse brutalement.

« T'es bon qu'à nettoyer les rues, sale Arabe ! »

On ne prend jamais autant conscience de la violence que lorsque l'agression finit par se produire. Les coups partent. L'homme frappe avec son pied. Amar recule, il prend son élan et envoie un crochet du droit puissant qui s'écrase sur la tempe de son adversaire. José aperçoit la scène et court pour séparer les deux hommes. L'agent de propreté le rejoint et retient l'automobiliste. Amar se débat avec force entre les bras de José. La chemise de l'automobiliste est déchirée, il crache par terre et insulte Amar qui le menace en retour.

« Tu passes par ici tous les matins, on va se revoir je te le promets ! »

Sabrina est figée sur place, atone. Elle essaie de se comprendre dans le regard des autres. Elle se tourne vers Anne-Sophie et se rend compte que Marc et Étienne ont tout filmé. Soudainement, elle se sent complice de quelque chose de répugnant. Entre elle, Anne-Sophie, son équipe, et la caméra toujours activée, se creuse un espace. Sabrina aperçoit l'étendue de leur mensonge. Sur ces visages lointains, se dresse le masque de la trahison. Elle accuse les journalistes de se servir de l'amabilité des éboueurs à des fins sensationnalistes et leur demande de partir immédiatement.

Sur le trajet retour, Amar a retrouvé le sourire, il assure à Sabrina qu'il va bien et que demain ce sera oublié. Sabrina a pour habitude de s'accrocher à sa poignée et de fermer les yeux lorsqu'elle a terminé sa tournée mais cette fois elle n'y parvient pas. Au lieu de s'évanouir, les éléments qui composent la rue courent après elle, après ses rêveries de marchepied. La rue, l'extérieur la poursuit. Ralenti par un embouteillage qui vient de se créer à cause d'une voiture garée en double file, le camion suit au pas deux hommes qui épluchent dans les bennes à ordures de quoi récupérer, de quoi vendre aux puces quelques centaines de mètres plus bas. C'est ensuite la carcasse d'un scooter calciné qui sort Sabrina d'un songe sur le point de l'entraîner. L'une après l'autre, ces images s'échouent devant elle comme la percée d'un décor, celui d'une métaphore criante.

Chez Maryse où elle attend que sa mère la récupère, Sofia est postée devant le téléviseur avec son oncle. Il est son seul oncle, mais ce n'est pas ce qui le rend unique. Elle lui dit qu'elle l'aurait préféré à tous les oncles qui auraient pu exister et il sourit. Alexis n'a pas de travail, n'a pas suivi de cours au-delà de l'âge légal, mais il sait beaucoup de choses et les enseigne à Sofia. Il aime la musique comme personne ne l'aime mais surtout, il connaît l'histoire des artistes plus que sa propre histoire. Parfois, devant la pochette d'un nouvel album, Alexis raconte en détail les souvenirs d'enfance d'un groupe de musiciens, ceux de leur rencontre et des combats qu'ils mènent contre le racisme et la pauvreté. Maryse croit que son fils est devenu fou. La fumée qu'il inhale toute la journée, ce venin, a transformé son enfant et sa personnalité n'est plus la même. Son visage est creux et elle commence à s'inquiéter. Pourtant, les récits d'Alexis ont l'apparence d'histoires réelles et Sofia obtempère lorsqu'il lui demande d'écouter un disque en silence ou d'apprendre par cœur les paroles d'un texte. Alexis semble tout connaître de la vie aux États-Unis, il ne cache pas à sa nièce ses ambitions pour ce voyage qu'il appréhende comme un pèlerinage. « Il faut que tu apprennes l'anglais. Un jour, tout sera comme chez eux, les mêmes galères, alors il faut les comprendre dès maintenant ! »

Son oncle change de chaîne à toute vitesse, il revient en arrière et s'arrête sur une scène qui ressemble à celle d'un incendie. On distingue à l'écran une bagarre entre des policiers et des groupes de jeunes garçons vêtus de survêtements sombres, les mêmes survêtements que Sofia réclame à son père et que tous ses camarades portent à l'école. Puis la caméra s'arrête sur quatre, peut-être cinq individus qui marchent sur le toit d'une voiture cabossée. Les policiers, affolés, ordonnent au groupe de redescendre. La colère ne faiblit pas, les adolescents sont pris d'une frénésie. Ils se mettent à taper avec les pieds, de plus en plus fort, jusqu'à faire tanguer le véhicule qui ressemble à un animal vaincu suppliant que la vie lui soit épargnée. Sofia n'en revient pas de ce qu'elle voit, la puissance de ces images trop intenses exerce une pression au sommet de son crâne, elle a la sensation de s'enfoncer dans le canapé. Sur le bordereau en bas de l'écran, elle parvient à assembler les syllabes d'un mot qu'elle n'avait jamais lu : « émeutes ». Alexis décèle l'inquiétude sur le visage de sa nièce, il appuie à nouveau sur le boîtier et la scène disparaît de l'écran. Il se tourne vers l'enfant et tente de la rassurer.

« Ça n'arrivera pas à Marseille, ne t'en fais pas. »

Le téléphone sonne, Sabrina signale qu'elle est en bas de l'immeuble. Sofia descend, encore secouée par le déchaînement qu'elle vient de voir. Elle monte dans la voiture sans rien dire mais elle remarque que sa mère ne parle pas non plus. Elle n'a pas l'air d'aller bien.

« C'est quoi une émeute Maman ? »

Sabrina sursaute, elle ne sait pas quoi répondre. Elle serre la main de sa fille et démarre le moteur. Il se passe quelque chose à Paris, quelque chose que les journalistes ont institué en un événement soudain, sorti de nulle part et qui est censé les surprendre à tous. À cet instant, le pays semble au comble de la tension, mais ce qui paraît davantage surprenant à Sabrina, c'est l'indulgence habituelle à la violence, une violence qui s'est installée dans tous les domaines de leur vie. La haine se propage partout, le travail se précarise et se vide de sa substance, on sort les enfants de classe dès que possible, on les envoie dans des sections sans avenir. Les logements croupissent, les esprits pourrissent, gâtés à l'envi par la publicité, les objets et leur impossibilité. Les caméras viennent de trouver leurs parfaits coupables. C'est brutal en apparence, mais cela ne l'est pas réellement. L'air lui manque pour expliquer tout cela à sa fille.

Sabrina, Antoine et Sofia sont invités chez Magalie et Sébastien. La porte est déjà ouverte quand ils arrivent à leur pallier. Sabrina entre la première, suivie par Antoine et Sofia qui se cache dans ses jambes. Sur la table du salon, des ramequins colorés les attendent pour l'apéritif. Achetés par lots de six, ils sont ce qu'il y a de plus pratique pour présenter les olives, les chips, les croustillants au fromage. On entend de l'eau ruisseler depuis la salle de bains. Antoine donne plusieurs coups sur la porte pour signaler sa présence à son ami encore sous la douche. Magalie s'époumone depuis la cuisine : « J'arrive, asseyez-vous ! » mais

Sabrina, qui l'attend accroupie dans le couloir, la surprend tout à coup d'un grand « Ah ! » et son amie bondit dans tous les sens. Elle s'enlacent pour se saluer et s'échangent quelques insultes amicales. Elle l'a bien eue !

Cette réunion est salubre, songe Sabrina qui a encore du mal à évacuer les énergies de la journée qu'elle vient de vivre. Elle n'en parlera pas, il faut aller de l'avant. Le moment est joyeux, les visages portent toutes sortes d'expressions ensoleillées, ils sont ravis. On écoute les nouvelles des uns et des autres en se servant un verre. Ils sont comme cela une fois par semaine, est-ce suffisant pour dire que là se trouve toute leur vérité ?

« On grignote un peu de tout, ça vous va ? demande Sébastien. J'ai appelé pour les pizzas mais ils n'acceptent plus d'entrer au quartier, apparemment ils se sont fait emmerder. »

Ils mangent du sucré, du salé, dans cet ordre mais pas toujours. Sofia consomme sans distinction des boissons gazeuses oranges ou sombres, les adultes ont leur préférence quant à l'alcool. Un jaune très jaune pour les hommes, du blanc très frais pour les femmes. Magalie, qui tient son bébé grassouillet sur ses genoux interroge Sofia :

« Alors tu t'es fait de nouvelles copines cette année ? »

Rien ne l'intéresse moins que ces bavardages. Par chance, Magalie intercepte un verre qui passe entre elles, et Sofia en profite pour se dérober à leur conversation. Sabrina répond pour sa fille. Oui, elle travaille bien à l'école, oui elle ramène de bonnes notes. C'est le moment des connivences féminines, des échanges sur l'éducation des enfants. Si elle en avait les moyens, se lamente Magalie, elle enverrait sa fille dans le privé.

Sofia s'approche des hommes pour mieux les entendre.

« Il est en train de pourrir ce quartier.

— Quoi ? » demande Sofia de répéter. Depuis que son père est revenu, il n'est plus le même. Il se plaint beaucoup et marmonne comme Claude. Elle l'observe souvent et se méfie de lui.

Magalie présente la petite fille tel un poupon :

« Regarde Sofia, tu veux la prendre dans tes bras ? Allez, n'aie pas peur. »

Sofia feint de s'avancer vers la chambre de la petite pour jouer mais elle s'arrête dans le couloir. Sa mère ne discute pas naturellement, elle chuchote. Quelques mots portés plus haut s'échappent et Sofia comprend la conversation. « Elle est studieuse », « fait seule ses devoirs », « la maîtresse pense qu'elle est triste ».

Puis, les échangeant reprennent leur cours habituel et Sofia distingue une progression entre les adultes, et sans mots la teneur du basculement lui semble impénétrable. Elle voit les regards changer, le blanc des yeux se met à briller. Le rire de sa mère résonne plus fort, c'est un rire que Sofia n'entend pas la journée. La nuit, il y a de nouvelles autorisations de faire et de se dire. Les interactions parviennent différemment. C'est bavard, bruyant. Sofia repense à ce que lui disait Yannis, à propos de l'agitation permanente chez lui qui l'empêche d'étudier. Sofia non plus ne pourrait pas vivre dans le désordre constant. Mais le bruit, quand il est exceptionnel, se transforme, il prend une puissance nouvelle et finit par devenir quelque chose d'irrésistible.

Sofia revient à table, se rassoit sur son tabouret et attrape une poignée de chips qu'elle déguste une par une. Sébastien a sorti un paquet de cartes qu'il dépose sur la table.

« Contrée ? »

Antoine commence à raconter une histoire mais il est arrêté par des secousses de rire incontrôlables. Il dit avoir connu pendant son service plusieurs bonhommes qui s'étaient comportés avec lui comme des frères. À son époque, les récits de guerre n'échauffaient déjà plus aucun d'entre eux et, dans les nombreux moments d'ennui, ils avaient appris à jouer aux cartes dans les chambres éclairées à la lampe torche. Il faut se rendre compte, dit Antoine ; l'État a dépensé des millions de francs pendant des années pour les nourrir et les héberger dans des casernes vieillottes, et en retour, qu'ont-ils fait ? Ils ont joué à la contrée ! Grâce au service, jamais il ne manque une impasse à l'as et il est capable de gagner une maine sans valet ni neuf !

Sofia est la seule à ne pas rire et cela l'exaspère. Sofia est un enfant curieux, un enfant qui veut tout savoir à l'école comme dans la vie, qui interroge les choses et veut comprendre le fonctionnement du monde. Quand Sabrina estime que les questions ne sont pas de son âge, elle lui dit d'attendre et Sofia s'énerve. En fait, Sofia ignore ce que c'est que de grandir mais elle ne se sent bien qu'en la présence

Le Mistral se mit à souffler la nuit — Laury Garcia Haouji

d'adultes. Peut-être qu'à force d'écouter les histoires autour d'elle et d'intégrer les préoccupations financières de ses parents, toutes les frontières entre les générations se sont brouillées.

Les conversations se poursuivent jusqu'au dessert, Sofia s'attarde sur un éclair au café, elle mâche lentement. Il est alors question de travail. Magalie ne veut pas reprendre. Elle a prolongé son arrêt pour profiter un peu du bébé. Elle se souvient alors du commentaire de son père à son propos : « C'est une fainéante ». Sofia lutte contre le sommeil. Elle aimerait les écouter jusqu'au petit matin. Les paroles vacillent comme la flamme d'une bougie qui danse dans le noir. Son menton est planté dans la paume de sa main et par moments, elle s'endort dans cette position, à même la table.

« Dîtes, on rigole, mais un jour, ils vont nous envoyer l'armée ! »

L'écho des voix se dissipe mais Sofia entend encore, elle est comme dans un songe, absorbée dans un tourbillon enivrant et confortable.

« Je ne vous donne pas vingt ans pour que ça termine en guerre civile. »